

« On apprivoise la nature et on appelle ça un parc.

On apprivoise l'homme et on appelle ça une nation. »

Rodrigo Garcia

(J'ai acheté une pelle chez Ikea pour creuser ma tombe - 2003)

L'URBANISATION DEVANT LA NATURE _ LE PROCESSUS DE CIVILISATION COMME VOLONTE _ UNE TELEOLOGIE DU PAYSAGE COMME REPRESENTATION

L'URBANISATION DEVANT LA NATURE PROPEDEUTIQUE AU DEPLACEMENT DES PAYSAGES



MÉMOIRES D'UN D.P.E.A. © STÉPHANE LAGRÉ - 2010

Schopenhauer

LE VOULOIR-VIVRE L'ART ET LA SAGESSE

TEXTES CHOISIS PAR

ANDRÉ DEZ

Professeur de Philosophie
au Lycée Lakanal à Sceaux

puf

LE MONDE COMME VOULOIR-VIVRE

IV

« LA POURSUITE SANS BUT »

A) L'ABSURDE : « L'EFFORT CONTINUËL JOINT A L'IMPOSSIBILITÉ D'ATTEINDRE LE BUT »

L'acte isolé d'un individu conscient (qui n'est lui-même qu'un phénomène de la volonté, chose en soi) nécessite un motif, et n'aurait pas lieu sans cela. Mais de même que la cause matérielle détermine seulement le temps, le lieu et la matière où se manifestera telle ou telle force physique, de même le motif ne détermine dans l'acte volontaire d'un sujet conscient que le temps, le lieu et les circonstances, différentes pour chaque acte. Il ne détermine pas le fait même que cet être veut, soit en général, soit dans ce cas particulier. C'est là une manifestation de son caractère intelligible : celui-ci est la volonté même, la chose en soi ; il n'a pas de cause, étant hors du domaine où règne le principe de raison. Ainsi, l'homme a toujours un but et des motifs qui règlent ses actions : il peut toujours rendre compte de sa conduite dans chaque cas. Mais demandez-lui pourquoi il veut, ou pourquoi il veut être, d'une manière générale : il ne saura que répondre ; la question lui semblera même absurde. Il montrera par là qu'il a conscience de n'être que volonté, qu'il regarde ses volitions comme se comprenant d'elles-mêmes, et n'a besoin que pour ses actions particulières, et pour le moment où elles ont lieu, de la détermination spéciale des motifs.

L'absence de tout but et de toute limite est, en effet, essen-

tielle à la volonté en soi, qui est un effort sans fin. Nous avons déjà touché plus haut à la question, en parlant de la force centrifuge : le fait se manifeste aussi, sous sa forme la plus simple, au plus bas degré d'objectivité de la volonté, dans la pesanteur ; on y voit nettement l'effort continu, joint à l'impossibilité d'atteindre le but. Supposons que, comme elle y tend, toute la matière existante ne forme qu'une masse : à son intérieur, la pesanteur qui tendrait vers le centre continuerait à lutter contre l'impénétrabilité, sous forme de rigidité ou d'élasticité. L'effort de la matière ne peut qu'être continu, il ne peut être jamais réalisé ni satisfait. C'est ce qu'il a de commun avec toutes les forces qui sont des manifestations de la volonté : le but qu'elle atteint n'est jamais que le point de départ d'une carrière nouvelle, et cela à l'infini. La plante, qui est une de ces manifestations, se développe, et forme, du bourgeon primitif, la tige, les feuilles, les fleurs, les fruits : mais le fruit est lui-même l'origine d'un nouveau bourgeon, d'un nouvel individu, qui recommence à parcourir la vieille carrière, et cela éternellement. Il en est de même du cours de la vie chez les animaux : la procréation en est le plus haut point ; cet acte accompli, la vie du premier individu s'éteint plus ou moins vite, pendant qu'un autre assure à la nature la conservation de l'espèce, et recommence le même phénomène. C'est encore une simple manifestation de cet effort et de ce mouvement perpétuels que le renouvellement continu de la matière dans chaque organisme ; les physiologistes n'y voient plus aujourd'hui un renouvellement nécessaire de la matière consommée par le mouvement : l'usure possible de la machine ne saurait équivaloir à l'apport constant de la nourriture ; un éternel devenir, un écoulement sans fin, voilà ce qui caractérise les manifestations de la volonté. Il en est aussi de même des efforts et des désirs de l'homme : leur accomplissement, but suprême de la volonté, miroite devant nous ; mais, dès qu'ils sont atteints, ils ne sont plus les mêmes ; on les oublie, ils deviennent des vieilleries, et, qu'on se le cache ou non, on finit toujours par les mettre de côté, comme des illusions disparues. Trop heureux celui qui garde encore un désir et une aspiration : il pourra continuer ce passage éternel du désir à sa réalisation, et de cette réalisation à un nouveau désir ; quand ce

94

SCHOPENHAUER

passage est rapide, il est le bonheur ; il est la douleur s'il est lent. Mais au moins il n'est pas cette immobilité qui produit un ennui affreux et paralysant, un désir sourd sans objet déterminé, une langueur mortelle. — En résumé, la volonté sait toujours, quand la conscience l'éclaire, ce qu'elle veut à tel moment et à tel endroit ; ce qu'elle veut en général, elle ne le sait jamais. (Monde, I, 168-70.)

B) L'APPARITION DE LA CONNAISSANCE DANS LE MONDE

Puisque tout corps peut être considéré comme phénomène d'une volonté, et que la volonté se présente nécessairement comme une tendance, l'état primitif de tout corps céleste condensé en sphère ne peut être le repos, mais le mouvement, la tendance à progresser, sans arrêt et sans but, dans l'espace infini... Conformément à ces vues, les astronomes soupçonnent l'existence d'un soleil central ; ils ont observé aussi l'éloignement progressif de tout notre système solaire, et peut-être même de l'ensemble du groupe stellaire auquel appartient le soleil ; on peut conclure de là une marche générale de toutes les étoiles fixes, y compris le soleil central, ce qui, dans l'espace infini, perd toute signification (car le mouvement ne se distingue pas du repos dans l'espace absolu), et exprime, comme nous les avons déjà vus s'exprimer directement par l'effort et la poursuite sans but, ce néant, cette absence de fin, que la conclusion du présent livre nous fera reconnaître constamment dans les aspirations de la volonté, quels que soient ses phénomènes...

Ainsi, nous avons vu, au degré le plus bas, la volonté nous apparaître, comme une poussée aveugle, comme un effort mystérieux et sourd, éloigné de toute conscience immédiate. C'est l'espèce la plus simple et la plus faible de ses objectivations. En tant que poussée aveugle et effort inconscient, elle se manifeste dans toute la nature inorganique, dans toutes les forces premières, dont c'est le rôle de la physique et de la chimie de chercher à connaître les lois, et dont chacune nous apparaît dans des millions de phénomènes tout à fait semblables et réguliers, ne portant aucune trace de caractère individuel ; elle se multiplie à travers

LE MONDE COMME VOULOIR-VIVRE

95

l'espace et le temps, c'est-à-dire le « principe d'individuation », comme une image dans les facettes d'une coupe.

Plus évidente à mesure qu'elle s'élève de degré en degré dans son objectivation, la volonté agit cependant aussi dans le règne végétal, où le lien des phénomènes n'est plus, à proprement parler, une cause, mais une excitation ; elle est absolument inconsciente, semblable à une force obscure. Nous la retrouvons encore dans la partie végétative des phénomènes animaux, dans la production et dans le développement de chaque animal, de même que dans l'entretien de son économie intérieure ; là, de même, ce sont de simples excitations qui déterminent sa manifestation. Les degrés de plus en plus élevés de l'objectivité de la volonté conduisent finalement au point où l'individu, qui représente l'idée, ne pouvait plus se procurer, par le simple mouvement résultant d'une excitation, la nourriture qu'il doit s'assimiler ; car il faut bien que quelque excitation de ce genre intervienne, et entre toutes, ici, la nourriture est plus spécialement indiquée ; la diversité toujours croissante des phénomènes individuels donne lieu à une telle foule et à une telle mêlée qu'ils se gênent mutuellement et que la chance, de laquelle l'individu mû par simple excitation est condamné à attendre sa nourriture, deviendrait ici trop peu favorable. L'animal, dès l'instant où il sort de l'œuf ou des flancs de sa mère, doit pouvoir chercher et choisir les éléments de sa nourriture. De là vient la nécessité de la locomotion déterminée par des motifs, et, pour cela, celle de la connaissance, qui intervient, à ce degré d'objectivation de la volonté, comme un auxiliaire indispensable à la conservation de l'individu et à la propagation de l'espèce. Elle apparaît, représentée par le cerveau ou par un gros ganglion, de même que toute autre tendance ou destination de la volonté, lorsqu'elle s'objective, est représentée par un organe, c'est-à-dire se manifeste à la perception sous la forme d'un organe. — Mais, dès que cet auxiliaire est intervenu, le monde comme représentation surgit tout à coup, avec toutes ses formes d'objet et de sujet, de temps, d'espace, de pluralité et de causalité. Le monde se manifeste alors sous sa seconde face. Jusqu'ici il était uniquement volonté, maintenant il est aussi représentation, objet du sujet connaissant. La volonté, qui développait auparavant

96

SCHOPENHAUER

son effort, dans les ténèbres, avec une sûreté infaillible, arrivée à ce degré, s'est munie d'un flambeau, qui lui était nécessaire pour écarter le désavantage résultant, pour ses phénomènes les plus parfaits, de leur surabondance et de leur variété. La sûreté, la régularité impeccable avec laquelle elle procédait, dans le monde inorganique comme dans le règne végétal, en qualité de tendance aveugle, provient de ce que, au début, elle était seule à agir, sans le concours mais aussi sans l'embarras que lui apporte un nouveau monde tout différent, celui de la représentation : bien qu'il reflète l'essence même de la volonté, il a pourtant une tout autre nature, et intervient maintenant dans l'enchaînement de ses phénomènes. (Monde, I, 153-5.)

La connaissance, en général, raisonnée aussi bien que purement intuitive, jaillit donc de la volonté et appartient à l'essence des degrés les plus hauts de son objectivation, comme un moyen de conservation de l'individu et de l'espèce, aussi bien que tout organe du corps. Originellement attachée au service de la volonté et à l'accomplissement de ses desseins, elle reste presque continuellement prête à la servir ; ainsi en est-il chez tous les animaux et chez presque tous les hommes. Pourtant nous verrons, au III^e livre, comment chez quelques hommes la connaissance peut s'affranchir de cette servitude, rejeter ce joug et rester purement elle-même, indépendante de tout but volontaire, comme pur et clair miroir du monde : c'est de là que procède l'art. Enfin, dans le IV^e livre, nous verrons comment cette sorte de connaissance, quand elle réagit sur la volonté, peut entraîner sa disparition, c'est-à-dire la résignation qui est le but final, l'essence intime de toute vertu et de toute sainteté, et la délivrance du monde. (Monde, I, 157.)

ISBN 978-2-13-044108-3

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1956

Réimpression de la 8^e édition : 2007, mars

© Presses Universitaires de France, 1956
6, avenue Reille, 75014 Paris

L'URBANISATION DEVANT LA NATURE

DEVENANT HUMAIN, SE DRESSANT LES PIEDS SUR LA TERRE ET LA TÊTE VERS LE CIEL, DU MÊME MOUVEMENT QU'IL ACQUÉRAIT LA PAROLE ET LA TECHNIQUE,
DÉCOUVRE L' HORIZON : « LE MONDE ÉTAIT NÉ »

**LE PROCESSUS DE CIVILISATION
COMME VOLONTE
UNE TELEOLOGIE DU PAYSAGE
COMME REPRESENTATION**

Rome ?

Jérusalem ?



MÉMOIRES D'UN D.P.E.A. © STÉPHANE LAGRÉ - 2010

L'URBANISATION
DEVANT LA NATURE

PROPÉDEUTIQUE AU DÉPLACEMENT DES PAYSAGES

DEVENANT HUMAIN, SE DRESSANT LES PIEDS SUR LA TERRE ET LA TÊTE VERS LE CIEL, DU MÊME MOUVEMENT QU'IL ACQUÉRAIT LA PAROLE ET LA TECHNIQUE,
DÉCOUVRE L'HORIZON : «LE MONDE ÉTAIT NÉ»

CULTURE. « Quand j’entends le mot culture, je sors mon revolver. »
(Propos de l’écrivain national-socialiste Johst Hanns, 1890, souvent attribué à Joseph Goebbels) - *du sauvage*

NATURE. « Parce qu’il s’agit toujours de justifier l’emploi de sa force, ou de maintenir l’autre dans sa sujétion, quand on en vient à vous servir l’ultime argument de la nature, il est plus que temps de s’inquiéter. »

(Serviteur) - *plutôt l’artifice*

Collage

PAYSAGE. « En ce jour de mai 2004, cela fait maintenant trois mois que je suis de nouveau installé à Nantes. J’écoute cette jolie japonaise, de 27 ans à peine, en visioconférence sur *Skype*. Elle me parle dans ma langue avec son accent typique de ce film américain de 1935, téléchargé sur *emule*, qu’elle vient de visionner en V.O. avec sous-titres en français, celui dans lequel la divine Greta Garbo endosse le rôle de l’héroïne de Tolstoï. Le personnage d’Anna Karénine l’a à l’évidence bouleversée. Elle concède avoir beaucoup pleuré. Par ailleurs, son émotion est perceptible. Comme toutes les Asiatiques, Sawako est sentimentale, un rien fleur bleue. À cette idée, je ne peux réprimer un sourire. Mais je devine une pensée plus grave, la sympathie confuse d’une femme pour une autre ; proximité par delà les époques et la différence de classe, rendue possible par la médiation du génie artistique, de deux femmes aux antipodes de deux cultures ; deux victimes à leur niveau, conscientes que le rôle plusieurs fois séculaire dans lequel la vieille société des hommes pousse traditionnellement les femmes les réduit pour l’essentiel à des matrices ; cet emploi les rabat d’emblée sur le plan de leur nature aux dépens de leurs désirs - et refuser individuellement cette fatalité expose à endurer les affres d’un destin autrement tragique. C’est en substance le message d’Anna Karénine en forme d’avertissement. Sawako n’est toujours pas mariée, bientôt on la dira trop vieille pour cela. Je me dis qu’on n’en meurt pas. Il n’empêche que cette idée largement répandue dans la société japonaise la fait souffrir. Je ne peux que faire le rapprochement avec Malraux, et la phrase qu’on trouve dans son *Appel aux intellectuels de 1948*, reprise en postface aux *Conquérants*, prend ici tout son sens ; elle signifie la possibilité, par delà les singularités culturelles, d’une empathie universelle pour un personnage de fiction, ce qu’en somme Sawako vient d’actualiser, m’en donnant pratiquement le spectacle en *streaming* : « À cette heure, une femme hindoue qui regarde Anna Karénine pleure peut-être en voyant exprimer, par une actrice suédoise et un metteur en scène américain, l’idée que le russe Tolstoï se faisait de l’amour. » Ce jeu libre-échangiste de l’universel des cultures n’aura de cesse de se poursuivre et de se complexifier aussi. J’espère. Les technologies de la communication, les nimbant au passage d’une fragile aura démocratique, ont certainement rendu ce jeu d’un accès plus évident, à la fois plus simple, plus direct et rapide. Vision optimiste de ce qui semble embrasser des aspects positifs de la mondialisation. Derrière Sawako à l’image, la *Web-camera* cadre un morceau de ce Tokyo, dont j’avais, ces deux dernières années, si souvent parcouru les rues, tenant tendrement cette jeune femme par la taille ; quand je ne les arpentai pas égoïstement, ou en d’autres compagnies plus « mauvaises », plus viriles, autrement aventureuses. Présence d’une ville conquise, par-delà les lucarnes de l’écran de l’ordinateur et de la fenêtre de cette chambre de Meguro-ku. Cette chambre, je la connais intimement dans ses moindres détails, dans laquelle nous nous sommes tant aimés, où je l’avais rejoint, succombant à ses charmes autant qu’aux promesses de l’exotisme, laissant derrière moi la France. Ce pays, à ma grande contrariété, elle avait dû le quitter à l’expiration de son permis de séjour et rentrer, ce qui m’avait poussé à partir, à trouver les moyens de le faire pour finalement y réussir – les marchandises circulent décidément plus aisément que les individus. Et, depuis la fenêtre de ce coûteux petit appartement, résumé à une chambre, seule configuration dont le loyer est encore abordable dans cette ville, on peut apercevoir un château de style Louis XIII, d’à peine dix ans d’âge. Il est de facture traditionnelle, réalisé en brique et craie tuffeau, des matériaux qu’on a fait venir pour l’occasion des régions de France les plus appropriées – même les ardoises viennent du Maine. Dans un style que Mansart donnait aux *Haras nationaux du Pin*, ou plus exactement à *Maisons-Laffitte* dont je me souviens qu’en son temps le *château de Franconville* avait été une réplique. J’apprends d’ailleurs l’existence récente d’un clone, exotique, dans la banlieue de Pékin, qu’un riche propriétaire et homme d’affaires chinois a fait bâtir à l’identique et baptiser, hybridant ainsi son nom, *Zhang Laffitte*. Ce château, dont je devine la présence à l’écran, quant à lui a été planté là sur *Ebisu Garden Place* à l’initiative du Groupe Sapporo, une marque célèbre de bière nippone, pour qu’y soit goûtée l’excellence de la cuisine Française des illustres *Taillevant&Robuchon*. Au clair-obscur, le jour se lève, et en moi, cette évidence : hier nous partageons nos émotions dans des livres, *maintenant nous partageons des paysages ..., nous les déplaçons bientôt.* »

Stéphane Lagré
(*L’aveu d’un "nouveau soleil levant sur la terre", Juillet 2004,*
Honorer une promesse faite à l’éclipse temporaire de soleil)

Rome ?

**LE PROCESSUS DE CIVILISATION
COMME VOLONTE**

**UNE TELEOLOGIE DU PAYSAGE
COMME REPRESENTATION**

Jérusalem ?

INTRODUCTION

« L'être humain, c'est l'être dont la nature est d'aller au-delà de la nature. Aller au-delà de la nature, c'est ce que nous appelons culture ou civilisation »

Augustin Berque, *Être humains sur la terre* (1996)

« La nature est en nous et hors de nous » disait encore Merleau-Ponty. Que l'homme soit à la fois une nature et plus que cela, le propre agent de son dépassement dans la culture, voilà qui semble tombé sous le sens. Pourtant, parler de la nature, c'est déjà dire sa culture ; c'est en outre user d'un concept d'une si grande polysémie qu'il n'est pas certain que deux interlocuteurs ne puissent jamais s'accorder tout à fait sur un sens. Dans l'Antiquité déjà, les Grecs pouvaient y voir et extrapoler, autrement que l'ensemble des choses qui composent l'univers — , qui le principe héraclitéen de ce qui est en devenir, un mobilisme contraint dans le cadre d'un endiguement, ce qui change perpétuellement d'état, s'écoule, tout s'écoule — , qui au contraire un essentialisme, le principe platonicien de ce qui maintient sa forme, car elle a sa correspondance dans un modèle idéal et fixe — , qui encore le principe aristotélicien, plus conceptualiste, d'une puissance qu'est la *physis*, un processus de croissance qui est un accomplissement de l'être — être qui se transforme, s'auto régénère, ne se contente pas de naître (ce que signifie pourtant le participe futur *naturus*, au féminin *natura*, du verbe latin *nascor* sa racine : ce qui va naître, ce qui est en train ou sur le point de naître, le processus même de naissance. Le Grec n'est pas le Romain). Vivre déjà, comme l'écrivait si bien Nietzsche, n'est-ce pas, pour l'homme, vouloir être autre que n'est la nature indifférente, en même temps qu'être ce que l'on ne peut pas ne pas être, obéir à sa nature — Schopenhauer parlait lui d'un vouloir.

La nature, on le sait, c'est bien autre chose que l'espace vert, même si c'est à cela que la civilisation a réduit la nature dans nos villes, en produisant, par la culture, des répliques d'une certaine manière civilisées ; quand le mot culture en lui-même garde assez la trace d'une origine agricole pour que le phénomène qu'il désigne ne puisse pas être dit radicalement étranger à la nature, si peu naturelle soit cette mise en forme particulière de la nature qui consiste à la cultiver. Avec la même charrue, le cultivateur ne traçait-il par le sillon de ses champs et l'enceinte d'une ville ? C'est assez dire que la culture est aussi bien l'exploitation de la nature que l'attention portée au modèle qu'est la nature, nature que l'homme s'est d'abord ingénié à copier, une *mimésis* qu'on cultive.

Ainsi, le paysage est d'abord un naturalisme, il n'est plus simplement la nature, mais cette nature-culture-paysage. C'est de ce sens qu'il me faut partir. C'est ce que j'entends quand je dis nature : la nature naturalisée, le paysage naturaliste. En tant que notion aussi bien qu'en tant que présence physique, le paysage nous renvoie à notre relation à des milieux à la fois naturels et culturels — ce qui nous permet de placer le paysage sous le signe de la contingence. Il peut ne pas avoir toujours existé quand bien même le morceau d'étendue qui nous l'évoque et l'incarne aujourd'hui se serait de tout temps présenté à la vue. Il y a, là, un événement historial (relatif à l'histoire vécue selon un monde) dont on n'a pas encore mesuré toutes les conséquences. Apparu dans un moment de la civilisation, pourquoi le sens du paysage ne glisserait-il pas avec elle ?

L'homme joue avec la nature, la nature a du jeu bien qu'elle ne joue pas.

Sur cette base, il s'avérera vite stérile de se maintenir dans une opposition nature-culture. Pour en dénoncer la fausseté, il pourrait être pris le parti d'un jeu qui consisterait à parler des processus d'urbanisation en systématisant l'emploi des métaphores de la nature — je m'y tiendrai. Plutôt que de nature, en contraste de cet objet totalement artificiel qu'est la ville, on mettrait d'ailleurs moins de confusion dans ses desseins si l'on parlait de milieux précis : de prairie, de champs, de forêt, de marécage, de bocage, de campagne, etc. Sachant pertinemment qu'en tant qu'ils sont des paysages, pourraient-ils être intacts ou originels, simplement la limite tracée autour d'un parc naturel à Yellowstone par exemple, ces milieux participent aujourd'hui de l'artifice humain.

Ça n'est mon sujet qu'en tant qu'il est dénoté par là un processus d'artificialisation en cours ; quelque chose court comme s'insinue le liquide, le courant du fleuve de la civilisation : plutôt qu'un moment de civilisation, je voudrais montrer comment le fleuve cherche son passage et le trouve en partie dans le paysage. C'est la voie du mythe qui est empruntée d'abord. Il y a une constante anthropologique qui se trouve dans une opposition plus vraie, à la fois plus juste et précise que l'aporie dans laquelle nous conduit l'opposition traditionnelle entre nature et culture, laquelle cache en fait, on l'a bien vu, une synergie profonde et, ainsi qu'on le devine, la perte tendancielle de sa perception. Elle consiste plutôt à marquer la limite entre le sauvage et l'artifice.

On est dans le jeu, on humanise déjà la nature. Le sauvage, c'est ce qui n'accueille pas l'homme, lui est hostile, et doit être transformé pour devenir une terre habitée, une étendue fréquentée ordinairement par l'homme. C'est peu dire que cette limite s'est effacée en même temps que s'est effacé le sauvage, car, dans cet entre-deux, se dessine déjà un sens, une direction tendue entre une sortie et un destin.

Cette transformation du sauvage, nécessaire à l'homme, signe l'enclenchement d'un processus d'artificialisation de la nature par lequel la relation de l'humanité à l'étendue terrestre est aussi le déploiement de la Terre en Monde. En même temps que l'homme ouvrait par le feu des clairières dans l'espace sauvage, il ouvrait ontologiquement l'espace, il y déployait son art, faisait de la Terre son œuvre. Pour le mythe, nos premiers ancêtres, se sédentarisant, ont succombé à la tentation de connaître et utiliser à leur profit les processus naturels. C'est le récit biblique des raisons de son expulsion du Paradis ; aussi bien le récit d'un déploiement, celui des premiers appareils techniques et symboliques de l'humanité, qui représente la sortie irréversible de « l'état de nature » et ses conséquences. Ce récit d'aventures n'est ni celui de la sortie d'une enfance heureuse, ni celui de la promesse d'un bonheur mature. Il concerne toute l'œuvre humaine, corrélativement à l'humanisation (l'émergence de l'espèce humaine), l'anthropisation (la transformation physique de l'environnement par la technique) et l'humanisation (la transformation sémantique de l'environnement par le symbole) du monde.

L'artefact, en tant qu'il donne sens au monde, renvoie à l'origine à une fétichisation de la nature qui deviendra la logique même du milieu humain devenu hégémonique. Il s'est modernisé tout en gardant un solide fond archaïque : une fabrication, un travail

d'apparence et de signes. Apparue en France au 17^e siècle, le terme fétiche vient du portugais *feitiço*, qui signifie « artificiel », lequel vient du latin *facticius*. Le sens de « faire » est premier, le sens d'imiter par des signes – on retrouve ce sens dans le « maquillage », venu de *maken*, apparenté à *machen* et *to make*). De la même racine (*factio*, *facticius*) que *feitiço*, en espagnol : *afeitar*, « farder, parer, embellir », *afeite*, « apprêt, parure, cosmétique », le français « feint », et l'espagnol *hechar*, « faire », d'où *hechizo*, « artificiel, feint, postiche ». Partout apparaît l'aspect de « fainctise », de trucage, d'inscription artificielle, bref d'un travail culturel de signes à l'origine du statut de l'objet fétiche, et donc quelque part dans la fascination qu'il a exercé et exerce encore, trouvant des prolongements métaphoriques dans nos sociétés industrielles modernes dans lesquelles l'artificialité est souveraine, le signe allant jusqu'à contaminer les sphères du besoin et de la valeur d'usage réputées jusque-là les refuges de l'authenticité en son noyau sain – la critique y perd le repère d'une conscience non aliénée, ou d'un statut objectif « vrai ». Ce statut ne pouvant plus lui être opposé, la « fausse conscience » ne peut plus être évaluée. Le monde moderne tend à être produit directement en tant que signe (*Pour une critique de l'économie politique du signe*).

Comme moment précurseur ou accompagnant cette progression vers l'horizon artificiel d'un monde de signes autonomisés, il peut être signalé l'importance de la conception moderne d'une révolution copernicienne dans l'art à laquelle Alain Roger lie étroitement le sort du paysage. Opérée d'abord par l'instauration par Kant de l'idéalisme transcendantal – « Que l'on essaie donc enfin de voir si nous ne serons pas plus heureux dans les problèmes de la métaphysique en supposant que les objets doivent se régler sur notre connaissance » [...] « Nous ne connaissons a priori des choses que ce que nous y mettons nous-mêmes. » (*Critique de la raison pure*) – elle est poursuivie dans la sphère esthétique par Oscar Wilde pour qui « La vie imite l'art, bien plus que l'art n'imitte la vie », et il est significatif que les exemples choisis par Wilde soient, par prédilection, empruntés au domaine du paysage : « À qui, sinon aux impressionnistes, devons-nous ces admirables brouillards fauves qui se glissent dans nos rues, estompent les becs de gaz, et transforment les maisons en ombres monstrueuses ? [...] Le changement prodigieux survenu, au cours des dix dernières années, dans le climat de Londres, est entièrement dû à cette école d'art. Vous souriez ? Considérez les faits du point de vue scientifique ou métaphysique, et vous conviendrez que j'ai raison. Qu'est-ce, en effet, que la nature ? Ce n'est pas une mère féconde qui nous a enfantés, mais bien une création de notre cerveau ; c'est notre intelligence qui lui donne vie. Les choses sont parce que nous les voyons, et la réceptivité aussi bien que la forme de notre vision dépendent des arts qui nous ont influencés (*Le Déclin du mensonge*). »

Cette progression vers l'artifice est intéressante, dans la mesure où elle sert des intérêts humains dans lesquels nous nous reconnaissons, en ce sens qu'elle est aussi, à la manière d'un antipoison, une libération de la religiosité de la métaphysique par la métaphysique, une manière de chimère, d'immanence matérialiste de la transcendance dans l'art. Tout un usage poétique du monde qui peut être transformé parce que n'est pas gardé ailleurs en sa vérité le modèle transcendant d'une essence. Il y a là la liberté de promener un regard libre sur le monde en tant qu'il est relativement notre création – un jeu de la perception.

Dans la conception « artialisée » du paysage de Roger, à laquelle il aurait pu donner selon lui le titre de « *métaphysique du paysage* », la théorie du paysage n'est pas une « métaphysique », au sens que l'on donne communément à ce terme, et qui suppose la croyance en quelque instance transcendante... il recourt néanmoins à ce vocable pour signaler qu'un paysage n'est jamais réductible à sa réalité physique – les géogrammes des géographes, les écosystèmes des écologues, etc. – que la transformation d'un pays en paysage suppose toujours une métamorphose, une métaphysique, entendue au sens dynamique : tout comme le nu est une métamorphose de la nudité, le paysage est une métamorphose du pays, le paysage n'est jamais naturel, mais toujours « surnaturel » au sens que donnait Baudelaire, anticipant par là les conclusions des ethnographes à propos des femmes fardées, le sens de ce que représente l'artifice d'un maquillage sur le naturel du corps féminin par lequel est opérée la transmutation de la nudité en nu... « Sans quoi la femme resterait "naturelle", c'est-à-dire abominable (*Mon corps mis à nu*). » L'art constitue le véritable médiateur, le « méta » de la métamorphose, le « méta » de la métaphysique paysagère (*Court traité du paysage*).

Les représentations peuvent atteindre un tel pouvoir de modification de la perception du réel que ce qui a toujours été peut se trouver changé : la nudité devient un nu ; la forme traditionnelle de l'étendue d'un pays devient paysage ; la pratique archaïque *in situ* du maquillage – aussi bien celle de l'art du jardin d'agrément – glisse par cette métamorphose à la puissance de l'*in visu*. « Ce qui est » est vu par le regard cultivé « en tant que » paysage. On retiendra que ne peut pas vraiment être vu ce qui n'est pas connu ni reconnu ; ne peut pas devenir paysage ce qui n'a pas d'abord été médiatisé par la représentation artistique.

Maintenant, alors que notre environnement tend toujours plus à n'être qu'artificiel, l'ensemble formé de nos artefacts devenant la base substantielle d'un autre pays, on peut légitimement se poser la question de la destination où nous entraîne la dynamique du paysage telle que l'entend Augustin Berque, qui est aussi celle de tout milieu humain à la fois technique et symbolique, perçu en tant qu'il est produit, produit en tant qu'il est perçu – « Les sociétés, en effet, aménagent leur environnement en fonction de la perception qu'elles en ont, et réciproquement elles le perçoivent en fonction de l'aménagement qu'elles en font (*Les raisons du paysage*). » Ne pourrions-nous pas assumer l'héritage d'un Nietzsche pour qui l'art n'est qu'une « sorte de culte du non vrai », une sagesse qui enseigne « le consentement à l'illusion (*Le gai savoir*) », à condition toutefois qu'il ne s'agisse pas là de s'abîmer dans la virtualité totale d'une hallucination. Tant il est précieux pour l'homme la certitude que *monde* et *terre* sont essentiellement différents l'un de l'autre, et cependant jamais séparés.

Il pourrait s'avérer que seule la prise en compte de cette tradition de pensée permette d'appréhender la mutation culturelle en cours. Et quoi de plus artificiel, de plus humanisé que le milieu urbain, toute la variété de nos villes ? Quoi de plus remarquable que le vouloir humain qui le pousse à s'assembler pour faire coïncider une forme politique, si primitive et grégaire a-t-elle pu être au commencement du groupe, avec la morphologie d'un habitat collectif, du plus primitif groupement à la plus impressionnante mégalopole. Le processus de civilisation se confond avec le processus d'urbanisation, tous deux tendus entre « l'état de nature », au commencement du mythe, et un

achèvement hypothétique de la civilisation, dans la fiction d'une fin – finir dans la fiction.

La perte et la destruction contemporaine de nos paysages naturalistes, immergés que nous sommes, maintenant pris dans le devenir « objet-monde »¹ de nos ensembles construits, a pu participer de la croyance en la mort du paysage, de la même manière qu'on a aussi pu parler de la fin des villes. Le paysage laisserait un vide qu'aucune autre forme ne serait encore venue combler ; on nous dit que le paysage urbain n'existe pas encore. Cet essai ne constituera pas une étude destinée à fonder la différence entre deux notions distinctes : le paysage en général tel qu'il est apparu et s'est maintenu jusqu'à nos jours, et l'invention particulière du paysage urbain tel qu'on le dit émerger. Il nous faut accepter ce fait : la *Weltanschauung* occidentale moderne, qu'on s'acharne partout à dépasser, en menant la critique aussi diverse que systématique, aussi bien qu'elle est nécessaire au monde moderne, elle s'est imposée partout. La sensibilité paysagère s'uniformise à la vitesse de la lumière numérique.

Ces premières considérations nous amèneraient à réfléchir une solution de continuité historique du paysage, du naturel vers le construit ; à postuler en quelque sorte d'une téléologie du paysage inscrite historiquement dans la dynamique d'un processus global de civilisation. La sensibilité paysagère au construit ne peut d'ailleurs que provenir d'un extérieur, puis de là irradier nos milieux artificiels - du dedans, il n'y a pas de paysage. Pour l'occident, la notion de paysage, apparue à un moment de la civilisation, celui de nos sociétés modernes, se maintient quand son sens évolue. Ainsi conçue la dynamique du paysage, les « critères empiriques de comparaison objectifs des civilisations paysagères » restent ceux, corrigés par l'époque, qu'on appliquera à notre civilisation qui voit le paysage s'accomplir dans une relation à la fois phénoménale et physique à l'espace construit « en tant que tel », la flèche du processus de civilisation pointant à terme la forclusion de la nature par la culture. Il faudra le montrer, aussi bien le mettre en doute, tenter de traduire cela par une image.

Cet essai se composera de deux parties : la première s'attachera à cerner une vision du processus de civilisation qui le lie étroitement à un processus global d'urbanisation - *civilisations* et *cités* seraient précipitées dans le monde comme y fusionnant dans un cours commun où leur unité réciproque s'établit. La deuxième partie s'attachera à dégager la sensibilité naturelle d'un monde toujours plus artificiel, accordée au système si bien agencé de nos commodités techniques : ce qu'y deviennent nos paysages. En réalité, la frontière est poreuse entre ces deux volets. Cette porosité pourrait bien signifier un processus unitaire, ou devenu tel.

¹ « Appelons objet-monde un artefact dont l'une des dimensions au moins, temps, espace, vitesse, énergie... atteint l'échelle du globe. » Michel Serres, *Le contrat naturel* p.34. La bombe atomique ou, maintenant, la ville.

CRITIQUE DE LA SEPARATION

L'urbanisation devant la nature

« Sur la terre et en elle, l'homme historial fonde son séjour dans le monde. Installant un monde, l'oeuvre fait venir la terre. [...] Monde et terre sont essentiellement différents l'un de l'autre, et cependant jamais séparés. Le monde se fonde sur la terre, et la terre surgit au travers du monde »

Martin Heidegger, *L'Origine de l'oeuvre d'art* (1931)

« Quand on songe combien il est naturel et avantageux pour l'homme d'identifier sa langue et la réalité, on devine quel degré de sophistication il lui a fallu atteindre pour les dissocier et faire de chacune un objet d'étude »

André Martinet, *Eléments de linguistique générale* (1960)

Au règne de l'urbain, l'*urbanisation* se confond avec l'*horizon*². Peu auront fêté la métropolisation³ des villes comme « le » fait anthropologique par excellence, « la » réalisation de l'homme dans l'hypothèse de l'achèvement d'un grand oeuvre, une alchimie de la pierre : le processus de civilisation entendu comme le processus d'urbanisation. N'eut-il de tort à se venger, l'homme poursuit son oeuvre diabolique⁴. Se vivant par-là

² Nous reviendrons au chapitre « Processus de civilisation – citoyens de "l'objet-monde", nos ensembles urbains montés du monstre à la mer » sur le jeu étymologique qui fonde la fusion de l'*urbanisation* et de l'*horizon* : la racine latine du premier terme, au sens surtout il est vrai d'un *urbanisme*, et la racine grecque du second partagent le même sens originel de « tracer le sillon », en particulier l'enceinte d'une ville. Nous nous inspirons du travail qu'a effectué Augustin Berque à partir d'une lecture personnelle comparée du *Dictionnaire latin-français*, Félix Gaffio, Paris, Hachette, 1934, art. *urbs* (ville) ; du *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, rééd. 1950, art. *horos* ; et enfin de la légende d'Énée immortalisée par Virgile dans son *Énéide*. Le mythe d'Énée (plus précisément Rome) hantera ces pages. Cf. Augustin Berque, *Écoumène, Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 2000, Chapitre 8 – « cités », p.213 ; voire aussi *Les raisons du paysage, de la chine antique aux environnements de synthèse*, Hazan, 1995, p.135

³ La métropolisation (étymologiquement composé à partir du mot métropole, *meter-polis* : ville-mère) est une dynamique spatiale contribuant à organiser le territoire autour de la métropole. Elle voit s'étendre la forme classique du tissu périurbain en reliant les principales agglomérations et, surtout, les modes de la vie urbaine. C'est un phénomène mondial et différencié selon les continents. La métropolisation dans sa réorganisation de l'espace conteste la dualité territoriale rural/urbain. Wikipédia – François Ascher parle plus volontiers de « modernisation » des villes, il qualifie la forme la plus actuelle de métropole de « métapole », quand il y a une articulation telle avec les nouvelles techniques de transport et les technologies de la communication qu'elle s'intègre dans un réseau global sans toutefois y être soluble – C'est le nouveau cadre à gérer.

⁴ **διάβολος** Diable - qui désunit. Du verbe διαβάλλω (diabállō) (« jeter à travers, d'où accuser, attaquer ») composé de l'adverbe διά (diá) et du verbe βάλλω (bállō). Le diable, il sépare ce qui était uni, est dit aussi « Celui a qui on a fait du tort ». Il est concevable que l'homme ait nourri de l'amertume de sa conscience d'être pour la mort. Il doit à la nature d'être mortel. Mais, la plus profonde injustice ne viendrait-elle pas de la

comme maître et possesseur de la nature, il s'en sépare dans la conscience gardée de n'avoir que ce terrain pour ses jeux, ceux de ses aventures véritables. Au soir pourtant, *l'humanité a assis la Nature sur ses genoux – Et elle l'a trouvée amère – Et elle l'a injuriée*⁵. *Suas injurias persequi*. Pour elle, toutes les sources anthropologiques le confirment, humaniser l'environnement, le temps et l'espace, revient à mettre de l'ordre dans le chaos de la nature ; et dire qu'il est un constructeur de monde, c'est définir l'homme.

Le processus d'humanisation de l'espace-temps semble devoir être toujours plus intensément poursuivi. L'urbanisation est centrale. La nature aujourd'hui ? Ça n'est rien d'autre que la mémoire du pays sage, la campagne, forclusion faite de son utilité paysanne (aussi bien que l'économie faite aujourd'hui des paysans), qui, traditionnellement, lui faisait fond. Par là, c'est une réduction de la nature qui s'est opérée, elle signifie une abstraction, qui, de nos jours, se confond étrangement avec l'idée de paysage – dans le paysage, la nature n'est qu'un naturalisme⁶, une représentation-réalisation qui se voudrait sa saisie exacte. La nature disparaît dans sa science. Ainsi, plus que jamais, comme « effet de monde », la nature agit sur la culture à titre de détermination culturelle. On ne comprend plus la nature que par l'artifice. L'artifice est partout.

« Les enjeux du paysage sont particulièrement importants si nous considérons que dans l'effet de monde propre à la culture qui est aujourd'hui devenue prédominante, c'est en tant que

violence aveugle de la nature pour ses œuvres que le temps détruit aussi sûrement qu'un cataclysme. L'homme ne garderait-il pas enfoui au fond de lui le souvenir amer de sa quasi-extinction quand, il y a 100 000 ans, l'hiver nucléaire provoqué par l'éruption du « Supervolcan de Toba » a pu le réduire à 2000 survivants... ou encore le souvenir d'inondations si gigantesques et meurtrières qu'elles évoquent l'anéantissement de l'humanité : les récits de déluges hantent ainsi les mythologies universelles comme si elles étaient la mémoire déclinée d'une unique tradition orale vieille de la préhistoire ? ses villes étant sans cesse condamnées à être détruites par la nature qu'il nomme « l'Éternel », l'homme, au travers de ses mythes, a pu se représenter que ce Dieu, l'Éternel, nourrissait une haine profonde envers lui et son grand œuvre.

⁵ Ce détournement de la célèbre sentence inaugurale de *Une saison en enfer* de Rimbaud substitue la Nature à la Beauté gardant la trace de la triade classique du beau, du bien et du vrai – si on a pu voir en la nature le bras vengeur de la moralité, on y a vu aussi le modèle de la beauté et les fondements de toute vérité en ce monde. Le sens profond de cette phrase se condense dans l'injure – du Latin *injuria*, ce qui cause du tort. *Suas injurias persequi*, Venger les injustices dont on a été victime. Tort, dommage, *injuria* donne en anglais le verbe *to injure*, blesser, *injury*, blessure. C'est aussi le sens d'amère, *blessante*. Amère joue aussi sur la présence fortuite du mot mère, qui dénote la *mère nature*, comme précédé d'un « a » privatif, nature n'est pas plus *mère* que *marâtre*. Injurier la nature, c'est venger les injustices dont elle nous a fait les victimes.

⁶ Le naturalisme se fonde sur la considération que la réalité est gouvernée par les lois naturelles (par opposition à surnaturelles). Dans l'art, il est l'introduction de la méthode des sciences expérimentales. Ce tournant était en occident la condition de possibilité du paysage occulté jusque-là par le religieux. Dans la représentation picturale, le paysage occidental doit beaucoup à l'intégration de la perspective légitime qu'on dit la forme symbolique de la modernité (la scission sujet-objet que représente l'adoption d'un point de vue embrassant maintenant l'ontologie). La nature conformée au moule de la science, ce regard porté sur la nature ne signifie rien d'autre que son artificialisation confondu avec un réalisme. La scientification du rapport au monde, le désenchantement qu'elle implique, aura aussi finalement la peau du paysage qu'hante l'illusion poétique. Illusion que la science refuse tant elle ne veut voir que la vérité nue, sans poésie.

paysage que l'environnement nous apparaît. »⁷ À voir comment l'aspiration à la maison individuelle fait toujours florès, c'est la conception naturaliste du paysage qui semble encore dominer. Nous sommes en retard sur la réalité. « L'usage renâcle encore à associer l'idée de ville à celle de paysage ; laquelle, en effet, continue de connoter fortement la nature et la ruralité »⁸. Mais, c'est un fait paradoxal, plus on va chercher la nature aux abords immédiats de la ville pour s'y mettre en scène devant la société, plus on l'en éloigne, concrètement autant que dans la représentation. La croissance urbaine en soi implique déjà par son extension même l'éloignement de ce que l'on se représente être la nature. Avec la conjonction de ces deux phénomènes, on a pu aussi bien parler de la fin des villes que de la mort du paysage. L'un est lié, dans l'histoire récente, à une poussée de l'urbanisme et de l'architecture moderne ; l'autre, en Europe du moins, en partie en réaction aux traits principaux de l'urbanisme moderniste, est lié à la tentation quasi pulsionnelle d'un retour à des valeurs d'authenticité qui poussait, pousse encore aujourd'hui, les habitants à fuir ce que l'on avait fait de la ville pour retrouver un contact envisagé direct avec la nature, mais actualisé dans son théâtre ; en guise de contact direct, ce second phénomène se résoudra en nappes suburbaines composées de maisons unifamiliales entourées d'espaces verts – la fiction du lotissement.

Les deux modèles sont anti-urbains par essence. Ils ont conduit à un éclatement des villes d'occident, mais aussi à la destruction des paysages, en premier lieu des paysages campagnards. Mais ne nous y trompons pas : ce qui est détruit, ce sont les schémas symboliques de vision qui embrayent « ces formes qui sont en nous » ; des formes qui ne trouvent plus leur support autour de nous. Je retourne l'argumentaire qui privilégie le plan symbolique, cet aspect fantastique de la transformation contemporaine de notre environnement quotidien, argumentaire réputé subtil et ontologique en regard aussi bien qu'aux dépens de la réalité présente et banale, devenue familière ; je le retourne pour privilégier le « fait » et y insister : l'urbain partout.

L'urbanisation contemporaine, en tant qu'extension spatiale du phénomène urbain, a atteint de telles proportions que, fréquemment, des paysages entiers peuvent être constitués de formes urbaines. J'insisterai, car ce changement n'est pas que quantitatif, il ne fait pas que froisser non plus le qualitatif dans ses fondements symboliques (ces fondements symboliques sont ceux d'une sensibilité somme toute particulière), il porte aussi d'autres promesses, parce que c'est toujours de la réalité qu'il nous faut partir enfin. La ville n'est pas morte, elle est urbaine ; et si la nature⁹ est (nature) morte, c'est celle du paysage naturaliste tel qu'il s'était maintenu jusque-là, essentiellement dans les survivances tardives de la peinture, dans la photographie de paysage. La nature est refroidie par la représentation, mais c'est à plus d'un titre que la nature est morte maintenant pour le paysage — , en tant que thème dévalorisé dans la peinture, dans la représentation en général — , en tant que présence effective passée à portion congrue dans l'environnement urbain — , en tant que réduction à des préoccupations strictement environnementales — , en tant

⁷ Augustin Berque, *Le dictionnaire des sciences humaines* (dir. S.Mesure, P. Savidan) - **Paysage**, éd. PUF, 2006, p.107

⁸ Augustin Berque, *Les raisons du paysage*, p.132.

⁹ Il faut bien comprendre qu'on parle ici d'une nature cultivée, objectivement ou culturellement, la campagne ou tout autre paysage.

qu'elle est inaperçue à force de n'être plus connue ni nommée enfin.

Le monde qu'il nous est donné de voir, de toucher, de sentir ou d'entendre exister est maintenant presque entièrement le produit des artifices humains. Ce produit a évolué si loin qu'il fait, au bout du compte, l'économie de la *mimesis*, plutôt que d'être un signe de la nature, le monde de nos artefacts devient maintenant une nouvelle nature, les terres à explorer d'un nouveau *Nouveau Monde*. Technique, il est aussi symbolique – rationnel, il est aussi poétique – elle n'a pas passé la magie avec la rationalité de ce nouveau milieu.

À mesure que l'humanité avance dans la carrière du temps, elle fait cette expérience de la perte : la nature perdue de vue, c'est le sens de la nature qui est perdu. La perte de l'expérience de la nature signifie à terme l'oblitération du sens de la nature : la perception de l'environnement naturel disparaissant de notre quotidien ira s'éteignant avec lui. La forclusion¹⁰ de sa présence résiduelle, le fait de ne la percevoir même plus, de la mettre hors-monde, en regard de la prégnance de nos milieux toujours plus concrétisés et artificiels, est concevable ; ce qui renverrait contradictoirement à la contingence ce qui de toute éternité s'était imposé comme ce qui *demeure* par opposition à l'essence périssable de la civilisation, la nature.

« *Prospère la civilisation, la nature s'éloigne* ».

La nature s'abîme dans le processus de civilisation et ses effets. Il apparaît que, plus notre civilisation se préoccupe d'environnement, plus le sens de la nature se perd comme passe un moment de civilisation. Cette perte de sens, malgré les progrès de la connaissance, est aussi un sens donné à l'Histoire – le processus de civilisation continue et s'intensifie ; il bouleverse en profondeur notre décor, seulement il n'est pas encore vécu comme le décor bouleversant de l'actualité de nos passions. Peut-être est-il trop civilisé et réclame, de notre part, une expression du sauvage renouvelée, un détour esthétique par le sauvage. Ce détour ne peut plus être qu'esthétique dans un monde où il n'y en a plus. Cet état de choses, en lui-même nouveau, constitue l'origine d'un recommencement, le point d'un nouveau départ.

Alors, que devient le paysage tel que l'a imposé la conception naturaliste par ses représentations de la nature, instituant en schèmes¹¹ des représentations de la société occidentale devant la nature, quand celle-ci est reléguée au-delà de l'horizon de notre expérience ? On le sait, la permanence des mots contribue à la longue durée de nos cadres mentaux, c'est-à-dire, en l'occurrence, à leur archaïsme. Ces cadres peuvent bouger cependant, et le mot rester tout de même. Cela laissera des traces. Le sentiment de la perte est un sentiment très fort, insupportable à l'homme

¹⁰ « ... c'est affaire aussi largement de construction sociale. On ne voit en effet que ce qu'il convient de voir dans le monde auquel on appartient ; et ce qui n'y appartient – pas se qui est *im-monde* –, on ne le voit pas. On le met hors-monde, dehors (*foris*), et là-dessus on ferme (*cludere*) la porte, ou plutôt les yeux ; c'est-à-dire qu'on le forelôt (*locks out*). » Augustin Berque, *La pensée paysagère*, « les loisirs de la terre », p.28.

¹¹ Le schème, en tant que structure d'action, se caractérise plus particulièrement par le fait qu'il se conserve au cours de ses répétitions, qu'il se consolide par l'exercice et qu'il tend à se généraliser au contact du milieu. (Extrait de Legendre-Bergeron, M.-F (1980). *Lexique de la psychologie du développement de Jean Piaget*, Chicoutimi, Québec : Gaëtan Morin Ed.).

qui n'a que peu la passion de l'errance aventureuse. Dans ses déplacements, il emporte avec lui ses schémas sédentaires. Ce ne peut qu'être la cause d'un refoulement passager. Un passéisme paysager est solidement campé comme un arrière-plan critique en décalage de l'actualité de la morphologie urbaine, laquelle abîmerait l'homme, dans laquelle l'homme s'abîmerait aussi – c'était déjà le sens du mythe de la *Genèse*, elle est triste sa beauté. La réalité actuelle ? C'est la *métropole*, elle signe la mort simultanée de la ville et de la campagne. Gageons que, dans ce qui peut être vécu comme un *Armageddon*¹², c'est la nature qui est perdue ; mais seulement comme on dirait d'une chose qu'on l'a égarée, car la nature restera imperturbablement elle-même conforme à son propre vouloir.

La nature en effet, dans la vision mondaine spécifique à l'humanité, glisse vers la simple représentation – un objet mis en regard d'un sujet. Objectivité de la nature qui est dissimulée petit à petit à la vue par l'extension spatiale de l'urbain, est tout simplement retirée du champ de vision. Un autre point de vue demeure, celui de la volonté ; or, nous dit Schopenhauer, « la volonté se manifeste uniquement comme ce qui constitue le monde, abstraction faite de la représentation. »

La conception naturaliste qui domine la notion de paysage dissimule certainement l'inadéquation entre le mot et la chose, ce qu'elle est devenue, ce qu'on en a fait ; mais il serait plus juste de dire que c'est le sens du regard et sa portée sur la chose évoluée qui a changé : *c'est la ville qu'on pourrait maintenant regarder comme, à nos yeux, un au-delà du pays* (tout entier dans l'ajout du suffixe « age ») *s'étendant, sous nos yeux, au-delà de l'horizon qui ne le limite plus*. L'artifice est notre paysage, c'est un autre pays que transforme le regard. Nous le sauverons de l'horrible.

Nous contestons la nouveauté de l'invention récente et réductrice du « paysage urbain », dans la vision culturaliste de la ville¹³, quand il n'y a en fait qu'une solution de continuité historique du paysage. Le paysage glisse du naturel vers le construit, mais ce que la notion a d'opérateur reste intact. Le schème de vision qui domine encore notre conception du paysage, c'est comme un vague souvenir, peut-être quelque chose qui est dans les gènes de chacun d'entre nous enfoui, et qui, quand on regarde un environnement dans lequel il reste quelque chose de la nature, nous revient à l'esprit ; une sorte de souvenir préhistorique de l'époque où l'homme ouvrait des clairières dans l'espace sauvage pour y mettre des champs cultivés. On y a vu une image qu'on a voulu garder, on n'y a pas vu l'implacabilité d'une logique, les beautés futures de ses futurs développements ; l'environnement a été saisi dans un moment et non dans sa progression. Voilà peut-être pourquoi c'est le schème arcadien

¹² Armageddon (de l'hébreu: מגידו, signifiant « colline de Megiddo », un petit mont en Israël), terme biblique mentionné dans le Nouveau Testament, est un lieu symbolique du combat final entre le Bien et le Mal. On utilise fréquemment ce mot pour désigner des batailles catastrophiques, éventuellement d'ampleur planétaire, et au sens de bataille finale: celle dont l'issue donnera la victoire définitive. Ainsi, à l'inverse du dicton "on a perdu une bataille, pas la guerre", désigner une "bataille future" comme un "Armageddon", c'est sous-entendre que perdre cette "bataille future", c'est perdre la "guerre".

¹³ Dans cette vision culturaliste de la ville, un moment de la civilisation est placé au dessus de la réalité morphologique actuelle de la ville. Elle coïncide en gros le schème de la cité : la forme urbaine adéquate à l'idée qu'on c'est forgée d'un bon gouvernement.

qui a dominé jusqu'à présent la vision citadine des paysages ruraux. Schème pourtant jaillit de l'esprit de citadins en ermitage loin des villes, il orientait le regard depuis la ville vers la campagne quand elle s'offrait encore, de là, à la vue ou en contraste de laquelle elle était mise en valeur.

L'urbanisation étalant maintenant sa présence imposante, la relation de l'humanité à l'étendue terrestre ne peut que changer de sens¹⁴. Comme l'écrit justement Augustin Berque, ce changement concerne directement la question du paysage. « Il est de même ampleur que celui par lequel, dans les premiers temps de l'agriculture, se dessina par contraste l'espace sauvage, ou encore celui qui, bien plus tard, fit apparaître la notion de paysage dans les mentalités citadines. C'est aussi par contraste, et sous l'effet d'un recul de point de vue, que l'on s'est mis au 20e siècle à considérer la ville elle-même comme un paysage. » Ainsi a été forgé le schème qui domine inconsciemment le regard de ceux qui se soucient de paysage urbain, *le schème de la cité*. C'est ce schème symbolique que la réalité contemporaine froisse, et avec lui des représentations ancrées de la citoyenneté¹⁵. « Il a pour double archétype le bourg méditerranéen et la ville close du Moyen Age. Dans les deux cas, il s'agit d'une forme intégrée, compacte, nettement délimitée, qui se détache sur un fond. Ce dernier a pour essence de n'être pas urbain; c'est indistinctement la campagne ou la nature. » Ce schème reflète cependant un moment de la civilisation qui a passé. Au règne de l'urbain, de la mort synthétique de la ville et de la campagne, alors que dans beaucoup d'endroits du monde très fortement urbanisés, où que le regard porte, on ne peut plus rien voir d'autre que du construit, ce schème de vision ne trouve plus de support physique adéquat sur lequel s'appliquer ne serait-ce que partiellement – « la » partie du vieux tableau, la représentation d'une cité dans un coin de nature, « est » effectivement devenue « le » tout – on n'a pas forcément réalisé qu'il s'agissait là de notre actualité.

Les schèmes de vision qui sous-tendaient deux notions, qu'on distinguait systématiquement, qu'on se gardait de confondre comme on se garde de confondre le général et le particulier, le paysage naturaliste et le paysage urbain, sont maintenant également intenables, réclament tous deux d'être réactualisés. Au point de l'évolution où se trouvent les sociétés, ils apparaissent régressifs. Avec plus d'un siècle de retard sur le travail de la modernité artistique vers l'abstraction, il ne serait pas inutile de lancer l'hypothèse que le regard se déplace à mesure que nos représentations s'alignent sur l'expérience objective d'un milieu toujours plus artificiel, toujours plus omniprésent dans cette artificialité, vers l'accomplissement de la notion de paysage comme relation à la fois phénoménale et physique à l'espace construit « en tant que tel ».

Ce n'est pas pour faire de l'horrible à froid que nous nous appesantissons sur un pareil sujet, mais parce qu'il nous semble qu'au moment où l'on se préoccupe d'une gouvernance mondiale des problèmes environnementaux et qu'on donne à la nature le statut de sujet, voire qu'on l'élève au rang de premier citoyen, une pareille dissertation n'est pas oiseuse, elle conserve aussi les intérêts de l'homme dans son humanité sur la terre. Un paradis à reconquérir dans les âges farouches de la technique n'implique pas forcément la transposition même technicisée de visions bucoliques de coins de nature. En outre, il est suggéré la

possibilité d'une approche paysagère du construit qui nous face échapper à l'alternative stérile qui nous fait balancer du pessimisme critique de la vision déterministe d'un environnement déshumanisant (souffrance) au passéisme porté par la vision culturaliste de la ville (ennui); il nous faut démentir d'une certaine manière donc l'aliénation de l'homme devant ses œuvres ou leur déréliction dans une réalité négative – il ne semble en effet pas qu'il y ait de retour possible à un âge d'or, ni même qu'un tel retour dans l'unité soit enviable. Nous ne serons pas régénérés par le sauvage, pour la raison évidente que plus nulle part, sinon en notre for¹⁶ intérieur, ne se rencontre ni bon, ni mauvais sauvage.

Il nous faut faire avec ce qui est là et non avec ce qui était et ne reviendra jamais. Ceci ne sort pas de la perspective matérialiste du conditionnement de la vie et de la pensée par la nature objective bien qu'il faille ici se prémunir de tout déterminisme trop excessivement caricatural. Il nous faut voir trois là où nous nous sommes échinés à voir deux – le monde, l'humanité et le jeu des représentations est une triade plus juste que la dualité d'un sujet dominant son objet. Et pourtant, rester rationnel. Notre pensée et le monde restent modernes. Avec l'exposé de ce qui va suivre, c'est toute l'ambivalence du mot paysage qui entend être préservée avec ses possibilités poétiques: les sociétés aménagent leur environnement en fonction de l'interprétation qu'elles en font, et réciproquement elles l'interprètent en fonction de l'aménagement qu'elles en font. Le milieu a changé, il s'est transmuté en pur artifice, paysage d'artefacts et regard « artialisé ». Privé par les faits de son rapport privilégié à la nature – éloignée qu'elle se retrouve au-delà de l'horizon de l'urbain et des artifices de l'humanité, parce qu'elle est essentiellement maintenant un objet de la technique¹⁷ – l'arsenal conceptuel de la pensée du paysage reste opératoire. Une approche paysagère du construit pose la question de l'actualisation possible des schèmes qui structurent la vision paysagère en cohérence plus étroite avec le milieu urbain tel qu'il est et est vécu par ceux des hommes, toujours plus nombreux, qui n'auront jamais rien connu d'autre. Lâchons maintenant les vieilles prises du paysage et faisons advenir son présent, même si on doit accepter pour cela que la perspective de son futur est enracinée dans des temps archaïques. Plus proche de nous, une prophétie médiévale suggérait que le Paradis était une ville.

¹⁴ Augustin Berque écrit « Changer de nature ».

¹⁵ Nous voulons être Grecs et nous sommes Romains.

¹⁶ Jugement de la conscience. Le terme *for* signifie en droit ecclésiastique « autorité juridique ». La locution désigne le jugement de la conscience, sens figuré de son sens premier qui est l'autorité que l'Église exerce sur les âmes et sur les choses spirituelles, par opposition au *for extérieur* qui représente l'autorité de la justice humaine. Le règne judéo-chrétien est aussi le règne de la culpabilité.

¹⁷ On ne plante plus un arbre, on pratique l'agroforesterie

LE PROCESSUS DE CIVILISATION
COMME VOLONTE

PAR-

TIE OI

*« Que de fois dans les âges, ce drame sublime que nous créons sera
joué en des langues inconnues, devant des peuples qui ne sont pas
encore ! »*



DE L'IRREVERSIBILITE DU PROCESSUS DE CIVILISATION

Chronique du Déluge - la lente montée des
eaux des passions brûlantes de l'humanité
DE LA SOURCE DES ÉDIFICATIONS MYTHIQUES, FILER LA MÉTAPHORE
DE L'EAU POUR ATTEINDRE LE SENS DU PHÉNOMÈNE URBAIN

L'eau et le feu du vouloir humain

L'homme sait, l'homme fabrique, il est aussi, et de plus en plus, *homo-ludens*¹⁸. L'homme joue, la nature, elle, ne joue pas. Si homme et nature sont tous deux soumis au vouloir¹⁹, l'homme brûle de ses passions, la nature n'en a point, ni elle aime, ni elle se venge, elle n'a pas de sens. En revanche l'homme, c'est l'être qui donne sens au monde, au rapport qu'il entretient avec la nature – nature qu'il est amené à connaître, qu'il aménage et avec laquelle il joue. L'image qu'il se fait de lui et de la nature n'a de sens que pour l'homme, la nature en a cure. Alors, si l'on mélange dans une même phrase à la fois ce qui relève du registre de la nature et ce qui relève du registre de la culture, c'est à coup sûr pour former une image, et y mettre quelque vérité. Pour nous introduire dans le courant de ce qui va suivre et concerne notre rapport à la ville, il y aurait une image de la révolution des sociétés qui pourrait être évoquée, celle de l'inondation qui monte lentement avant de se répandre partout²⁰. La mise en faillite de la culture dominante se fait graduellement d'abord et puis brusquement ; une double victoire du liquide qui se répand ou s'infiltré – patiente relation qui déstabilise lentement –, pour briser finalement les digues de la résistance adverse qui découvre toujours trop tard qu'elle est en train de jouer, et de perdre. Ô, liaisons dangereuses. Image du fleuve qui cherche son passage jusqu'au moment où il rompt les digues de l'enserrement²¹. L'homme perce l'abat-jour bleu des limites, navigue dans les espaces sans fin de sa suprématie ; mais ses civilisations sont mortelles et l'homme le sait comme il ne peut ignorer qu'il est lui-même mortel... Tout s'écoule...

¹⁸ *Homo-ludens* est un terme utilisé pour la première fois par Johan Huizinga dans l'ouvrage *Homo-ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*. L'homme est d'abord qualifié par les lumières d'*Homo sapiens* (qui sait) auquel s'ajoute l'*Homo faber* (qui fabrique). Le terme d'*Homo-ludens* vient compléter la définition de ce qu'est un homme par une fonction propre à notre société, l'acte de jouer. Le jeu est défini par Huizinga comme une fuite de la vie "réelle" en opposition avec la société utilitariste. Historiquement, l'*Homo-ludens* se situe plutôt dans les couches supérieures de la société, dans la classe "possédante oisive". Or, la modernisation de la société, par les progrès technologiques et l'automatisation de la production, a ouvert la voie à un accroissement massif du nombre d'*Homo ludens*.

¹⁹ Pour Arthur Schopenhauer nous ne sommes pas maîtres de la volonté, c'est elle qui agit en nous ; tout l'univers est la manifestation du *vouloir-vivre*, principe unique, aveugle, anonyme, universel. En lui, du minéral à l'animal, tout est un.

²⁰ Jean Claude Bilheran, revient sur la vie et l'œuvre de Guy Debord et file la métaphore de l'eau in *Sous l'écorce de Guy Debord, le Rudéral*, « XXIV- L'eau ».

²¹ *Enserrement* – ce qui objectivement « nous entoure (l'environnement ?), en nous serrant de près », qui au sens figuré « nous tient captif » (c'est l'enfermement dans la prison de sa nature) ; en agriculture (elle trace le sillon de nos villes) « met en serre ». Une lecture incroyable du *Dictionnaire de français* d'Emile Littré (1863-1877).



ET TANDIS QU'AU DEHORS LA TEMPÊTE FAIT RAGE,
ON RACONTE FORCE HISTOIRES D'ILES
FABULEUSES ET DE MERVEILLEUSES CITÉS
DANS LEURS HAUTES MURAILLES.



CEPENDANT UN VAGABOND AU
VISAGE HAGARD S'APPROCHE
DE LA TAVERNE PORTEUR DE
NOUVELLES STUPÉFIANTES.

LA SEMAINE PROCHAINE :
ROME EST TOMBÉE.

Comme le dit l'Écclésiaste : « Tous les fleuves entrent dans la mer, et la mer n'en regorge point. ».

Il est autre chose dans notre image : si les civilisations sont mortelles, elles meurent par l'eau ou comme par l'eau, et si c'est par le feu, le feu des passions qui dévorent, c'est à la manière poétique du vaisseau en flammes qui chavire lentement et s'engloutit brusquement dans la mer du vouloir. Développements et dénouements de moments de civilisations qui s'enchaînent : il ne peut être confondu la fulgurance de l'information, le tonnerre dans la bouche du héraut, la brutalité de la délivrance en soit du message par le messenger en même temps que celle de sa teneur (l'évocation ici d'un raz-de-marée) et le temps de l'œuvre en gestation (le feu dévorant des passions qui ronge comme l'eau s'infiltré), en travail parfois sur des échelles de temps considérables. Annoncé, l'événement adviendra, pourtant, comme sans prévenir. On revoit la bande dessinée de *Prince vaillant* où un *vagabond*²² au visage haggard fait irruption dans une taverne du bout du monde porteur de nouvelles stupéfiantes : *La semaine prochaine*, « Rome est tombée ». Rome – élevée au statut²³ d'archétype, celui d'une ville étendant sa lumière sur le monde qu'elle se soumet, de cette manière l'augmente, *prototype de toute ville future*²⁴, la désigne l'Éternelle –, elle ne s'est pas faite en un jour, et ça n'est pas en un jour qu'elle a été défaite, même si c'est en un jour qu'elle est tombée. Les spectateurs qui n'auront pas vu, même de loin, le début d'une attaque, mais seulement sa fin, auront pu penser que c'était la même chose. C'est qu'au jeu des événements, en matière révolutionnaire, comme en matière de société, ce qui a été rêvé²⁵ sur la longueur se réalise dans la synthèse de l'instant. L'événement est aussi un avènement. Cependant, la soudaineté de l'événement ne signifie pas que les opérations historiques qui y ont conduit ont été foudroyantes autrement que dans le résultat, ni même qu'elles ont une fin. Si une civilisation est emportée en un jour, c'est après un long naufrage. Le processus de civilisation continue.

Ça n'est jamais vrai qu'une civilisation disparaît rapidement, il y faut la fidèle obstination de plusieurs générations qui est tout le contraire de la Providence – le nom de baptême du hasard²⁶ –, sinon à l'occasion exceptionnelle d'un cataclysme naturel qui *survient*, lui, sans prévenir, et ne s'annonce pas – les événements naturels, insensés, peuvent effectivement changer le cours de l'histoire (l'éruption de Santorin et les tsunamis qui s'ensuivent balayeront la civilisation Minoenne, pourtant d'adroits navigateurs ; la tempête qui disperse et détruit l'Invincible Armada mettra fin à deux siècles de domination Espagnole de l'espace maritime ; flux contre flux, le *Kamikaze* qui emporte par deux fois la flotte Mongole stoppera l'irrésistible expansion du peuple nomade aux portes du Japon, etc.) – ; mais

²² *Vagabonder* c'est rêver

²³ Le verbe latin *statuere*, « établir » qui donne « statut » est une manière de jouer à la fois sur les versants symboliques et objectifs de la ville comme établissement.

²⁴ Parler de Rome, la dire, c'est placer en tête de tout discours sur la ville les notions préliminaires qui exposeraient la science de tout ce qui va suivre. Rome comme « *prolégomènes à toute ville future* », la présente comme le *prototype* de la ville arrivée à maturité au règne de l'urbain. Rome est la première ville de son espèce impériale.

²⁵ Si la société ne portait pas en elle son utopie, il n'y aurait pas d'évolution possible. La ville aussi est le rêve qui attend son rêveur.

²⁶ « Quelqu'un disait que la Providence était le nom de baptême du hasard ; quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la Providence. » Chamfort, *Maximes et pensées, caractères et anecdotes*.

L'opération historique n'est pas comme l'intervention imprévisible de la nature, explosivité de l'impact météore, éclair (foudroyant), séisme (brutal), éruption (soudaine), déplacement et submersion rapide du tsunami ; elle est comme l'œuvre du temps qui s'apparente à celle de l'eau, lente et patiente, souvent inaperçue, opération voilée par le spectaculaire de la rupture cataclysmique qui caractérise, à l'instar des inondations, un dénouement tragique dans l'histoire. Sous cet angle, le caractère métastable de l'opération historique en elle-même, celui de sa lente, imperceptible et inexorable phase ascendante perpétuellement reconduite, passant outre ses discontinuités contingentes, renverserait presque le signe de la valeur des « temps géologiques », « l'histoire des sociétés » subtilisant à « l'histoire naturelle » sa temporalité avec l'image de la dérive des continents qui n'est qu'épisodiquement, localement, sporadiquement cataclysmique ; cette image évoque moins le recul, l'anticipation du stratège voyant – qui dira en effet qu'il y a « un » pilote dans la conduite de tous ces événements ? – que le mûrissement aveugle de la situation, l'image classique de l'impassibilité du temps qui vient, et vient en son temps bien que pressé d'advenir.

Il y aurait comme une présence paradoxalement hiératique du vouloir humain opposable à une surprenante labilité découverte au monde physique, l'instable caractère de ce dernier engloutissant chaque fois les œuvres toujours reprises du premier. Considéré dans sa continuité, le processus de civilisation est obstiné et aveugle, l'expression d'un vouloir humain qui s'objective dans des œuvres en progrès. C'est une contradiction, de mauvaises langues diront un vulgaire contresens, que de commuter « histoire des sociétés » et « histoire naturelle » tellement on a souligné le caractère éphémère de toute construction sociale, de toute société ou civilisation en comparaison des temps géologiques qui leurs sont incommensurables – « Madame, rien n'est vieux dans l'histoire »²⁷. La métaphore nous place prudemment au niveau de l'analogie, celui d'un « voir comme », et de ce que cela nous permet l'adoption d'un point de vue sur le sens des choses – celui que donnent les hommes créateurs de monde. Notre contradiction pourrait d'ailleurs n'être qu'apparente en regard de la vision conformément réaliste des sociétés devant la nature, celle-là même qu'illustre si bien le vers célèbre de Du Fu²⁸ : « *périssent les nations, la nature demeure* ». Car un pontage consistant existe bel et bien entre nature et culture qui ne se paie pas de métaphore : l'humanité agit conformément à sa nature qui est d'aller au-delà de la nature. Si les civilisations sont mortelles, le processus de civilisation lui, soumis à l'éternel retour de la volonté de puissance ainsi qu'au principe unique, aveugle, anonyme et universel d'un vouloir-vivre, poursuit son évolution si peu sensée soit-elle – il s'agit toujours de l'adaptation heureuse et sans retour à des circonstances hasardeuses. Le constat s'impose : si aucune catastrophe ne vient le remettre en cause, le processus de civilisation est irréversible. Alors qu'elles accèdent au devenir des mers, voilà maintenant que s'avancent les cités.

²⁷ *Merveilleuse Angélique*, ces mots dans la bouche d'un policier du Roi.

²⁸ 杜甫, Dù Fǔ (712 - 770), célèbre poète des Tang marqué par la pensée confucianiste. Sa poésie montre sa sensibilité aux malheurs de son époque.

Processus de civilisation – citoyens de « l'objet-monde », nos ensembles urbains montés du monstre à la mer

Les villes sont les accomplissements significatifs auxquels sont parvenues les civilisations de l'Humanité²⁹, au point qu'on pourrait émettre l'hypothèse que le processus global de civilisation (le mot civilisation est dérivé indirectement du latin *civis* signifiant « citoyen » par l'intermédiaire de « *civil* » et « *civiliser* ») et l'émergence du phénomène urbain, la *cité* (*civitas* - au pluriel *civitates* - est un nom féminin latin, lui-même formé sur *civis*, « citoyen »), forment un même paradigme : *civilisations* et *cités* seraient précipitées dans le monde comme y fusionnant dans un cours commun où leur unité réciproque s'établit, ce qui, rétrospectivement, éclaire d'un sens singulier l'histoire humaine. Le processus de civilisation s'entend comme le processus d'urbanisation. La racine étymologique commune aux deux concepts ne signifie pourtant pas qu'ils ont été forgés simultanément. Que le livre des fondations de l'humanité ne commence pas avec les Romains de l'antiquité tombe sous le sens. Quand le concept de *civilisation* s'affirme, c'est avec la modernité, encore était-elle bien mûre. Il faut bien entendu voir le sens que donne aujourd'hui le rapprochement des deux termes et non les sens respectifs qu'ils ont pu prendre dans la chronologie de l'histoire. Certes, *Cité et civilisation*, tout cela n'a de sens qu'en fonction d'une époque et d'un milieu. Il n'en demeure pas moins vrai que, comprises comme les résultats cohérents³⁰ de l'évolution humaine dans l'histoire – la ville comme emblème, condition de possibilité et moyen de civilisation, la civilisation produisant la cité –, *cité* et *civilisation* forment une couple éminemment symbolique, en même temps que des réalités tangibles³¹, qui construit progressivement jusqu'à nos jours un schème³² invétéré³³ de vision qui pèse sur la lecture rétrospective de l'histoire autant que les mégapoles actuelles, devenues des variables physiques, pèsent sur la nature : L'humanité n'a eu de cesse que de devenir citadine.

Et quel essor formidable : il y a 12 000 ans, trois à quatre millions d'hommes et de femmes habitent la planète, ils sont nomades et vivent dans des espaces immenses où les possibilités

²⁹ Légende de l'illustration d'une définition de Wikipedia montrant en plongée une ville dont on ne voit pas, ni même on devine, le hors-champ, les bords, art. *Civilisation*

³⁰ *Cohérent, cohérente*, adj. (du lat. *cohaerere*, être attaché ensemble)

³¹ Somme toute les ingrédients du paysage

³² « Le schème, en tant que structure d'action, se caractérise plus particulièrement par le fait qu'il se conserve au cours de ses répétitions, qu'il se consolide par l'exercice et qu'il tend à se généraliser au contact du milieu. »

(Extrait de Legendre-Bergeron, M.-F (1980). *Lexique de la psychologie du développement de Jean Piaget*, Chicoutimi, Québec : Gaëtan Morin Ed.)

³³ Participe passé du verbe « invétérer » issu du latin *inveterare* (« conserver longtemps », « faire vieillir », « enraciner »), *invétéré* signifie en l'occurrence à la fois que le schème de vision qui nous inviterait à considérer avec bienveillance la ville au règne de l'urbain, le fait anthropologique par excellence, est le fruit d'une longue gestation ; ce schème est émergé de la terre, autant qu'il y est enraciné, avec l'agriculture. Qu'en même temps il reste, même aux yeux de qui est concerné, très largement inaperçu, peut être parce que le phénomène a décollé du sol et qu'il s'autonomise, croît maintenant de lui-même naturellement. Comme le confirme le rapport de l'ONU : « l'accroissement des villes n'est plus déterminé par l'exode rural, il lui est devenu naturel. »

de rencontre sont faibles³⁴. Aujourd'hui³⁵, alors que la population mondiale dépasse les six milliards d'individus, la moitié de l'humanité, qui jusque-là vivait dans une économie rurale, vit en ville. Les plus grandes cités, comme Tokyo avec ses 35 millions d'habitants, sont plus peuplées que des pays entiers. Il est estimé que, dans une perspective de cinquante ans, la Terre comptera une population urbaine de 5,3 milliards d'habitants, dont près des deux tiers vivront en Asie et un quart en Afrique, qui connaît aujourd'hui la révolution urbaine la plus brutale. Il est à noter que, contrairement à une idée reçue, l'explication déterminante de la croissance urbaine³⁶ n'est plus l'exode rural, mais l'accroissement *naturel*. L'eau et le feu se rappellent à nous, mais à la manière d'un récit renversé de Déluge, le monde ne submerge plus tant les villes que les villes le monde, c'est la marée urbaine : la coulée de béton³⁷ prend maintenant l'aspect de l'étendue océanique. Les avatars de Rome deviennent concrètement ce qu'elle était déjà essentiellement avant de s'engloutir dans les marais de l'histoire – L'Empire, comme nous dit Tite-Live qui anticipait une fin en fait moins proche qu'il ne la voyait, « après de modestes débuts, a grandi au point de souffrir de sa propre croissance »³⁸ ; la chute de Rome ne signifiait pas la caducité de son modèle théorique de croissance, le centre se confond de nos jours avec la périphérie dans toute son extension, la réalité dépasse le rêve. L'Empire romain était l'empire de Rome, de la ville de Rome - *Caput Mundi*, la cité de Rome se rêvait en capitale du monde connu³⁹. Cette apparente lapalissade nous rappelle que non seulement l'Empire était issu d'une ville, mais qu'il ne constituait rien d'autre que l'extension (l'*Orbs*), presque illimitée, de la *civitas*, de la Cité de Rome, devenue l'*Urbs* par excellence⁴⁰.

³⁴ *Le sacre de l'homme : Homo sapiens invente les civilisations* de Jacques Malaterre (Jean Guilaine & Yves Coppens)

³⁵ Selon un rapport de l'ONU datant de 2008.

³⁶ Essentiellement dans les pays en développement responsables de 95 % de la croissance urbaine mondiale et absorbant 5 millions de nouveaux urbains chaque mois, contre 500.000 dans les pays développés. La population urbaine des pays en développement devrait doubler d'ici à 2050. Dans les pays développés, au contraire, près de la moitié des villes restent sous les 1 % de croissance démographique et 40 % d'entre elles perdent de la population, notamment en Europe en raison d'une natalité en berne au Nord et dynamique au Sud.

³⁷ Une manière de parler : « dans les pays les plus pauvres, jusqu'à 80% des urbains habitent dans des bidonvilles, des favelas ou des barrios. » Yann Arthus-Bertrand, *Home*, Éditions de La Martinière.

³⁸ Tite-Live, Préface aux premières décades de l'*Histoire romaine*.

³⁹ Rome, d'une certaine manière, concrétise la légende, celle que relate Tite-Live au *livre I* de son *histoire romaine*. Romulus ressuscité des morts apparaît à Proculus Julius avant son ascension aux cieux, comme pour calmer la fronde qui couvait contre les Patriciens qu'on disait responsables de sa mort, et lui aurait dit alors : « Va et dis aux Romains que la volonté des dieux est que Rome, ma ville, devienne la capitale du monde. Qu'ils cultivent les arts de la guerre, qu'ils sachent et fassent connaître aux générations à venir qu'aucune force ne peut résister aux armes des Romains. ». Le mythe annonce César en gloire.

⁴⁰ Karl Ferdinand Werner, « L'Empire carolingien et le Saint Empire », *Le concept d'empire*, pp. 153-154. Il est à noter que l'empire romain ne connaît véritablement que deux termes l'*Urbs* et l'*Orbs*, le centre et son extension. Le terme intermédiaire *Natio* n'est pas pertinent dans le cas de Rome où l'empire rayonne autour d'une ville mais ne se reconnaît pas comme Italien. Il faudra pour cela attendre les *Nueva Roma* (pas encore la première, la Constantinople de Constantin qui est toujours la ville centre autour de laquelle rayonne en extension l'Empire byzantin - Constantinople est la francisation de *Konstantinoupolis*, qui, en grec, signifie la *ville de Constantin*. Ce nom lui a été donné en hommage à l'empereur romain Constantin Ier, qui choisit d'en faire la capitale de l'Empire à partir du 11 mai 330 sous le nom de « *Nouvelle Rome* » ; par exemple l'Empire de Napoléon, lui, dans la réalité historique comme

C'est ainsi que Rome dans sa lumière sera aussi appelée « la ville éternelle ».

Paradoxalement, à mesure que s'amenuise la durée des empires, s'étend l'empire universel de l'urbain – il échappe maintenant à tout contrôle qui se voudrait universel. Le visage de cet empire lithique n'est pas très catholique, mais ses traits sont romains. *Urbare*⁴¹, d'abord se sédentariser. Comment donc les hommes de la fin du paléolithique ont-ils eu cette drôle d'idée ? On dit que c'est la faute des pierres. Il est possible que le traitement des céréales ait joué un rôle dans cette affaire : pour les consommer, il faut broyer les grains en farine, et pour les broyer, il faut deux grosses pierres si lourdes qu'elles sont impossibles à transporter dans une vie nomade. Alors, les hommes sont restés près des grosses pierres ; dans leur orbite ils se sont arrêtés de bouger⁴². De l'économie des céréales sauvages à la révolution agraire il n'y avait qu'un pas que l'homme franchit allégrement. Encore fallait-il se faire l'allié des bêtes, mettre le bœuf au labour. Après *la chute* du paradis d'une nature prodigue, comme trébuchant sur la terre, pris au trébuchet du sillon et de la petite motte, ainsi que nous le dit la *Genèse*, comme l'animal domestiqué l'homme aussi devra travailler : « *C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris* ». La genèse de nos villes est une genèse de la glèbe.

Tout à son œuvre cosmogénétique, l'homme, aussi bien un dieu créé à son image générique, traçait en effet, avec la même charrue, le sillon de ses champs et l'enceinte de ses villes, inventait dans un même geste la *campagne* et la *cité*⁴³. Ainsi l'image du sillon originel tracé par Romulus⁴⁴ à la fondation de Rome, encore elle. Chez les Latins, cette figure était consubstantielle à l'idée de ville (*urbs*, la ville, et *urv/urbo*, tracer le sillon sont de même racine)⁴⁵. D'après le récit de Virgile, Romulus et son jumeau Remus seraient les descendants d'Énée par leur mère ; le geste de Romulus est la répétition du geste princeps de cet ancêtre mythique, demi-dieu fils de Vénus et d'Anchise, rescapé de la guerre de Troie, sa ville natale, et fondateur de nouvelles-Ilion jusque sur le sol du *Latium*, indirectement de Rome. La forme est encore celle des Cités modestes comprises dans une enceinte et directement

dans la représentation hugolienne, est Français et non pas Parisien ; il intègre la nation à son système d'organisation politique, comme niveau non seulement pertinent mais essentiel. Il ne se construit pas du seul couple Centre-Empire, mais d'une figure à trois termes : Paris (l'*Urbs*) - la France (la *Natio*) - l'Europe ou le Monde (l'*Orbs*). » Cf. Franck Laurent : *L'urbs et l'orbs - L'Europe impériale et la question du centre dans l'oeuvre de V. Hugo de 1827 à 1848*.

⁴¹ *Urbare* (ou *urvare*), tracer un sillon. « En particulier le sillon d'enceinte d'une ville. » Félix Gaffiot, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934, art. *urbs* (ville)

⁴² Jacques Malaterre, *Le sacre de l'homme : Homo sapiens invente les civilisations*. La meule à grain est souvent qualifiée de « *plus vieille des industries* », l'utilisation de la meule de pierre est indissociable de l'histoire humaine.

⁴³ cf. Augustin Berque, *Écoumène*, p.213 & *Les raisons du paysage*, p.135. Mais aussi Michel Serres, *Rome, le livre des fondations*.

⁴⁴ Les Achéens vainqueurs de Troie, en Sicile où il est obligé d'abandonner une partie de sa flotte échouée sur les côtes en chemin pour le Latium qu'il conquerra (la terre que choisira bientôt Romulus, qu'on dit de sa descendance directe, pour tracer le sillon originel de la ville de Rome), déjà « Énée dessine avec une charrue le tracé d'une ville, et tire au sort les maisons ; il ordonne que ces lieux deviennent leur Ilios, que ce soit leur Troie. » Virgile, *Énéide*, Livre V.

⁴⁵ Augustin Berque, *Les raisons du paysage*, ©1995, Editions Hazan, p.135

dépendantes de leur campagne, petites communautés citadines que les Grecs en leur antique sagesse préconisaient qu'elles fussent limitées en taille : la *polis* ne dépasserait pas un nombre précis de citoyens⁴⁶. Au-delà de cet effectif, l'exercice de la démocratie devenant problématique, il devait nécessairement être envisagé la fondation d'une autre cité à distance respectable – en cela, les Grecs différaient grandement des Romains qui accroissaient leur État et leur population chaque fois qu'ils tenaient une ville en prise de guerre. L'*Urbs* – Rome – augmente, comme l'empire s'étend. La *polis*, elle, se répète. Le citoyen romain est citoyen de Rome, le citoyen du *demos* grec s'exerce en le lieu de chaque *polis* dont l'ensemble construit l'unité d'un peuple voire les prémisses d'une nation – « où que vous alliez, vous serez une *polis* » dit Clithène l'Athénien. Certes, les villes sont autant de fondations, l'acte répété à la fois symbolique et concret de tracer le sillon originel – geste révélant assez que la ville est fille d'une économie à dominante agricole –, mais était-il dit que l'homme serait sage ? Si un récit de fondation n'est pas un récit de commencement (genèse), Rome, tel qu'elle se raconte et s'envisage, est la première de son espèce impériale.

À l'époque contemporaine, nous voici parvenus à des tailles telles que nous existons enfin physiquement, souligne avec pertinence Michel Serres, « concentrés en banques d'hommes équipotentes aux océans, aux déserts ou aux inlandsis, eux-mêmes stocks de glace, de chaleur, de sécheresse ou d'eau ; relativement stables, ces immenses ensembles se nourrissent d'eux-mêmes »⁴⁷ ... « En s'assemblant, par contrat social, racontaient les anciens philosophes, les hommes forment un gros animal »⁴⁸. Certains y voient la bête de *l'Apocalypse*, une manière de monstre remonté du fond des mers comme dans le *Livre de Job* ; il peut être considéré comme l'évocation d'un cataclysme terrifiant capable de modifier la planète, et d'en bousculer l'ordre et la géographie, sinon d'anéantir le monde. La métropole contemporaine, dans son enfance monstrueuse,

⁴⁶ « Il va sans dire, que ces états étaient géographiquement très petits et qu'ils avaient souvent une population minuscule. Les Grecs ne pouvaient imaginer un pays organisé d'une autre façon. Si on l'avait proposé, ils l'auraient immédiatement rejeté et condamné. Platon a soutenu que jamais un pays ne devrait dépasser environ 20,000 citoyens (en considérant que peu d'habitants étaient citoyens, cela pourrait donner une population maximale pour la polis d'environ 200,000-250,000 habitants). Aristote croyait que jamais un pays ne devait être si grand que, partant le matin, l'on ne puisse le traverser à pied au cours de la journée. Il soutenait aussi que, pour qu'un pays fonctionne bien, il fallait que tous les citoyens puissent se reconnaître s'ils se rencontraient par hasard. De toute façon, le petit nombre était essentiel pour que tous les citoyens aient la chance d'exercer des fonctions publiques. » © 2001 Claude Bélanger, Marianopolis College

⁴⁷ Michel Serres, *Le contrat naturel* p.36

⁴⁸ *Ibid.* p.37 – on reconnaît le *Léviathan* de Hobbes. Dans le livre, Hobbes discute la thèse d'un contrat social et de règles venant d'un souverain. Influencé par la première révolution anglaise, Hobbes développa l'idée selon laquelle, les sociétés à l'« état de nature » sont en situation de chaos ou de guerre civile, selon la formule *bellum omnium contra omnes* (« guerre de tous contre tous » en latin), ce qui ne peut être évité que par un solide gouvernement central. Ainsi, il dénia tout droit de rébellion envers le souverain. John Locke ajoutera ultérieurement ce droit de rébellion, repris par Jean-Jacques Rousseau. Toutefois, même en l'absence de rébellion, le contrat social peut se dissoudre. À partir du moment où le contrat social est fait pour instituer un État cherchant à assurer « la paix et la sécurité » des citoyens, le contrat s'annulerait dès l'instant où un gouvernement cesserait de protéger la population, celle-ci n'ayant plus de raison de s'y soumettre. En vertu de ce fait, l'homme retournerait automatiquement à l'état de nature, jusqu'à ce qu'un nouveau contrat soit instauré. (Léviathan [Hobbes] - Wikipédia)

cherche son maître : comme agissant en tâtonnant, la ville, qu'on dirait animée, est débordée par des actes qui la suivent, devant les résultats desquels les individus et les groupes qui l'habitent se retrouvent, une manière renversée de résultats qu'ils n'auraient non seulement pas voulus,⁴⁹ mais dont ils n'ont même pas eu l'opportunité de l'initiative. La Bête chaotique menace qui ne peut être domptée, dit-on, que par un solide et bon gouvernement, par l'autorité. L'*auctoritas*, du latin *augere*, signifie, comme l'empire, l'augmentation, un principe de croissance qui dit le fait d'être auteur, l'initiative qui enjambe le hiatus que l'innovation crée par rapport à l'ancien et qui garantit, ou ratifie, l'action d'un autre que soit⁵⁰. L'*auctoritas* c'est toujours un peu Rome. L'*auctoritas* signe un rapport déplacé à l'origine. L'origine qui se concevait comme l'appartenance à un sol dont on est originaire se conçoit ici comme un départ à partir d'un acte de fondation. C'est l'affirmation d'une non-autochtonie radicale, ce qui est exprimé par le génie de Virgile dans son *Enéide*, le récit de la légendaire provenance troyenne de Rome, c'est-à-dire l'idée d'une transplantation dans un sol nouveau. Ce qui fait autorité augmente la tradition, dit-on, c'est à cela qu'on reconnaît un auteur. La culture est sa patrie.

D'une certaine manière aussi nous voilà ramenés à une conception romaine de la citoyenneté, mais au Principat d'Auguste ; au principe de la république quand l'*Auctoritas principis* est, dans la Rome antique, une autorité conférée à l'empereur romain en raison de son titre *princeps* (« premier » citoyen de Rome. Il est maintenant le maître réel d'un immense territoire : l'empire – *imperium* –, l'étendue de territoires). Le territoire de l'empire urbain, c'est aujourd'hui toute la Terre, laquelle réclame un gouvernement mondial. Au moment où nos ensembles atteignent, passé un seuil de croissance irresponsable, une nouvelle nature, nous cherchons, inquiets l'autorité, un auteur. À cause des pierres, devenu bête en commun, l'individu pensant, multiplement associé, se change en pierre. L'esprit a crû en bête et la bête croît en plaque. Sur laquelle se fonde le nouveau monde. L'étendue s'est substituée au centre, mais maintenant nos ensembles, bien que produits, sont sans auteur⁵¹, ils n'ont plus rien de personnel. La forme des villes crie notre dépossession à présent qu'elles équivalent bien à maints déserts, les architectures dures et chaudes des mégapoles d'aujourd'hui, à des groupes de sources, de puits, de lacs ou à un océan, ou à une plaque tectonique rigide et mobile. Nous existons enfin naturellement. *Nos ensembles accèdent au devenir des mers*. La cité transposée en phénomène urbain à l'échelle de vastes territoires s'érige en « objet-monde »⁵², évoque maintenant ce que, dans la deuxième moitié du dernier siècle, le poète disait de Venise, comme Rome fille d'une autre Ilion⁵³,

⁴⁹ Comme Guy Debord ou les situationnistes dans son film *Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps*, les maîtres et possesseurs de la nature voudraient bien maintenant « se rendre maître et possesseur de leur vie ».

⁵⁰ E. Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t.2 Minuit, Paris, 1969, p.150.

⁵¹ Un auteur (du latin *auctor*) est une personne qui est la cause, le responsable.

⁵² « Appelons objet-monde un artefact dont l'une des dimensions au moins, temps, espace, vitesse, énergie... atteint l'échelle du globe. » Michel Serres, *Le contrat naturel* p.34. La bombe atomique ou, maintenant, la ville.

⁵³ De l'origine troyenne de Rome et de Venise. Le sort veut que Venise soit en quelque sorte une homologue de Rome, le produit indirect de nouvelles Ilions fondées chacune par l'un des deux survivants de la prise de Troie : Énée fondateur de Lavinium et Anténor fondateur de Padoue,

maîtresse échappée des mains de l'homme : « ...C'est une ville qui par son urbanisme a une vie propre qui dépérit sous l'action de l'eau et du temps. C'est la ville qui est elle-même vivante non la société qui la gère. »⁵⁴ La cité évolue en phénomène urbain comme par la maîtrise acquise de son propre mouvement, elle a décollé de la terre et l'horizon ne la limite plus. Ce décollage de la terre signifie, on le sait, la condition de possibilité du paysage. Dépossédés des dépouilles historiques que sont nos villes, nous accédons paradoxalement à une liberté, la possibilité d'une extase esthétique, une manière continuée de faire œuvre d'auteur sur ce nouveau pays.

Le paysage, comme Rimbaud, a « horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. »⁵⁵ Et les Romains de l'histoire passent, malgré l'aura de leur civilisation, pour un peuple de ruraux, pour ne pas dire de rustres. Le paysage a horreur de la main, celle entre autres qui tenait le mancheron, *urvum* ou *urbum*, la « main à charrue » qui sert à *urbare*, à tracer le sillon. « En particulier le sillon d'enceinte d'une ville ». La rumeur ajoute que chez les Hellènes, on prononçait cela *horos* : le sillon, ce trait délimitant, gravé dans la terre, et qui donne sens au monde dans ces « siècles à main ». Vagabondage ou rêverie, le paysage tient décidément de l'étymologie. Par ici le sillon continue et devient *horizein* : tracer la limite (*horos*) d'un horizon (*horizon*). L'urbain et l'horizon, tous deux émergés de la glèbe, de la terre laborieuse, coïncident aujourd'hui qu'ils sont émancipés de la malédiction du travail de la terre. Cette émancipation est radicale et objective. Nés de l'agriculture, nos ensembles s'urbanisant se séparent, en l'espace de cinq millénaires, de la terre qui les a vus naître pour atteindre à une existence parasite d'un nouveau genre. La cité dépendait de sa campagne, l'urbanisation la renie. A titre d'exemple, l'Île-de-France qui avait toujours pourvu à l'alimentation de la capitale ne produit plus aujourd'hui que 1% des besoins de sa population⁵⁶. On annonce qu'une ferme disparaît toutes les vingt minutes⁵⁷. On produit ailleurs, on produit mieux, reléguant au rang de souvenir le fameux rapport ville-campagne, un ratio qui, de la création des premières Cités État (Ur) de la Mésopotamie du néolithique, se vérifia jusqu'à la Révolution française, quand il fallait pas moins de huit villageois pour nourrir un citadin⁵⁸.

Sans regret, c'est de cette réalité que nous devons partir. Une réalité qui signe encore une fois la parenté actuelle de toute ville avec le modèle théorique romain, villes arrachées de la terre

plutôt qu'elles en tirent leur origine. Ou, comment le dire mieux qu'Hegel : « Dès le départ, Rome fut quelque chose d'artificiel, de violent, rien d'originel »⁵⁹. Rome c'est l'archétype de l'urbanisation comme vouloir, plus précisément *une* objectivation particulièrement expressive du processus de civilisation comme volonté. En plaques immenses, autonomes, l'Invincible Armada des titanesques vaisseaux de pierre du règne de l'urbain s'enfoncé lentement dans la mer ou la lise de son propre vouloir – il n'est que d'évoquer le Titanic urbain qu'on appelle Mexico⁶⁰, ou la ville-île-capitale de Male qui émergera du Pacifique tant qu'il sera donné de la remblayer, pour se convaincre que nous ne sommes plus ici seulement dans la métaphore. Là où croît le péril cependant, la lenteur du phénomène de la montée contemporaine des eaux ne sauve-t-elle pas ? Ces conditions hasardeuses ne donnent-elles pas à nos civilisations le temps de prouver une nouvelle fois leur génie d'adaptation, d'échapper aux mâchoires effroyables du Léviathan qui les ramènerait à « l'état de nature » ? La nature, par quel sort pourrait-elle devenir l'*autorité* (que l'homme a laissée perdre, s'aliéner un temps dans les œuvres d'un nouvel âge lithique sans auteur, qui plus est d'une échelle trop grande pour lui), devenir la première citoyenne de la cité mondiale, et les hommes retourner dans sa sujétion ? Cache-toi Bible ! C'est aujourd'hui l'avènement du paysage généralisé.

deux cités qui ont un grand rôle dans l'existence ultérieure des deux autres faussement jumelles.

⁵⁴ Guy Debord, *In girum imus nocte et consumimur igni*. (Nous tournons en rond dans la nuit, dévorés par le feu)

⁵⁵ Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, « Mauvais sang ».

⁵⁶ *Energie : le futur à contre-courant* - Coproduction : Arte F, La Huit © Marie Hellouin et Claude Lahr - 2009

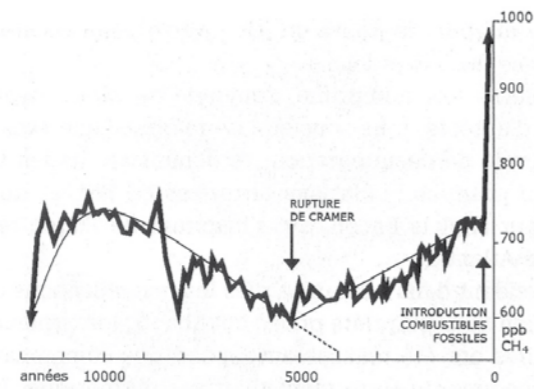
⁵⁷ C'est ce qu'annonce Guillaume Wibaux, on ne sait pas trop si cela vaut pour l'Europe ou seulement pour la France, celui qui a importé de la Hollande le concept de *glamping*. Le *glamping*, c'est bon pour l'emploi. Il fait un casting d'agriculteurs pour leur montrer que ce concept pourrait être un appoint vital en complément de leur activité aujourd'hui dévaluée. Le concept de *glamping*, que les sociologues définissent comme la cumulation des avantages du camping et de l'hôtellerie haut de gamme, est en soi intéressant. Il en dit long sur la perception de nos contemporains de ce que c'est que « vivre au plus près de la nature ». Ce dépaysement, cet éloignement temporaire de l'artificialité stressante de la vie urbaine, est en effet fort peu rustique. *Camping glamour* © Sept à Huit – 8 août 2010.

⁵⁸ Jacques Vicari, *écologie urbaine – entre la ville et la mort*, >illico, infolio, 2007

⁵⁹ (1837) Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'Histoire*.

⁶⁰ Humour qui revient à renverser la métaphore, vaut bien « le Tigre qu'on appelle Clemenceau ».





Des Atlantide de nos aires de pierre

La lise de Serres – Du vouloir

Filant de son côté la métaphore de l'eau, c'est aussi l'image de l'enlèvement inaperçu, image empruntée à Goya⁶¹, que choisit Michel Serres pour suggérer l'urgence que nous avons d'un « contrat naturel » : « *Un couple d'ennemis brandissant des bâtons se bat au beau milieu de sables mouvants. Attentif aux tactiques de l'autre, chacun répond coup pour coup et réplique contre l'esquive. Hors le cadre du tableau, nous autres spectateurs observons la symétrie des gestes au cours du temps : quel magnifique - et banal - spectacle ! Or le peintre enfonce les duellistes jusqu'aux genoux dans la boue. À chaque mouvement, un trou visqueux les avale, de sorte qu'ils s'enterrent ensemble graduellement. À quel rythme ? Cela dépend de leur agressivité : à lutte plus chaude, mouvements plus vifs et secs, qui accélèrent l'enlèvement. L'abîme où ils se précipitent, les belligérants ne le deviennent pas : au contraire, de l'extérieur, nous le voyons bien. Qui va mourir, disons-nous ? Qui va gagner, pensent-ils et dit-on le plus souvent ? Parions. Pointez à droite, vous autres : sur la gauche nous avons joué. Que le combat soit douteux, cela signifie la nature double du couple : il y a seulement deux combattants que la victoire, sans plus de doute, départagera. Mais en tierce position, extérieur à leur chamaille, nous repérons un troisième lieu, le marécage, où la lutte s'envase. Car ici, dans le même doute que les duellistes, les parieurs risquent de perdre tous ensemble, ainsi que les batailleurs, puisqu'il est plus que probable que la terre absorbe ces derniers avant qu'eux-mêmes et les joueurs n'aient liquidé leur compte. Chacun pour-soi, voici le sujet pugnace ; voilà, deuxièmement, la relation combattante, si chaude, qu'elle passionne le parterre, qui fasciné, participe, de*

⁶¹ « Duel à coups de gourdin », une peinture de Francisco Goya exposée au Musée du Prado

ses cris et de ses lous. Et maintenant : n'oublions-nous pas le monde des choses elles-mêmes, la lise, l'eau, la boue, les roseaux du marécage ? Dans quels sables mouvants pataugeons-nous de concert, adversaires actifs et malsains voyeurs ? Et moi-même qui l'écris, dans la paix solitaire de l'aube ?»⁶² Dans ce tableau de Goya où les hommes se battent à coups de gourdin sans voir qu'ils s'enfoncent tous les deux dans le sol ! Coup définitif au narcissisme humain, nous voilà forcés de faire entrer le Monde en tiers dans nos relations politiques. Le nouveau jeu se jouera à trois. Jeu dans lequel la nature se met à parler comme on a pu faire parler la poudre.

Pour nous, si l'image de Goya est pertinente, c'est *a contrario* à décrire les passions brûlantes de l'humanité. L'enlèvement dans une situation file à sa manière, on l'a vu, la métaphore de l'eau : l'image de la révolution des sociétés pourrait être celle de l'inondation. L'eau monte d'abord lentement puis elle brise brutalement les barrières de l'endiguement. Mais est-ce ainsi que la nature fonctionne ? La nature accumulerait-elle sa rancœur pour nous présenter à la fin la facture ? Le mal physique ne frappe-t-il pas plutôt avec la fulgurance, la soudaineté et la vitesse du déchaînement catastrophique ?

Nous ne sommes d'ailleurs pas obligés de nous placer sur le plan de la morale pour parler de ces phénomènes. Il paraît en outre idiot de prêter des intentions à la nature. L'humanité trouve devant elle des conditions auxquelles elle doit s'adapter ou disparaître. Le jeu s'est toujours joué avec l'environnement. Il a toujours été un jeu à trois : le sujet, son monde et, entre les deux, ses représentations. D'un côté le vouloir humain est ce qu'il est, il entraîne l'homme à dominer la nature, il le pousse dans un processus global de civilisation, de l'autre le vouloir de la nature est ce qu'il est : « Imaginez un être immensément prodigue, immensément indifférent, sans intentions et sans égards, sans pitié ni justice, fécond et stérile en même temps qu'incertain, comme l'est la nature, imaginez l'indifférence elle-même devenue une puissance, comment vous serait-il possible de vivre en accord avec cette indifférence ? » nous dit Nietzsche.

On ne signe pas de contrat avec la nature, éventuellement on compose avec elle. La condition humaine demeure historique et la nature intervient aveuglément dans l'histoire. Et si quelque chose nous différencie de l'homme préhistorique, c'est que nous sommes de moins en moins ignorants, de moins en moins démunis devant les phénomènes de la nature qui, jusque-là, dépassaient tellement l'entendement humain qu'ils ne pouvaient s'agir que d'un fait des dieux. Le mythe est universel, la nature continue d'échapper à l'homme. Là où se rencontre le mythe, se raconte l'impuissance des hommes devant certains phénomènes de la nature. Le mythe est peut-être aussi l'expression d'une culpabilité : elle lui vient moins d'être sorti de la forêt primaire, de l'état de nature, pour inscrire dans le monde le théâtre urbain de ses jeux, que de devoir cela pour partie à l'expression d'un *vouloir aveugle*, un vouloir qui échappe à l'homme, quand il voudrait y voir le résultat d'une entreprise délibérée, non pas déterminée de l'extérieur, mais déterminée par sa conscience, sa volonté. Sa culpabilité lui vient peut-être de ne pas pouvoir faire abstraction de sa nature. Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés aujourd'hui. On se rappelle la phrase désormais célèbre : « responsable, mais pas coupable ». On parle aujourd'hui du « principe de responsabilité ». La réalité est peut-être bien plus exactement celle d'une humanité « coupable, car déraisonnable »,

irresponsable devant ses « objets-monde ». L'humanité est le jouet de ses passions, qui plus est, elle demeure le jouet de la nature.

« ... En ce jour-là, toutes les sources du grand abîme jaillirent, et les écluses des cieus s'ouvrirent. La pluie tomba sur la terre quarante jours et quarante nuits... les eaux furent sur la terre pendant cent cinquante jours ».

Genèse 7

Les grandes inondations Mythiques – Des représentations

Nous sommes en 1872 à Ninive dans l'actuelle Irak. Il règne une grande animation dans le camp de l'archéologue Austen Henry Layard où, depuis des années, le britannique met au jour l'ancienne résidence royale des assyriens. Un ouvrier découvre un jour les vestiges d'une somptueuse bibliothèque pleine de tablettes d'argile. On apprendra plus tard qu'elle a été construite par le roi Ashurbanipal, voici plus de 2600 ans. Layard identifie les signes qui couvrent les tablettes comme étant cunéiformes, une écriture qu'il ne sait pas lire. Supposant que ces tablettes d'argile détiennent des informations cruciales sur la vie des assyriens, il en envoie quelques unes chez un expert à Londres. Elles s'avéreront beaucoup plus anciennes, datant de l'ère sumérienne qui commence 6 000 ans avant J.C., bien avant la civilisation assyrienne. La communauté scientifique internationale est en émoi.

Au British Museum, l'expert mandaté pour déchiffrer les tablettes est l'autodidacte Georges Smith qui maîtrise l'écriture cunéiforme. La première chose qu'il découvre est le nom d'un roi, Gilgamesh. Lorsqu'il déchiffre son épopée et qu'il tombe sur un passage de la 11e tablette, sa surprise est de taille. Certaines parties correspondent mot pour mot au récit du *Déluge* de l'Ancien Testament dont on pensait qu'il avait été écrit bien plus tard. Ainsi, « le sage Ut-napishtim dit à Gilgamesh : "lorsque le 7e jour se leva, je pris une colombe et la lâchai / La colombe s'envola, mais elle revint / Puis je pris une hirondelle et la lâchai, mais elle revint / Je pris un corbeau, le corbeau s'envola et ne revint pas." Ut-napishtim et sa femme ont survécu au déluge parce qu'ils ont construit une arche sur ordre des dieux. Quand les eaux ont baissées ils ont échoués sur une montagne. » La concordance des textes soulève une question dans l'opinion publique. L'Ancien Testament aurait-il été écrit à l'époque des Sumériens ? Pour l'Eglise, ce serait insupportable. En 1927 pourtant, l'archéologue britannique Léonard Woolley entreprend des fouilles dans la ville sumérienne d'Ur à 80 kilomètres environ de l'ancienne capitale Uruk. Il met au jour une couche géologique homogène de plus de trois mètres d'épaisseur, sans fossile ni trace de peuplement. Cela semble confirmer la thèse d'une inondation prolongée.⁶³

Mais des scientifiques chrétiens, pour peu qu'on puisse associer les deux termes, s'obstinent à chercher les preuves de la véracité du récit biblique. Un cliché est pris en 1959 par un pilote turc à 3000 mètres d'altitude. Il représente une formation en haute montagne dont la forme est celle, caractéristique, de l'épave d'un navire. On la trouve à 27 kilomètres du mont Ararat. Sa publication dans LIFE MAGAZINE a donné lieu à bien des conjectures, déclenchant une véritable fascination pour l'arche de Noé, mais aucune étude scientifique sérieuse n'a vraiment été

⁶² Michel Serres, *Le contrat naturel*, Chapitre « Guerre, Paix », p. 13-14.

⁶³ *Le fantôme D'uruk, à la recherche du roi Gilgamesh* : Arte F © Peter Moers & Frank Papenbroock - 2009



entreprise pour prouver le bien fondé de telles conjectures et le phénomène est d'abord abandonné en pâture à l'imagination.

En 1986, pour David Fasold, un ancien capitaine de marine marchande, aventurier autoproclamé archéologue, c'était une épave, c'est sûr. Il pouvait presque voir les poutres du pont supérieur parfaitement alignées. Pour lui, c'était comme marcher sur les douves énorme d'un tonneau éventré. On voyait très bien qu'il s'agissait d'un gigantesque bateau aux extrémités en pointe complètement écrasé dans la boue... bizarrement il avait l'impression de connaître ce bateau. C'était comme un vague souvenir, peut-être quelque chose qui est dans les gènes de chacun d'entre-nous enfoui, et qui, quand on voit le site pour la première fois, nous revient à l'esprit, une sorte de souvenir étrange du *Déluge*. Nous sommes tout de même à 2500 mètres d'altitude. La formation fait 157 mètres de long, les dimensions de l'arche biblique. Ce lieu, c'est le site de Durupinar, à une quinzaine de kilomètres de Doğubayazit en Turquie. « En 1992, l'objet en forme de bateau est finalement déclaré site archéologique officiel par le gouvernement turc, le site sera fouillé au cours de l'été 1995. »⁶⁴ Cette formation a suscité les interrogations de plusieurs archéologues qui ont dynamité et analysé le site sous toutes les coutures. Conclusion : il ne s'agirait que d'un caprice de la nature.

Bien sûr, les habitants de la région continuent de vendre la formation comme le fossile de l'Arche de Noé, lequel aurait son tombeau à Cizre, une ville toute proche. Chercher là l'arche de Noé, c'est un peu comme si on cherchait l'île d'Avalon, la demeure gardienne du sommeil du roi Arthur, ou la tombe de Gilgamesh, le roi légendaire du premier récit connu du *Déluge*, dans les ruines bien réelles d'Uruk. Il vaut mieux apprécier la créativité et l'imagination des anciens plutôt que d'essayer de rechercher des reliques, ce qui ne veut pas dire que le mythe soit infondé, qu'un cataclysme n'a pas réellement eu lieu : Une catastrophe de cette ampleur serait restée gravée dans la mémoire de l'homme. Ces mythes pourraient-ils s'appuyer sur des événements réels ? Deux théories concernent la région du Mont Ararat :

La première explique l'inondation par un débordement du Tigre et de l'Euphrate en Mésopotamie, l'actuelle Irak, le décor des aventures du roi Gilgamesh. La Seconde par une montée générale des eaux à la fin de la dernière époque glaciaire ayant entraîné le déversement de la mer de Marmara dans la mer Noire. Au cours de sa très longue histoire, plus de quatre milliards d'années, la Terre a traversé une série de grandes catastrophes. Certaines d'entre elles ont laissé des traces, comme l'astéroïde géant de plus de dix kilomètres de diamètre qui a creusé le Golf du Mexique et entraîné, d'après une thèse encore crédible, la disparition des dinosaures. Il y a 100.000 ans, l'éruption du super volcan de Toba sera la cause de la presque extinction du genre humain. Plus près de nous, d'autres cataclysmes ont aussi pu marquer l'histoire comme le *Déluge* qui nous occupe, un déchaînement de pluies diluviennes qui a noyé hommes et animaux et qui est raconté dans la Bible mais aussi dans la plupart des textes sacrés. Est-ce que ce Déluge, cette catastrophe majeure, a, oui ou non, vraiment eu lieu ? « Ce jour là, toutes les sources du grand abîme jaillirent et les eaux du Déluge furent sur la terre ». Pour la plupart d'entre-nous, le récit du Déluge appartient à la tradition biblique. Dieu, fatigué par la méchanceté des hommes décide de les anéantir par un

immense déluge. Seuls survivent l'honnête Noé et sa famille dans une grande Arche où ils ont pris soin de recueillir, triés par couples, tous les animaux de la terre. Un mythe ? Peut être pas, tellement on retrouve des récits identiques dans de nombreuses cultures : chez les sumériens, chez les babyloniens, dans les textes sacrés de l'Inde ou de la Perse antique. Selon un mythe amazonien, Dame Cigogne provoque un déluge en faisant déborder d'un chaudron l'eau qu'elle faisait bouillir à la chaleur du Soleil. Chez les Sioux Dakota, le Déluge est le fait d'un tsunami monstrueux. En Mésopotamie, on l'a vu, c'est le survivant du Déluge qui raconte au célèbre héros Gilgamesh comment « le vent souffla, tempête et inondation submergèrent le pays ». Seule la *Genèse*, finalement, met en scène des pluies tombant « des écluses des cieux ». Mais à chaque fois, le schéma est le même : une divinité fâchée contre les hommes puis un tremblement de terre, une inondation et enfin une renaissance de l'humanité grâce à un sage.

Les deux géologues américains William Ryan et Walter Pitman⁶⁵ forment l'hypothèse qu'il s'agit bien du souvenir lointain d'un événement réel. Selon eux, le Déluge serait bien une catastrophe naturelle, un cataclysme qui se serait produit en mer Noire il y a environ 8000 ans. Et pour comprendre ce qui est arrivé, il faut remonter loin, très loin dans le passé jusqu'à l'époque glaciaire. Face à nous, le barrage naturel du Bosphore, il arrête les eaux de la Méditerranée ; et 100 mètre au dessous une vallée avec un fleuve et un lac, une vallée qui deviendra un jour la mer Noire. Un jour en effet, le monde se réchauffe, c'est la fin de la grande glaciation. Progressivement, les glaciers reculent, et comme les glaces fondent, et bien le niveau des mers monte. D'après Gilles Lericolais⁶⁶, « Il y a 8000 ans, le niveau de la Méditerranée qui arrive au niveau du détroit du Bosphore rompt ce détroit et pénètre de façon catastrophique en mer Noire. Vous avez une remontée du niveau marin de 100 mètres ; alors, cette montée va inonder 100.000 kilomètres carrés de terre, là où se trouvaient probablement les civilisations néolithiques qui vivaient à l'époque autour des lacs ; et ces populations vont donc subir de plein fouet la remontée du niveau de l'eau qui était de plusieurs centimètres par jour. » Peut-on s'imaginer le grondement des eaux ! Il a certainement épouvanté les habitants de ces régions. Pour eux, sans aucun doute, c'était le grondement d'un dieu. Puis, avec les siècles, c'est donc forgé le mythe de la punition divine.

Afin de vérifier cette hypothèse, Gilles Lericolais a participé à deux missions de recherche en mer Noire. Les bateaux-laboratoires étaient équipés du matériel nécessaire pour prélever des carottes de sol au fond de la mer. Ces carottes de 5 à 10 mètres de long, sont entreposées dans les laboratoires de l'IFREMER. Puis, elles sont découpées à la scie. Or, l'examen des carottes semble confirmer la théorie du cataclysme de Ryan et Pitman. Sur ces carottes on voit très exactement ce qui s'est passé. En effet, on a très clairement identifiable sur une partie un milieu de vases très caractéristique d'un milieu lacustre qui est avant la catastrophe ; et au dessus on a un milieu caractéristique d'un milieu marin, donc caractérisé par des moules d'eau salée qui est après la catastrophe et entre les deux, datée à 8000 ans sur ces coquilles de milieu lacustre, mais tout en débris, on a la catastrophe en elle-même. Grâce à un sondeur acoustique, dont les ondes se réfléchissent sur le plancher marin,

⁶⁴ *Les aventuriers de l'Arche de Noé*, La 5 © Tessa Gogol - 1996

⁶⁵ William Ryan & Walter Pitman, *Noah's Flood – the new scientific discoveries about the event that changed history*

⁶⁶ Gilles Lericolais, chercheur à l'IFREMER

les géologues ont obtenu une vue en trois dimensions du fond de la mer Noire ; et le résultat est stupéfiant, des dunes. C'est la preuve qu'il y a 8000 ans, le fond de la mer était probablement à l'air libre. Mais il manquait à ces découvertes des traces d'occupation humaine. Une assiette et une pirogue sont des candidats sérieux. L'une et l'autre sont actuellement étudiées par les archéologues. Peu à peu, le scénario du déluge se met en place. Les habitants des régions dévastées par le cataclysme se sont dispersés dans les régions voisines en diffusant au passage les techniques de l'agriculture. Certains sont même parvenus au Moyen-Orient dans la future Terre sainte, et là ils ont forgé le récit du *Déluge* biblique. Et si cette théorie se vérifie, alors le cataclysme de la mer Noire aura bien bouleversé en profondeur tout le cours de l'histoire humaine.

Nous parlons de catastrophes auxquelles l'homme n'a pas le temps de s'adapter, de situations impossibles qu'il n'a pas toujours le temps de fuir. L'évolution, au sens de Darwin, est la description scrupuleuse des processus d'adaptation des espèces à des conditions qui sont celles du hasard. Le hasard, ce pourrait être un deuxième nom pour la nature. Or, l'homme peut être défini, dès son émergence, comme un être vivant, pensant. Et le fait qu'il soit pensant lui a donné une liberté. L'humanité s'extrait en partie du jeu aveugle de l'évolution, compris au sens biologique qui est le sien, du fait qu'elle peut maintenant adapter son milieu par la technique. Encore faut-il que l'évolution brutale d'un milieu lui laisse le temps de l'adaptation. Que le niveau des mers monte et descende n'est pas en soi un fait exceptionnel, nécessairement tragique ; mais une montée catastrophique des eaux est un événement auquel l'homme ne pourra jamais faire face. En général l'humanité garde la trace de tels événements effectivement arrivés dans l'histoire sous une forme légendaire, celle du récit mythique de la vengeance d'un dieu, non pas sous la forme d'une explication objective des choses notoires. Là où se rencontre le mythe, se raconte l'impuissance des hommes devant certains phénomènes de la nature : le souvenir d'un événement, qu'il se soit déroulé en mer Noire où dans les bassins de l'Euphrate, du Tigre et du Karun il y a 8000 ou 10 000 ans avant notre ère, s'est transmis sous la forme d'abord de l'épopée de Gilgamesh, avant de se retrouver dans des pages de la Bible. Le souvenir de l'engloutissement de la civilisation Minoenne par des tsunamis à l'éruption du volcan de l'île de Santorin aux alentours de 1600 avant notre ère est très certainement la source du mythe de l'Atlantide tel qu'on le rencontre dans le *Timée* et le *Critias* de Platon un millénaire plus tard.

D'un changement de climat à l'autre⁶⁷

Ce qui n'est pas banal, c'est qu'on implique maintenant la responsabilité humaine dans ces phénomènes. On incrimine un moment précis de l'histoire humaine récente, la révolution industrielle. C'est vite passer sur la longue période qui l'a précédé et à l'étude de laquelle il apparaît aussi bien un impact écologique de la présence humaine qu'une possible dissolution de cet impact dans des cycles naturels longs qui sont indifférents à la présence humaine. Certains réclament réparation, d'autres soulignent notre impuissance à intervenir dans les affaires de la nature. En ce qui nous concerne, nous soulignerons l'impensé de la pulsion irrésistible des êtres, un vouloir (« un » comme chose

⁶⁷ Les deux premiers tiers de ce chapitre sont la reprise presque intégrale d'un chapitre du livre de Jacques Vicari, *Ecologie urbaine*, pp. 9-15 réarticulée au dernier tiers pour s'inscrire dans la linéarité du discours.

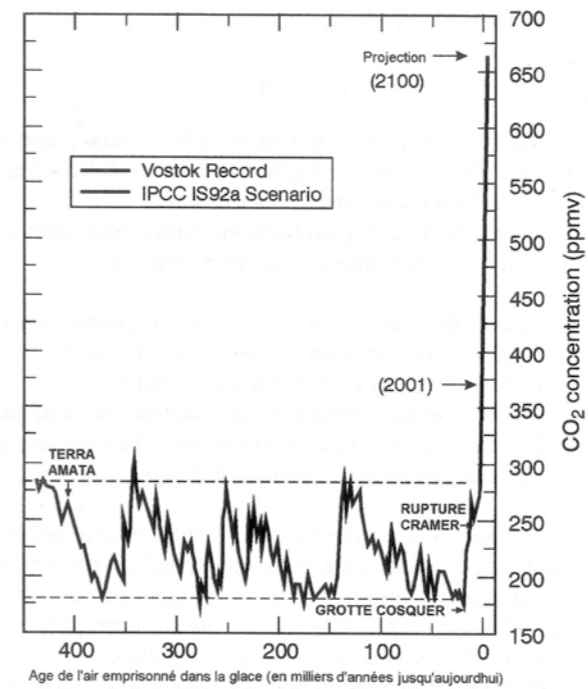


Fig. 1 Variation de la teneur en CO2 de l'air encapsulé dans la glace de l'Antarctique, établie par un carottage effectué à la station russe de Vostok. L'épaisseur de la glace en ce lieu a permis de remonter des échantillons vieux de 400 millénaires.



Fig. 2 Représentation d'un des premiers établissements humains comportant un foyer au Musée de Terra Amata à Nice. Vers 400 000 ans av. J-C., la mer est 35 m. au-dessous.

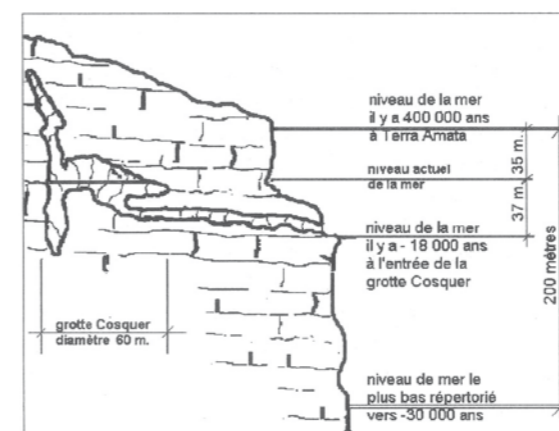


Fig. 3 Coupe de la falaise près de Marseille où se développent, dans la grotte découverte par Cosquer, des peintures rupestres dont les plus anciennes datent de 18 000 ans av. J-C. Le niveau de la mer est 37 m. au-dessus de l'entrée.

comme phénomène) qui veut toujours la vie, pour cela la mort. Le vouloir humain est sans être spécifiquement moderne.

« Depuis la fin du XXe siècle, les climatologues attirent notre attention sur la diminution de la capacité de dissipation dans l'espace extraterrestre de la chaleur solaire réfléchi par notre planète. Cette diminution est due notamment à l'augmentation de la teneur en CO2 de l'atmosphère.

Au cours de leurs investigations, les climatologues ont pu établir que cette teneur présentait des variations extrêmes contenues dans un « couloir » compris entre 175 et 280 particules par million (ppcv). Ces valeurs n'étant pas directement perceptibles, elles ont été estimées en valeurs plus familières : la température centigrade. Ce qui se traduit par un couloir compris entre 7° et 15° Celsius de température moyenne de la surface de l'ensemble de la planète.

Or nous sommes en train de sortir du couloir. Les valeurs du CO2 sont supérieures à tout ce que le genre humain a jamais connu. Il faut remonter aux temps des dinosaures pour retrouver quelque chose de comparable avec une température moyenne de 22° à 25°, la plus haute mesurée sur notre globe depuis l'apparition de la vie.

Grâce aux archives glacières antarctiques (fig. 1) nous avons constaté que ce couloir existe depuis plus de 400.000 ans.

Or, bien avant les forages de Vostok, le mathématicien serbe Milutin Milankovitch (1875-1958) avait formulé l'hypothèse que l'aspect cyclique des variations de température était réglé par le rapport Terre-Soleil. Comme sur une montre à complication, le cadran marque une excentricité de l'orbite terrestre tous les 100.000 ans, une oscillation de l'axe polaire tous les 41.000 ans, une précession des équinoxes tous les 19.000 et 23.000 ans et, enfin, une modification des taches solaires agissant sur les rayons cosmiques tous les 11 ans. Chaque fois le thermostat terrestre réagit fortement.

400.000 ans est aussi une date-phare dans l'Histoire.

Les premiers établissements humains autour d'un foyer remontent à cette période. À Nice, dans le sous-sol d'un immeuble de la colline de Terra Amata, on peut voir les vestiges du campement de notre lointain cousin, *homo habilis*, son abri de branchages (fig. 2) et des traces de domestication du feu : des cendres, du charbon de bois. On peut aussi découvrir les reliefs de ses repas, et même, émouvante, l'empreinte de son pied dans le sable de la plage.

Une particularité de ce lieu va retenir notre attention : le campement s'étendait au bord de la grève. Or aujourd'hui ce rivage est à l'intérieur des terres à 35 mètres au-dessus du niveau de la Baie des Anges.

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Un autre établissement provençal (fig. 3), près de Marseille, la grotte Cosquer, s'ouvre à 37 mètres au-dessous du niveau actuel de la Méditerranée. Explication : sur le premier site le CO2 culminait à 225 ppmv alors que pour le second les ppmv du CO2 avaient plongé à 175, voilà vingt mille ans.

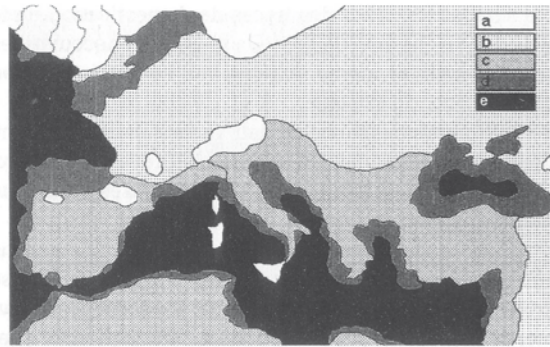


Fig. 4 Pourtour du bassin méditerranéen avant et après la montée des eaux, a : glaces et calotte polaire, b : toundra, c : forêts, d : forêts prédiluvienne, e : mers prédiluvienne.

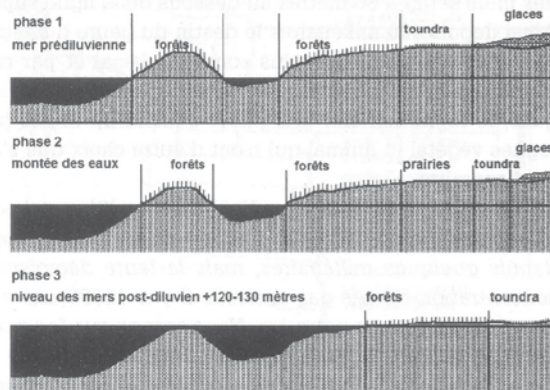
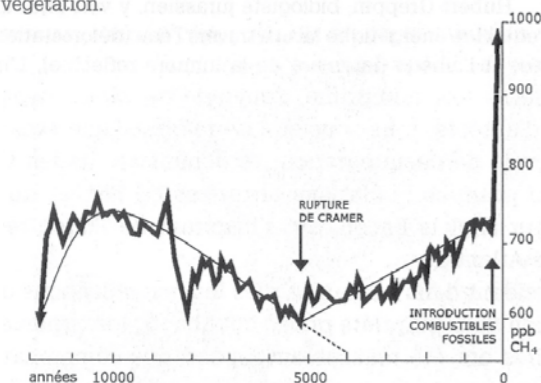


Fig. 5 Recul des glaciers, montée des eaux et modifications de la végétation.



Un astronome genevois, Noël Cramer, note en 2005 : « Nous devrions déjà avoir entamé une nouvelle glaciation depuis quelques millénaires, mais la lente décroissance des gaz à effet de serre amorcée il y a 11.000 ans s'inversa vers 3000 ans avant notre ère. Nous savons que les gaz à effet de serre produits actuellement par l'activité humaine conduisent à un rapide réchauffement global. Mais qu'en est-il des cinq millénaires précédents ? ... L'inversion signalée par Cramer, 3000 ans avant notre ère, pourrait bien résulter d'une déforestation généralisée par brûlis pendant presque cinq millénaires. Il s'ensuit une production agricole sans commune mesure avec le rythme naturel des cueillettes antérieures. Durant cette période, les peuplades survivant à la montée des eaux se répandent sur la nouvelle Terre, mettant les forêts à feu et à cendres. Pour le meilleur ou pour le pire nous sommes entrés dans l'ère de la combustion... C'est le passage du paléo au néolithique.

Le « couloir » marque donc aussi les limites inférieures et supérieures des transgressions maritimes. Les paléogéologues estiment sa largeur à 200 mètres. Le niveau moyen actuel des mers serait à 60 mètres au-dessous de la ligne supérieure. Ainsi depuis 400 millénaires le destin du genre humain se déroule dans ce couloir le plus souvent glacial et par cinq fois caniculaire. Au fil des temps chronologiques et météorologiques, le règne minéral des glaces s'étend ou recule face aux règnes végétal et animal qui n'ont d'autre choix que s'adapter ou disparaître.

Un astronome genevois, Noël Cramer⁶⁸, note en 2005 : « Nous devrions déjà avoir entamé une nouvelle glaciation depuis quelques millénaires, mais la lente décroissance de concentration de ces gaz amorcée il y a 11.000 ans s'inversa vers 3000 ans avant notre ère. Nous savons que les gaz à effet de serre produits actuellement par l'activité humaine conduisent à un rapide réchauffement global. Mais qu'en est-il des cinq millénaires précédents ? »

Hubert Greppin, biologiste jurassien, y voit une rupture de l'équilibre énergétique local à travers l'eau (déforestations, cultures) et l'albédo (intensité de la lumière réfléchi). L'influence humaine sur le climat global serait-elle aussi ancienne ?

Essayons de savoir ce qui a pu se passer durant les cinq millénaires précédant le point de rupture signalé par Cramer.

Géologiquement parlant, ce point de rebroussement signifie que la diminution en cascade du CO2 conduisant à une nouvelle glaciation a été contrariée par un élément ne ressortissant pas de la logique de la montre à complication. Nous avons vu plus haut que cette reconquête des terres sur la mer se produit tous les 100.000 ans, distance Soleil-Terre oblige. Force est d'admettre que cette fois-ci les événements se passent différemment. L'espèce humaine intervient et rompt le cycle et fait du hors piste. Voyons comment.

Le réchauffement a commencé à l'époque de la grotte Cosquer. La température et les eaux ont commencé de monter et les glaciers de reculer (fig. 4). Sur les millions d'hectares libérés, les végétaux et les animaux avancent.

Les botanistes ont établi que le règne végétal colonise la planète selon une séquence bien établie allant des régions désertiques chaudes aux calottes polaires. Nous pouvons esquisser le scénario suivant sur le pourtour méditerranéen.

Phase 1, les forêts s'étendent jusqu'au littoral (fig. 5). Seuls les rivages, les deltas et les cônes de déjection des cours d'eau restent naturellement dégagés. C'est là que l'on retrouve les vestiges d'établissements humains.

Phase 2, au fur et à mesure du réchauffement, le niveau des mers s'élève lentement. Des forêts entières sont englouties, de vastes étendues sont recouvertes. L'accroissement des surfaces d'évaporation provoque une augmentation persistante des précipitations accompagnée de tornades dont tous les peuples de la Terre garderont mémoire.

« Il plut quarante jours et quarante nuits ».

Il en résulte une migration généralisée des survivants vers les altitudes et latitudes épargnées ou libérées par la glace.

Phase 3, la séquence forêt-toundra se modifie. La toundra remplace le glacier, les herbages poussent sur la vieille toundra en attendant que la forêt ne s'étende sur elle. Cette latence va se révéler déterminante. Dans les prairies les herbivores vont pulluler. Leurs prédateurs les suivent de près.

Combien de temps va durer cette chasse miraculeuse qui a pu se produire tous les 100.000 ans, à chaque période interglaciaire ? En tous cas, jusqu'à ce que la forêt conquière les prairies. Ce qui inmanquablement signifie moins d'herbes, moins d'herbivores, moins de prédateurs et, au bout de la chaîne alimentaire, moins de Néanderthaliens et de Cro-Magnon. Mais cette fois-ci l'homo sapiens réagit. Il ne se résigne pas aux restrictions. Avait-il antérieurement tenté d'éviter de se laisser enfermer dans cette logique d'une nature dominante ? À ce jour nous n'avons récolté aucun indice allant dans ce sens.

Nous savons seulement que 400 millénaires auparavant ses prédécesseurs avaient domestiqué le feu. À l'aide du feu, il va renverser l'ordre naturel. *La forêt l'assiège, il la brûle*. Les graminées comestibles se raréfient, il se donne de nouvelles terres. Les troupeaux d'herbivores diminuent, il les protège (fig. 6) et en contrôle la reproduction.

Ainsi l'inversion signalée par Cramer, 3000 ans avant notre ère, pourrait bien résulter d'une déforestation généralisée par brûlis pendant quelques cinq millénaires. Il s'ensuit une production agricole sans commune mesure avec le rythme naturel des cueillettes antérieures. Durant cette période, les peuplades survivant à la montée des eaux se répandent sur la nouvelle Terre, mettant les forêts à feu et à cendres. Elles passent progressivement du nomadisme à la sédentarisation.

Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes entrés dans l'ère de la combustion (fig. 7) qui va nous mener en quelques millénaires, via les combustibles fossiles, à la machine à vapeur, au moteur à explosion et à la montée en flèche du CO2 : c'est le passage du paléo au néolithique.



Fig. 6 Le début du néolithique au Sahara, quand le CO2 avoisinait 200 ppcv et que l'herbe abondait.



Fig. 7 L'ère de la combustion a commencé il y a 5000 ans.

Dès le Xe millénaire, nous pouvons suivre l'adoption d'un mode de vie sédentaire grâce aux innombrables vestiges d'équipements lourds et aménagements. Traces que ne laissaient pas les nomades. L'homme, à la vie toute offerte au chasseur-cueilleur nomade par la nature, préférera l'établissement que rendait possible le passage à une économie Agro-pastorale. A la communion avec la nature l'homme préférera construire des groupements humains, l'ancêtre de ce que seront nos villes.

Au caractère contingent de toute culture, on peut opposer la persistance de ce vouloir qui pousse les hommes à concevoir un environnement qui leur est propre, plus en conformité avec leur nature. Les Paléontologues s'accordent sur l'importance déterminante d'une *tendance de l'humanité à désirer l'accroissement de sa population* ; ce qui impliquait que le contrôle naturel de cet accroissement soit dépassé : par la

⁶⁸ Cramer Noël. Communication de l'observatoire de Genève du 25 juin 2005

création rendue possible par la technique de conditions d'abondance plutôt que par la jouissance de conditions naturelles particulièrement favorables d'abondance des ressources. Le rôle de l'agriculture est déterminant, elle permet de faire vivre des groupes plus nombreux. Ce cap passé, il n'y a pas de retour possible en arrière. Il faut désormais aller de l'avant. Quand on est devenu agriculteur et que la population augmente, il devient impossible de reculer. Le constat est le même que celui appliqué à nos sociétés développées : « Nous sommes embarqués dans une aventure d'économie, de science et de technique, irréversible : on peut le regretter, même avec talent et profondeur, mais il en est ainsi et cela dépend moins de nous que de notre héritage d'histoire. »⁶⁹

Avec le pouvoir acquis de créer les conditions d'une certaine abondance, l'homme va se sédentariser, il va apprendre dans le même temps à domestiquer l'animal : d'abord chassé, il est ensuite capturé, pour enfin être détenu dans un enclos. *De l'évolution naturelle nous passons à l'action dirigée.* Parmi les conséquences inhérentes à la sédentarisation, il en est deux qui s'entrelient l'une l'autre : la cohabitation avec les animaux et l'accumulation des déchets. La cohabitation étroite entre hommes et avec les animaux s'avère une cohabitation à haut risque. De cette cohabitation l'homme a hérité de nombreuses maladies.

Paradoxalement, le nomade est en meilleure santé que les premiers sédentaires. On l'observe à l'étude des premières nécropoles : Pour une même espérance de vie, une femme devait mettre au monde six à huit, voire dix enfants pour qu'il en survive deux ou trois. La forêt avait été brûlée pour pouvoir desserrer son étai. Elle avait été transformée en champs pour enfouir des graines sous la cendre et en pâturages pour détenir les animaux. Un habitat permanent avait remplacé les huttes temporaires. Et personne évidemment n'avait choisi délibérément cette mutation de la gestion inflationniste de la natalité. Personne n'avait pu prévoir les conséquences de ce changement de mode de vie.

Rétrospectivement, les habitants du Croissant fertile ont porté un regard critique sur ces événements. Pour eux, leurs ancêtres ont succombé à la tentation de connaître et utiliser à leur profit les processus naturels. C'est le récit biblique bien connu de la tentation de la Femme qui goûte aux fruits de l'arbre de la science. L'Homme succombe à son tour, considérant qu'une pomme vaut mieux que des baies problématiques, quel qu'en soit le prix. Pour Lui, la terre sera ingrate : « Maudit soit le sol à cause de toi : à force de peine tu en tireras ta subsistance tous les jours de ta vie. Il produira pour toi épines et chardons et tu mangeras l'herbe des champs. À la sueur de ton front tu mangeras ton pain ». Pour Elle, son sort est encore moins enviable « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras tes fils ».

À l'évidence, les rédacteurs de la Bible se souvenaient de cette période nomade révolue qui était désormais le Paradis perdu. C'est l'homme lui-même qui maudit maintenant sa condition, mais quelque part c'est aussi parce que la nature l'a maudite. En lui, il devient difficile de séparer le mal physique dont la nature le fait victime et l'idée d'une punition divine de fautes dont il se serait rendu coupable. La sédentarisation a entraîné des risques pour la santé tels qu'il faudra des millénaires de modifications,

d'ajustements et de corrections pour que ce mode de vie l'emporte sur le nomadisme et que l'espèce réussisse finalement au sens biologique du terme. C'est-à-dire croisse et se multiplie de façon exponentielle. Cinq mille ans séparent le Déluge, en d'autres termes la fin du grand dégel, de l'émergence de la ville.

La Genèse – une haine biblique des villes ou une haine anti-biblique du vouloir humain ?

On peut faire des interprétations contradictoires de la *Genèse* : d'une part, on peut y voir l'exaltation d'une prise de possession de la nature (que la modernité d'ailleurs pourra faire sienne) - « *Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez - Genèse 1 :28* » ; nous avons là le motif d'une haine anti-biblique qui s'exprime jusque dans la mouvance écologiste actuelle ; d'autre part, si nous voyons en le personnage de l'Éternel la personnification d'une nature vengeresse - « *Alors, Dieu dit : voici, je vais les détruire ces hommes avec la terre. Genèse 6 :13* » -, alors nous avons à l'inverse le récit d'une haine biblique que la Nature divinisée nourrirait à l'encontre de toute l'œuvre humaine, homme que le Divin s'acharnerait à ramener à l'état de nature d'où il n'aurait jamais dû avoir l'impudence de sortir. Pour l'écologiste c'est la juste punition pour s'être avancé trop loin dans la dénaturation de la nature.

Nous avons deux opinions contraires sur le sens d'un texte qui ne s'accorde que sur un point : un certain sens de l'histoire. Un « vouloir obscur » pousse l'humanité à transformer la nature. « Il y a une forme d'engrenage, tout est parti de là : si aujourd'hui nous avons ravagé la nature, c'est que l'homme, dès la préhistoire, a commencé à la transformer. Il y a à la fois une victoire, une promotion de l'homme, mais en germe il y a là-dedans tous les avatars que nous avons fait subir par la suite à la nature et desquels elle se venge parfois aujourd'hui. »⁷⁰. Ce sens de l'histoire apparaît déjà en filigrane dans toutes les cosmogonies indo-européennes. La rumeur entretenue d'une telle malédiction nous vient des grands mythes, sous la forme du récit de la *Genèse* notamment. Et ce qu'une lecture attentive de ce texte fait apparaître, c'est une haine biblique du processus de civilisation, au bout du compte une haine biblique des villes. La terre exploitée par l'homme, « *l'Éternel-Nature l'a maudite* », expulsant le premier homme du paradis pour avoir « *mangé de l'arbre dont on l'avait défendu de manger - Gen 3 :11* », le savoir et la technique ; du geste à la parole, l'homme déploie pourtant son intelligence. Les offrandes tirées du travail de la terre ne plurent pas à Dieu-Nature, qui fit l'homme « *errant et vagabond sur la terre - Gen 4 :12* », avant que celui-ci n'accède enfin au privilège de « *bâtir une ville - Gen 4 :17* ». Et cela ne plut pas non plus à Dieu-Nature qui fit s'ouvrir les écluses des cieux et jaillir toutes les sources du grand abîme, « *venir le déluge d'eau sur la terre - Gen 6 :18* ». L'humanité, après avoir échappé à l'anéantissement, bien que cela ne plut toujours pas à Dieu-Nature, peut de nouveau être féconde, multiplier, et remplir la terre, être un sujet de crainte et d'effroi pour tout ce qui se meut sur la terre. « *Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots - Gen 11 :1* », mais voyant ce que les hommes avaient entrepris de bâtir, l'Éternel-Nature « *confondit leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue, les uns des autres... les dispersa loin de là sur la face de toute la terre; et ils cessèrent de bâtir la ville.* ». Mais l'Éternel-Nature ne put empêcher que l'homme bâtisse ses villes et, de colère, « *fit pleuvoir du ciel du*

⁶⁹ Michel Serres, *Le contrat naturel*. p.19

⁷⁰ Jean Guilaine in, *Dans les coulisses de l'histoire* : France 2 © Jacques Malaterre, 2009

soufre et du feu..., détruisit ces villes - Gen 19: 24-25 ». Il « fit échapper Lot du milieu du désastre, par lequel il bouleversa les villes où Lot avait établi sa demeure. Lot se fixa sur la montagne - Gen 19:29-30 ». Ainsi se poursuit le récit de l'impuissance de l'Éternel-Nature à réduire la volonté des hommes qui les pousse à créer leur environnement.

On peut construire un concept des réalités naturelles dont on dit qu'elles ne changent pas. On devine l'Éternel en la nature, l'œuvre humaine étant frappée par la contingence. Ce Dieu vengeur, l'Éternel de la *Genèse*, c'est la Nature. Le mythe de la *Genèse* trahit la confusion animiste du divin et de l'environnement naturel dans l'imaginaire des premiers chrétiens ; confusion qui glissera plus tard vers la fusion du Divin avec l'Esprit, avant que l'Esprit ne soit laïcisé dans la notion de Culture, probablement à l'opposé de toute idée de nature.

L'homme est une création qui échappe au Créateur, échappe à l'œuvre de la Nature. Être proche de son créateur revient à se rapprocher de la Nature qu'on assimile à la Vérité et au Bien. Ce que fait Lot, le frère d'Abraham, quand il fuit Sodome. Aujourd'hui encore, on trouve sur les hauts plateaux de l'Éthiopie, berceau de l'humanité, des églises chrétiennes troglodytes, constructions extraordinaires creusées pour réaliser par un habitat cette fusion avec la Nature, alors qu'elle est apparemment si contraire aux intérêts humains.

A la lecture de la *Genèse* donc, deux lectures antagonistes peuvent s'accorder sur un sens de l'histoire de la volition humaine, mais les positions resteront antagonistes. Pour les uns le paradis est perdu - on ne voit d'ailleurs pas bien comment pourrait être retrouvée l'unité d'une vie harmonieuse de l'homme en communion avec la nature (cet homme est peu nombreux, il ne peut qu'être nomade et chasseur-cueilleur, son langage reflète ses croyances animistes) ; pour les autres la terre est promise, mais l'homme devra travailler pour l'obtenir - on ne tire pas comme cela ses fruits de la terre promise (cet homme est sédentaire, ses conditions sanitaires sont mauvaises, sa parole est abstraite et les virtualités de son corps sont étendues par la technique).

Dans le premier cas, on pourrait aussi comprendre les choses ainsi : un moment de la civilisation a passé. Dans l'autre, comprendre qu'il se passe. Le processus de civilisation continue. Il s'agit d'ailleurs peut-être moins d'un processus historique que de l'expression pure et simple d'un vouloir-vivre. La nature de l'être en soi se révèle d'abord dans l'épreuve que nous faisons de nous-mêmes : l'être est vouloir-vivre – tension fondamentale qui nous entraîne de désir en désir, sans que nous puissions l'arrêter. Nous ne sommes pas maîtres de la volonté, c'est elle qui agit en nous, elle qui motive inconsciemment nos représentations, elle qui détermine nos désirs. Cette tension est à l'œuvre aussi dans les choses : tout l'univers est la manifestation du vouloir-vivre, principe unique, aveugle, anonyme, universel. En lui, du minéral à l'animal, tout est un. L'individualité (principe de la représentation) n'est qu'une apparence : par la racine de notre être, nous sommes en union avec tous les autres. Manque perpétuel, le vouloir-vivre est essentiellement souffrance. Puissance sans intelligence, il est sans raison, il veut pour vouloir, ses objets sont secondaires. La vie par conséquent n'a pas de sens, pas de but ultime ; et pour cesser de souffrir, il faudrait cesser de vouloir. La sagesse, elle, ne viendra jamais.

Il se pourrait que l'objectivation de ce vouloir soit exemplifié par l'expérience romaine : L'anthropisations croissante d'un monde humanisé trouvant son pendant dans l'urbanisation croissante, le motif principal de l'empire de Rome est l'augmentation, le fait, sinon aveugle du moins irrépressible, de croître. Ce vouloir urbain motiverait la représentation spécifiquement humaine d'un paradis à conquérir qui aurait cette caractéristique de devoir être bâti. La représentation étrangement urbaine d'un paradis qui serait la compensation de l'autre Paradis qu'on avait quitté vierge de toute construction. Cette représentation transitoire serait la résolution paradisiaque d'une nature fondamentalement contradictoire de l'homme qui l'amène à vouloir ce qui l'arrache immanquablement à un équilibre naturel. L'homme doit se résoudre à en faire le deuil définitif. Son vouloir l'a conduit si loin qu'aucun espoir de retour à l'unité n'est possible ni envisagé d'ailleurs.

On connaît une expérience historique récapitulative de ce processus de civilisation, à la volition presque consciemment romaine, dont la représentation du Paradis était celle d'une ville aux cieux, une Jérusalem céleste en marche vers laquelle un monde s'est mis en route. Voilà maintenant que l'occident regarde vers l'Ouest. Il veut suivre l'instinct tyrannique même de sa nature, la volonté de « créer le monde », d'instaurer la « causa prima ». « Envoyez ses vaisseaux dans les mers inexplorées ! » Vaisseaux de feu. « Enfin la connaissance finira par étendre la main vers ce qui lui appartient de droit : – elle voudra dominer et posséder, et vous le voudrez avec elle ! »⁷¹

⁷¹ Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, Livre quatrième.

URBS

GOES WEST

Urbs goes west

De la récapitulation Américaine du processus de civilisation dans une assez courte séquence historique ou la création des conditions de la réception d'une image de l'urbanisation comme vouloir.

Cette histoire ressemble à une autre au point qu'elle semble en être une récapitulation, comme la reprise depuis le début. Il s'agit pourtant de la même histoire. Il est clair, très vite, que ça n'est pas la première. On a déjà commencé cette histoire. Il y a longtemps. Ici et ailleurs. Récapitulative, elle participe toutefois d'une progression. Forcément linéaire. Il ne peut être question d'un retour. Après des débuts plutôt lents, après qu'a été passé un point de non-retour, au mitan de l'histoire, tout s'accélère. Ce sont les lois d'un monde. Au premier commencement, il était sauvage. Il ne l'est pas resté longtemps, mais il a paru l'être. Croyant plus d'une fois manquer son sujet, abandonné dans un courant tranquille, plus au centre d'un récit que devant un discours-fleuve, se précise les conditions d'une perception plastique, à l'ultime moment : la lecture pour nous bouleversante d'une image révélée incandescente dans un dernier éclat synthétique. Arrivé là, pourtant, tout paraît seulement commencer. Comment l'Ouest a été gagné par l'*Urbs* n'est encore qu'un début.

*
* *

Au début, on croyait qu'il n'y avait que la nature sauvage.

« Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. / Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. / Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. / Et Dieu dit : Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence : ce sera votre nourriture. / Et à tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. Et cela fut ainsi. / Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le sixième jour. »

(Livre I de la *Genèse*)

« Il y a les civilisés, il y a les sauvages. Ce n'est pas par négligence, par une aberration que l'Histoire des historiens qualifie d'"Histoire générale" les faits qui se sont déroulés tout étroitement entre l'Europe, l'Afrique du Nord, le Japon et l'Inde : il y a effectivement comme deux univers : le nôtre, qui est aussi celui des Egyptiens, des Chinois et des Hindous et l'univers des autres hommes. Il y a donc un cas des "attardés", des "primitifs", des "sauvages" : on peut le supprimer en Linguistique, puisque nos langues n'accusent pas de caractères décidément supérieurs à "leurs" langues, en Anthropologie, puisque certaines formes crâniennes sont communes à de parfaits primitifs et à de bons civilisés, en Histoire de l'Art, en Histoire des Religions, en Sociologie puisqu'"ils" exhibent dans ces domaines les mêmes réactions que nous. En Technologie nous sommes forcés de l'admettre, et comme en définitive c'est l'outil qui résout les questions politiques, nous sommes du même coup éclairés sur le point de vue des historiens : l'Histoire générale est l'Histoire des peuples qui ont de bons outils pour retourner la terre et forger des épées... Prenons, au moins implicitement, le point de vue de l'Ethnologie. Les primitifs sont, ou bien des "purs", qui descendent des origines jusqu'à nous en gardant une culture vierge, ou bien les descendants tristement dégénérés de grands peuples qui ont subi des revers politiques. »

André Leroi-Gouhan, *Milieu et technique* (1945)

ACTE DE NAISSANCE DU WESTERN

*L'étrange Paradis*⁷²

Ou comment ils trouvèrent une page vierge de toutes les civilisations englouties.

La conquête de l'Ouest s'origine dans la découverte du Nouveau Monde. L'histoire commence avec l'invention d'un monde à laquelle un nom est rattaché. Il est depuis longtemps entré dans l'histoire, aussi bien est-il entré dans la légende, Christophe Colomb. L'explorateur est le produit d'une époque où, assoiffés de terres et de richesses, les Européens veulent repousser leurs frontières et portent leur regard vers l'horizon. Ils ne se doutent pas encore qu'au-delà de leur monde il en existe un autre. Sur les rives de l'Amazone vivent des milliers de personnes regroupées dans des centaines de villages. Dans les Andes se trouve le plus grand empire d'Amérique dirigé par des rois divinisés. L'Amérique centrale est la région la plus densément peuplée au monde. Plus au Nord, sur la côte Atlantique, les villages se succèdent au cœur d'une terre fertile. Sur les bords du Mississippi, les autochtones ont bâti des pyramides monumentales. Le Nouveau Monde est en réalité un monde très ancien peuplé de chasseurs et de cueilleurs, de pêcheurs et de paysans, de villageois, mais aussi de citadins, d'esclaves, de soldats et de rois. Les premiers Européens qui ont foulé le sol américain s'imaginaient dans un pays de cocagne, un continent sans présence humaine. De même, nous considérons que certaines zones encore inhabitées l'ont de tout temps été, que l'Amazonie a toujours été une forêt vierge, un paradis resté préservé de l'homme, mais c'est un mythe.

⁷² Nous puiserons surtout à la source d'un documentaire : *1492, Le clasch des continents* : Arte F © Cristina Trebbi, 2010 ; mais également de *La mort noire / La mort noire et ses successeurs* : Arte F © Peter Nicholson, 2009 ; des livres (1968) Leslie A. Fiedler, *Le retour du Peau-Rouge*, aux éditions du Seuil ; et (2007) Jacques Vicari, *Écologie urbaine – entre la ville et la mort*, >illico, infolio ; et le film *1492 : Christophe Colomb*, 1992 © Ridley Scott.

Il y a quelques décennies, lors de travaux de défrichage, on a découvert les vestiges d'une civilisation ancienne. Sur un vaste terrain, on a trouvé d'imposantes structures au sol qui témoignent d'une urbanisation étendue et d'activités agricoles. Des dizaines de milliers de personnes vivent dans l'Amazonie précolombienne. Ces peuplades aménageant des jardins pour récolter mangues, papayes, fèves de cacao, dattes et noix. Ils parlent des langues diverses et s'organisent en différents systèmes sociaux. Ailleurs, dans la forêt tropicale du Pérou et de la Bolivie actuelle, vivait le peuple des Bénis. Les villages des Bénis sont situés le long des cours d'eau sur une superficie grande comme trois fois la Suisse. Ils sont reliés par des ponts, des puits et des barrages. Cette tribu augmente sa surface arable en brûlant régulièrement des pans entiers de la forêt tropicale. Dans cette région aujourd'hui dépeuplée, une grande civilisation fleurissait il y a 500 ans. Plus au nord, au Nouveau Mexique, ici aussi la terre est inhabitée. C'est l'une des zones les plus arides du continent : le canyon Chaco. Ici, il n'y a ni eau, ni végétation, ni animaux. Mais il fut une époque où la situation était bien différente, où une civilisation prospérait en tirant le meilleur parti des ressources naturelles. Pourtant, elle disparut. Il y a plusieurs centaines d'années, le canyon Chaco était vert et fertile. Broussailles et forêts clairsemées recouvraient le sol aride et rocailleux. Cette terre était le royaume des Anasazis. Au huitième siècle, ils bâtirent les premières maisons à étage de l'Amérique du Nord. Certains bâtiments pouvaient contenir plus de 800 pièces et abriter plus de 1000 personnes.

Pour leur construction, on utilisa de nombreux troncs d'arbres acheminés sur place à la seule force des bras. Certes, le peuple des Anasazis n'a pas laissé de traces écrites témoignant de son apogée et de son déclin, mais des spécialistes peuvent reconstituer l'histoire de cette civilisation notamment en comptant les cernes des arbres. À l'époque des Anasazis, genièvres et pins parasols poussaient dans le canyon Chaco. Qu'est-il advenu de cette végétation ? Pour les habitants de la région, le bois était le principal matériau de construction et la seule source d'énergie ; mais quand on abat trop d'arbres, le sol s'érode, des torrents furieux sont alimentés par de violentes averses, avec la bonne terre du canyon l'eau s'enfonce peu à peu dans le sol et ne parvient plus jusqu'aux surfaces arables. Par conséquent, les champs s'assèchent. L'année 1130 fut l'année la plus sèche dans cette région. Des spécialistes de la datation l'ont établi après avoir examiné le bois de construction des ruines des Anasazis. Ils ont fait une autre découverte surprenante en analysant du vieux bois : 1130 est aussi l'année où les Anasazis ont abattu le dernier arbre pour la construction d'une ville. Une fois leur forêt défrichée et leurs champs asséchés, ils quittent le canyon Chaco. Une civilisation qui s'est bâtie à l'aide de la hache de pierre a déséquilibré la nature et provoqué une catastrophe écologique. Les Anasazis laisseront derrière eux un désert aride et inhospitalier. C'est un des grands mythes de notre époque de croire que les Amérindiens ont toujours vécu en harmonie avec la nature.

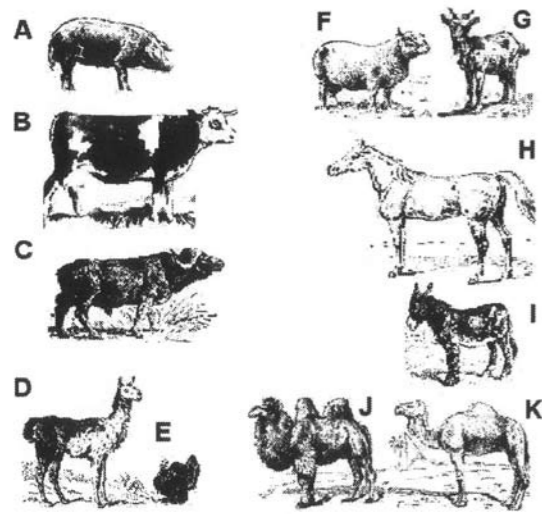
On sait également aujourd'hui que c'est un déséquilibre écologique qui est à l'origine de la disparition d'une autre civilisation en Amérique du Sud, sans pour autant pouvoir évaluer l'implication humaine dans ce phénomène. La civilisation Nazca, qui se développa entre 300 av. J.-C. et 800 après J.-C., disparaîtra des hauts plateaux du Pérou, laissant pour souvenir les traces de ses titanesques géoglyphes découverts seulement en 1924. Les Nazcas vivaient de l'agriculture intensive qu'ils pratiquaient dans les étroites

vallées des affluents du Rio Grande de Nazca ainsi que dans la vallée d'Ica. Ils avaient fortement développé l'irrigation pour pallier le manque d'eau chronique dans cette région aride en construisant des puits profonds de plusieurs mètres – ingénieusement rendus accessibles par des rampes maçonnées en forme de spirale conique –, des puits reliés par un réseau d'aqueducs souterrains. Ces aqueducs sont encore utilisés de nos jours. Une théorie veut que les figures et lignes des géoglyphes servent de repère pour retrouver les résurgences et sources alimentant ce réseau. Une autre théorie dit que ces sites avaient une fonction religieuse destinée pour l'essentiel à se prémunir de la sécheresse qui aura pourtant raison d'une civilisation culturellement si riche. La nature se moque bien des rites. Partout ailleurs, les civilisations se sont enchaînées sans laisser de désert.

On pourrait parler des cultures méso-américaines, de la culture toltèque, descendant des Chichimèques, qui a fleuri au Mexique, au début de la période post-classique de la chronologie méso-américaine (entre 900 et 1200 de notre ère). Les Aztèques, pour affirmer leur supériorité, se sont prétendus leurs descendants tellement ce peuple étrangement disparu comprenait d'adroits bâtisseurs. Le terme *Toltèque* lui-même provient du nahuatl et désigne les « maîtres-bâtisseurs ». Dans les légendes nahuatl, les Toltèques sont censés être à l'origine de toute civilisation (c'est pourquoi on les nomme *artistes* ou *maîtres-bâtisseurs*). Les civilisations d'Amérique centrale sont riches en vestiges de structures urbaines. On a longtemps cru en revanche que l'Amérique du Nord – à la frange on a déjà évoqué les Anasazis – en était totalement dépourvue. On sait maintenant que c'est faux. Entre d'immenses forêts s'étend le Mississippi, une des régions les plus fertiles d'Amérique du Nord. Jusqu'au 12^e siècle, des hommes et des femmes vécurent sur les rives du fleuve. Du Canada jusqu'au golfe du Mexique, ils y bâtirent des maisons en bois et en torchis et des tumulus en terre qui ne sont pas sans rappeler, bien qu'étant des constructions plus primitives, les pyramides incas et aztèques. Longtemps on a cru que ces monticules étaient d'origine naturelle, formés par des glaciers ; mais aujourd'hui, il est avéré qu'il s'agit de vestiges de la culture mississippienne, les ruines de Cahokia (Mounds City - Illinois). Ce foyer de civilisation a été occupé essentiellement pendant le Mississippien (800-1400), période où il couvrait 1 600 hectares et comptait 120 tumulus et/ou temples. Cahokia était le centre religieux et la métropole commerciale de cette civilisation. On ne sait pas pourquoi ou comment elle a disparu. On soupçonne les forces de la nature⁷³. De nos jours, personne ne connaît son ancien nom ni sa langue, mais on sait pourquoi ces autochtones d'Amérique ont été aussi prospères.

⁷³ Cahokia fut abandonnée avant l'arrivée des Européens en Amérique. La chute de la cité est difficile à expliquer. Pour certains, les inondations catastrophiques du 13^e siècle, provoquées par la destruction des forêts environnantes, auraient entraîné la déchéance des dirigeants et le déclin de la ville. Les élites auraient fait ériger une immense palissade de trois kilomètres autour du centre monumental. La séparation physique entre l'aristocratie et le peuple se doubla d'une ségrégation sociale : les chefs se faisaient inhumer avec des objets précieux, poteries délicates et bijoux sertis de pierres semi-précieuses ; les prêtres perdirent leur légitimité à protéger la ville des forces surnaturelles. Tout cela entraîna probablement une guerre civile, dont les archéologues ont retrouvé les signes (incendies de maisons). Un séisme aurait également provoqué d'importantes destructions au 13^e siècle, et la cité ne se serait jamais vraiment relevée du cataclysme : au milieu du 14^e siècle, Cahokia avait été quasiment désertée.

Fig. 31

**Porteurs de maladies interspécifiques**

- A** truie. Asie S-O ~8000 av. J.-C. (coqueluche, grippe)
B vache. Asie S-O, Inde ~6000 av. J.-C. (rougeole, tuberculose, petite vérole)
C buffle Asie S-O vers 4000 av. J.-C., (tuberculose),
D alpaga, lama, Amérique du sud ~3500 av. J.-C. (syphilis)
E dindon. Amérique du nord, 3500 av. J.-C. (grippe)

Porteurs de maladies intraspécifiques

- F** brebis Asie S-O ~8000 av. J.-C.
G chèvre Asie S-O ~8000 av. J.-C.
H jument Ukraine ~6000 av. J.-C.
I ânesse Égypte ~4000 av. J.-C.
J chamelle Asie centrale ~2500 av. J.-C.
K dromadaire Arabie ers 2500 av. J.-C.

Luttes continentales intra et interspécifiques.

Nous avons abordé à grands traits la question du danger pour notre santé créé par la cohabitation avec les animaux domestiqués... Force est de constater que le lieu d'origine des animaux domestiqués a surdéterminé le cours de l'Histoire. La vache, comme la truie et la bufflesse, sont d'origine eurasiennne. Ce trio de gros mammifères nous accompagne depuis sa domestication, voici des millénaires. Il nous est bénéfique par ses protéines et maléfique par ses maladies transmissibles (petite vérole, tuberculose, grippe et coqueluche). Les autres animaux domestiqués d'Eurasie sont sans danger pour la santé de notre espèce (fig. 31). Si l'ânesse d'Afrique du Nord s'est acclimatée à l'Europe elle n'a pu s'imposer au reste de l'Afrique, tout comme le cheval d'Ukraine. Il a fallu 8000 ans pour que les chèvres et brebis du Croissant fertile atteignent l'Afrique du Sud. Les gros mammifères grégaires de ce continent, zébrés, hippopotames, éléphants, sont restés réfractaires à la domestication.

En ce qui concerne les Amériques, la situation de départ est encore plus particulière. Les grands mammifères n'ont pas survécu aux chasseurs de la fin du paléolithique et au changement de climat à l'exception des lamas et alpagas. Dans le Dakota du Sud les paléontologues ont mis à jour une fosse commune, témoin des ripailles d'alors, contenant les restes d'ours, chameaux, lamas et de trente mammoths !

L'agriculture était le fondement de leur civilisation, comme elle est le fondement de toute civilisation de bâtisseurs. Ils ont pu se sédentariser parce qu'ils ont appris à cultiver la terre. Désormais, des récoltes régulières assureront leur subsistance. Ils cultivent une céréale qui ne pousse alors qu'en Amérique. Le maïs est le pain quotidien d'une population en augmentation constante. En Europe, en Asie et en Afrique, cette plante est totalement inconnue. Mais le maïs des Indiens n'est pas un don de la nature ni un cadeau des dieux, c'est le résultat de ce qui fut certainement la première expérience génétique de l'histoire humaine arrivée tardivement d'Amérique centrale dans la vallée du Mississippi il y a un peu plus de 1000 ans. C'est à partir d'une petite plante sauvage mexicaine appelée téosinte que les hommes ont développé le maïs aux énormes épis que l'on connaît aujourd'hui. Le maïs est une clé pour comprendre les sociétés amérindiennes : là où il pousse, de grandes civilisations voient le jour. Il ne pousse cependant pas là où fleurit la plus grande des civilisations d'Amérique latine, là-haut dans les Andes. L'Empire inca s'étend sur toute la côte occidentale d'Amérique du Sud. En 1492, il compte six millions de sujets, à lui seul il représente déjà près du dixième de la population européenne estimée à la même époque. Les Incas érigent villes et palais au sommet des montagnes. Ils construisent leurs édifices à la seule force de leur bras, car ils ne connaissent pas la roue et n'ont pas de bêtes de somme. Leur avancée culturelle leur permet de créer une autre plante hybride, un croisement de plantes sauvages parfois toxiques. On associe encore les Incas à leur or et à leurs parures, mais leur véritable trésor c'est la pomme de terre cultivée pour la première fois sur les bords du lac Titicaca il y a 8000 ans. En Mésopotamie, 2000 ans auparavant, on avait compris que le blé sauvage pouvait être replanté et être ainsi dépassée l'économie première de la cueillette pour entrer dans l'ère agricole. Cette technique gagnait alors tout juste l'Europe. Ces pommes de terre, transformées en ce produit que les Incas nomment *Chunio*, une sorte de procéder de lyophilisation permet de les conserver dix ans. C'est la meilleure assurance contre les mauvaises récoltes. Dans les montagnes escarpées des Andes, les paysans aménagent des champs en terrasse. Non seulement ils empêchent ainsi l'érosion du sol, mais les terrasses offrent un meilleur ensoleillement que les versants abrupts, et permettent de cultiver la terre dans des régions très élevées à plus de 4000 mètres. Et tout cela, sans charrue tractée par la force animale, à l'aide d'outils en bois et à la main.

En Amérique latine, on cultive maïs et pommes de terre pour une population estimée à 100 millions d'habitants (population équivalente à l'Europe). Chose étrange, mais qui s'explique, sur l'ensemble du territoire de l'Amérique précolombienne on ne trouve que deux animaux domestiqués : le dindon et le lama. On verra que ça ne sera pas sans funestes conséquences. Le dindon, inconnu en Europe⁷⁴, est d'une telle importance pour les Aztèques qu'ils vont jusqu'à lui consacrer des cérémonies religieuses. Pour les paysans des Andes, le lama constitue la principale ressource de viande, c'est leur seul animal de rapport. Si sa laine est particulièrement précieuse sous le climat froid des Andes, à la fois plus légère, plus épaisse et bien plus chaude que celle des moutons européens, le lama ne se trait pas, ne se monte pas et ne tire pas de charrue. Contrairement au cheval, il

⁷⁴ Dinde et maïs et pomme de terre méso-amérindiens sont les plats que l'on sert à la table du *ThanksGiving*, la fête la plus emblématique de la culture Américaine, lesquels nous viennent tout droit de civilisations précolombiennes inaperçues. On peut dire aujourd'hui que le maïs et la pomme de terre nourrissent la planète tout entière.

Ces chasseurs ont poursuivi leur gibier jusqu'à la Terre de Feu. Ceux qui avaient survécu au passage des marécages de l'Amérique Centrale avaient une résistance au paludisme due à un groupe sanguin souvent réfractaire au bacille de la malaria. Cet avantage s'est transmis jusqu'à nos jours à leurs descendants. Car sitôt arrivés au bout du monde, ils ont engagé le même processus de sédentarisation que leurs lointains ancêtres de Mésopotamie.

En l'absence de documents écrits, seule les datations radio-isotopiques nous permettent de tracer les grandes étapes de cette aventure encore peu connue.

Partout dans le Nouveau-Monde nos contemporains portent un regard surpris sur ce qu'ils considéraient encore hier comme des moticules et qui, sous la pioche des fouilleurs révèle leur vraie nature : les vestiges archéologiques d'établissements humains contemporains de ceux du Croissant fertile. Ils nous montrent que la sédentarisation s'est développée du Sud au Nord, des côtes du Pacifique Sud, en passant par l'Équateur, aux côtes de l'Atlantique Nord. Les deux exemples les plus frappants sont Caral au Pérou et Mounds City (cahokia) dans le Mississippi.

Il apparaît que leurs habitants ont eu aussi à souffrir du réchauffement de la planète, plus tardivement qu'en Mésopotamie. La sécheresse s'est installée en dents de scie entraînant, entre 250 et 760 apr. J.-C., l'effondrement par paliers de la civilisation maya tout comme celles de la côte du Pacifique sud. Durant ce demi-millénaire cette civilisation a passé d'une croissance urbaine exponentielle à une chute verticale.

Durant leur sédentarisation sous le tropique du Capricorne, dans les Andes, les peuples précolombiens ont domestiqué le lama et l'alpaga qui leur donnaient la viande et la laine. Ils n'en buvaient pas le lait, aussi ne peut-on pas savoir s'ils ont échappé à une variante de la tuberculose. Mais des épidémiologistes nous affirment que la fréquentation malsaine de leurs camélidés leur aurait laissé des traces durables : la syphilis, avec en retour une immunisation progressive.

Sous le tropique du Cancer, dans les Grandes Plaines, ce sont les inoffensifs dindons qui constituent le plat de résistance. En l'absence d'autres animaux domestiqués porteurs de germes mortels, la liste des maladies meurtrières de masse des Amériques s'arrête là. Cette situation va se révéler extrêmement favorable au développement des centres urbanisés. Ainsi, jusqu'au XVe siècle, Tenochtitlan, considérée comme la ville la plus peuplée du monde d'alors, n'avait pas connu les épidémies meurtrières de masse des villes eurasiennes.

Tant que les Eurasiens et les peuples des autres continents ne se fréquentaient pas, tout allait pour le mieux. Mais lorsque Cortés et Pizarro débarquèrent dans le Nouveau-Monde ce fut pire que tout ce que nous pouvons imaginer. L'absence des grandes épidémies eurasiennes laissait les populations autochtones sans défense. Avant même de rencontrer les conquistadors et leur modeste armée, la petite vérole et la tuberculose avaient tué la moitié de la population aztèque. L'Histoire lugubre se répète chez les Incas et chez les peuples du Mississippi qui furent infectés par les peuples de la côte, contaminés par les Espagnols. Seul un autochtone sur vingt survécut. Les grandes villes indiennes avaient presque toutes disparu.

Quant aux Européens, dès le retour des équipages de Christophe Colomb, ils découvrirent sur leur corps des pustules, mais ce n'était pas la petite vérole. Leur peau tombait en lambeaux et ils mouraient bientôt. La syphilis prenait ses quartiers en Europe.

Jacques Vicari – *Ecologie urbaine, entre la ville et la mort.* Infolio>Illico

n'est pas utile au combat ni approprié au long voyage. On explique pourquoi il y avait aussi peu d'animaux domestiqués en Amérique à l'époque précolombienne par le fait qu'à la fin de la dernière époque glaciaire, la mégafaune, le bison géant et les grands mammifères, s'est éteinte sur ce continent. Il y a probablement deux raisons à cela : d'une part, le climat est devenu plus chaud et plus sec, ce qui a détruit la végétation dont ces animaux se nourrissaient. D'autre part, leur disparition correspond avec l'arrivée des premiers chasseurs qui ont traversé le détroit de Behring pour gagner l'Amérique du Nord, et ces grands animaux étaient certainement leur gibier favori parce qu'ils étaient lents et fournissaient beaucoup de viande. La race chevaline, qu'on associe pourtant aujourd'hui aux Indiens d'Amérique, la faute aux westerns, s'est éteinte à la même période, et on ne la retrouve sur le continent que réimportée par les conquistadors espagnols. Les seuls animaux qui ont pu survivre alors sont le bison, le caribou et l'antilope, qui ne peuvent pas être domestiqués. L'abondance innombrable de ces animaux plus ou moins migrateurs dans les grands espaces de l'Amérique du Nord explique qu'on n'y ait peu cultivé la terre et la faiblesse de la population sur l'ensemble du continent, privée qu'elle était d'une force animale d'appoint, explique qu'on n'ait pas pu y façonner la nature comme en Europe.

Mais des civilisations de bâtisseurs avaient tout de même érigé des villes en grand nombre dans l'Amérique centrale que n'aborderait pas Colomb, mais ses proches suiveurs. Les troupes de Cortés et de Pizarro les soumettront alors qu'en tout ils ne sont qu'une poignée – En 1519, Cortés n'avait avec lui que 600 hommes quand ils débarquaient au Yukatán en terre aztèque et feraient tomber l'empire de Montezuma, d'abord sa capitale Mexico-Tenochtitlan pourtant forte de 300.000 habitants (avec le renfort détourné d'un millier des hommes de Panfilo de Navaraz envoyés de Cuba par Velazquez à l'origine pour l'arrêter). On s'explique alors mal comment les premiers conquistadors ont pu si facilement se soumettre des civilisations entières. L'emploi du cheval, des armes à feu, une culture différente des rituels de la guerre, la sombre prédiction d'un serpent à plumes n'explique pas tout. Ils n'auraient pas pu conquérir aussi facilement le Nouveau Monde sans un passager clandestin qui peut semer la mort..., quand bien même Européens et Amérindiens n'auraient eu que des contacts bienveillants. Sur tout le continent, les autochtones sont victimes de maladies mortelles. Avant même de rencontrer les conquistadors et leur modeste armée, la petite vérole et la tuberculose avaient tué la moitié de la population aztèque. L'histoire lugubre se répète chez les Incas et chez les peuples du Mississippi qui furent infectés par les peuples de la côte, contaminés par les Espagnols. En 1531, Pizarro et cent soixante-huit hommes contre les milliers de sujets de l'Inca se taillent un empire au prix de ce qu'aujourd'hui nous dénonçons comme génocide ; c'est sans compter la pandémie : seul un autochtone sur vingt survécut. Avant l'arrivée des conquérants, les grandes villes indiennes avaient presque toutes disparu (J. Vicari). Des estimations prudentes parlent d'une mortalité de près de 50% de la population, mais ce serait plutôt 90% voir plus, nous dit un historien de la *Temple University* de Philadelphie, Pennsylvanie. L'Europe ne connut pas de pareil phénomène sinon avec la pandémie de peste noire. Elle frappera 30 et 50 % de la population européenne en cinq ans, dans la deuxième moitié du 14e siècle, produisant des effets positifs inattendus. On parle en effet à son sujet de certains bienfaits : le remembrement des terres, que la décimation de la population permettra, fera office

d'une saine réforme agricole laquelle apportera par un effet d'aubaine un regain de prospérité. Ce phénomène explique en partie l'essor que connu l'Europe à partir de là, ainsi qu'il met en germe des idées politiques nouvelles qui s'expliquent par le fait que les nobles se retrouvèrent d'un coup fortement dépendant d'une main d'œuvre rare, jusque-là nombreuse et servile, mais montrerait bientôt des velléités d'émancipation (c'est le cas très tôt en Angleterre)⁷⁵. L'Europe s'affronte depuis l'aube mésopotamienne des villes à ses nombreuses maladies issues pour la plupart de la promiscuité entretenue avec des animaux très tôt et très largement domestiqués. Sur tout le continent américain en revanche, les autochtones ne sont pas immunisés contre ces maladies importées par les conquérants, et pour cause, ils n'ont jamais vécu dans une promiscuité si grande avec les animaux. Ils sont victimes à grande échelle de pandémies mortelles, de telle sorte qu'un chroniqueur pourra écrire : ainsi, « Dieu n'a laissé aucun doute sur la propriété des terres ».

Le fait qu'en Europe on cohabite depuis des millénaires avec les animaux, d'espèces variées, élevés ou domestiqués en grand nombre, quand on ne connaît pas cette alliance dans l'Amérique précolombienne, joue pour beaucoup dans cette histoire. Non seulement les établissements humains y sont très tôt devenus permanents, mais ils partagent également très tôt le même espace avec les animaux. Hommes, femmes, enfants vivent et dorment avec leurs cochons, leurs chèvres, leurs moutons, leur crottin, leur urine, leur haleine et leurs maladies. Virus et bactéries vont profiter de cette situation pour passer d'un corps à l'autre : la grippe aviaire ou la fièvre porcine nous ont encore récemment sensibilisés, avec un certain spectaculaire, aux dangers de la promiscuité et aux mécanismes de passage des espèces animales à notre espèce. Nous avons hérité d'elles des dizaines de maladies. La rougeole, la tuberculose, la petite vérole, la grippe, la coqueluche, le paludisme et diverses fièvres ont un précurseur animal. C'est assez dire combien Européens et Amérindiens n'étaient pas égaux devant la maladie. Si les Européens héritent de leurs conquêtes américaines la Syphilis dont découlent des conséquences qui, si elles sont problématiques, n'ont aucune commune mesure avec ce qui se produit en Amérique à la conquête. Là-bas, la propagation fulgurante des maladies européennes est favorisée par le commerce entre les tribus indiennes. Beaucoup disparaîtront sans n'avoir jamais vu un Européen.

Bientôt, de nombreux hommes viendront qui ne trouveront personnes, certains pour gagner de l'argent, d'autres pour la liberté religieuse ou politique, d'autre pour l'aventure humaine que cela représente, d'autres encore contre leur gré en tant qu'esclave. Tous ne pourront s'établir si aisément en Amérique que par un hasard de la nature : « les microbes, les plantes, les animaux qu'ils ont apportés avec eux leur ont également apporté un avantage sur les populations qui étaient déjà là. L'héritage de l'échange colombien est donc avant tout biologique, et il continuera à se transmettre dans le futur (prof. Andrew Isenberg – historien, *Temple University*). » Certes, on peut parler d'avantage quand on descend de ceux qui en ont tiré directement les bénéfices, aussi simplement d'ailleurs que par le fait d'avoir survécu et crû sur cette terre d'accueil. Cet avantage laisse tout de même derrière lui un cortège impressionnant de morts parmi lesquels de nombreuses civilisations, toutes comme emportées non par un séisme ou une lame de fond de grande ampleur, un gigantesque tsunami ou un déluge, ni même par ce qu'aurait pu provoquer un supervolcan, avec la météorite géante le seul phénomène qui se trouve dans la nature qui puisse tuer à

l'échelle des extinctions de masse⁷⁶, comme celui de Toba qui faillit presque anéantir l'humanité tout entière voilà 100.000 ans⁷⁷, non pas par ce genre de mal physique, mais par des organismes aussi petits que sont les virus et les bactéries. Et il faudrait bien un supervolcan pour atteindre l'efficacité de maladies pandémiques auxquelles un continent entier n'est pas préparé. On le reconnaît à sa manière de frapper le mal physique : à grande vitesse et sans prévenir. En effet, le mal physique, comme le cataclysme, ne s'annonce pas, il ne contraint, ne séduit ni ne convainc personne. Il n'a besoin d'aucun moyen de persuasion. Comme les virus sont plus rapides que les hommes qui les ont apportés avec eux et n'avaient de toute manière à l'esprit que de se soumettre des populations, la terre désolée, vidée de ses habitants, semble offerte aux conquérants.

Les maladies sont tellement véloces à se répandre que conquérants et explorateurs découvrent des régions inhabitées où personne ne leur fait plus obstacle. Où qu'ils aillent, les Européens trouvent un paradis terrestre le plus souvent vierge de toute trace humaine, c'est du moins ce qu'ils croient. « Ici vivent mille espèces différentes d'oiseaux et d'animaux forestiers que personne n'a jamais vus ni ne connaît, sans parler de les nommer. Ni les Grecs anciens, ni aucun peuple de ce monde n'ont jamais su ce qu'il y a ici », témoigne un missionnaire espagnol. « On a le sentiment que Dieu a créé ici un autre monde, une autre nature. » Il nous faut d'ors et déjà retourner aux croyances de l'Antiquité, recourir aux mythes des Atlantes pour comprendre les représentations qu'on se faisait d'un tel monde avant de le découvrir paradisiaque, et beaucoup de la psychologie de l'Américain du Nord qui, un peu plus tard, ne vivra pas ainsi sa découverte avec le Nouveau Monde ; cette nature neuve exercera plutôt sur lui une terreur-fascination qui lui restera longtemps et éveillera en lui le désir d'une autre conquête et la certitude que s'il devait être un Paradis, il lui faudrait le construire. Pour l'heure, au moment de la découverte, qu'est-ce que ce continent ? Une page blanche vide de toutes les civilisations englouties qui ne se révéleront que lentement aux Européens lesquels ne prendront que tardivement conscience qu'il s'agissait là d'un monde ancien. Pour l'homme du Moyen Âge finissant, au seuil d'une Renaissance qui apportera la

⁷⁶ Les dinosaures s'en rappelleraient, s'il avait survécu seulement quelques spécimens – cf. *Les extinctions de masse* © Arte, 2009

⁷⁷ Les anthropologues évoquent très peu souvent un événement majeur qui manqua de décimer la population humaine à l'époque des hommes de Néandertal et des premiers Cro-Magnon. Ils observèrent que la population humaine avait franchement diminué il y a environ 100.000 ans pour une raison qui demeurerait mystérieuse. L'humanité fut à deux doigts de l'extinction, ne laissant sur Terre qu'environ 2000 survivants selon les dernières estimations (les chiffres varient entre 2000 et 10.000 individus). C'est à l'occasion d'une conférence donnée par Henry Harpending sur ce "bottleneck" que le Prof. Stanley Ambrose, paléanthropologue à l'Université de l'Illinois mis en corrélation ce phénomène avec l'explosion du super volcan Toba de Sumatra, un immense volcan qui développa autant d'énergie que l'éruption simultanée de 1000 volcans comme le St. Helens, ce qui correspond à une éruption VEI8. Après l'explosion de Toba, une seule espèce anthropoïde aurait survécu, celle qui aboutit à l'Homo sapiens. Actuellement, selon les analyses ADN, les descendants les plus vieux de l'humanité sont les Khoisans ou Bushmens vivant dans le désert du Kalahari en Afrique du Sud, dont la race vivait déjà sur terre il y a au moins 100.000 ans. Sur leur visage effectivement on eût presque pu retrouver les traits de l'humanité tout entière. Cette catastrophe globale est un événement aujourd'hui oublié. Mais récemment, les géologues ont découvert un dernier super volcan actif : c'est le super volcan de Yellowstone qui se cache dans le grand parc naturel du Wyoming, aux États-Unis. Son éruption qui doit se produire incessamment à l'échelle géologique, pourrait être de la même ampleur que celle de Toba et aurait un effet dévastateur, et pas seulement sur la région alentour, mais sur toute la Terre. *Le supervolcan de Toba*, Arte F © Ben Fox, 2009

⁷⁵ cf. *La mort noire / La mort noire et ses successeurs* : Arte F © Peter Nicholson, 2009

lumière là où est encore vivace l'obscurantisme, le monde est encore un monde sans Ouest.

« L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant. / Puis l'Éternel Dieu planta un jardin en Éden, du côté de l'Orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé. / L'Éternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. »
(Livre II de la *Genèse*)

Un monde sans Ouest dans la géographie du Déluge⁷⁸

Longtemps, les Européens crurent habiter un monde sans Ouest. L'*οικουμένη* était tripartite : l'Europe proprement dite, l'Asie et la Libye, c'est-à-dire un Nord que la mort du Christ avait racheté et qui cherchait à imposer sa domination et à évangéliser un Est et un Sud. Quant à la quatrième direction, elle était considérée comme fermée par l'insurmontable barrière de la rivière Océan qu'on pouvait apercevoir par-delà le détroit de Gibraltar, frontière du monde connu, ou depuis les rivages de l'Irlande et de l'Islande, îles à la périphérie du monde. Cette conception du monde se trouve déjà dans la cosmologie poétique d'Hérodote et la chrétienté, y voyant un symbole, la convertit en dogme de foi. La tradition hébraïque ne disait-elle pas que le monde avait été partagé entre les trois fils de Noé, Cham, Japhet et Ham ? Et les Rois mages qui vinrent à Bethléem saluer, dans la crèche, l'enfant Jésus étaient également trois, venus chacun d'une partie du monde⁷⁹. De plus, trois était le chiffre de la Sainte Trinité et était inscrit comme tel dans le deuxième livre de l'*Apocalypse*.

Symbole de cette tripartition du monde, la triple tiare du pape symbolise sa puissance œcuménique sur le triple *orbis terrarum* et saint Augustin avait même argumenté, en son temps, que si jamais l'on venait à découvrir un quatrième quart au monde, ce ne pourrait en aucun cas être une terre habitée ni même habitable par les hommes pour qui le Christ était mort, mais tout au plus un désert d'eau, interdit sauf aux esprits et démons.

Bien que forcés de penser leur expérience et leur histoire selon cette division tripartite de l'univers, les Européens firent très tôt l'exploration onirique de ce quatrième quart qui leur était interdit. On ne dément pas comme ça la perception plusieurs fois millénaire d'une quadripartition mondiale. Celle que l'homme peut déduire immédiatement de son rapport corporel au cosmos : s'inscrivant dans l'axe que décrit la course solaire du Levant au Ponant, étendant de part et d'autre de son corps ces bras, le regard porté vers l'horizon sur l'astre au nadir à l'Ouest, tournant le dos à l'Est, il pointe un Nord et un Sud. Notre écumène est symboliquement construit sur ces prises mondaines qui fondent les quatre points cardinaux. Les premiers hommes l'avaient très certainement perçu très tôt. Nous ne saurions comme cela être amputés d'un Ouest, dont il

⁷⁸ Nous puiserons copieusement à la source du livre de Leslie A. Fiedler, *Le retour du peau-rouge*, aux éditions du Seuil (1968) retouché par quelques aménagements pour s'inscrire dans le flux linéaire de notre discours.

⁷⁹ Pour se rendre compte de la crise dans laquelle la découverte du Nouveau Monde met la cosmologie chrétienne, on peut voir comment évolue la représentation des rois mages. Cf. *Les rois mages – Sur les traces du mythe* : Arte F © Stéphane Bégoïn, 2008

faut rappeler que l'orientation, celle du « couchant », *Ereb* en langue phénicienne, finit par signifier et donner son nom à l'Europe⁸⁰. Le sens que suggère son étymologie, probablement sémitique, est effectivement celui de la direction du couchant – ce que signifie également le mot arabe *Maghreb*, qui a d'ailleurs peut-être la même racine. La tripartition ne saurait en recouvrir le sens, mais seulement l'interdire : elle n'a au fond aucune prise cosmique.

Bizarrement tout de même, il faut signaler la singularité de l'expérience romaine de l'espace telle qu'elle se traduit dans son vocabulaire : ce que nous appelons un carrefour (quatre routes), conformément peut-être à l'expérience directement corporelle et cosmique qui fonde et oriente la direction des points cardinaux, le latin le voit comme *trivium* (trois routes) ; alors que nous surplombons l'espace et y voyons quatre directions, il semble qu'il manque une direction au Romain. L'expérience romaine est d'abord cette expérience de l'espace où le monde est vu du point de vue du sujet qui, tendu vers l'avant, oublie ce qui est derrière lui. Cette façon de voir se reflète dans le découpage de la réalité supposé par la langue. Ainsi, le mot (*altus*) signifie aussi bien « haut » que « profond » : ce que la langue a retenu est la distance au locuteur, non la situation dans un espace objectivement orienté. On a pu soutenir que la même façon de voir se faisait jour dans l'art : le temple romain est une ouverture adossée à un dos impénétrable. Alors que la statue grecque est faite pour qu'on la regarde sous tous les angles, parce qu'elle est installée au repos, la statue romaine est en marche⁸¹. Dans le registre du temps, l'expérience romaine traduit la même avancée, le même arrachement par rapport à une origine⁸². Peut-être cela explique-t-il le bon accueil que le Romain fit non seulement à la Sainte Trinité, mais aussi à la conception apocalyptique qui fut celle de la chrétienté dans ses premiers moments ; ce que Bossuet traduit ainsi quand il dit : « Et par le moyen du temps qui passe, nous entrons dans l'éternité qui ne passe pas. » Il n'est cependant pas dit que le Romain perçoive quelque fin à son vouloir. Chrétien, le monde reste en cela romain qu'il est orienté vers l'avant. Avant l'heure le monde est moderne ; ou parce qu'il a connu un moment chrétien à Rome, le monde pourra être aussi moderne.

Pour l'heure exclu de la géographie et de l'histoire, l'Ouest retrouvait sa place comme lieu imaginaire : un canton légendaire que devait explorer l'imagination. Dans la littérature archaïque grecque, c'est une région qu'habitent les morts plutôt que les vivants : « Le séjour des bienheureux près de l'Océan profond et tourbillonnant... où ne tombe jamais de neige, où ne souffle aucun vent fort, où ne tombe jamais de pluie... » Sous des noms divers, le concept persiste : le « séjour des bienheureux » d'Homère et d'Hésiode devient les Hespérides, les îles Fortunées ou même le Paradis terrestre. Où ailleurs que dans la direction

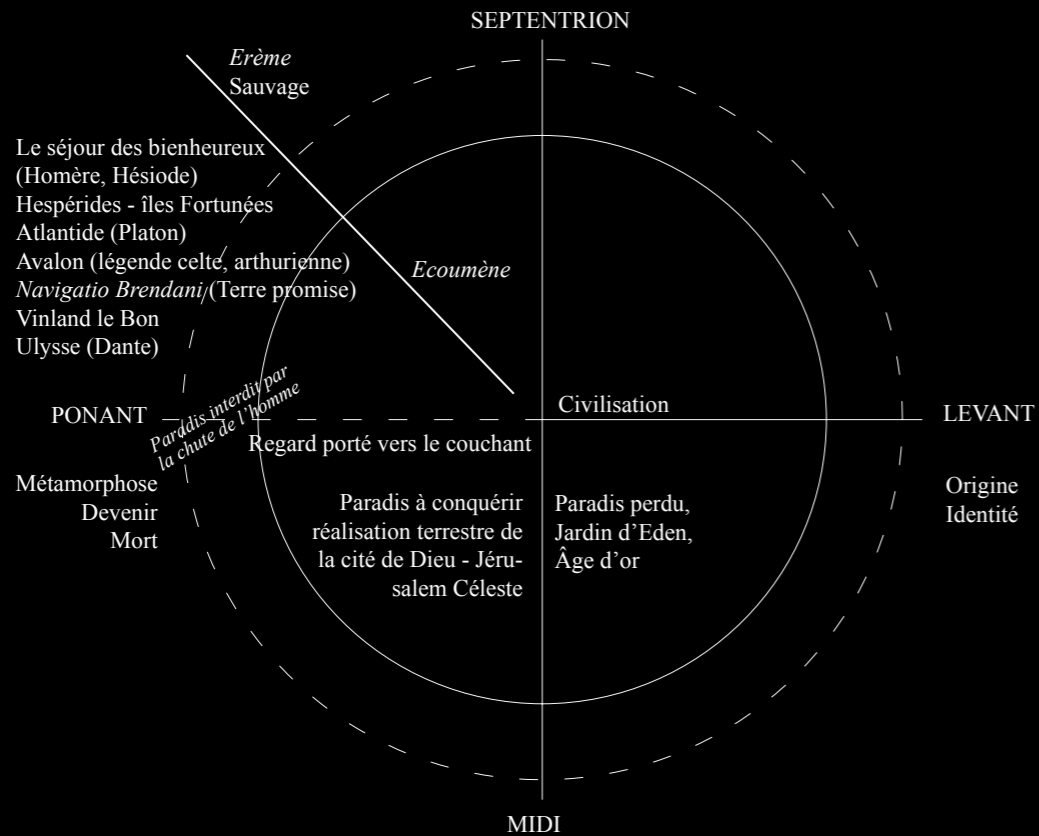
⁸⁰ La première mention connue du mot provient d'une stèle assyrienne qui distingue les rivages de la mer Egée par deux mots phéniciens, *Ereb*, le « couchant », et *Assou*, le « levant ». L'origine des noms grecs *Eurôpé* et *Asia* se trouve vraisemblablement dans ces deux termes sémitiques. Les marins phéniciens désignaient ainsi les deux rives opposées de la Grèce actuelle et de l'Anatolie (*Ανατολή* signifiant pareillement, en grec, le levant). En grec, dans un hymne à Apollon datant d'environ 700 avant notre ère, *Eurôpé* représente encore, comme *Ereb*, le simple littoral occidental de l'Égée.

⁸¹ H. Kähler, « Traits essentiels de l'art romain », in Rome et son empire, Albin Michel, Paris, 1963, pp. 5-31.

⁸² Pour toutes ces considérations spatiales, nous nous référons à Rémi Brague, *Europe, la voie romaine*. « Le peuple du départ pp. 47-48

ECOUMENE TRIPARTITE DE L'ANTIQUITE
AU MONDE CHRETIEN DE LA RENAISSANCE

Monde sans Ouest
Le vieux monde et le nouveau



Sur le plan de l'expérience spatiale, si le monde Chrétien est un monde sans Ouest, quart manquant au monde dont on fait cependant très tôt l'exploration onirique (Leslie Fiedler), le monde Romain, lui, tourne le dos à un Est dont il ne se coupe pas, mais l'entraîne au contraire avec lui dans sa marche en avant (Rémi Brague).

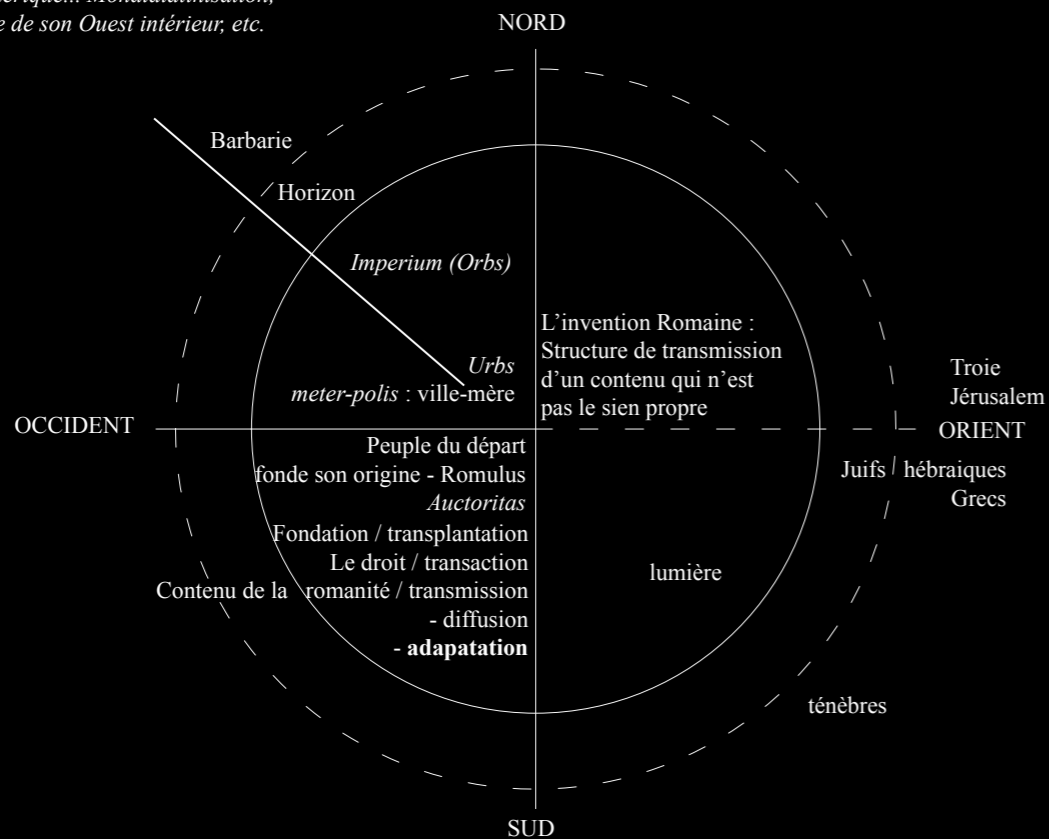
Rapport romain à l'origine dans l'image de la croissance des végétaux :
PHYSIS vs AUCTORITAS

Là où le Grec dit *physis* (de *phyein*), le Latin dit *auctoritas* (de *augere*). La *physis* grecque (« nature ») dit ce qui perdure, elle exprime la venue à l'être comme mouvement continu (Aristote) de déploiement à partir d'une origine et comme installation dans une permanence (la racine *phy-* est celle du latin *fiui*, de l'anglais *to be*). A l'inverse, l'*auctoritas* romaine (« autorité ») dit le fait d'être l'auteur, l'initiative qui enjambe l'hiatus que l'innovation crée par rapport à l'ancien et qui garantit, ou ratifie, l'action d'un autre que soi (Heinze - Benveniste).

C'EST AUSSI LA LOGIQUE DES MÉTROPOLES, DES
« OBJETS-MONDES »

TRIVIUM ROMAIN † vs ††
attitude romaine : adossé à l'Est
apporter l'ancien comme nouveau

Rome, Europe, Amérique... Mondialatinisation,
conquête chinoise de son Ouest intérieur, etc.



L'expérience romaine de l'espace-temps :
le monde romain est une expérience vécue du point de vue du sujet qui, tendu vers l'avant, oublie ce qui est derrière lui - il est un arrachement par rapport à une origine ; « Dès le départ, Rome fut quelque chose d'ARTIFICIEL, de violent, rien d'originel. » (Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'Histoire*). Les Romains rattachent leur origine à une non-autochtonie, à une fondation, à une transplantation dans un sol nouveau. Être Romain, c'est faire l'expérience de l'ancien comme nouveau et comme ce qui se renouvelle par sa transplantation dans un nouveau sol (*l'Énéide*), transplantation qui fait de ce qui était ancien le principe de nouveaux développements.

Situation de secondarité par rapport à une culture antérieure définit la « romanité » :

Est « romain » quiconque se sait et se sent pris entre quelque chose comme un « hellénisme » et quelque chose comme une « barbarie ». Être « romain », c'est avoir en amont de soi un classicisme à imiter, et en aval de soi une barbarie à soumettre ; en sachant que l'on est soi-même la scène sur laquelle tout se déroule, en se sachant soi-même tendu entre un classicisme à assimiler et une barbarie intérieure. Il semble que la motivation romaine se trouve dans cette différence de potentiel entre l'amont classique et l'aval barbare.

du soleil couchant situer le lieu bienheureux au-delà de la mort, où les disparus attendent l'heure de la résurrection ?

Colomb ou Colon, nom et sens

Plus que quiconque, les Celtes (et en particulier les Irlandais) ont, depuis l'extrême frange de l'Occident, rêvé ce monde de l'ailleurs. Ils l'appellent Tir-nan-Og, ou Tir-Nan-Beo, Mag Mon, Mag Mell, et enfin Avalon, l'île des pommiers (arbre à forte connotation biblique), où le bon roi Arthur dort en attendant l'heure de son retour sur terre. C'est peut-être d'Islande que partit la première expédition vers l'Ouest pour débarquer dans ce qui est aujourd'hui Brooklyn, et devient, triste ironie pour qui connaît aujourd'hui ce quartier de New York, un pays où ne tombe jamais de neige, où le froment se sème tout seul : Vinland le Bon ou « Vinland perdu » terre mythique de l'Ouest dans les sagas Vikings. Les Vikings n'étaient par cartographes, le souvenir de la découverte par tâtonnement expérimental du continent disparaîtrait avec les plus audacieux d'entre eux, ne survivant que dans la tradition orale et le mythe. C'est pour cette raison qu'ils ne peuvent être dits les découvreurs de l'Amérique laquelle se serait appelée autrement Vinland⁸³.

Depuis l'Irlande, autre marche de l'Occident, l'Europe fit mentalement son premier voyage dans les Amériques : l'imaginaire *traversée de Bran*,⁸⁴ poème composé aux environs de l'année 700 après J.-C.

Le nom de Bran signifie « Corbeau » et, dans l'iconographie, un corbeau est traditionnellement perché sur l'épaule de ce saint. On se souvient que, d'après l'Ancien Testament, c'est un corbeau que Noé⁸⁵ envoya d'abord à la recherche d'un monde nouveau dans les solitudes d'après le Déluge. Le corbeau étant revenu bredouille, Noé envoya ensuite une colombe qui, elle, revint avec un rameau d'olivier, signe de la découverte d'une terre. Que le découvreur de l'Amérique ait aussi porté le nom de Colomb, voilà une coïncidence trop belle pour être passée inaperçue. En

⁸³ « Les Vikings trouvèrent un endroit agréable où passer l'hiver et que, par allusion à ses abondantes « vignes », ils nommèrent Vinland ou Pays du vin. Mais le vocable utilisé dans les sagas, et sommairement traduit par « raisins sauvages » désignait peut-être de simples groseilles rouges ou à maquereau, ou encore des canneberges, lesquelles poussent à profusion à ces latitudes. » (1986) Daniel Boorstin, *Les découvreurs*, Bouquins – Robert Laffont, p.204.

⁸⁴ Nombreux sont les saints qui ont pour attribut la barque, parmi lesquels Saint Brendan dont la navigation n'est autre que la christianisation de celle de Bran (celtique). Ce saint parcourt les mers, guidé par le Seigneur, et la légende dit qu'ainsi il aurait visité l'île des bienheureux. Dans la mythologie judéo-chrétienne, on raconte aussi que de nombreux saints prenaient la mer en provenance d'Irlande pour aller évangéliser les contrées païennes. D'ailleurs, Voltaire s'en amuse dans l'incipit de l'*Ingénu*.

⁸⁵ En 1872, à Ninive dans l'actuel Irak, l'archéologue Austen Henry Layard met au jour les vestiges d'une somptueuse bibliothèque dont on apprendra plus tard qu'elle a été construite par le roi Ashurbanipal, voici plus de 2600 ans. Les tablettes cunéiformes sont beaucoup plus anciennes, elles datent de l'ère sumérienne qui commence 6 000 ans av. J.-C., bien avant la civilisation assyrienne. L'expert mandaté pour déchiffrer les tablettes est l'autodidacte Georges Smith qui maîtrise l'écriture cunéiforme. La première chose qu'il découvre est le nom d'un roi, Gilgamesh. Lorsqu'il déchiffre son épopée et qu'il tombe sur des passages de la 11e tablette, il découvre qu'ils correspondent mot pour mot au *Déluge* de l'Ancien testament. En 1927, l'archéologue britannique Léonard Woolley entreprend des fouilles dans la ville sumérienne d'Ur à 80 kilomètres environ de l'ancienne capitale Uruk. Il met au jour une couche géologique homogène de plus de trois mètres d'épaisseur, sans fossile ni trace de peuplement. Cela semble confirmer la thèse d'une inondation prolongée.

Les signes de la nature sont des indices, des associations stables entre deux entités, et il suffit que l'une soit présente pour qu'on puisse aussitôt inférer l'autre. Les signes humains, c'est-à-dire les mots de la langue, ne sont pas de simples associations, ils ne relient pas directement un son à une chose mais passent par l'intermédiaire du sens, qui est une réalité intersubjective. Or, et c'est le premier fait frappant, en matière de langue Colomb ne semble avoir d'attention que pour les noms propres, qui à certains égards sont ce qui s'apparente de plus près aux indices naturels. Observons le souci dont Colomb entoure son nom à lui ; à tel point que, comme on le sait, il en change plusieurs fois l'orthographe au cours de sa vie. Las Casa révèle bien le sens de ces changements (*Historia*, I, 2) : Mais cet homme illustre, renonçant au nom établi par la coutume, voulut s'appeler **Colon**, restituant le vocable antique moins pour cette raison que c'était le nom ancien que, il faut croire, mû par la volonté divine qui l'avait élu pour réaliser ce que son prénom et son nom signifiaient. La Providence divine veut habituellement que les personnes qu'Elle désigne pour servir reçoivent des prénoms et des noms conformes à la tâche qui leur est confiée, ainsi qu'on le vit dans maint endroit de l'Écriture Sainte ; et le Philosophe dit au chapitre IV de sa *métaphysique* : « Les noms doivent convenir aux qualités et aux usages des choses. » C'est pourquoi il était appelé **Christobal**, c'est-à-dire *Christum Ferens*, qui veut dire *porteur du Christ*, et c'est ainsi qu'il signa souvent ; car en vérité il fut le premier à ouvrir les portes de la mer Océane, pour y faire passer notre Sauveur Jésus Christ, jusqu'à ces terres lointaines et ces royaumes jusqu'alors inconnus. (...) Son nom fut **Colon**, qui veut dire *repeupleur*, nom qui convient à celui dont l'effort fit découvrir ces gens, ces âmes au nombre infini qui, grâce à la prédication de l'Évangile, (...) sont allées et irons tous les jours repeupler le cité glorieuse du Ciel. Il lui convient aussi pour autant qu'il fut le premier à faire venir des gens d'Espagne, pour fonder des colonies, ou populations nouvelles, qui, s'établissant au milieu des habitants naturels (...), devait constituer une nouvelle (...) Église chrétienne et un Etat heureux. »

Colon (dans l'orthographe qu'il se choisit) et après lui Las Casas, comme bien de leurs contemporains, croient donc que les noms, ou tout au moins les noms des personnes exceptionnelles, doivent être à l'image de leur être ; et Colon avait retenu en lui-même deux traits dignes de figurer jusque dans son nom : l'évangélisateur et le colonisateur.

d'après Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique*.

Cette terre heureuse à l'Ouest, celle que Colomb trouvera, paradisiaque et pleine d'oiseaux multicolores, les japonais devraient logiquement la situer à l'Est. Mais la géographie des mythes ne recouvre pas toujours la géographie du réel. Les portugais du 16e siècle apportèrent avec eux un vocabulaire mais aussi des superstitions qui passeront l'un dans le langage, les autres dans les croyances populaires du Japon. On sait maintenant que qu'*arigato* (merci en japonais) vient du portugais *Obrigado*. Même le mot *Japon* dérive de *Cipongo*, ce pays de la frange de l'Est qu'on pensera gagner plus vite et plus droit par l'Ouest. Alors, le « pays des bienheureux » peut bien encore être situé dans l'Ouest par Akira Kurosawa.

Son film « Barberousse » se situe dans le Japon du début du 19e siècle. A cette époque, les conditions d'existences sont dures : Otoyō, une très jeune fille, vendue par ses parents à une maquerelle, est promise à la prostitution. Chanceuse, le Dr Niide, un médecin humaniste et progressiste de son époque, la tire de là et l'intègre par compassion au personnel de sa clinique. Là, elle se lie d'amitié avec Chobo, le « petit rat », en fait un tout jeune enfant poussé au vol par la faim. Otoyō, qui avait préféré un mutisme catatonique à la souillure de la rapine, décide de nourrir le jeune garçonnet et sa famille en détournant des restes à la cuisine.



Là-bas, il ne fait
ni trop froid ni trop chaud.



Ça existe vraiment un endroit pareil ?

Oui vraiment... vers l'ouest.

Un jour qu'elle lui apporte des boulettes de riz, Chobo curieusement les refuse. « C'est inutile... On va tous dans un endroit bien... Très loin. Mais une fois là-bas, on n'aura plus jamais faim. La vie sera facile. » – « Vous y avez des parents riches ? » S'inquiète Otoyō. A ces mots le garçon s'irrite un peu avant de se reprendre – « Oui, si on veut... Là-bas, il ne fait ni trop froid ni trop chaud. Il y a toujours plein de fleurs. Et aussi plein d'oiseaux inconnus qui volent partout. C'est papa et maman qui l'ont dit. » – « Ça existe vraiment un endroit pareil ? » Et Chobo d'affirmer avec une fausse candeur : « Oui vraiment... vers l'ouest. Adieu ! ». Ses parents, fatigués de la misère, on décidé du suicide collectif de la famille.

revanche, aucun commentateur chrétien n'a médité le fait que l'on peut interpréter le Huitième Livre de la *Genèse* comme la prophétie symbolique de la double découverte (d'abord par le voyage onirique, puis par la traversée en mer) de l'Amérique.

La vision qu'avait eue Bran d'un pays heureux situé à l'Ouest, transmise par la tradition irlandaise, marqua fortement l'imagination européenne. Elle établissait un lien entre certains mythes du passé païen désormais banni et la légende chrétienne qui allait naître. Ce pays ne devint la « Terre promise⁸⁶ » de Saint Brendan que trois siècles plus tard, lorsqu'on amalgama à la vision du Paradis terrestre que la tradition judéo-chrétienne avait placé « à la limite de l'Orient ». Pour que les deux visions, celte et chrétienne, n'en fassent plus qu'une, il suffisait de la découverte que la terre était ronde au point de vue mythique aussi bien que géographique et que le Paradis terrestre perdu à l'Orient pouvait être retrouvé en naviguant vers le couchant.

Ailleurs qu'en Irlande, toutefois, il y avait divers obstacles à un tel amalgame. L'Ouest, qui allait bientôt prendre le visage de l'Amérique, était imaginé comme un lieu d'où l'homme pouvait s'affranchir de la douleur et de la mort, mais c'était aussi un jardin interdit, le paradis dont l'homme déchu avait été chassé par Dieu et dont il était banni pour la durée de l'histoire humaine. Cette notion remontait d'ailleurs à une époque bien antérieure au christianisme qui en fit un de ses dogmes.

Ainsi, la légende de l'Atlantide telle que la raconte Platon dans le *Timée* et le *Critias* est, certes, le mythe d'un vaste monde, situé à l'Ouest et qui fait paraître minuscule, en comparaison, le monde méditerranéen (« l'île était plus grande que la Libye et l'Asie mises ensemble et d'elle on pouvait passer à d'autres îles encore, et au continent qui entourait l'océan... »), mais c'est également un récit de la chute préhistorique de l'homme, commençant par la défaite de la fière Atlantide sous des proto-Athéniens et se terminant par la disparition du grand royaume sous les eaux de la mer⁸⁷. Cet événement est, de plus, présenté

⁸⁶ Le western "*La conquête de l'Ouest*" (*How the west was won*) auquel je ferai appel plus tard, est traversé par la chanson "*How the west was won*", dont les paroles font explicitement référence au thème biblique de la terre promise que l'Ouest représente pour un Américain.

⁸⁷ L'humanité vit dans la terreur du souvenir de grandes inondations cataclysmiques qui se sont produites à la fin de l'ère glaciaire : de grands lacs formés par des retenues de glace cédèrent en différents endroits. On pense que ça se produisit au mésolithique dans l'actuelle mer Noire, 8500 ans avant notre ère. Ces terres découvertes accueillirent de nombreux établissements humains qui furent balayés. Le grondement des eaux du déluge a dû marquer profondément la mémoire des hommes. La littérature sumérienne comprend de nombreux récits de déluge attestés par des fouilles archéologiques en Mésopotamie ; ils sont certainement le souvenir préhistorique de cette période où la nature joue des tours funestes à l'homme. Récits authentiques que la cosmologie judéo-chrétienne intégra, sous la forme du mythe biblique de la *Genèse*. Pour Platon, cette disparition d'un continent sous les eaux n'est qu'une allégorie pour signifier la disparition de la civilisation crétoise sous les vagues d'un tsunami géant vers 1650 av. J.-C. Les Minoens étaient d'adroits marins qui étendaient alors leur suprématie sur toute la Méditerranée. Ils habitaient à même la plage. Il est aujourd'hui attesté que les raz-de-marée successifs qui suivirent l'explosion du volcan de Santorin, des vagues hautes de 30m qui s'enfoncèrent profondément dans les terres du dieu Minos, balayèrent ce peuple que les survivants ne purent relever. Les ports grecs, protégés dans les terres, firent qu'ils étaient les seuls à qui il restait une flotte. Les proto-Athéniens envahirent la Crète, y découvrant au passage des pratiques cannibales qui les horrifièrent (de là le mythe du dieu taureau, le Minotaure, qui

par deux fois comme le moyen utilisé par les dieux pour interdire à l'Europe l'accès de l'Ouest tout autant que comme punition qu'ils infligent au royaume englouti à cause de ses péchés. Ainsi dans le *Timée* : « Et c'est pourquoi l'on ne peut pas, en ces endroits, franchir la mer qui est barrée par un banc de sable et de boue... » Et dans le *Critias* : « L'Atlantide, une fois engloutie par un tremblement de terre, devint une barrière infranchissable pour les navigateurs allant d'ici à quelque autre point de l'océan. »

Les commentateurs chrétiens, pour qui la fable de Platon était renforcée par la légende biblique de l'expulsion du Paradis terrestre, ne firent qu'accentuer le thème du monde-jardin perdu par la chute et où l'homme est interdit de séjour jusqu'au jour du Jugement dernier : saint Brendan⁸⁸ lui-même se vit interdire l'entrée de cette Terre des Promesses dont il avait débarqué sur les rivages.

L'orthodoxie médiévale trouve, sur ce thème de l'Ouest interdit, son expression classique dans le long discours d'Ulysse au chant XXVI de l'*Enfer* de Dante qui est en partie une extrapolation de la *Navigation Sancti Brendani* (Les Pérégrinations de Saint Brendan), en partie une prophétie de l'époque des grandes explorations qui allaient s'ouvrir deux siècles plus tard.

La tripartition du monde marque autant la vision qu'a Dante de l'univers et de la place qu'il occupe dans la *terza rima* son art de poète des terreurs et des joies qu'éprouve l'homme dans l'au-delà. Pourtant, il fut également hanté par le rêve d'explorer la quatrième direction, d'entrer par surprise dans l'Ouest bien que les sentiments les plus profondément ancrés dans l'homme fussent autant d'obstacle à une telle entreprise : « Ni la tendresse pour mon fils, ni la compassion pour mon vieux père, ni l'amour que je devais à Pénélope et qui devait faire son bonheur / Ne purent triompher en moi de l'ardeur qui me possédait d'acquérir l'expérience du monde » écrit Dante au chant XXXVI de son *Enfer*.

réclamait qu'on conduise régulièrement en sacrifice de jeunes victimes en son labyrinthe). Ils mirent un terme à son hégémonie.

⁸⁸ **Saint Brendan** – Né près de Tralée au sud est de l'Irlande, l'enfant est baptisé par l'évêque Erc, ex-druide désigné par saint Patrick pour familiariser la verte Erin aux rites chrétiens. Initié au grec, au latin, à la littérature mais aussi aux mathématiques, à la médecine et à l'astronomie, il entre au monastère de Lancarvan (Pays de Galles) et est ordonné prêtre en 506. Maître écouté, il rejoint vers 530 le moine Gildas en Morbihan (Rhuy). De passage à Guernesey où la légende rapporte qu'il y bénit de splendides sirènes, il rejoint l'église Saint Beladre de Jersey puis se fixe en presqu'île de Saint Servan (Alet) face à Saint Malo où il poursuit près de vingt cinq ans sa tâche d'évangélisation. Si les premiers voyages de Brendan s'effectuent le long des côtes d'Irlande de 509 à 530, Louis Kervan, illustre biographe de notre héros des mers, évoque en particulier celui de Iona à l'ouest de l'Angleterre. Mais, la première traversée d'envergure de notre aventurier missionnaire le conduit vers l'Islande (515 524) sur un coracle typique des contrées celtiques. Bordée de peaux de boeuf tannées à l'écorce de chêne et tendues sur une carcasse de bois léger l'embarcation dotée d'une voile amovible était d'une manoeuvre relativement aisée. Après cette expédition nordique, notre moine gagne les Canaries à bord d'un esquif de dimensions plus imposantes, vraisemblablement escorté de trois autres navires. Il profite de la fameuse "Voie du Sud" (vents et courants mènent vers Antilles et Amérique Centrale) ce qui permet de supposer qu'il aperçut les côtes du Nouveau Monde. De retour au pays natal vers 555, l'homme de Dieu prit la tête du monastère de Clonfert comme évêque abbé puis rendit l'âme, épuisé, en 574 auprès de sa soeur cadette abbesse fondatrice d'Enach Dvin. D'après : *L'agenda Marine 1997* (Edition Coeur de France 29, rue de Versailles 78150 Le Chesnay)

C'est Ulysse qui évoque dans ces vers l'ardeur presque maudite qui suscite ce rêve d'exploration et les sentiments qui s'y opposent : le voyageur venu du plus profond du passé méditerranéen devient ainsi, en cette fin du Moyen Âge, par l'imagination de Dante, le premier Américain. Tout est là en germe dès l'*Ulysse* : un vieil homme, supportant mal les limites de son monde et qui harcèle ses compagnons de voyage lors que, muets de terreur, ils s'arrêtent devant les Colonnes d'Hercule (« ce passage étroit où Hercule posa ses signaux / Pour que l'homme ne s'aventure pas plus loin ») croyant avoir atteint la limite extrême de l'Ouest alors qu'ils ne sont encore qu'au seuil du nouvel Ouest, celui où l'homme fera l'expérience « d'explorer, en suivant le soleil, le monde inhabité ». « Et tournant notre poupe vers l'Orient, de nos rames nous fimes des ailes à notre vol insensé, en gagnant toujours à gauche » : Dante cherche clairement à exprimer que le voyage d'Ulysse est une expédition de mauvais présage, une conquête sinistre (*acquistando* est le mot qu'il emploie pour décrire le progrès de son aventure au-delà des limites du monde, dans un espace tabou). Suivant la course fatale du soleil, il se détourne du côté où il se lève, et qui signifie le salut, pour naviguer vers celui où il se couche et qui signifie la mort.

Plus encore autrefois qu'un voyage de mauvais présage, c'est un voyage *fou* : entrer dans l'Ouest, c'est vivre dans un rêve, passer de l'autre côté de la folie. Cette accusation de folie, on l'a, depuis l'époque de Colomb, souvent entendue : chaque fois qu'un homme s'aventurait dans un espace inconnu et vierge de tout peuplement. L'Ulysse de Dante, toutefois, tente cette folle aventure et elle ne le mène pas au désastre, mais au contraire, en un fugitif instant plein d'inquiétude, à la vision d'une splendeur étrange, « autre », que Dante saisie dans trois vers splendides : « Toutes les étoiles de l'autre pôle, déjà je les voyais de nuit et le nôtre était si bas qu'il ne surgissait plus au-dessus de la surface des mers ».⁸⁹

S'élevant de cette mer étrange vers le ciel étranger, apparaît au loin un monde plus étrange encore : une île vertigineuse. Par le contexte, nous savons qu'il s'agit de l'île du Purgatoire que surmonte le Paradis terrestre⁹⁰, mais il est difficile de croire que ce monde au contour flou et ténébreux ait rien de commun avec le vert jardin sur la colline que décrira le poète dans le *Purgatoire*. Arriver en vue de la terre, cependant, met en joie le cœur des marins, joie qui d'ailleurs tourne vite au chagrin, car le

⁸⁹ Ces vers m'évoquent maintenant ce qu'on verra plus tard dans le récit de « la conquête de l'Ouest », cette chanson qui traverse tout le film du même nom (en anglais, *How the west was won*), sur l'air de "*Ma maison dans la prairie*" ("*Home in the meadow*") dont voici la traduction des paroles : « Le ciel, le ciel, sera plein d'étoiles, dans un monde où tout parle d'espérance. Le ciel, le ciel sera pleins d'étoiles, la vie nous offrira notre chance. Viens, viens, ne t'arrête pas, pour nous le bonheur aujourd'hui est là. Viens, viens tout au loin là-bas où t'appellent tous les rêves de la vie ».

⁹⁰ Le paradis terrestre apparaît sous la forme d'une ville, la Jérusalem céleste. Là, en Amérique il y a une telle ville au dessus des nuages, sur la montagne, et qu'on appelle Cusco. On sait ce que les conquistadors espagnols la réduiront à des ruines pour effacer, peut-être, une présence humaine inconcevable en le Paradis. Les Américains eux, s'efforceront de la bâtir de leurs mains. Les Puritains dès 1830, arrivant à bord de l'*Arabella* en vue des côtes du Massachusetts. Le futur gouverneur de la nouvelle colonie John Winthrop ne décrit pas cette vision épique qu'on dirait tirée tout droit du Purgatoire de Dante : « le Seigneur nous accordera les louanges et la gloire, car nous serons comme une cité sur la colline. Les yeux de tous les peuples seront rivés sur nous. »

vent tourbillonnant entraîne le bateau, le fait tourner trois fois d'abord sur lui-même et au quatrième tour, l'engloutit (toujours le même symbolisme des chiffres, trois, le chiffre sacré, et quatre⁹¹ celui de l'interdit) : « Comme il a plu à un Autre⁹² », observe Dante-Ulysse qui conclut « jusqu'à ce que la mer sur nous se fût refermée ».

Certes, il s'agit, comme nous le rappellent les érudits, d'une allégorie : ce qui fait naufrage ici, ce n'est pas une vraie flottille partie à l'exploration de l'inconnu, mais la passion de tout connaître, la passion faustienne qui devait, plus tard, animer la Renaissance. Et pourtant, si l'on prend le récit dans son sens littéral, il nous émeut plus que tout autre passage de *l'Enfer*. Il devient net dans l'œuvre ambivalente d'un Dante poursuivi par son surmoi religieux qu'elle bascule du côté de l'aventure et de l'audace. Chez Dante, l'esprit médiéval, toutefois, jette encore son ombre sur un événement déjà à demi, encore que lointainement entrevu, l'ouverture de l'Europe vers l'Ouest où le poète florentin voit encore un péché, une chute dans un terrifiant monde de liberté.

Cette terreur, le Vieux Monde la ressentit encore lorsque Christophe Colomb réalisa le rêve que Dante s'était interdit et ce n'est que rétrospectivement que nous savons que la découverte du Nouveau Monde, loin de vouer l'ancien à la damnation, lui ouvrit au contraire de nouvelles perspectives. Le mythe de la pénétration dans l'Ouest, l'irruption soudaine de l'Europe dans un royaume de liberté qui longtemps l'avait terrifiée, ne perd rien de sa force en passant de la poésie à l'histoire. « L'invention de l'Amérique par les Espagnols libéra l'homme occidental d'une conception du monde physique qui en faisait une véritable prison.⁹³ » Et l'on pourrait ajouter que le péché est souvent le nom dont le passé baptise l'avenir qu'il redoute et que de même que l'histoire du Vieux Monde commence, mythiquement, par une *felix culpa*, une heureuse faute qui amena l'expulsion du Paradis terrestre, de même l'histoire du Nouveau Monde commence par une seconde heureuse faute : la tentative impie que fit l'homme pour retrouver le Paradis terrestre avec, pour viatique, son audace.

Le mythe qui éveillait la rêverie des poètes est le même qui poussa Colomb à tenter l'aventure. Il aimait, à l'époque où il parcourait l'Europe à la recherche de protecteurs pour financer son entreprise, parler des récits que lui avaient fait les vieux marins, mais son imagination puisait en fait à la même source que Dante dans le Canto d'Ulysse : la pseudo-réminiscence de l'Atlantide rapportée par Platon, les spéculations auxquelles se livrèrent, à la lisière du Mythe, les premiers géographes, peut-être, également la *Navigation* de Saint Brendan qui est la relation poétique de souvenirs confus d'explorations ayant

⁹¹ Dans l'aire d'influence de la Chine, le chiffre quatre est aussi de mauvais présage, peut-être parce qu'il se prononce comme on prononce l'idéogramme qui représente la mort. En japonais, la prononciation *shi* dénote aussi bien le chiffre quatre que la mort.

⁹² Jusqu'aux Lumières, le mal physique de la nature incarne le pouvoir vengeur et la punition Divine. On se rappelle Candide, quelque part chassé du Paradis terrestre que représentait le giron de son enfance, perdant l'optimiste docteur Pangloss tombé en mer dans une tempête en vue de Lisbonne. Là il le retrouve, mais il le perd à nouveau, on le pend comme hérétique pour expier les fautes qu'un tremblement de terre catastrophique a puni en détruisant la ville et en tuant nombre de ses habitants. Voltaire lui-même peine encore à concilier son déisme et l'injustice divine que signifie le pouvoir de destruction aveugle de la nature.

⁹³ Edmundo O'Gorman, *La idea del Descubrimiento de America*, 1951

Un «finalisme» de Colomb

On peut s'interroger sur le genre de paradis que Christophe Colomb se serait attendu à trouver s'il l'avait vraiment cherché ; sur la modernité, également, dont on a si souvent auréolé le personnage. Tzvetan Todorov, dans son ouvrage *La conquête de l'Amérique*, nous rappelle que Colomb est déraisonnablement pieux, « tel un Don Quichotte en retard de plusieurs siècles sur son temps, il voudrait partir en croisade et libérer Jérusalem ! » Rallier l'Orient par l'Ouest et s'y procurer des fonds est pour lui le moyen d'atteindre cette fin. Il révèle dans le journal de son premier voyage qu'il espère trouver de l'or, « et cela en telle quantité que les Rois puissent avant trois ans préparer et entreprendre d'aller conquérir la Sainte Maison... et voir le bénéfice de la présente entreprise consacré à la conquête de Jérusalem. » C'est donc, paradoxalement, un trait de la mentalité médiévale de Colomb qui lui fait découvrir l'Amérique et inaugurer l'ère moderne. On s'étonnera que, parti vers l'Ouest pour « reconquérir » Jérusalem qu'on situe en Orient, il ne se sera pas outre mesure étonné lui-même d'y découvrir le jardin d'Eden. Il pratique en fait une stratégie « finaliste » de l'interprétation, à la manière dont les Pères de l'Eglise interprétaient la Bible : le sens final est donné d'emblée, c'est la doctrine chrétienne. Colomb n'a rien d'un empiriste moderne : l'argument décisif est un argument d'autorité, non d'expérience. Il sait d'avance ce qu'il va trouver, ou se forge à posteriori l'illusion de la certitude de l'avoir su à l'avance ; l'expérience concrète est là pour illustrer une vérité qu'on possède, non pour être interrogée, selon les règles préétablies, en vue d'une recherche de la vérité. De telle sorte qu'il renoncera à vérifier par l'expérience ce qu'il sait d'autorité, comme de s'assurer si Cuba est une île tant il est convaincu qu'il ne peut s'agir là que d'un continent. Son exploit même, la découverte de l'Amérique (qu'on lui refuse, par le baptême, au profit d'Amerigo Vespucci), relève du même comportement : il ne la découvre pas, il la trouve là où il « savait » qu'elle serait. Il est dans l'erreur mais sa découverte est objective. Comme quoi l'interprétation « finaliste » n'est pas forcément moins efficace que l'interprétation empiriste : les autres navigateurs n'osaient pas entreprendre le voyage de Colomb, car ils n'avaient pas sa certitude. Il n'en demeure pas moins que ce type d'interprétation, fondée sur la prescience et l'autorité, n'a rien de « moderne ». Demeure le paradoxe de la découverte d'un Jardin d'Eden là où il pensait trouver des populations et des villes, des cités... un avant goût de la cité de Dieu, Jérusalem. C'est que Colomb est aussi bien un exégète de la Bible qu'un lecteur des récits d'aventure d'un Marco Polo.

effectivement atteint des contrées qui sont aujourd'hui l'Amérique, mais qu'on ne pouvait pas à l'époque situer précisément sur une carte. À coup sûr aussi, certains passages « prophétiques » de la *Médée* de Sénèque.

Dans la biographie de Christophe Colomb qu'écrivit son fils Fernando et où il cherche à prouver qu'il était conscient d'avoir découvert un continent nouveau, ces vers sont cités : « Viendra un temps, dans les dernières années du monde, où l'Océan desserrera les liens des choses. Une terre immense se révélera, car un navigateur viendra, tel celui qui eut nom Tiphus et qui fut guide de Jason et découvrira un nouveau monde et Thulé⁹⁴ ne sera plus la fin des terres. » Et Fernando conclut gravement : « On considère aujourd'hui comme certain que cette prophétie se réalisa en la personne de l'amiral. »

La plupart des historiens considèrent aujourd'hui comme certain que l'amiral n'était nullement conscient d'avoir réalisé cette prophétie, mais il n'est pas impensable qu'il ait délibérément menti (c'est du moins ce que semble suggérer son fils), préférant situer les terres qu'il venait de découvrir dans un Orient plutôt que dans un Occident mythique. L'Orient évoquait pour ses patrons les Indes et leurs fabuleuses richesses. Et peut-être, aussi, en situant à l'Est plutôt qu'à l'Ouest les rivages où il venait d'aborder, cherchait-il à masquer à ses propres yeux, à la fois pieux et prudent, le caractère blasphématoire de son entreprise ? Il n'y a pas de doute, en tout cas, qu'à la manière des poètes de l'Antiquité et de leurs imitateurs chrétiens, de saint Brendan à Dante, il ait rêvé d'une île paradisiaque située à la limite de l'Océan, dans une région qui pouvait être à la fois l'Ouest ou la frange de l'Est. Christophe Colomb, découvreur d'une terre qu'il pensait être autre - l'île de Cathay⁹⁵, Ceylan où Cipango⁹⁶ -, sincèrement ou plus probablement par calcul, finit par se persuader qu'il avait mis les pieds dans le paradis perdu.

Il était dans le jardin paradisiaque d'où Adam avait été exproprié dans la *Genèse*. Il demeure étrange tout de même, qu'à ses premiers contacts avec les Amérindiens, il ne lui vint pas tout de suite à l'esprit que, si tout homme en avait été exclu, qu'alors il fût étrange que l'Eden fût ainsi peuplé. C'est que, certainement, « Les Indiens ignorent le péché. Ils vivent nus comme au jour où Dieu a créé l'homme – *Dieu ? Quel dieu ?* – ; la nature est leur dieu. C'est comme si Dieu et la nature ne faisaient qu'un. Ils le voient dans une feuille, dans une pierre, dans un coquillage... et ces îles, sont couvertes d'arbres chargés de fruits ⁹⁷ ...» Effectivement, les peuples premiers sont

⁹⁴ Chez les romains la limite septentrionale du monde, pour les Vikings c'est l'invention du Groenland, une terre verte vers 982 avant la petite glaciation de 1400, et le nom qui sera donné aux Inuits.

⁹⁵ Au 15e siècle, suite à la fermeture par les Turcs des routes caravanières vers l'Extrême-Orient et les Indes, les commerçants italiens ne peuvent plus rééditer l'exploit de Marco Polo et commercer avec la fabuleuse « Cathay » (la Chine) ou avec l'île aux épices (Ceylan, aujourd'hui Sri Lanka). Quant à Cipango, l'île aux toits d'or de Marco Polo (le Japon !), elle reste du domaine de la légende.

⁹⁶ Lors de son voyage à la cour de l'empereur de Chine, Marco Polo entendit parler d'une île mystérieuse et riche, située à l'Est, du côté où se lève le soleil. Il lui donna le nom de Cipango, d'après l'expression cantonaise *Jih pen Kwok* (*pays du soleil levant*). De *Cipango* dérive par déformation phonétique l'appellation *Japon* que nous donnons aujourd'hui à ce pays. Les Japonais eux-mêmes appellent leur pays *Nihon*, ce qui signifie « *Soleil levant* » dans leur langue.

⁹⁷ Dans le film de Ridley Scott réalisé en 1992 pour le 500e anniversaire de la découverte du Nouveau Monde, *1492 : Christophe Colomb*, dont le titre anglais, *1492 : Conquest of Paradise*, évoque plus ce qui nous

Christophe Colomb «naturaliste»

En déclarant que les Indiens sont les gens les plus généreux du monde, Colomb apporte une contribution importante au mythe du bon sauvage. Il les dit « gens à se rendre et convertir bien mieux à la Sainte Foi par amour que par force. » Dans un premier temps, propager la religion présuppose qu'on considère les Indiens comme ses égaux (devant Dieu). C'est vrai tant que dure l'illusion des espagnoles, Colomb en tête, qui consiste à croire les Indiens « sans convoitise des biens d'autrui et si généreux de ce qu'ils possèdent. » Mais s'ils ne veulent pas donner leurs richesses ? Il faudra alors les soumettre, militairement et politiquement, pour pouvoir les leur prendre par force ; autrement dit les placer, du point de vue cette fois-ci humain, dans une position d'inégalité (d'infériorité). Pour Colomb, la frontière morale fluctue : il passera de l'assimilationnisme, qui impliquait une égalité de principe, à l'idéologie esclavagiste, et donc à l'affirmation de l'infériorité des Indiens. Les préconçus religieux ne passent généralement pas l'épreuve des faits et ce qu'on a si sincèrement admiré, on va le haïre avec la même force à la première désillusion. Au cours de la seconde expédition, les religieux accompagnant Colomb commencent à convertir les Indiens ; mais il s'en faut de beaucoup que tous s'y plient et se mettent à vénérer les saintes images. « Après avoir quitté la chapelle ces hommes jetèrent les images sur le sol, les couvrirent d'un tas de terre et pissèrent dessus. » ; ce que voyant Bartholomé, le frère de Colomb, décide de les punir de façon bien chrétienne : il les fit brûler vifs en public. Finaliste, le regard de Colomb est aussi profondément « naturaliste ». Même quand il n'est pas encore question d'esclavage, le comportement de Colomb implique qu'il ne reconnaît pas aux Indiens le droit d'avoir leur propre volonté, qu'il les juge, en somme, comme des objets vivants. C'est ainsi que, dans son élan de naturaliste, il veut toujours ramener en Espagne des spécimens de tous genre : arbres, oiseaux, animaux et Indiens – sans même songer à s'enquérir de leur avis. Dans le cours de son journal de bord, Colomb ne parle des hommes qu'il voit que parce que ceux-ci font, après tout, eux aussi partie du paysage et de ses beautés qu'il admire sincèrement. Chez Colomb, l'observation attentive de la nature conduit dans trois directions différentes et par bien des aspects inconciliables du point de vue de la pensée moderne : à l'interprétation purement pragmatique et efficace, lorsqu'il s'agit d'affaires de navigations ; à l'interprétation finaliste, où les signes confirment les croyances et espoirs qu'on a, pour toute autre matière ; enfin à ce refus de l'interprétation qu'est l'admiration intransitive, la soumission absolue à la beauté, où l'on aime un arbre parce qu'il est beau, parce qu'il *est*, non parce qu'on pourrait s'en servir comme mâd d'un bateau ou parce que sa présence promet des richesses – c'est-à-dire comme paysage, paysage dans lequel il comprend l'Indien. Colomb, au fond, est déçu de n'avoir trouvé que des sauvages. Il n'aura de consolation que dans l'idée qu'ils sont propres, dit il aussi, « à ce qu'on leur fasse bâtir des villes, à ce qu'on leur enseigne à aller vêtus et à prendre nos coutumes », tout ce qui, en dernière instance, s'assimile à la civilisation, à ce qu'on savait aussi du Grand Khan, évoque encore les richesses de l'île de Cathay, Ceylan où Cipango. Pour Colomb, se persuader finalement qu'il avait mis les pieds dans le paradis perdu est aussi bien une consolation qu'une manière d'esquiver la rencontre, de manquer le moment fécond de ce qui aurait pu être, pour lui, l'invention de l'Américain, une manière, quelque part, de ne pas découvrir l'Amérique. Colomb a découvert l'Amérique (dont il manque le continent) mais non les Américains.

animistes. Mais il en est convaincu, en tous les cas il l'écrit au : « 21 octobre 1492, je crois que nous avons retrouvé le jardin d'Eden. Assurément c'est ainsi qu'était le monde au commencement des temps. Si les indigènes doivent être convertis à nos usages, alors ce sera par la persuasion et non par la force. Je crois que plus jamais personne ne reverra cette terre comme nous, pour la première fois. Nous venons en hommes de paix et d'honneur. Ces êtres ne sont pas des sauvages et nous ne le serons pas non plus. Traités les comme votre propre femme et vos propres enfants. Respectez leurs croyances. Le pillage sera puni par le fouet, le viol par l'épée ».

On peut dire qu'il ne se sera pas trompé sur tout, pas sur un mobilisme⁹⁸ de la conquête et de la découverte en tout cas, tant, en la matière, on ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve, ni toucher deux fois une substance périssable dans le même état. Levi-Strauss, lui-même pris dans les contradictions modernes de sa propre activité d'ethnologue, pensera lui-même que la simple observation porte en germe la corruption des cultures observées. « Cultures : pour qu'elles persistent dans leur diversité, il faut qu'il existe entre elles une certaine imperméabilité. » écrira-t-il.

Mais n'oublions pas ce que Colomb était venu chercher, il l'écrit sur le chemin du retour en Espagne : « au bout de sept mois, je n'ai trouvé aucune trace d'une civilisation comparable à celles décrites par Marco Polo. Pas de ville. Pas de pont. Pas de temple recouvert d'or. Le continent semble toujours m'échapper. Mais je sais qu'il est là. Mes navires ne sont pas remplis de ces épices et de cet or que j'espérais. Mais cette terre enivre mes sens et mon âme. Je ne pense qu'à une chose : retourner en ces lieux inviolés, en ce jardin d'Eden inexploré. C'est d'ici que l'on prendra un nouveau départ. » Colomb est le découvreur du Nouveau Monde, mais il n'est pas le découvreur du continent, de l'Amérique : cette terre en effet sera une fille de l'Europe régénérée par le sauvage -, laquelle donnera une espèce d'homme qu'on n'avait pas encore connue, l'Américain, l'*homme de l'Ouest*. C'est, en effet, par la présence de l'indien que se définit l'Ouest dans ce qui est la mythologie nord-américaine.

Au cœur du Western, dès l'époque des colonies, dans la tradition littéraire d'un James Fenimore Cooper, se trouve sa rencontre avec l'indien, cet « étranger total » pour qui notre « Nouveau Monde » est une terre antique et qui ne descend ni de Japheth, ni même, comme le Noir qu'on importera pour défricher les terres sauvages, de Ham. L'Indien, en d'autres termes, n'appartient pas à la descendance de Noé et la mythologie que les pionniers apporteront d'Europe ne l'englobe pas : il exige une mythologie nouvelle, pour lui seul. Colomb lui ne reconnaît que sa culture qu'il n'acculture pas dans la découverte de l'autre, autre qu'il intègre dans les schémas de sa propre culture sans qu'elle s'en trouve tant soit peu changée. Le nouvel homme est pour lui le souvenir du plus ancien, le premier homme chassé du jardin dont il est, lui aussi, un descendant. Il ne fait pas cette expérience où, quand l'Européen regarde pour la première fois un Indien en face, il devient autre chose encore : il devient un Américain. Mais peut-être, se disent ces premiers Européens à débarquer en Amérique, l'Indien n'est-il qu'une bête sauvage,

occupe, un courtisan interrompt cette tirade quelque peu sacrilège par cette autre « Mais excusez-moi cher Christobal, n'y a-t-il pas de l'or ? »

⁹⁸ Ce mot renvoie aux conceptions d'Héraclite.

sans rien d'humain⁹⁹. Pour preuve les cités qu'on ne voit pas. Elles ont disparu ou on les a fait disparaître, aussi bien on en a refoulé le souvenir. L'Indien n'est pas civilisé. On a vu combien on se trompe encore. Des expéditions parviennent les rumeurs de mœurs cannibales, de scènes de tortures atroces et de sacrifices humains. Ça causera aux premiers colons d'Amérique une angoisse qu'un Colomb ne peut pas encore imaginer.

Colomb croyait pouvoir atteindre l'Est par le Ponant, il découvrit en fait l'Ouest d'un monde jusque-là sans Ouest. Et pour cause, le mythe en interdisait en quelque sorte le passage. En cela il ne sera pas l'inventeur du western, il ignorera tout de « la conquête de l'Ouest », mais il donnera le départ d'un processus de civilisation-urbanisation dont l'ampleur et la rapidité ne lassent d'étonner. Qu'est-ce que cette histoire ? Sous les auspices mythiques de la *Genèse* et de la *Divine Comédie* de Dante, la récapitulation synthétique d'un processus qui avait demandé six millénaires en Europe, depuis le berceau du Moyen-Orient. Ce processus américain récapitulatif se précipitera tardivement dans les deux derniers siècles aux États-Unis pour donner naissance à de formidables « objets monde ». Mais ce Nouveau Monde, qu'on appellera bientôt l'Amérique, n'est pas donné comme un Paradis. Le Paradis n'existe pas, il faut construire le Paradis. Une telle histoire ne pourrait laisser intègres ses conceptions ancrées du paysage.

*Ils effaceront le sauvage*¹⁰⁰ - *Au mitan de l'histoire du processus américain de civilisation.*

Cette histoire débute il y a 400 ans, en mai 1607, dans le Nouveau Monde. Sur ces terres prétendument vierges, les Anglais tentent d'établir des colonies, la première en Virginie. Mais ils se retrouvent très vite confrontés à une culture dont ils ignorent tout. Au début du 17^e siècle, l'Espagne domine les océans, elle règne en maître sur l'Amérique du Sud, l'Amérique Centrale, et étend sa puissance vers le Nord. Le roi Jacques 1^{er} d'Angleterre est obligé de traiter avec les Espagnols pour établir ses propres colonies en Amérique du Nord. La *Virginia Company* reçoit mission du roi de coloniser le Nouveau Monde. Des vaisseaux sont partis quatre mois auparavant. Après un détour par les Caraïbes, ils naviguent vers les côtes de la Virginie. C'est Elisabeth première, surnommée « la reine vierge », qui donne son nom à cette contrée sauvage.

⁹⁹ C'est le contenu de la Controverse de Valladolid, qui opposa essentiellement le dominicain Bartolomé de Las Casas et le théologien Juan Ginés de Sepúlveda entre 1550 et 1551. La question est de savoir si l'Indien est doté d'une âme. Il réunissait théologiens, juristes et administrateurs du royaume, afin que, selon le souhait de Charles Quint, il se « traite et parle de la manière dont devaient se faire les conquêtes dans le Nouveau Monde, suspendu par lui, pour qu'elles se fassent avec justice et en sécurité de conscience. » Elle voile mal le cynisme occidental de la conquête, mais aussi réveille le souvenir de rumeurs horribles, parfois fondées, de pratiques sacrificielles et Cannibales qu'on avait découvertes lors de la première *Conquista*. De ces récits on a forgé une image négative de l'Indien qui se mit à inspirer une terreur sans nom, celle qu'apporteraient inconsciemment avec eux les premiers colons américains de la « Conquista Yankee ».

¹⁰⁰ Nous puiserons aux sources de deux documentaires : 1- *La conquête de l'Amérique – John Smith et Pocahontas* : Arte F, ZDF © Wolf Truchsess von Wetzhausen, 2009 ; 2- *Terres indiennes – Au temps du Mayflower* : Arte F © Chris Eyre, 2008 ; 3- *La fin de la Nouvelle France* : Arte F © Brian Mc Kenna, Olivier Julien, 2009

Au printemps 1607, le « *Susan constant* », et deux voiliers plus petits, atteignent une presqu'île située sur le cours inférieur du fleuve James. En quête d'un lieu idéal pour s'établir, les colons franchissent la baie de Chesapeake et remontent le fleuve sur 150 kilomètres. Le Capitaine Christopher ¹⁰¹ Newport, commandant de l'expédition, porte avec lui les consignes de ses responsables de Londres. Il a reçu l'ordre de ne les lire qu'une fois arrivé sur les nouvelles terres. Les instructions du roi et de la *Virginia Company* sont de récolter les richesses du Nouveau Monde, de trouver un passage vers l'Est et de prendre possession de ces terres pour l'Angleterre. Parmi les conseillers, il y aura le capitaine John Smith. Il est libéré, alors qu'on l'avait enchaîné pendant la traversée pour avoir fomenté une mutinerie, dans l'attente retardée de son exécution. Il commandera les militaires de Jamestown.

Aujourd'hui, on dirait de John Smith qu'il n'est pas ouvert aux autres cultures, mais, comparé à ses contemporains, il ne s'en sort pas trop mal. Agé seulement de 27 ans, c'est un solide aventurier qui possède déjà une grande expérience forgée dans toute l'Europe de l'Est. Assoiffé d'aventure, avant de se retrouver sur ces terres algonquines de la confédération de tribus indiennes Powhatans, il devient mercenaire et se bat contre les espagnoles et les Turcs. Son courage et sa témérité contribuent à façonner sa légende. Un jour, il tranche successivement la tête à trois officiers turcs qu'il affronte en duel l'un après l'autre. De famille noble, il fait figurer ces trois têtes sur son blason. Il est fait prisonnier en Hongrie et vendu comme esclave à un Tatare. John Smith finit par tuer son maître. Plus tard, il écrira qu'il fut le serviteur privé de son épouse favorite.

Après une Odyssée de plusieurs mois, il revient en Angleterre où son caractère bien trempé est repéré par la *Virginia Company*. John Smith sait bien plus de chose sur le monde et les hommes que la majorité de ses contemporains. Et il faut un homme d'une telle trempe, car ce n'est pas la première fois que les anglais tentent d'établir une colonie en Virginie. Sire Walter Raleigh avait échoué vingt ans auparavant. L'expédition s'était terminée par un désastre. L'impressionnante flotte espagnole patrouille au large des côtes. Si les Anglais choisissent de bâtir un fort en amont du fleuve James, c'est surtout pour échapper à leur emprise. Mais aussi parce que les colons avaient reçu des instructions fort détaillées de la *Virginia Company* pour choisir le site idéal. Ils devaient s'établir à l'intérieur des terres sur les rives d'un fleuve qui remonte vers le Nord-Ouest.

Les Anglais savaient que les espagnoles et les portugais contrôlaient les routes méridionales qui conduisaient aux richesses de l'Orient. Ces richesses étaient aussi un des objectifs des Anglais. Pour atteindre les Indes orientales, les Anglais ne pouvaient pas passer par le Sud. Alors ils eurent l'idée d'ouvrir une route qui passerait par le Nord-Ouest. C'est la suite de l'histoire obsessionnelle d'une conquête du Nouveau Monde menée par l'exaltation de rejoindre l'Ancien, plus vite et plus court. De même elle soutient la mission que le capitaine James Cook recevra de l'Amirauté britannique en 1776 au titre de l'Acte de 1745, étendu en 1775, promettant 20.000 livres de récompense à qui découvrirait le passage, et celle que Chateaubriand recevra de Malesherbes en 1791, homme des Lumières, d'explorer lui aussi un possible passage du Nord-

¹⁰¹ Encore un Christophe. Décidément l'histoire se répète, mais cette fois-ci ce ne sera pas une farce. Suivit du nom de Newport, un nouveau port, il signe également l'aventure coloniale d'une aura prophétique.

Ouest en utilisant les tracés fluviaux et les grands lacs. Tous échouèrent à trouver ce qui n'existait pas ; existence que, paradoxalement, le réchauffement de la planète rend possible aujourd'hui. Le passage au Nord-Ouest est depuis lors devenu mythique, il explique certainement pour une partie l'obstination pionnière des conquérants de l'Ouest.

Les colons devaient donc trouver un fleuve qui faisait un coude vers l'Ouest et ils devaient s'établir à une centaine de miles à l'intérieur des terres. Surtout pas à l'embouchure, car les espagnols, basés en Floride, pouvaient monter et anéantir la colonie. Ils pensent avoir trouvé ce lieu idéal à *Jamestown Island*, une île reliée au continent par une étroite langue de terre, donc facile à défendre. Ils construisent un fort. Le fait que l'île soit inhabitée ne leur semble pas suspect, au contraire. Ils se rendront compte trop tard de leur erreur : en été, le niveau du fleuve baisse et l'eau saumâtre transforme les terres alentours en marais. Les moustiques y pullulent et apportent la fièvre. La mort est quotidienne dans la colonie. Deux tiers des arrivants décèdent dans les premiers mois. Ceux qui survivent sont affaiblis par la faim, la diarrhée, la fièvre et démoralisés par le harcèlement des Indiens.

L'ennemi ne leur fait pas face comme il est de coutume en Europe. Au début, les Indiens se contentent d'observer les activités des hommes blancs, mais bientôt, les colons doivent se cacher derrière leurs hautes palissades. Aucun d'eux ne songe à entrer en contact avec les Indiens. La maladie affaiblie la colonie et s'aventure hors du camp est périlleux. Le désespoir s'installe. Jamestown finira par disparaître et on en perdra jusqu'à la trace. Ses restes sont restés enfouis alors que Plymouth ou alors New Amsterdam, devenue New York, sont aujourd'hui des villes de premier plan. Leur histoire a donc été prise plus au sérieux. Jamestown n'est pas devenue une ville prospère, mais, sous la terre, les archéologues découvrent aujourd'hui les vestiges d'une ville importante. Celle des débuts de l'Empire Britannique. Jamestown est la première colonie en dehors des îles Britanniques, la toute première. L'idée incongrue d'une vie libre et dévouée à la quête du bonheur, tout a commencé ici.

Ce qui se voulait une colonie durable s'avère pourtant sans avenir, il nous faut passer sur l'histoire de ce village de Virginie, fondé le 14 mai 1607, qui ne se développera pas sinon comme un des mythes fondamentaux de l'Amérique. Pour cette raison, le personnage de John Smith y est tout de même important. On se rappelle son enlèvement par les Indiens, son idylle avec Pocahontas¹⁰², une princesse indienne qui sera mariée deux fois à des anglais par amour ou par intérêt, sauvera la vie des colons. Dans une époque violente, ils signent à eux deux l'illusion qu'une coexistence pacifique entre deux cultures aux antipodes l'une de l'autre est possible. Cependant, la véritable colonisation commence plus haut sur le continent, dans une région également algonquine qu'on connaît encore aujourd'hui sous le nom indien de Massachussets, le peuple qui occupait alors les lieux. Là encore, une relation pacifique commence par s'établir avec les Amérindiens.

¹⁰² En langue algonquine ce surnom veut dire « petite dévergondée », « petite diablesse ». Jeune adolescente, intelligente, vivante et riante, elle est plutôt engageante. La liaison avec Smith est certainement un moyen d'intégration culturelle, une relation de respect plus que d'amour, mais les Indiens ne se rendaient pas compte qu'ils n'avaient pas les moyens d'une telle politique, trop simple. Le plan d'intégration par le mariage ne fonctionnera que dans un sens. C'est l'icône des virginien.

Les Pères Pèlerins, arrivés avec le *Mayflower* sur les côtes de la Baie du Massachusetts et du Cape Cod, ont été chassés d'Angleterre à cause de leur fanatisme religieux, et ils n'ont nulle part ailleurs où aller s'ils échouent à se faire une place dans le Nouveau Monde. Ils arrivent au hasard loin du point de chute qu'ils s'étaient fixé, sur une terre grandement peuplée, c'est d'ailleurs la raison dissuasive pour laquelle les explorateurs anglais avaient décidé de ne pas fonder de colonie à cet endroit. Les Indiens qui sont là vivent dans un endroit privilégié à l'extrémité d'un monde, là où voit poindre le jour. Et, ainsi que les nippons se vivent en marge Est de l'Orient (*nihon* signifie « soleil levant », le pays et son peuple – C'est aussi la répétition de la découverte par Colomb d'une Cipango sans monument), ils se font appeler les Wampanoag, le « peuple de l'aurore ». Le monde sans Ouest des Européens trouve anthropologiquement son pendant dans le monde sans Est des Wampanoag. Après s'être levé, le soleil poursuit sa course vers l'Ouest en révélant progressivement plus de 4800 kilomètres colonisés par l'homme de l'Océan Atlantique jusqu'au Pacifique.

Les Indiens ont façonné ce continent, ils ont créé des civilisations qui sont apparues et ont parfois disparues bien avant l'arrivée de ces Européens là. On a vu que la civilisation Mississippienne avait construit des structures urbaines effacées maintenant dans le paysage. Globalement, les amérindiens trouvèrent plus de profit à limiter leur sédentarisation et à vivre sur des ressources si largement dispensée par la nature, quitte pour cela à en modifier le paysage : On sait maintenant que celui de la prairie, au centre des Etats-Unis, est l'œuvre des Indiens qui mirent régulièrement le feu à ces grandes étendues pour qu'y repousse plus verte l'herbe qu'affectionnent les animaux qu'il avait pris l'habitude de chasser. La confédération des Wampanoag n'est donc qu'une infime partie de ce réseau de tribus qui couvre toute l'Amérique du Nord. Le territoire du « peuple de l'aurore » borde le littoral. Dans ses abords, au nord il y a le « peuple de la grande colline », les Massachussets. A l'ouest et à l'intérieur des terres les Nipmuc, le « peuple de l'eau douce », et enfin les Mohicans, les Pequots et les Narragansetts. Le pays algonquin est une mosaïque de peuples de chasseurs-cueilleurs sédentaires. Ils sont aussi cultivateurs, et, de fait, ils sont organisés en villages ; ils partagent une langue véhiculaire commune, se marient entre eux, font du commerce, partagent les ressources. L'interaction politique était très forte dans cette région. On s'y faisait la guerre pour préserver ses intérêts.

Avec l'arrivée des Puritains, l'histoire de la conquête de l'Amérique répète en quelque sorte l'histoire de la découverte du Nouveau Monde, à cette différence près : ce qui avait été vécu par Colomb et ses suiveurs comme la vision édénique d'un Paradis perdu recouvert, sera vécu par les Anglo-Américains comme un pays sauvage où ne pourra advenir un paradis qu'au prix de l'effort, de sa volonté et du travail. La terre, ici, ne donne pas libéralement ses fruits comme ces terres de l'âge d'or, telle qu'elles sont dépeintes dans le langage poétique des *Géorgiques* de Virgile, telle que les découvrait Colomb.

Peu après avoir débarqué pourtant, les éclaireurs tombent sur le village Wampanoag de Patuxet. En ce jour de 1618, ce qui était un village indien de plus de 2000 habitants, la maladie en a réduit la population à presque rien. A leur arrivée, les colons découvrent des villages en ruine, des champs en jachère et des ossements humains dispersés par les animaux. Pour les Pèlerins, comme pour les conquistadors avant eux, c'est la preuve que Dieu veille sur le peuple élu et fait place net. Patuxet jouit d'un

accès privilégié à l'eau douce, d'un petit port et d'une hauteur pour se défendre. Les colons installent leur unique canon sur une colline voisine et baptisent leur colonie New Plymouth. Elle voisine en effet un point reconnu quelques années auparavant par cet autre fondateur de l'Amérique, le mythique John Smith que nous évoquions plus haut, lequel avait laissé au roi Charles tout loisir de nommer ces lieux selon son bon goût.

Les pères fondateurs devaient donc très certainement en posséder les cartes. Après une alliance fragile, intéressée mais durable, avec les Indiens wampanoags, profitant des bonnes dispositions de leur Sachem, le chef Massasoit, les colons seront initiés à la plantation de l'incontournable maïs sans lequel aucune colonisation du Nouveau Monde n'aurait été possible – planter ensemble le maïs avec les indiens signifiait l'intégration mutuelle des deux cultures. Les deux communautés codifient petit à petit cette alliance. En gage d'amitié, le grand sachem indien cèdera officiellement aux Pèlerins le village de Patuxet avec toutes les terres cultivables et les terrains de chasse qui l'entourent.

À l'automne de 1621, les Pèlerins pouvaient manifester leur reconnaissance du fait de leur récolte abondante de maïs, d'orge, de haricots secs et de citrouilles. Avec leurs bienfaiteurs Wampanoags, qui avaient apporté des chevreuils pour les faire rôtir, ils préparèrent un festin pour remercier Dieu de ses bienfaits. Quand William Bradford, le chef de la jeune communauté séparatiste des colons de plymouth invente l'Action de grâce du *Thanksgiving*, il est loin d'imaginer le succès futur de cette fête emblématique. Mais c'est bien Dieu, non directement les Indiens et leur maïs, qui est remercié. Dans ces Indiens, plus ou moins consciemment, les Pères Pèlerins ne reconnaissent pas la vertu de travailler dur – vertu en revanche à laquelle le Puritain doit tout avec l'aide de Dieu. L'histoire seule peut dire maintenant que le peuple natif signait par son alliance la fin d'une culture qui n'avait pas construit de ville. Au printemps 1630, une flotte de bateaux menée par l'*Arabella* fait son apparition au Nord de Plymouth avec, à bord, un millier d'immigrants. Alors que les Pères Pèlerins fuyaient l'Europe pour établir, bon an, mal an, une cohabitation respectueuse de l'autre culture avec les indiens, les Puritains, contre eux, créaient une Nouvelle-Angleterre plus pieuse en Amérique. Contre, quelque part aussi, la fragile aura démocratique du *Mayflower Compact*, le pacte rédigé par les Pères pèlerins à leur débarquement, dans lequel on voit l'ébauche de ce qui sera la constitution des Etats-Unis. Là est toute la contradiction et la mauvaise conscience américaine.

Partis avec un prêt du roi pour établir la colonie de la baie du Massachusetts, les nouveaux émigrants puritains se sentent investis d'une mission évangélique : répandre la civilisation et la religion chrétienne, c'était une obligation morale d'agir ainsi. C'est curieux combien l'idée de civilisation se confond ici avec l'idée de ville et d'urbanisation. On retrouve la vision dantesque de la montagne du Purgatoire fichée au centre de ce qui n'apparaît pas encore aux yeux de ces Puritains comme le Paradis qu'il leur faudra bâtir, le jardin qu'il faudra créer. A bord de l'*Arabella*, quelques jour avant le débarquement, le futur gouverneur de la nouvelle colonie John Winthrop décrit une vision épique : « le Seigneur nous accordera les louanges et la gloire car nous serons comme *une cité sur la colline*. Les yeux de tous les peuples seront rivés sur nous. » Au-delà de la référence biblique évidente, peut être avait il eu l'intuition que c'était avec des villes qu'on écraserait le « peuple de la colline », en langue

algonquine le nom de la tribu Massachusetts que la colonie puritaine supplantera, et dont il sera bientôt démenti tout droit à l'existence. C'est par l'urbanisation qu'on effacerait le plus sûrement le sauvage qu'il ne sera jamais suffisant de convertir.

Etrangement, mais l'influence des premiers colons Pèlerins l'explique, signe sûrement des premières alliances salutaires contractées avec les indiens : des treize Etats que comptera l'Amérique à l'Indépendance, l'Etat du Massachusetts est le seul qui prend un nom d'origine autochtone. C'est étonnant, si l'on considère combien les puritains de la Nouvelle Angleterre venaient dans l'esprit de faire place neuve. Au cours des cinq années qui suivent, des milliers de puritains déferlent sur la baie du Massachusetts. Ils bâtissent une ville après l'autre, mettant à profit les épidémies de variole qui déciment les tribus de Nouvelle-Angleterre. Un historien Puritain, étrange pasteur, écrira, avec tout le cynisme d'un européocentrisme compliqué des convictions aveugles de sa foi : « la terre était presque purgée de ses créatures pernicieuses pour faire place à une meilleure race. » Car il est clair que nous sommes en Nouvelle-Angleterre et non plus sur la terre de la confédération Wampanoag, dans la nation algonquine, là où vivaient les indiens Massachusetts, nous ne sommes plus en terres indiennes, nous ne sommes plus chez les sauvages.

En moins d'une génération, les Wampanoags voient leurs voisins Anglais passer d'une population de 300 premiers Pèlerins faméliques (la mortalité atteindra 50% dans ses rends ramenés à un effectif de 150, encore put-elle seulement être endiguée avec l'aide salvatrice des Indiens dont on sait maintenant comment ils ont été remerciés) à 2000 colons. En deux générations, le territoire indien était asservi, les terres accaparées : au moyen d'abord de la cession de la propriété. Les Indiens ne saisiront pas assez vite cette notion, ni qu'il ne s'agissait pas là d'un jeu anodin, ils n'en maîtrisèrent simplement pas les arcanes – l'art des transactions et la *Weltanschauung* capitaliste ne s'acquièrent pas en une génération. Au moyen aussi de la guerre et de l'extermination : Des tribus natives entières sont massacrées avec ses rebelles dont l'acculturation rapide de la culture très vite mi-indiennes, mi-Anglaise, ne suffira pas aux Anglais. Cette acculturation annonce pourtant la civilisation Américaine maintenant fermement établie dans ses villes. L'acculturation est toujours biunivoque, on le sait bien, mais, la plupart du temps, elle réclame un perdant. Elle n'est positive le plus souvent que dans un seul sens. Des deux branches d'un même arbre, l'une demande le sacrifice de l'autre pour s'épanouir. C'est aussi une loi du sauvage.

Voilà un beau début pour la civilisation anglo-américaine qui commence avec une véritable purification ethnique des indiens du Sud-Est, d'abord du Sud-Est de la région des Grands Lacs. Les anglais ont pris pied sur le continent américain au 17e siècle. En 150 ans, ils ont implanté sur la côte Est treize vagues successives de colons, pour la plupart expulsés d'Angleterre, qui ont donné naissance à treize colonies dynamiques¹⁰³. Dans les

¹⁰³ Les Anglais s'implantent d'abord en Virginie en 1607, où une colonie anglaise s'établit à Jamestown. On missionne John Smith pour trouver une voie vers les Indes par le Nord-Ouest afin de contrer les espagnols qui tendent perdre leur suprématie maritime après la victoire de la marine anglaise sur l'Invincible Armada en 1588 entre l'Ecosse et l'Irlande. Mais c'est avec la fondation de Plymouth par les pères Pèlerins 1618 (*Mayflower*) et la colonisation Puritaine (*Marabella*) de 1630, lesquels implantent la Nouvelle-Angleterre sur le territoire des indiens

colonies anglaises, les colons fuient une Angleterre, soit qu'elle les persécute sur le plan politique, soit qu'elle les persécute sur le plan religieux. Ce sont des gens, très souvent, qui arrivent avec des biens, qui arrivent avec des capacités, des possibilités et une intention de s'établir parce qu'ils ont emmené tout ce qu'ils avaient et leur famille. Pour eux, pas question de rentrer après un certain nombre d'années. Bénéficiant d'un climat favorable, de ports sur l'Atlantique ouverts toute l'année aux échanges, enfin d'un apport constant d'immigrants, les treize colonies connaissent un essor économique et démographique bien supérieur à une autre colonie, française celle là. La Nouvelle-France voisine et adverse.

Pourtant arrivés un peu avant les Anglais, les ambitions françaises n'ont pas la même ampleur que celles qui animent la colonie britannique, et la colonisation ne sera pas perçue de la même manière par les indiens. A l'aube du 17^e siècle, les premiers colons français pénètrent au cœur du continent Nord-américain en remontant le Saint-Laurent, un des fleuves les plus larges du monde. Ils découvrent de gigantesques étendues de nature sauvage, un continent pratiquement vierge. Très vite, il entrent en contact avec les tribus indiennes qui vivent sur ce territoire. Ensemble, ils vont développer un fructueux commerce qui deviendra la principale activité économique de la colonie : la traite des fourrures. Les français s'installent sur les rives du Saint-Laurent et fondent en 1608 un premier comptoir permanent, Québec, en langue algonquine « l'endroit où le fleuve se rétrécit », cœur d'une nouvelle colonie baptisée Nouvelle-France, ou plus familièrement Canada, sans doute le nom indien des environs immédiats de Québec. Mais le climat canadien est une épreuve nouvelle pour les européens : les deux tiers des colons qui vont émigrer en Nouvelle-France repartiront après leur premier hiver.

Les français qui décidaient de demeurer ici devenaient différents du français de France. Ils devenaient ce que l'on a appelé tout de suite des canadiens. Un canadien, c'est un français habitué au pays, qui a décidé de rester ici. Ces canadiens sont peu nombreux, et ils comprennent très tôt qu'ils ne pourront s'établir durablement en Amérique du Nord qu'en entretenant des relations amicales avec les communautés indiennes. C'est à leur contact qu'ils vont apprendre les règles de ce nouveau continent. A l'Ouest de Montréal, les français qui vont au-delà vont vivre avec les indiens, fraternisent avec les indiens, il y a de nombreux mariages mixtes. Vous avez là un très profond métissage, une complicité totale, des alliances profondes, c'est absolument unique dans l'histoire des américaines. De ce métissage naît la figure du « coureur des bois », une spécificité française qu'on retrouvera déclinée dans la figure Américaine du « montagnard » ou du « trappeur ».

Massachusetts, qu'est amorcé l'essor de la colonisation anglo-américaine. Les treize vagues coloniales s'échelonnent sur 150 ans : 1 - Virginie (1607), 2 - Nord du Massachusetts actuel Maine, 3 - Le Massachusetts actuel avec la colonie de « New Plymouth » débarquée du *Mayflower* (1618), 4- Rhode Islande 5- Connecticut 6- le Maryland 7- Le new Hampshire et l'actuel Vermont 8- la Caroline du Nord, 9- la Caroline du Sud, 10- New York (Nouvelle-Amsterdam), 11- la colonie du New Jersey, 12- L'actuelle Pennsylvanie 13- la Géorgie. A l'aube de la Guerre d'Indépendance, cinq villes ont une grande influence : Boston pour la région de la Nouvelle-Angleterre, New York, Washington à la frontière du Maryland, du New Jersey (le fleuve Potomac sera la ligne de partage entre les états du Nord et ceux du Sud dans la Guerre de Sécession), et enfin les deux villes du Sud, Baltimore et Charleston.

Ces colons, qui ont adopté un mode de vie indien, vont partir à la découverte du continent pour en comprendre l'étendue et développer avec d'autres tribus l'activité de la traite des fourrures. Des indiens, ils ont appris la manière la plus efficace de se déplacer dans ces gigantesques étendues, le canoë. C'est en sillonnant les fleuves et les rivières qu'ils explorent l'Amérique. Ce qui est fascinant c'est que, pendant 150 ans, un petit groupe d'européens, un petit groupe de français, vont explorer cet immense continent sans y imprimer une marque de civilisation, sans y bâtir une ville. Ils ne se contentent pas de marcher là, ils vont cartographier ce territoire, ils vont le nommer, ils vont le raconter, et, aujourd'hui, il y a bien une trentaine d'Etats américains qui portent des noms d'origine indienne. Les noms d'origine indienne, ce sont les territoires qui ont été explorés par les français qui vivaient avec les indiens, qui apprenaient des indiens le nom des territoires sur lequel ils étaient¹⁰⁴, et qui ont laissé ce nom là à un territoire qui, par la suite, est devenu un Etat. 150 ans plus tard, ces explorateurs ont marqué les limites de la Nouvelle France. Pour l'essentiel, cette marque est de nature strictement territoriale. C'est une gigantesque colonie qui s'étend du Canada jusqu'à la Louisiane, soit près de la moitié du continent Nord-Américain. Un territoire immense que les français ne contrôlent que grâce à la bienveillance des tribus indiennes avec lesquelles ils ont conclu de solides alliances au nom du roi de France.

Ce qui est déterminant dans la perception des indiens face aux français, face aux canadiens, c'est le faible nombre des colons, ce qui fait qu'on ne les perçoit pas immédiatement comme une menace, des gens qui viennent en Amérique du Nord pour s'approprier les territoires. Ça, c'est la clé pour comprendre l'expansion territoriale de la Nouvelle-France et peut-être aussi, à contrario, la difficulté pour les Anglais de se faire des alliés d'indiens méfiants, très vite convaincus qu'on vient les déposséder de leur territoire. Problème, c'est un immense territoire sous-peuplé. Au milieu du 18^e Siècle, 90% des 65.000 français qui peuplent la Nouvelle-France sont établis sur les rives du Saint-Laurent, on n'y compte par ailleurs que trois villes stratégiques de faible importance, Québec d'abord, puis Montréal et enfin la ville forteresse de Louisbourg, baptisée ainsi en hommage au roi de France, qui verrouille l'entrée du fleuve. Ce sont principalement des agriculteurs. Mais au bout de 150 ans d'existence, la colonie peine encore à acquérir son autonomie, elle dépend toujours des bateaux venus de France pour un grand nombre de commodités.

La traite des fourrures rapporte de moins en moins et la rigueur des hivers limite les échanges commerciaux avec la métropole. La vallée du Saint Laurent est effectivement fermée à la navigation six mois par année. Aux yeux de la monarchie française, on peut comprendre que, dans une perspective strictement économique, une perspective de rentabilité, la Nouvelle-France avait, somme toute, très peu d'intérêt. Pour la France de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, l'intérêt de cette colonie d'Amérique, de « ces quelques arpents de neige » pour reprendre la célèbre expression de Voltaire, est avant tout de contrer les ambitions britanniques sur ce continent. Ce qui caractérise la Nouvelle-France, c'est qu'elle ne coûte pas très cher mais qu'elle ne rapporte pratiquement rien. L'intérêt de la Nouvelle-France est d'abord de bloquer l'avance anglaise et en même temps de fixer une bonne partie du dispositif de guerre

¹⁰⁴ Michigan, Ohio, Indiana, Illinois, Wisconsin, Iowa, Missouri, Nebraska, Kansas, Colorado...

anglais le plus possible en cas de conflit. Dans ce que l'on a appelé l'Amérique, la Nouvelle-France occupe un territoire autrement plus grand que la Nouvelle-Angleterre, mais il est incomparablement moins peuplé.

En 1750, alors que la population de la Nouvelle-France représente 65 000 personnes, celle des treize colonies atteint déjà un million et demi d'habitant. C'est clair qu'on est face à deux pays, deux puissances qui n'ont pas la même vision de leur politique expansionniste. Les treize colonies anglo-américaines occupaient systématiquement le territoire. C'était la politique : on occupe le territoire, on fait reculer les amérindiens et, s'il le faut, on leur fait la guerre. Le seul obstacle à l'expansion des colonies anglaises vers l'Ouest, c'est la présence de l'immense colonie française. Face à la supériorité numérique des anglais, les français et leurs alliés indiens ne tiennent que grâce à une stratégie de harcèlement qu'on a appelé la « petite guerre ». Miliciens Canadiens et Indiens opèrent de véritables raids sur des fermes ou des villages fortifiés britanniques, semant la terreur chez les colons anglais.

Mais en 1750, dans la vallée de l'Ohio, le conflit va prendre une toute autre dimension et provoquer une déflagration mondiale. La vallée de l'Ohio, c'est le lien entre la Vallée du Saint-Laurent et la Louisiane ; et les français comme les anglais prétendent occuper la vallée de l'Ohio comme étant leur territoire. La situation s'envenime. Pour s'attaquer aux forts français, l'Angleterre achemine des renforts d'Europe. Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial, gouverneur de la Nouvelle-France, sait le peu de cas que la France fait de sa colonie. Il mise sur le seul atout à sa disposition : la « petite guerre ». Il arme les Indiens, leur achetant scalpes et prisonniers. Aux côtés des miliciens canadiens, ils vont harceler l'armée anglaise plus habituée aux grandes batailles rangées d'Europe qu'à cette stratégie de guérilla et d'embuscade. Les canadiens savent que c'est la meilleure manière de combattre en Amérique du Nord : la plus efficace, la seule qui peut permettre de détruire une armée continentale. Vaudreuil, qui est né au Canada, qui connaît bien les canadiens français et les forces dont il dispose, pense que c'est certainement la meilleure stratégie face à des troupes continentales. Il se passe également la même chose aujourd'hui en Irak ou en Afghanistan : comment venir à bout d'une super puissance ? En l'obligeant à combattre dans des conditions auxquelles elle n'est pas préparée. Il reste le fait que la disproportion des forces françaises et anglaises en Amérique est telle que cela ne peut pas durer indéfiniment.

65 000 personnes ne sauraient tenir tête à un million et demi. Quelqu'un pourra dire du conflit qui mettra un terme à la Nouvelle-France sur les plaines d'Abraham en 1759 : « Il y a autant d'hommes qui attaquent Québec que la population qui habite la Nouvelle-France. » En Europe, l'année 1756 voit un bouleversement complet des alliances entre grandes puissances. L'Angleterre s'allie à la Prusse, obligeant la France à se rapprocher de l'Autriche. L'Espagne, la Pologne, la Russie et la Suède les rejoignent. Une guerre que le monde n'a encore jamais connue est sur le point d'éclater. La guerre de Sept Ans (1756-1763) est un conflit majeur du 18^e siècle souvent comparé à la Première Guerre Mondiale par le fait qu'il s'est déroulé sur de nombreux théâtres d'opérations (Europe, Amérique du Nord, Inde) et se traduit par un rééquilibrage important des puissances européennes. De là est né l'Empire Britannique, espace dominateur mondial tout au long du 19^e siècle. Le premier espace colonial français, espace dominateur mondial

tout au long des 17^e et 18^e siècles disparaîtra presque entièrement à l'issue de cette guerre. Les guerres en Amérique du Nord sont le prolongement des guerres incessantes que se livrent la France et l'Angleterre en Europe. Dès qu'il y a conflit entre Londres et Versailles, on engage le conflit en Amérique du Nord.

Louis Joseph Marquis de Montcalm, un français, et le général James Wolfe, un anglais, traversent l'Atlantique pour venir s'affronter et mourir devant les murs de Québec. Wolfe et Montcalm combattront ici pour déterminer qui de Louis XIV roi de France ou George II roi d'Angleterre règnerait sur l'Amérique du Nord. La bataille qui a conclu leur affrontement s'est déroulée le 13 septembre 1759 sur les plaines d'Abraham, aujourd'hui un vaste parc au cœur de la ville. L'assaut n'a duré que quelques minutes mais il a scellé le destin de l'ensemble du continent et entraîné une rupture décisive dans l'histoire du Canada. C'est fréquent de voir des canadiens anglais répéter au québécois « Who won on the plains of Abraham ? »¹⁰⁵, qui a gagné sur les plaines d'Abraham ? Pour les canadiens anglais, cette bataille marque la naissance du Canada moderne ; mais pour les canadiens français du 18^e siècle, elle signifie la fin brutale d'un rêve auquel ils avaient voulu croire pendant 150 ans : celui d'une vie différente au cœur d'une colonie française en Amérique du Nord, la Nouvelle-France. Pourtant, Ni Wolfe, ni la bataille des plaines ne sont directement responsables de la fin de la Nouvelle-France ou de la situation actuelle des citoyens francophones.

La réalité est toujours un peu plus complexe que la légende. Si Québec assiégée se rend aux anglais quelques jours après la bataille, ce n'est pas à cause de la défaite militaire des plaines d'Abraham qui n'avait en fait que très peu affaibli les forces françaises. Ce qui a fait capituler Québec, c'était l'absence de ravitaillement. Le plus dérisoire, c'est que quelques minutes après avoir apporté la capitulation signée en bonne et due forme, un minimum de ravitaillement arrive par mer. La flotte britannique repart en Angleterre, laissant pour garder Québec une garnison qui va subir les rigueurs de l'hiver canadien dans une ville dévastée. Au tout début du printemps 1760, le chevalier de François-Gaston de Lévis revient de Montréal à la tête de 7500 soldats français et canadiens. À la bataille de Sainte-Foy, sur les mêmes plaines d'Abraham, il remporte une éclatante victoire devant Québec, et ce sont les anglais qui se replient tout juste dans la ville assiégée. Le sort de la Nouvelle-France est encore indéfini. Ce qui va faire la différence ce sera ceux qui allaient se présenter les premiers dans le fleuve. Mais une fois de plus ce sont des renforts anglais qui se présentent devant Québec. La France a renoncé à défendre sa colonie. Vaudreuil rendra les clés de Montréal et c'est ainsi que s'achève la domination française sur le Saint-Laurent. Montréal et la Nouvelle-France capitulent le 8 septembre 1760. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Pendant trois ans, français, anglais et espagnols vont négocier le traité de paix qui mettra fin à la Guerre de sept ans.

Le conflit était mondial, son règlement le sera aussi, et le sort de la Nouvelle-France n'est qu'un enjeu de ces tractations. En Amérique du Nord, les termes du traité bouleversent

définitivement les frontières des colonies françaises, anglaises et espagnoles. Ce sont les espagnols qui occupent maintenant leurs terres en Amérique. Leur territoire remonte jusqu'au sud des Grands Lacs où leur présence restera toutefois symbolique. La France renonce à toutes ses possessions sur le continent en échange de la restitution de ses îles à sucre - la Martinique et la petite Guadeloupe, dont les exportations valent deux fois plus que toutes les fourrures de la gigantesque Nouvelle-France -, la royauté n'y voyant clairement plus les intérêts de la France. Pour l'ambassadeur et secrétaire d'État Étienne-François de Choiseul, la colonisation avait échoué.

Mais Choiseul, ambassadeur puis secrétaire d'État de Louis XV, est habile et visionnaire, il anticipe une heureuse conséquence pour les canadiens français. Il sait très bien qu'avec le retrait français de l'Amérique du Nord, les treize colonies seront invitées évidemment à rembourser les dettes de guerre contractées par l'Angleterre pour s'emparer de la vallée du Saint-Laurent et des Grands Lacs. Il est clair, aux yeux de Choiseul, que les rapports vont se détériorer avec ses colonies, c'est une victoire empoisonnée pour l'Angleterre. Choiseul ne s'est pas trompé, dix ans plus tard, la révolte des treize colonies contre leur métropole anglaise prend de l'ampleur. Et, pour éviter que la contagion révolutionnaire gagne aussi le Canada, toujours essentiellement peuplé de français, les anglais changent de politique à leur égard. La révolte des treize colonies est providentielle pour le Canada français, parce qu'elle force l'Angleterre à faire des concessions aux canadiens français par le « Quebec Act », le traité de 1774 par lequel sera permis que soient gardées : la religion catholique, la langue française, et rétabli le régime seigneurial français. Il aura pour condition que les canadiens français ne s'associent pas aux insurgés Américains. Sans révolution américaine, vraisemblablement que le Canada français aurait disparu.

Grâce à l'Acte de Québec, lorsque les treize colonies au bord de la révolution attaqueront le Canada anglais, les québécois, les canadiens français, vont repousser l'envahisseur américain aux côtés de leur conquérant anglais. Ce sera la véritable naissance du Canada moderne et l'origine de la situation si particulière de la Province de Québec. Si Québec se souvient qu'elle a été le cœur d'une immense colonie française, avant d'être une des provinces du Canada britannique, elle est aujourd'hui l'unique province francophone d'une grande nation fédérale bilingue et multiculturelle qui porte son ancien nom, le Canada. Quand un an plus tard seulement, le marquis de La Fayette – il gagne par là sa place de symbole de "héros des deux mondes", sera fait citoyen d'honneur des États-Unis d'Amérique – participera à la Guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique (1775-1783), il fera oublier cette mésalliance qui seule pouvait permettre à l'espace francophone de continuer d'exister en Amérique du Nord. Avec la fin du premier empire français, c'est aussi le sort futur des Indiens qui apparaît funeste. A ce point de l'histoire, l'Américain a assez piétiné sur sa frontière à l'Est.

Là commence seulement la conquête anglo-américaine de son espace vital. Elle repoussera la frontière occidentale de ses treize premières colonies de l'Est vers l'Ouest jusqu'à atteindre celle infranchissable de l'Océan pacifique. Il faudra cependant attendre la révolution industrielle pour voir tout le spectaculaire de ce formidable essor, et fonder sur l'Ouest une civilisation qui n'aura de cesse de faire reculer le sauvage. Cette aube nouvelle ne brillera d'un nouvel éclat que par la vitesse de son expansion que rend maintenant possible l'acquisition d'un moyen équestre

¹⁰⁵ La devise de la province est : « Je me souviens. » De quoi se souvient Québec. Québec se souvient qu'il y a 250 ans, des Anglais et des Français se sont battus pour sa possession le 13 septembre 1759 sur les plaines d'Abraham

perfectionné par la technique, le cheval vapeur. Dans le court laps de temps du 19^e siècle, on verra la véritable naissance d'une nation forgée dans la guerre et le dénie de mémoire de la culture amérindienne. On ne pourra apprécier la beauté des grands espaces sauvages qu'à ce prix, une certaine idée de la civilisation, la naissance d'une nation.

Cette conquête éclaire, à l'échelle des civilisations, donnera une forme caractéristique aux centres-villes américains : dès la fin du 18^e siècle, en effet, se met en place son plan orthogonal (*cf. la Land Ordinance Act* de 1785). La constitution des villes par blocks (îlots) permet effectivement de reconstruire un quartier indépendamment de la ville et d'anticiper une croissance galopante. On connaît également la forme de la *StripCity* qui dit assez bien une ville construite le long d'une route dans la marche furieuse vers l'Ouest. Ces deux formes urbaines expriment le fleuve torrentueux de la civilisation américaine en quête de son passage. Deux phases historiques donnèrent deux genres à l'arsenal culturel de l'Amérique : La rencontre de cet « autre radical » qu'est l'indien sauvage et la mise en perspective de son effacement dans l'acculturation sera l'apanage du *western*, un genre ancien comme l'Amérique et par conséquent avant tout littéraire (*i.e.* Fenimore Cooper). La phase historique qu'on vient de survoler est son décor. Elle prépare la deuxième : la progression de la civilisation, l'achèvement de l'effacement du sauvage, le récit de l'urbanisation de l'Ouest déjà repéré par une avant-garde de pionniers, sera l'apanage du *néo-western*, un genre essentiellement cinématographique celui-là.

Le western est aussi appelé « opéra équestre » (la racine latine de laquelle sera dérivée le mot italien *opera* signifie « œuvre »). C'est dire que l'œuvre américaine de la conquête se fera à cheval. Moyen de transport autant que force de travail d'appoint, on a trop vite oublié qu'il fut réintroduit sur le continent au moment de la *conquista* espagnole - les centaures Indiens des grandes plaines égalant rapidement en virtuosité les guerriers mongols des steppes de l'Asie centrale ; mais la maîtrise consommée de l'art équestre mongol s'enracine dans une histoire autrement plus longue que celle des Indiens d'Amérique. Le cow-boy (le cavalier), et le guerrier indien, indissociables de leurs montures, sont les deux figures, également nouvelles, emblématiques du *western* (la forme cinématographique du western est à la fois l'exploitation de ce genre d'abord littéraire au cinéma avant d'être le média privilégié du genre *néo-western*, genre dans lequel l'Indien en personne disparaît pour, dans un déplacement symbolique, signifier la sauvagerie personnifiée par les hommes de l'Ouest).

Le western, temps du cheval, signifie par là qu'il rassemble en lui une période. Elle est immédiatement antérieure à l'arrivée du train qui est la force mécanique d'un autre cheval, vapeur on l'a dit, sans laquelle la conquête de l'Ouest n'aurait pas été l'achèvement d'une œuvre de civilisation à entendre cette fois-ci comme l'accomplissement d'un processus impérial d'urbanisation (Rome vient à l'Ouest). Le néo-western est un « opéra ferroviaire » qui relate les aléas d'une civilisation urbaine qui s'attaque maintenant à sa propre sauvagerie. Au premier tiers du 19^e siècle, tout est en place pour « La conquête de l'Ouest ». Son mythe se raconte essentiellement sur les écrans de cinéma.

« L'Éternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement. / Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden, pour qu'il cultivât la terre, d'où il avait été pris. / C'est ainsi qu'il chassa Adam; et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. » (Livre III de la *Genèse*)

*La conquête de l'Ouest*¹⁰⁶ – *le Paradis n'existe pas, il faut bâtir le Paradis.*

Les fondements d'une Nouvelle-Rome. Elle se réalisera dans la quête d'une terre promise à l'Ouest.

Tite-Live, dans sa *Préface* aux premières décades de l'*Histoire romaine* annonce qu'il ne cherche ni à donner pour vrais ni à les démentir les récits relatifs à la fondation de Rome : « leur agrément doit plus à l'imagination du poète qu'au sérieux de l'information. » Il accepte pourtant l'aura du mythe dès lors qu'il illustre en partie non pas tant des faits crédibles, qui ne pourraient en l'occurrence pas être vérifiés et tellement, sous cette forme, ils sont incroyables, qu'un tempérament que des faits connus ont depuis lors amplement vérifié ; Ainsi écrit-il « s'il faut admettre qu'un peuple exalte sa naissance et se déclare d'origine divine, Rome s'est suffisamment illustrée à la guerre pour pouvoir se dire issue de Mars¹⁰⁷ ainsi que son fondateur et pour que les autres pays tolèrent cette prétention comme ils tolèrent sa domination ». Sans donner plus d'importance au mythe, l'historien latin aimerait « au contraire que l'intérêt se concentre sur le climat social et moral, sur les individus, sur les moyens civils et militaires qui ont permis et développé la puissance romaine ».

On reconnaîtrait presque là la démarche inverse d'un John Ford quand il clôt son film *L'homme qui tua Liberty Valance*, l'un de ses westerns les plus emblématiques sur lequel nous reviendrons, sur la célèbre réplique : « When the legend becomes fact, print the legend! (Quand la légende devient le réel, imprime la légende!) ». Car nous sommes dans l'Ouest ici ! En l'occurrence, au pouvoir de l'historien, est substitué celui du journaliste, décidément plus moderne. Le journaliste préférera toujours, lui, plutôt que la réalité, celle que le Romain veut extirper du mythe, imprimer la légende et alimenter ainsi un besoin impérieux de mythe. Le journaliste est en cela le produit d'une société jeune qui éprouve le besoin de se créer des mythes et légendes pour fonder la légitimité d'un système qui n'a pas encore été assez éprouvé par l'histoire, cette histoire étant en

¹⁰⁶ Nous puiserons surtout à des sources cinématographiques : *Naissance d'une nation*, 1915 © D. W. Griffith ; *L'homme qui tua Liberty Valance*, 1962 © John Ford ; *La conquête de l'Ouest*, 1962 © Henry Hathaway, John Ford et George Marshall ; *Il était une fois dans l'Ouest*, 1968 © Sergio Leone ; *Danse avec les loups*, 1991 © Kevin Costner ; mais aussi documentaires : *La guerre de sécession* : diffusé par Arte F © Ken Burns, 2008 – un gros emprunt est fait à l'ouvrage de C.G. Jung, *Les Racines de la conscience* (1971) et toujours Leslie A. Fiedler, *Le retour du peau-rouge* (1968) *Le Chinois d'Amérique* (1969) aux éditions du Seuil.

¹⁰⁷ En l'occurrence, dire de Romulus et Remus qu'ils sont issus de Mars, c'est aussi bien évoquer métaphoriquement le viole de leur mère par la soldatesque. On imagine fort bien qu'il est psychologiquement plus salubre de se croire la descendance d'un dieu que le produit de la souillure.



Cette terre porte aujourd'hui un nom, ses montagnes et ses vallées figurent sur les cartes. Mais les noms, les repères, cette terre il a fallu les conquérir, les conquérir sur la nature et sur l'homme primitif... on appelait ce pays l'Ouest. Connue seulement de quelques hommes blancs qui y avaient pénétré, des trappeurs solitaires errant... qu'on appelait montagnards.

C'était une nouvelle race d'hommes : plus indiens que les indiens eux-mêmes, sauf par le sang.



Ils ne connaissaient d'autre loi que la leur. Libres comme des nuages poussés par le vent, ils ne se fixaient nulle part, marchaient toujours. Ils ne laissaient pas de trace. Comme les indiens, leurs amis, avec lesquels ils vivaient en paix, ils se contentaient de peu de chose.

La nature sauvage et la terre hostile étaient pour eux aussi immuable que les astres, et aussi secrets, aussi implacables.



Loin derrière les montagnes, au-delà de l'étendue des plaines, ils avaient laissé les gens de l'Est...

« CETTE TERRE PORTE AUJOURD'HUI UN NOM, ON APPELAIT CE PAYS L'OUEST ... »

HOW THE WEST WAS WON

train. L'histoire de l'Ouest apparaît finalement comme le total de la vérité et de la légende. L'Ouest est totalement intégré à sa légende. Et cette légende ne nous entraîne peut-être pas aussi loin de Rome que nous pourrions le penser tout d'abord.

Nous sommes en 1840, l'Amérique porte aujourd'hui un nom, ses montagnes et ses vallées figurent sur les cartes. Mais les noms, les repères, cette terre, il a fallu les conquérir, les conquérir sur la nature et sur l'homme primitif. Il y a cinq générations, il y a à peine 125 ans,¹⁰⁸ on appelait ce pays l'Ouest. Connus seulement de quelques hommes blancs qui y avaient pénétré, des trappeurs solitaires errants, arpentant ces immensités pour y trouver des castors, qu'on appelait montagnards.

Depuis l'Indépendance, précédée de peu par la fin de la Nouvelle-France, le montagnard et le trappeur sont des produits dérivés du « coureur des bois » qu'on a déjà dit être une spécificité française, le Canadien. A cette différence près qu'il ne mène plus de « petite guerre », que l'étendue qu'il arpente ne fait plus obstacle à l'expansion anglo-américaine. Il la prépare. De cette figure de pionnier, Melville fait les louanges : « Encore que, tenu dans une certaine mesure pour un barbare, le pionnier, semble-t-il, serait à l'Amérique ce qu'Alexandre¹⁰⁹ fut à l'Asie : un capitaine à l'avant-garde de la civilisation conquérante. Quelles que soient la richesse et la puissance grandissante d'une nation, ne marche-t-elle pas docilement à ses talons ?... La marée de l'émigration – qu'elle roule comme elle voudra – ne submerge jamais le pionnier ; il garde son avance dans cette course tel le Polynésien à la crête du ressac. »

C'était une nouvelle race d'hommes : plus indiens que les indiens eux-mêmes, sauf par le sang. Ils ne connaissaient d'autre loi que la leur. Libres comme des nuages poussés par le vent, ils voyageaient par monts et par vaux, ne se fixaient nulle part, marchaient toujours. Leurs mocassins et les sabots sans fer de leurs chevaux ne laissaient pas de trace qui signe leur passage. Comme les indiens, leurs amis, avec lesquels ils vivaient en paix, ils se contentaient de peu de chose. La montagne, la forêt, la nature sauvage, la terre hostile étaient pour eux aussi immuables que les astres, et aussi secrètes, aussi implacables. Loin derrière les montagnes, au-delà de l'étendue des plaines, ils avaient laissé les gens de l'Est, des gens qui, à leur manière ne connaissaient pas le repos, étaient aussi infatigables. Pour eux, la montagne séparait les eaux. Ils ne voyaient dans une forêt que le bois de construction, dans un amas de pierre que le champ à cultiver qui entourerait une ferme. D'instinct, leurs visages se tournaient vers l'Ouest, dès Plymouth Rock et Jamestown.

Mais, tandis que pour les trappeurs la piste d'un loup ou le fond d'une crevasse était un passage suffisant, pour des familles entières impatientes de suivre la marche du soleil, il fallait des chemins plus larges. Il n'y avait pas de routes dans ces solitudes, mais uniquement des fleuves, et ils coulaient du Nord vers le Sud, ou bien s'arrêtaient dans les montagnes. Ceux qu'on pouvait remonter vers l'Ouest s'arrêtaient aux monts Allegheny. Lorsqu'un jour, une rivière jaillit de l'esprit de Dewitt Clinton. Il imagina qu'elle irait vers l'Ouest. Et comme les Américains

réalisent leurs rêves, il transforma ce rêve en réalité. Le canal de l'Erié partait de l'Hudson au dessus d'Albany pour aller jusqu'aux grands lacs. Aux gens avides de se faire une nouvelle vie sur des terres vierges, on avait là l'amorce d'une route pour y aller. La voie était ouverte. Et ils se mettraient en route.

C'est ainsi que s'ouvre « How the west was won » écrit par James R. Web et coréalisé par Henry Hataway, John Ford et George Marshall. L'histoire raconte la Conquête de l'Ouest à travers le destin d'une seule famille, Celle de Zebulon Prescott, sa femme, ses filles, Eve et Lilith, leurs jeunes garçons enfin. Le nom que porte le patriarche, celui d'un héros biblique, jusqu'aux deux filles de la famille, portant chacune le nom d'une des femmes d'Adam, Lilith la rebelle et Eve la douce, signifie leur importance. Il est également intéressant de voir comment le scénario assimile cette conquête de l'Ouest américain à la conquête de la terre promise par les Hébreux de l'Ancien Testament. Ainsi, les premiers mots de la chanson d'ouverture annoncent déjà qu'il s'agit d'un mouvement vers la « terre promise » ("I am bound for the promised land..."). Le décor est planté, il est chrétien. Mais ne pourrait-on pas dire plus justement qu'il est Européen et citer, pour s'en convaincre, cette note de Valéry de 1924 à « La crise de l'esprit » : « Partout où les noms de César, de Gaius, de Trajan et de Virgile, partout où les noms de Moïse et de saint Paul, partout où les noms d'Aristote, de Platon et d'Euclide ont eu une signification et autorité simultanées, là est l'Europe. Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne. »

Cette famille quitte donc Albany en 1840 par le canal de l'Erié pour gagner l'Ouest par les Grands Lacs et la Vallée de l'Ohio. De ce qui n'est encore l'histoire que d'un clone Européen, l'établissement de la Nouvelle-Angleterre, on entre dans l'histoire d'un monde erratique, aussi bien celle d'hommes errants que celle d'un territoire s'urbanisant dans le cours de son exploration. On entre dans l'histoire de l'Amérique.

OVERTURE: LE CREPUSCULE DU WESTERN

Dans *La conquête de l'Ouest*, James R. Web au scénario et Henry Hataway à la réalisation ont la curieuse idée de faire embarquer les volontaires pour l'aventure pionnière à bord des premiers vapeurs : pour les uns il est baptisé *L'Etoile filante*, quand les autres embarquent sur *l'Orgueil d'Utique*. Pour qui veut voir, tout ça est lourd de symboles. *L'Etoile filante* fait tout de suite image, elle signifie le sens originel du mythe. Cette origine est primitive. Le mythe est d'abord inscrit dans les astres, avant tout ici dans celui fuyant du soleil suivit dans sa course¹¹⁰, que l'Américain poursuit avec la passion faustienne qui l'anime ; celle là même qui avait déjà fait basculer la curiosité exploratrice d'un Colomb du côté de l'aventure et de l'audace, plaçant cette aventure sous le signe du péché, la

¹⁰⁸ C'est la voix off d'un film réalisé en 1962 qui parle – *La conquête de l'Ouest*. Nous sommes nous comme transposés en 1962.

¹⁰⁹ Avec Alexandre, l'Occident trouve son identité en s'enfonçant loin dans l'Est. Avec le Pionnier, l'Amérique trouve la sienne en s'avançant toujours plus vers l'Ouest. L'Amérique est cette synthèse de l'Orient et de l'Occident qu'explique en partie seulement sa situation géographique.

¹¹⁰ Comme on l'a vu au chapitre « Un monde sans Ouest dans la géographie du Déluge », cette quête de l'Ouest est certainement en partie réalisation d'une conscience géographique. Elle est toute entière dans l'étymologie du nom Europe dont la première mention connue provient d'une stèle assyrienne, du mot phénicien, *Ereb*, qui signifie le « couchant ».

tentative impie que fit l'homme pour retrouver le Paradis terrestre avec, pour viatique, cette audace, au risque d'une chute dans un terrifiant monde de liberté. Le mythe de la pénétration, de l'irruption soudaine de l'Europe dans l'Ouest est toute entier dans ce péché d'Orgueil avant d'être le produit d'une logique cosmique.

C.G. Jung montre combien les mythes sont aux racines de la conscience. Ils sont avant tout des manifestations psychiques représentant la nature de l'âme en plus d'être des représentations auxiliaires, solaires, lunaires, tirées de la météorologie, de la végétation, etc. Pour Jung, on se soucie peu, tout d'abord, d'une explication objective des choses notoires, mais on éprouve par contre une tendance irrépressible, ou plutôt son âme inconsciente éprouve une impulsion invincible à assimiler toute expérience sensible extérieure à un événement psychique. Il ne nous suffit pas de voir le soleil se lever et se coucher, cette observation extérieure doit être à la fois aussi un événement psychique, c'est-à-dire que le soleil doit représenter dans sa métamorphose le destin d'un dieu ou d'un héros qui n'habite, en définitive, nulle part ailleurs que dans l'âme de l'homme.

Tous les phénomènes « mythisés » de la nature ne sont rien moins que des allégories, les paraphrases d'un contenu conscient, représentant ces expériences objectives ; ce sont bien plutôt des expressions symboliques, la meilleure expression possible d'un contenu inconscient seulement pressenti, mais pas encore reconnu, de ce drame intérieur et inconscient de l'âme, qui devient connaissable à la conscience humaine par la voie de la projection, c'est-à-dire en se reflétant dans les phénomènes naturels. La projection est si profondément ancrée dans l'homme qu'il a fallu des millénaires de civilisation pour la séparer, et seulement jusqu'à un certain point, de l'objet extérieur... Cette manière, on le comprend, est d'abord celle de l'homme primitif. Il est d'une subjectivité si impressionnante que la toute première conjecture aurait dû être de rapporter les mythes à la vie psychique. Sa connaissance de la nature est essentiellement langage et revêtement extérieur de l'événement psychique inconscient. C'est dans la nature inconsciente de ce dernier que se trouve la raison pour laquelle on a pensé à tout plutôt qu'à l'âme pour expliquer le mythe. On a tout simplement ignoré que l'âme contient toutes les images dont les mythes sont issus et que notre inconscient est un sujet qui agit et qui pâti, dont l'homme primitif retrouve de façon analogique le drame dans tous les phénomènes naturels. « C'est dans ton cœur que se trouvent les étoiles de ta destinée », dit Seni à Wallenstein¹¹¹, ce qui devrait donner satisfaction à toute astrologie, si seulement on avait quelque connaissance de ce secret du cœur.

Ce mystère irrésolu nous fait retrouver les émotions d'Ulysse dans l'épopée de Dante, il trahit maintenant les espoirs insensés de pionniers qui poursuivent une étoile comme pour y saisir quelque chose d'une chance qui pourrait tout aussi bien leur échapper, filer. Les étoiles sont partout en Amérique, et d'abord sur le drapeau. Une étoile est une promesse étincelante incarnée dans une terre, dans les ressources même de la glèbe d'un Etat. L'Américain, dans son irrationalité première, garde quelque chose du sauvage. Mais, contrairement au sauvage, il projette une mythologie solidement installée dans sa culture en surimpression sur le fond d'un monde neuf qu'il découvre. Alors que ça n'est plus forcément le cas dans la terre habitée d'où il vient, ce monde est essentiellement dominé par les forces de la

¹¹¹ La mort de Wallenstein de Schiller.

"Ma maison dans la prairie"

Libre traduction des paroles,
pour la version française du film « La conquête de l'Ouest »,
de la chanson « Home in the Meadow » écrite à l'origine par Sammy Cahn
pour la version anglaise du film « How the west was won » -1962-
Musique adaptée par Robert Emmett Dolan de la mélodie traditionnelle du 16^e siècle "Greensleeves"

Loin, loin	Away, Away
Allons nous-en loin	Come away with me
Où l'herbe est belle, et le vent rebelle	Where the grass grows wild, where the winds blow free
Loin, loin	Away, Away
Allons nous-en loin	Come away with me
Et je te construirai une maison dans la prairie	And I'll build you a home in the meadow
Viens, viens	Come, Come
Je connais un pays	There's a wondrous land
Pour un coeur enhardi, et des bras rajeunis	For the hopeful heart, for the willing hand
Viens, viens	Come, Come
Je connais un pays	There's a wondrous land
Où je te construirai une maison dans la prairie	Where I'll build you a home in the meadow
Au loin, Au loin,	The stars, the stars
Tout là-bas vers l'Ouest	Oh how bright they'll shine
L'herbe est tendre et verte, et le vent moins froid	On a world that the Lord must have helped design
Au loin, au loin	The stars, the stars
Je ferai pour toi	Oh how bright they'll shine
Un abri pour les rêves de la vie	On that home we will build in the meadow
Viens, viens	Come, Come
Pour avoir demain	There's a wondrous land
Tout plein de joies, plein de fleurs en main	For the hopeful heart, for the willing hand
Viens, viens	Come, Come
C'est là-bas demain	There's a wondrous land
Qu'on vivra tous les rêves de la vie	Where I'll build you a home in the meadow
Le ciel, le ciel	
Sera plein d'étoiles	
Dans un monde où tout parle d'espérance	
Le ciel, le ciel	
Sera plein d'étoiles	
La vie nous offrira notre chance	
Viens, viens	
Ne t'arrête pas	
Pour nous le bonheur, aujourd'hui est là	
Viens, viens	
Tout au loin là-bas	
Où t'appellent tous les rêves de la vie	

"How the West Was Won"

Music by Alfred Newman

Lyrics by Ken Darby

Performed by The Ken Darby Singers (uncredited)

They came with Bible fist and gun
 And they fought until the job was done
 The winning of the West

(Promised land the land of plenty rich in gold
 Here came dreamers with Bible fist and gun
 Bound for land across the plains their wagons rolled
 Hell bent for leather that's how the West was won)

(Stride by stride they tamed the savage prairie land
 Nothing stopped them no wind nor rain nor sun
 Side by side these pioneers from every land
 All pulled together that's how the West was won)

And they sang of the day when they would rest their boots
 In a land where the still waters flow
 Where the dreams of a man and wife could put down roots
 And their love and the seeds of love would grow
 (And grow and grow)

(Dream by dream they built a nation from this land
 Forged in freedom for every mother's son
 Here it is the beautiful the promised land
 We won't forget them and how the West was won)

nature. C'est un monde qu'il ne connaît pas et pour lequel il devra forger de nouveaux mythes, en hybridant les siens. C'est en partie le sens de la chanson, « Home in the meadows » (« La maison dans la prairie ») qui traverse toute l'épopée du film « La conquête de l'ouest », une transposition du « Greensleeves » anglo-saxon, qu'aurait écrit Henry VIII (1491-1547) en l'honneur d'Anne Boleyn, un classique depuis plusieurs siècles. Dans cette chanson, se mêlent à la fois la forme archétypale d'un lieu accueillant le bonheur (« Et je te construirai une maison dans la prairie »), et l'anticipation confuse et angoissée de la découverte d'un lieu inconnu, certainement hostile, celle d'une nature non encore civilisée. Ces angoisses sont abandonnées aux bonnes auspices, à la bonne fortune des étoiles, et dans la chanson s'y trouvent mêlés les sentiments rassurants de l'amour, ce qu'ils suggèrent l'attraction (« Le ciel, le ciel / sera plein d'étoiles / Dans un monde où tout parle d'espérance / Le ciel, le ciel / Sera pleins d'étoiles, la vie nous offrira notre chance / Viens, viens / Ne t'arrêtes pas / Pour nous le bonheur, aujourd'hui est là / Viens, viens / Tout au loin là-bas / Où t'appellent tous les rêves de la vie »). On retrouve l'idée de la confrontation imminente et réelle avec ce canton légendaire que les Européens s'étaient longtemps contentés d'explorer en imagination seulement. Quelque chose du « Vinland perdu » qu'on a vu, la terre mythique de l'Ouest dans les sagas Vikings, qu'on retrouvait dans la Navigation de Saint Brendan, ou de ce « séjour des bienheureux près de l'Océan profond et tourbillonnant... où ne tombe jamais de neige, où ne souffle aucun vent fort, où ne tombe jamais de pluie... » de la littérature archaïque grecque. C'est particulièrement frappant dans ce passage de la chanson *Home in the meadow*: « Au loin, Au loin / Tout là-bas vers l'Ouest / L'herbe est tendre et verte, et le vent moins froid / Au loin, au loin / Je ferai¹¹² pour toi un abri pour les rêves de la vie. »

Le pionnier emporte avec lui le souvenir de paysages qu'il ne pourra pas transposer intacts à la nature exubérante qu'il va découvrir, une nature qu'il faudra d'abord rompre à ses schémas, sinon être rompu par elle. C'est plus tard seulement que seront inventés les paysages, ceux du *wildwest*, le *wilderness*, qui s'offrent pourtant directement aux yeux du pionniers à son arrivée, mais qu'il ne lui est pas encore possible de voir tant le pays apparaît d'abord affreux, horrible dirait Alain Roger. Zebulon, le nom donné au père de famille, a d'ailleurs une origine hébraïque qui signifie « venant des terres habitée¹¹³ ». C'est l'homme de l'écoumène. Zebulon Prescott amène ces « formes qui sont en lui », celles de la campagne européenne, le schème arcadien, « la maison dans la prairie » qu'il lui faudra reproduire et adapter pour que la terre qui l'accueille prenne à ses yeux l'apparence de l'aménité. Voilà en gros le sens que nous voyons dans le choix de faire embarquer cette famille à bord de l'*Etoile filante*. Mais que l'auteur du scénario ait prévu pour introduire cette scène de l'embarquement un zoom sur un *Steamboat* baptisé l'*Orgueil d'Utique*, avec en fond la perspective du Canal de l'Erié, est encore plus lourd de sens. Ce choix est celui d'un début significatif de la *Conquête de l'Ouest*. Il s'incarne dans un lieu qui porte lui aussi des noms symboliques mais est en lui-même symbolique.

Il est clairement fait référence, ici, à une autre mythologie : elle nous ramène aux traditions, à l'histoire, voire aux géographies grecques et latines que Dante remanie dans sa *Divine Comédie*.

¹¹² J'ai d'abord entendu, « je serai pour toi ». C'était une vision très forte.

¹¹³ Sur un site anglais je trouve « from a dwelling place ».

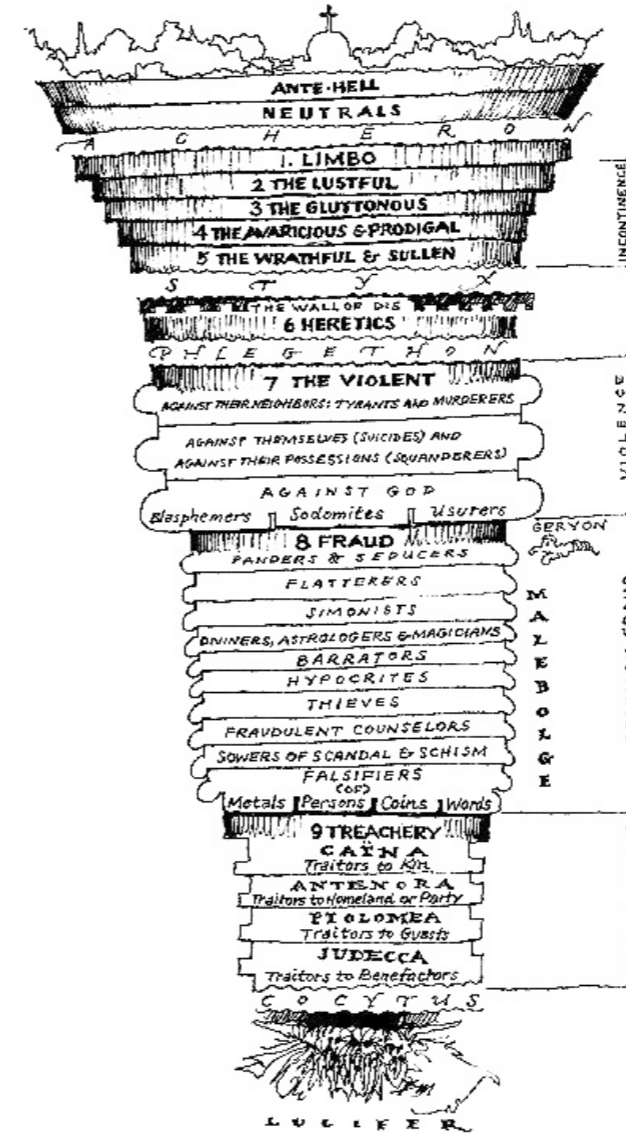
Il est clairement fait référence à son poème du *Purgatoire*. Dans ce poème, Caton d'Utique¹¹⁴ est le gardien austère du Purgatoire dont l'entrée se trouve à l'embouchure du Tibre. Nous sommes dans une Allégorie, aux marches d'une montagne symbolique qui représentent les épreuves successives que devront franchir les pionniers au cours de leur quête du bonheur, la quête d'un Paradis qu'il découvriront à bâtir, qui a déjà pour eux la forme allégorique d'une ville aux cieux : la Jérusalem Céleste est effectivement ce Paradis au sommet de la montagne du Purgatoire. Il est donc suggéré qu'il s'agit d'un paradis aux antipodes de la nature, laquelle figurerait plutôt l'Enfer. On se souvient que Virgile est l'auteur de l'Énéide, l'Odyssée, dans la tradition latine, d'un héros troyen vers le Latium, indirectement le fondateur de Rome ; celui qui fondait ses nouvelles Iliions en traçant le sillon de leur enceinte avec une charrue.

Avec ses *Géorgiques*, on sait que le poète latin préfigure le paysage¹¹⁵. Avec le mythe d'Énée, il ne peut que représenter pour Dante l'invention mythologique de l'urbanisme, un fait majeur de civilisation. L'urbanisme est aussi bien pour nous l'amorce formalisée d'un processus sans forme, l'urbanisation comme vouloir. Dans sa *Divine Comédie*, il est effectivement remarquable que ce soit en compagnie de Virgile que Dante choisisse de cheminer vers le Paradis ; de fait, dans sa géographie, la « Jérusalem Céleste » qu'on atteint en gravissant la montagne du Purgatoire. Le purgatoire de Dante est un monde de figures historiques et littéraires, il est peuplé d'invectives politiques avec Caton d'Utique, qu'il fait gardien du Purgatoire on l'a vu, il rencontre Manfred, le malheureux héritier de Frédéric II, la féroce description morale de la vallée de l'Arno (XIV), le réquisitoire d'Hugues Capet contre la monarchie française (XX). Dante a choisi le Purgatoire pour y sauver les souvenirs de cette renaissance des arts et de la poésie qui fit la gloire de l'Italie au 13^e siècle. Cette gloire ne manquera pas de resurgir dans ceux d'un esprit Américain pour la propre gloire de la nation qu'il construit. Que faire de la figure de Virgile ? Le cheminement de Dante vers la vérité, sa Béatrice, se confond dans son poème avec la civilisation comme culture, logiquement d'essence urbaine. Progresser vers Jérusalem, c'est aller à la ville. En tant qu'allégorie, dans le processus de la conquête de l'Ouest que le film va mettre en scène, la civilisation se trouve assimilée à un processus d'urbanisation sous-tendu notamment par l'idée de progrès. Dans un esprit chrétien, le progrès est certainement identifié à « l'arbre de vie », le pommier de la science, qu'on situe dans le jardin d'Éden, que l'Éternel fait garder, au livre III de la *Genèse*, par des chérubins en arme.

La conquête de l'Ouest s'assimile à la reconquête du Paradis dont on a été expulsé, mais que paradoxalement il faut construire. Ce chrétien Européen là, qu'est le pionnier pris dans son devenir Américain, ne peut se vivre qu'à l'Est d'Éden. Et situer ce Jardin à l'Ouest. Le paradis à reconquérir revient à

¹¹⁴ Caton d'Utique (Marcus Porcius Cato Uticensis), ou Caton le Jeune était un homme politique romain, né en 95 av. J.-C. et mort en 46 av. J.-C. à Utique (Tunisie actuelle). Arrière-petit-fils de Caton l'Ancien, il montra de bonne heure une âme ferme et courageuse. Amené à 14 ans au palais de Sylla et apercevant les têtes sanglantes des proscrits, il demanda un poignard, afin, dit-il, d'affranchir Rome de son tyran. En 63 av. J.-C., lors de la conjuration de Catilina, il appuya les mesures de rigueur proposées par Cicéron. Tout en se défiant de Pompée, il s'opposa de tout son pouvoir à l'ambition de Jules César, et vota en -59 contre la mesure qui donnait à ce dernier le commandement des Gaules pour cinq ans, disant aux sénateurs qu'ils se décrétaient un tyran pour l'avenir.

¹¹⁵ Lire Augustin Berque, *La pensée du paysage*, Archibooks pp. 25 et suivantes : La terre, de son propre mouvement.



conquérir l'Ouest défendu par ses chérubins (la présence sournoise de l'indien). L'Américain se situera dans un Ouest de fait toujours fuyant, comme est fuyant le soleil, avec la passion de le conquérir, de le poursuivre géographiquement en poussant toujours plus loin vers l'Ouest. Le monde sauvage de l'Ouest se civilisant, l'urbanisation y progresse sur ses talons avec les cités que le pionnier contribue à fonder, sinon à bâtir. L'Américain est une figure de l'errance industrielle tendue vers son but. Et dans ce paysage chrétien, on retrouve logiquement partout la présence subliminale de Rome¹¹⁶, de sa logique abstraite d'intégration de tout ce qui n'est pas d'elle. Peut-être cette logique devait-elle être plus vraie pour un Anglo-saxon que pour un autre Européen, d'autant qu'il associe son souvenir à l'errance dont la conquête est une forme.

On sait que, dans l'histoire médiévale, le pèlerinage à Rome tend à se substituer au Pèlerinage sur les lieux Saints de Jérusalem. Dans l'Europe du moyen âge, le grand pôle d'attraction pour les pèlerins est Rome, « seul des apôtres ». « En 727, le roi du Wessex avait d'ailleurs fondé sur son territoire une hostellerie pour les pèlerins saxons. Et le flot venu d'Angleterre grandira après l'échec des croisés devant Jérusalem. Comme c'est le cas partout en Europe. »¹¹⁷ Aller à Rome équivaut dès lors à aller à Jérusalem. Peut-être les pérégrinations vers Rome sont-elles d'ailleurs à l'origine du verbe anglais *to roam*, « courir le monde », ou bien « errer » pour qui voudrait y mettre une consonance biblique : « Tu seras errant et vagabond sur la terre » peut on lire au livre IV de la *Genèse*. Cette errance, à l'image du voyageur dans le Purgatoire de Dante, elle est initiative.

Dans la deuxième partie de la *Comédie* de Dante, les voyageurs progressent vers le haut par une pente escarpée, l'ante purgatoire, lieu d'attente où s'expie la négligence tant politique que religieuse. Ici, l'espoir renaît, la luxure, la colère, l'envie, la gourmandise ont conduit ici une humanité qui ne s'est pas endurcie dans ses fautes ; c'est le repentir qui met ici les pécheurs sur la voie du salut. Ils gravissent alors sept corniches creusées circulairement sur son flanc et qui correspondent chacune aux sept péchés capitaux. Pour le chrétien, le chemin qui conduit au Paradis est pavé d'épreuves qui ne sont pas que morale puisque c'est en marchant qu'on va vers lui. La quête d'une Béatrice devenue une allégorie, symbolique d'une vérité qui signe très certainement plus la civilisation que la nature. Il ne s'agit pas de la montagne sur laquelle on se retire en ermite, d'autant plus dans l'esprit puritain qui vente les vertus du travail, et pour lequel l'aménité de la nature ne doit pouvoir être obtenu qu'au prix de l'effort, de la transformation de l'environnement hostile en un milieu habité – autrement dit, en étendant l'écoumène, les lieux que les hommes fréquentent au quotidien (les lieux de Zébulon), et en faisant reculer l'ère (le sauvage), les lieux où ils s'aventurent plus rarement (la terre promise de l'Ouest pas encore conquis).

¹¹⁶ Avec Rémi Braque, nous pouvons dire : « L'Europe n'est pas seulement grecque, ni seulement hébraïque, ni même gréco-hébraïque. Elle est tout aussi décidément romaine... Plus radicalement, que nous sommes et pouvons être « grecs » et « juifs » que parce que nous sommes d'abord « romains »... Qu'est-ce que cette romanité sinon que le peu de chose que l'on accorde en propre à Rome, c'est peut-être tout Rome. La structure de transmission d'un contenu qui n'est pas le sien propre (essentiellement hellénistique et judaïque), voilà justement le véritable contenu (*Europe, la voie romaine pp. 40-46*). » Voilà un programme qui sied décidément bien à l'Amérique.

¹¹⁷ (1986) Daniel Boorstin, *Les découvreurs*, Bouquins – Robert Laffont, p.116.

La logique du Purgatoire de Dante s'applique parfaitement à l'histoire Américaine, au Puritain, une forme de fanatisme religieux, persécuté et exilé, qui trouva d'abord en Europe refuge dans les villes (*i.e.* la ville de Leyde aux Pays-Bas) et inventera l'Amérique. Fuyant la persécution et s'embarquant de l'Europe pour le Nouveau Monde, les puritains portent en eux la ville qu'ils voudront retrouver là-bas. Pour eux le schème est celui de la cité. Ce sera leur orgueil. Il faudra la bâtir. Dans la *Comédie*, le premier péché dont doivent se laver les pénitents, justement c'est l'Orgueil. Sur la première corniche, les âmes des orgueilleux se purifient. Leur châtement consiste à marcher les yeux à terre, les genoux à la poitrine accablés sous leur poids en rapport avec leurs péchés. Les âmes des orgueilleux paraphrasent le Pater. L'ange chante le "*Beati Pauperus Spiritu*". Et quel orgueil que l'idée de faire couler une rivière vers où l'on n'en voit point couler, nimbée d'une foi en le progrès qui a fait le 19ème siècle industriel et qui trouve son exemplification la plus pertinente dans l'art de bâtir et le génie civil.

Le canal de l'Érié, c'est un produit de cette foi Saint-simonienne en la science et les capacités de l'homme à transformer la nature. Que le paradis soit signifié par une ville qu'il faut augmenter - puisque c'est d'une ville que le pionnier part pour une destination qui n'en comporte pas encore - nous ramène tout droit sur les bords du Tibre. Rome se rappelle à nous. Comme se rappelle à nous le troyen Énée survivant de la guerre qui avait vu victorieux les Achéens dans l'Illiade d'Homère et par la suite s'embarquera pour le Latium dans l'Odyssée de Virgile. Énée n'est pas comme Ulysse qui retourne chez lui dans son île. Là où va Énée, il faudra qu'il la construise sa ville. On sait maintenant que c'est sur les bords du Tibre qu'il accoste et que c'est non loin de là qu'il fonde sa nouvelle Ilion Lavinium. De là sera fondée la ville Sabine d'Albe la Longue, ville qu'intégrera Rome après sa fondation sur le Tibre même. Romulus, le mythique fondateur de Rome, est un descendant direct de Énée par sa mère et on connaît le destin impérial de sa ville ; une ville qu'il fondera comme son illustre ancêtre au moyen du sillon que trace une charrue comme on l'a déjà vu.

Que Dante, dans son poème, choisisse Virgile comme compagnon de route pour cheminer avec lui, et retrouver sa Béatrice au sommet de la montagne Purgatoire, prend ici un sens curieux qui dénote assez bien la vision d'un Paradis urbain. Aussi bien un paradis qui n'existe pas, il faut bâtir ce Paradis. Il commence inmanquablement par l'Orgueil, l'acte fondateur dont il faudra se purifier, devant lequel il faut rester humble, s'engager donc sur la voie du Purgatoire dont Caton d'Utique est fait le gardien, en premier lieu le gardien de l'Orgueil, il « garde de l'orgueil », il garde aussi du tyran. Ce que le film ne dit pas, mais le nom d'Albany nous renseigne un peu sur le point où nous sommes de l'histoire, c'est que les travaux du canal de l'Érié, situé dans l'État de New York, commencent en 1817 dans une localité qui a justement pour nom Rome. On retrouve la géographie romaine : Albe la Longue, en l'occurrence Albany, s'étire au bord d'un grand Lac latin qui prend ici le nom Ontario, ou Érié d'où le canal tire le sien et qu'il relie à l'Hudson. Cette photo d'une nouvelle Rome, c'est l'équivalent de celle qu'on aurait prise de la « ville éternelle » à l'époque de sa fondation, c'est-à-dire aussi à terme, de la fondation d'une civilisation tout entière. Demain, commence ici. Là-bas signifiera l'augmentation de ce lieu. Aujourd'hui, la ville qu'on trouve à l'embouchure du canal de l'Érié se nomme Troy (Troie), rappelant à propos l'origine troyenne de Rome.

L'augmentation de cette Nouvelle-Rome, que représente la conquête de l'Ouest, comportera elle aussi son épisode des Sabines (dans l'Ouest viril, on compte une femme pour quarante hommes, nous dit Lilith), l'épisode des Horaces et des Curiaces (la guerre d'indépendance - « joue-nous Yankee Doodle¹¹⁸ » - ; aussi bien, décalées, les Guerres Indiennes), l'impérialisme de la guerre, la tête de Janus du combat moral intérieur et celle des guerres entreprises contre l'extérieur, mais surtout le fratricide sur lequel Rome se fonde symboliquement et objectivement : d'un sang bien réel gorgera la terre Américaine pour qu'elle accède à l'unité théorique (Rémus-la confédérée, succombe sous les coups de Romulus-l'unioniste). La confusion du mythe est troublante, le vouloir est le même : *Rome impérium* comme volonté terrestre, Jérusalem paradisiaque comme représentation céleste.

La narration reprend : « le canal était une étape vers la terre promise. Les autres étaient plus longues et plus dures. Ceux qui pouvaient, se payaient le *Steamboat* jusqu'au bout. Les autres marchaient vers l'Ohio, l'Illinois et autres vastes territoires. » La famille de Zebulon Prescott, avec une famille amie, construit deux radeaux pour descendre l'Ohio. Lilith et Eve, parce qu'elles sont deux femmes, deux possibles mères, représentent l'avenir, la descendance d'un monde en création en puissance dans leur pouvoir de procréation. Mais elles sont pétrées de contradictions. Eve, la digne fille de son père, veut une ferme, mais elle n'envisage pas le fermier (elle sait qu'il viendra de l'espace sauvage, elle rêve du beau montagnard, mais elle ne sait pas son origine), elle est la femme paysage de l'écoumène arcadien. Quant à Lilith, fidèlement au mythe, elle ne veut pas de ferme, mais des robes en soie, un attelage et un homme qui sent bon (elle sait qu'il viendra de la ville, mais elle aussi ne peut dire quelle peut être son origine). Au fond elle veut vivre à l'Est, pas à l'Ouest. Elle prophétise son retour.

En fait de retour, ce sera le retour de la ville mais dans son déplacement à l'Ouest. La ville ira à l'Ouest avec elle. C'est la femme des arts et de la culture, la femme de l'écoumène citadin. Pour les deux femmes, à cet instant, c'est l'homme qui compte, bien qu'il ne soit pas identifié, pas le lieu. Comment le lieu pourrait-il compter ? Dès lors qu'il s'agit de le construire, il pourra l'être partout. Il y a encore là quelque chose de l'expérience romaine, plus précisément du rapport romain à l'origine, et ce qui l'oppose au rapport grec à celle-ci, ressort de façon très parlante par la comparaison des deux mots clés dans lesquels il s'exprime. Deux mots qui nous intéressent dans la mesure où ils représentent chacun un positionnement différent par rapport à la nature. Ces mots sont sans doute intraduisibles, mais ils ont l'intérêt de laisser diverger leur sens avec d'autant plus de netteté qu'ils proviennent d'une même image, celle de la croissance des végétaux : là où le grec dit *physis* (de *phyein*), le latin dit *auctoritas* (de *augere* comme on l'a déjà vu, mais pour signifier cette fois un processus autrement plus original de la croissance que celle de l'empire). La *physis* grecque (« nature ») dit ce qui perdure, elle exprime la venue à l'être comme mouvement continu¹¹⁹ de déploiement à partir d'une origine et comme

¹¹⁸ Au début du film La conquête de l'Ouest, trois jeunes gens que la mort prématurée de leur mère a privés de l'étude des arts d'agrément ne connaissent que Yankee Doodle. Yankee Doodle est une chanson anglaise qui date de la Guerre de Sept ans. D'abord chanté par les troupes britanniques pour railler les colons américains (« doodle » voulant dire « idiot » ou « bouffon ») il est ensuite utilisé comme chant patriotique par les Américains. C'est actuellement l'hymne de l'État du Connecticut.

¹¹⁹ Cf. La *Physique* d'Aristote

installation dans une permanence (la racine *phy-* est celle du latin *fui*, de l'anglais *to be*). A l'inverse, l'*auctoritas* romaine (« autorité ») dit comme on l'a également vu le fait d'être l'auteur, l'initiative qui enjambe l'hiatus que l'innovation crée par rapport à l'ancien et qui garantit, ou ratifie, l'action d'un autre que soi.

C'est ce rapport à l'origine comme fondation qu'exprime le mythe de Romulus qui, justement, fonde ce qui n'existait pas encore, C'est lui aussi qu'a saisi et exprimé le génie de Virgile exploitant la légende troyenne et créant dans l'Énéide le mythe romain par excellence. Être romain, c'est faire l'expérience de l'ancien comme nouveau et comme ce qui renouvelle par sa transplantation dans un nouveau sol, transplantation qui fait de ce qui était ancien le principe de nouveaux développements. Est romain l'expérience du commencement comme (re)commencement. Hegel l'a bien vu, mais comme un trait dévalorisant : « Dès le départ, Rome fut quelque chose d'artificiel, de violent, rien d'originel.¹²⁰ » Or cette situation est très explicitement assumée. A la différence des Grecs qui revendiquent avec fierté une autochtonie d'ailleurs évidemment légendaire, les Romains rattachent leur origine à une non-autochtonie, à une fondation, à une transplantation dans un sol nouveau.

Cette expérience ne se limite pas à la Rome de l'histoire. Après d'autres expériences Européennes, on ajoute couramment l'expérience américaine, qui est « romaine » en ce qu'elle se fonde sur une transplantation et sur le désir d'instaurer un *novus ordo seclorum*¹²¹, désir qui témoigne encore de la profonde légitimité européenne des États-Unis¹²². Dans le cas de nos deux femmes d'un Adam qui les précède dans l'exploration, femme d'un Adam dont elle ne sont pas issue contrairement à la légende, mais qu'elle doivent trouver, comme elles doivent construire le paradis qu'elle ne trouve pas là où pourtant on le situerait, dans la nature. C'est qu'à leur manière elles sont bien deux femmes de l'artifice. Il y a chez elle quelque chose de Rome qui les pousse, un vouloir, et quelque chose de Jérusalem qui les attire, la représentation d'un Paradis construit.

Apparaît alors Linus Rawlings, plus indien que les indiens sauf par le sang, un trappeur qui remonte le fleuve vers la ville quand nos pionniers le descendent vers leur destinée. Eve reconnaît en lui son Adam, l'amour de sa vie, impossible en la situation puisqu'ils ne peuvent d'abord que se croiser. La famille Prescott qui s'embarque sur son radeau, se trompe de direction, s'engage dans des rapides ou il s'engloutit. Lilith sera sauvée par un arbre comme dans la légende. Alerté, Linus vient à leur secours. Lilith et Eve sont presque les dernières survivantes, avec Linus ils sont comme chutés en enfer au milieu du Paradis. La nature originelle, c'est l'Enfer du pionnier, on n'y croise des bêtes sauvages, humaines ou animales. Eve voit un signe du destin dans la disparition de son père Zebulon, celui qui venait de la terre habitée. C'est dans cet Enfer vert qu'Eve construira son rêve d'une maison dans la prairie. Il lui faudra ouvrir une clairière, ici, remonter des âges lithiques à la civilisation. Eve y fixe Linus,

¹²⁰ (1837) Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *Leçons sur la philosophie de l'Histoire*.

¹²¹ *Novus Ordo Seclorum* est l'une des deux devises qui apparaît sur le revers du Grand sceau des États-Unis d'Amérique (l'autre étant *Annuit Coeptis*, ce qui signifie plus ou moins « approuve les choses qui ont été commencées »). L'expression se traduit littéralement comme le nouvel ordre séculier (nouvel ordre pour les siècles). La phrase est souvent mal traduite par « nouvel ordre mondial » qui correspond au latin *Novus Ordo Mundi*.

¹²² Ce passage est en partie tiré du chapitre « Le peuple du départ » in Rémi Brague, *Europe, la voie romaine*, folio essais pp. 47-50.

l'homme errant, par l'alliance du mariage. Il le sait maintenant : c'est la dernière fois qu'il aura vu la bête sauvage. En fait la Guerre de Sécession qui s'annonce sera le motif d'une dernière et fatale errance en même temps que la dernière occasion de voir la bête sauvage, il s'agira en l'occurrence d'un autre genre de sauvagerie, propre, celle-là, aux sociétés humaine.

En 1850 nous abandonnons les paysages fluviaux des vallées escarpées de l'Ohio. Nous aborderons bientôt celui étendu des plaines où nous apercevrons encore des Indiens. C'est maintenant l'histoire de Lilith. Elle a voulu quitter ce qui aurait dû lui apparaître le Paradis, vert, où elle laisse sa sœur, où les deux sœurs n'ont vu que l'Enfer, paradis dont elles ne veulent pas en l'état originel. C'est peu de dire que la voie de l'Ouest était dure, pas plus aisée que celle de l'amour véritable en quête duquel sont les deux femmes d'Adam. On luttait contre les éléments, il fallait compter avec la cruauté de la nature, et les affres de la guerre qui menaçait sur la frontière mexicaine. Là-bas gronde la contestation territoriale. Tous les Américains n'étaient pas pour la guerre, certains même étaient contre comme le député de l'Illinois Abraham Lincoln. Cependant, la guerre éclata.

L'Union s'agrandit de vastes territoires, avec leurs noms aux consonances espagnoles : Rio Grande, Santa Fè, Albuquerque, El Paso, et le plus étincelant de tous, la Californie. Ce nom était celui d'une île fabuleuse, de perles et d'or, sortie d'un roman du 15^e siècle. Là, en 1848, à Sutter's Mill, un homme trouva au fond d'un fossé quelque chose qu'il ne cherchait même pas. La clameur de sa découverte se répandit sur le continent, à Boston, New York, Savannah, et traversa l'océan, jusqu'à Londres, Paris, Berlin. Mais jamais la rage de l'or ne fut plus retentissante qu'à Saint Louis, le centre le plus actif du commerce des fourrures, et seule ville de l'Ouest à rivaliser avec New York, la plus turbulente et la plus licencieuse d'Amérique. Autant dire l'univers de Lilith, dans la mythologie elle est la femme des plaisirs dissolus. Lilith personnage de la nuit, allégorie des artifices de la culture, au chant aussi attractif que l'est celui des sirènes, personnage aérien, vent du Sud, d'où proviennent les maladies – étaient-ce ces maladies qui décimaient les Indiens et qu'amenait Colomb en passagers clandestins ou celles enragées de la guerre ? D'un amant éconduit, Lilith reçoit en testament la concession d'une mine d'or. Cleve, un joueur invétéré que la convoitise attise est attiré vers Eve virtuellement devenue riche. Ils s'engagent dans un convoie pour la Californie, traversent les prairies, aveugles à la beauté d'un paysage sauvage que rempli avant tout la peur de l'Indien.

Lilith se rêve d'abord en Sabine : « on dit qu'il y a 40 hommes par femme en Californie » C'est d'abord un homme qu'il faut, n'importe lequel pourvu qu'il soit riche. Mais elle éconduit un homme, aimable mais rustre, pourtant le riche propriétaire d'un vaste Ranch, simplement parce qu'il ne voit en elle que la mère idéale de ses enfants. Lilith, mondaine et urbaine, refuse d'être réduite à sa fonction de matrice, elle veut vivre ses désirs.

Après des aventures malheureuses à travers les pays sauvages, la terreur des Indiens, elle et Cleve, le joueur au charme duquel elle succombe finalement, reculent devant le labeur que représente l'exploitation d'une mine d'or, or qu'il ne sera pas aisé d'arracher à la terre. La mine ne s'avère pas être la réponse attendue aux promesses d'argent facile. Pour eux, la mine c'est la malédiction du travail et encore celle l'espace du sauvage, en somme un pays affreux que les deux amants se refusent à transformer, trop naturel. Ils regrettent Saint-Louis, la « ville piège » que chante Berthold Brecht dans *Grandeur et décadence de la ville de*

Mahagonny, la ville qui avait été fondée pour tirer l'or des poches des orpailleurs. Comme le dit la chanson : « *tous ceux qui reviennent de là-bas et qui ont tiré l'or des rivières sont d'accord : les rivières ne lâchent pas comme ça leur trésor. Il faut travailler dur, et nous, on ne sait pas travailler. Mais on les a vus ces hommes-là, et c'est dit, l'or, ils le lâcheront ! L'or, c'est plus facile à tirer des hommes que des fleuves !* » La vénalité de Cleve déçoit, l'homme que Lilith s'était résolu à choisir l'abandonne d'abord pour finalement la retrouver plus tard sur le fleuve Sacramento. Ces deux-là sont fait l'un pour l'autre.

Elle ne peut en vouloir à cet homme pour avoir rêvé d'épouser une femme riche. N'était-ce pas son rêve à elle aussi. A ses yeux, il n'est pas une canaille. Ils sont destinés à tirer le diable par la queue. C'est le cheminement des âmes pénitentes dans le Purgatoire qui continue. Il faudra vaincre la Vénalité, la Convoitise et l'Envie. Au moment de leurs retrouvailles, Cleve, comme à son habitude est à la table de jeu. Il est irrésistiblement attiré par le chant, toujours cet air là, *Home in the meadow*, celui là même qui se retrouve à chaque étape de l'histoire de *La conquête de l'Ouest* : « Au loin, Au loin / Tout là-bas vers l'Ouest / L'herbe est tendre et verte, et le vent moins froid / Au loin, au loin / Je serai pour toi / un abri pour les rêves de la vie. » Cleve abandonne une main gagnante au poker pour aller déclarer sa flamme à la chanteuse dans la vocalité de laquelle il a reconnu Lilith. « Le ciel, le ciel / sera plein d'étoiles / dans un monde où tout parle d'espérance / Le ciel, le ciel / Sera plein d'étoiles / La vie nous offrira notre chance / Viens, viens / Ne t'arrête pas / Pour nous le bonheur aujourd'hui est là / Viens, viens / Tout au loin là-bas / Où t'appellent tous les rêves de la vie ». La promesse du bonheur, c'est dans une ville, bien entendu, qu'ils la trouveront, non pas dans la nature : « Lilith, il faut que je vous parle. Je viens d'avoir la main heureuse. J'ai abandonné une main gagnante, jamais je n'aurais cru que je pourrais faire ça pour une femme. Pourrais-tu épouser un pilier de tripot. Nous sommes sur la bonne voie¹²³. J'ai déjà 1200 dollars en poche... Tu connais San Francisco ? C'est très laid, petit et plein de puces. Et ça brûle tout le temps, mais les gens s'obstinent chaque fois à le rebâtir, à en faire une ville toujours un peu plus grande et un peu plus belle qu'avant. C'est une ville vivante et stimulante et rien ne peut arrêter son développement. Moi aussi, je construirai : une voie ferrée, une compagnie de bateaux, n'importe quoi pourvu qu'un enfant grandisse¹²⁴. On commencera avec un wagon, une barque, avec 1200 dollars. Avec la complicité du diable, je parie que ça marchera. »

Cet enfant, c'est l'Amérique.

« Une belle petite ville va naître, sur votre terre. »¹²⁵

« Ça serait beau de voir grandir cette ville »

¹²³ Le Sacramento descend effectivement vers San Francisco, il ne s'agit donc pas que d'une histoire de volonté.

¹²⁴ L'enfant est ici une métaphore de l'œuvre. Lilith est stérile dans la légende, elle ne rêve pas de ce genre d'enfant.

¹²⁵ A la fin du film de Sergio Leone (1968) *Il était une fois dans l'Ouest*, Cheyenne (le truand) s'adresse à la femme en ces termes : « Ça serait beau de voir grandir cette ville ». Cheyenne n'a rien d'un Indien, il en est un substitut, une part de la sauvagerie de l'Ouest. Quand l'Harmonica (le bon) s'adresse à la femme, c'est en ces termes : « Une belle petite ville va naître, sur votre terre. » Mais ni Cheyenne qui est blessé et va mourir, n'est de toute façon pas un homme pour la femme, ni l'Harmonica, dont le temps du personnage est mort, s'achève avec l'arrivée du train, et doit poursuivre sa route solitaire, ne feront d'enfant à la femme. Dans le western, l'enfant est une ville.

ENTR'ACTE: L'AUBE DU NEO-WESTERN

Nous sommes en 1860, toujours au Purgatoire, à mi-chemin de l'épreuve. C'est la violence maintenant qu'il faut vaincre. La jeune Amérique n'était pas seulement l'union de l'Est et de l'Ouest, mais celle aussi du Nord et du Sud. Et ces liens n'étaient plus aussi serrés. Lincoln, ancien membre du congrès devenu avocat, savait que le Sud se battrait, résolu à façonner les territoires à son image. Deux ans avant d'être élu président, il plaida pour que l'Ouest restât libre, et prévint contre les divisions, le danger des dissensions intérieures. Mais le Sud, voyant sa puissance décliner et son influence diminuer, lutta contre l'esprit d'indépendance que manifesteraient inévitablement les villes de l'Ouest. Et, lentement, il sema les graines de la guerre civile. Paradoxalement, la guerre déchire le pays mais en construira l'unité. Des millions de jeunes gens qui n'avaient jamais quitté leur ferme découvrent maintenant l'étendue d'une nation comme autant de champs de bataille. La conscience de l'unité nationale se fait comme l'ascension symbolique de la montagne Purgatoire, en marchant.

Le temps passera, les jeunes hommes partis faire la guerre deviendront des vieillards, ils marcheront sur les anciens champs de bataille avec leur famille racontant des faits d'arme qui maintenant paraissent impossible, y compris à leurs yeux. Ils avaient une notion abstraite de leur pays, mais lorsque la guerre s'est achevée, ils en ont pris toute la mesure. Ils connaissaient maintenant le paysage, ils avaient parcouru ses collines et emprunté ses routes. Ils comprendront qu'ils avaient un pays parce qu'ils pouvaient le contempler, qu'ils avaient payé pour lui le prix fort et que leurs compagnons avaient donné leur vie pour le préserver. Ce retour en arrière leur fera prendre conscience de l'existence concrète de leur pays. « N'est-il pas étrange que les batailles, les martyres, le sang et même l'assassinat puisse résumer l'expression d'une nationalité (Walt Whitman) ? » « Cette guerre, dans l'histoire américaine, est l'événement qui a façonné la nation, et ce à plus d'un titre. Sur le papier, bien sûr, les Etats-Unis sont devenu une nation à partir du moment où ils ont adopté une constitution, mais cette constitution portait en elle les germes de la guerre civile. Il a donc fallu que celle-ci ait lieu pour qu'une véritable nation émerge de l'ébauche théorique qu'avait conçue la convention de Philadelphie (Barbara Fields). »

« La guerre de sécession est l'événement déterminant de l'histoire américaine, et dans une certaine mesure du reste du monde. Si nous estimons à notre époque que le gouvernement issu de la volonté populaire est le modèle qui mène à l'émancipation de l'esprit humain, alors cette guerre civile a démontré que ce type de gouvernement avait la capacité de survivre à un courant sécessionniste et de l'anéantir. Vu sous cet angle, la guerre devient un témoignage intemporel, celui de la libération de l'esprit humain (Stephen B. Oates). » « Avant la guerre on disait, les Etats-Unis « sont ». Du point de vue grammatical, le pluriel désignait la réunion de plusieurs États indépendants. Mais, depuis la guerre, les États-Unis ne forment qu'une seule et même entité. Inconsciemment, les Américains évoquent leur pays à la troisième personne du singulier. Cette transformation résume bien le rôle qu'a joué la guerre de sécession (Shely Foote). Sam Watkins, un sudiste de la compagnie H dans l'armée du Tennessee qui vécut d'un bout à l'autre toutes les atrocités de la guerre écrira, contre tous les

principes qu'il avait défendu dans la sécession : « L'Amérique n'a ni Nord, ni Sud, ni Est, ni Ouest. Le soleil se lève au dessus des collines et se couche derrière les montagnes. La boussole ne pointe que vers le haut ou vers le bas, et a présent cette notion absurde selon laquelle il existe un Nord et un Sud a de quoi nous faire sourire. Nous ne formons qu'un tout indivisible. » Tout cela est aussi bien une vérité qu'un mythe.

Les Américains se considèrent comme un peuple supérieur dit l'historien Shely Foote. « Si nous étions aussi supérieurs que nous le prétendons, nous n'aurions pas livré cette guerre. Mais puisqu'elle a eu lieu, il a fallu que nous en fassions la plus grande guerre de tous les temps. Menés par les plus illustres généraux de l'Histoire. C'est une démarche très Américaine. »¹²⁶ Au lendemain du conflit qui déchira les Américains, la nation se réconcilie autour de la préservation du patrimoine naturel du pays que les soldats avaient découvert à marche forcée dans la guerre de Sécession. Les paysages du *wilderness*, peut être aussi parce qu'on s'apprête à achever de les détruire, deviennent un symbole de l'unité nationale. L'Américain commence à voir ce qu'il considérait encore il y a peu comme un pays affreux, c'est qu'il l'a en partie civilisé, et il le sera bientôt complètement, c'est aussi le tournant d'une histoire qui, dans sa marche civilisatrice, règle ses comptes avec le sauvage.

Mais une autre métamorphose s'opère : dans le Sud en général et dans sa littérature en particulier, on focalise peu à peu sur le problème « Noir », faisant passer au second plan la question des amérindiens, qui se règlera par ailleurs très vite dans le sang des dernières « guerres indiennes ». Si la société du Sud, qui avait été esclavagiste, est maintenant hantée par le souvenir d'avoir, dans un effort désespéré et finalement vain pour maintenir l'esclavage, envoyé ses fils au massacre, le Nord, paradoxalement le libérateur de l'esclave des noirs, ternit sa réputation dans le génocide raciste des dernières communautés indiennes. On se rappelle qu'on doit la formule « Un bon Indien est un Indien mort »¹²⁷ à Philip Henry Sheridan, certainement le général le plus célèbre dans l'Armée de l'Union. On sait aussi qu'il fut le protecteur d'un autre illustre chef de guerre, son gendre le général George Armstrong Custer, qui s'illustrera bientôt dans ces guerres indiennes. Elles seront impitoyables, radicalement exterminatrices. Custer, qu'on dit avoir sacrifié par vagues successives trois corps entiers de cavalerie à la bataille de Gettysburg, alors muté par erreur à un grade qui n'était pas le sien, il est un personnage éminemment romanesque. Pour l'image, dans le film romancé de Raoul Walsh, *La charge fantastique*, on le voit arriver à l'académie militaire de West Point, dans laquelle il vient pourtant juste d'être admis comme cadet, en costume d'apparat tel que seul pouvaient en porter les officiers les plus excentriques – il se rêve comme « le

roi des cavaliers », le Maréchal de France dans la Grande Armée et gendre de Napoléon, Joachim Murat. Toujours accoutré de tenues formidables, il gagne effectivement l'Ouest après la guerre, convaincu de son invincibilité. En 1876, à Little Big Horn, alors qu'il est à la tête de son maintenant légendaire « 7^e de cavalerie », les Sioux et la tribu Cheyenne lui prouveront qu'il avait tort. Cette figure du « cavalier » est aussi représentative d'un monde dans lequel se développe une conscience historique.

Avec les guerres indiennes, l'appropriation des territoires amérindiens, c'est la civilisation qui avance, c'est le sauvage qui recule. La limite séparative du sauvage et du civilisé a pris ici le nom de « frontière ». Elle est mobile. C'est donc une frontière qui recule. La « frontière » devient un mythe d'autant plus fort qu'on la sent avancer vers sa conclusion, qu'on voit la fin prochaine d'un monde fait de territoires où se rencontrait encore l'Indien. Dès la fin de la guerre civile, le temps de la frontière est compté. Dans la mythologie du Western, l'amalgame est vite fait entre le sauvage et la sauvagerie, celle que se découvre un monde qui veut y apporter un remède. Il sera radical. Tout doit disparaître. Ça se traduira par une réactualisation de la mythologie de l'Ouest. De la poursuite, revolver au poing, d'un « renégat », d'un homme en marge de la loi, d'un blanc tombé dans la « sauvagerie », passé du côté des « sauvages », il n'y a qu'un pas jusqu'au génocide dont elle est une traduction métaphorique : la destruction systématique de ces sauvages qui s'obstinent, sous prétexte que l'Ouest leur appartenait en premier, à rester en marge de la loi imposée par l'homme blanc et de sa conception de l'ordre public. Dans tous les cas, que l'Indien soit représenté ou non par un personnage sur l'écran de cinéma, il est présent lors du duel final : lorsque le Visage-Pâle en chapeau blanc dégainé le premier et abat le Visage-Pâle en chapeau noir, il tue symboliquement l'Indien qui se cache en chacun de nous.

L'invasion du western par des fantômes d'origine sudiste a pour conséquence la distorsion ou la disparition pure et simple du mythe qui caractérisait ce canton de la littérature américaine et de sa géographie, la rencontre de l'Indien. Elle a aussi une autre conséquence : le mythe, au lieu d'être raconté dans un monde archaïque, hors du temps, a été placé sur fond d'histoire, dans un passé proche qui disparaît. Le monde civilisé qui s'annonce est un monde de l'Histoire duquel l'individu ne participe pas. C'est un monde d'institutions qui le représentent et lui interdisent toute initiative individuelle, surtout lorsque celle-ci est contraire aux intérêts communs. L'homme de l'Ouest est le dernier à le refuser dans la mesure où ce monde n'avait pas conquis tout l'espace, n'avait pas partout gagné. Quand l'*Urbs* n'avait pas encore gagné l'Ouest.

Dans cette aube nouvelle, le fait est que l'Indien disparaît peu à peu de la geste de l'Ouest pour y être supplanté par le Noir dont on ne sait pas vraiment si on lui accordera les droits pour lesquels une nation s'est déchirée, pour lesquelles le Nord a dit se battre. Le Sud peut se vanter d'avoir gagné cette guerre là : « Il faudra attendre près d'un siècle avant que les noirs ne puissent enfin faire valoir les droits pour lesquels leurs ancêtres ont donné leur vie (Barbara Fields). » Privé de la rencontre avec l'Indien, et retourné contre la sauvagerie de la société qu'il devient urgent d'achever de civiliser, le western change de nature. Le néo-western représente cette dérive sudiste du western, il prend pour décor l'urbanisation du territoire, la question politique de son entrée dans l'Union.



au Nord le cavalier George Armstrong Custer



Errol Flynn dans la peau de George Armstrong Custer en Maréchal de France - La charge fantastique

¹²⁶ *La guerre de sécession -9- The Better Angels of Our Nature (1865)*, : diffusé par Arte F © Ken Burns, 2008

¹²⁷ Les historiens sont divisés sur la paternité de la phrase « Un bon Indien est un Indien mort », dans le texte, « The only good Indian is a dead Indian. », qui pourrait être une déformation de la remarque de Sheridan au chef Comanche Tosawi en 1869, dans le texte : « The only good Indians I ever saw were dead. ». Philip Henry Sheridan (6 mars 1831 - 5 août 1888) est un officier de carrière de l'armée américaine et général dans l'Armée de l'Union lors de la guerre de Sécession. Il faisant tomber Atlanta il fait réélire Lincoln. Sheridan poursuit ensuite sa carrière lors des guerres indiennes, où il ternit sa réputation, certains historiens l'accusant de racisme et de génocide, en raison de sa politique contre les femmes et enfants des amérindiens. Il a milité pour l'abattage systématique de millions de bisons et contre un projet de loi visant à l'interdire.

Le western n'était pas un univers de femme, le néo-western se féminise : autour d'elle s'organise une recombinaison des valeurs, le mythe original de l'Ouest se déplace : on l'a vu, au lieu d'être un lieu vers lequel l'Américain s'en va dans la métamorphose, il devient le lieu d'où il vient et qu'il ne peut plus retrouver mais seulement regretter. Avec la féminisation de l'Ouest, qui plus est influencé par la mentalité sudiste, l'Homme de l'Ouest finit par être représenté comme une sorte d'Ivanhoé en costume de cow-boy. C'est un déplacement du code de l'Ouest qui se distingue mal du code auquel obéissaient, à la même époque, les membres du Ku Klux Klan. De même que les partisans du KKK présentent ses membres comme des gens d'honneur qui doivent défendre la vertu de leurs femmes contre le cynisme et le manque de parole des yankees du Nord et la lascivité lubrique des Noirs du Sud, de même on parle du « cow-boy », plus précisément du « cavalier », comme du dernier personnage romantique qui survive sur le sol américain. On parle du cavalier comme celui qui garde vivant une conception de l'honneur mis en péril aussi bien par les infâmes renégats de la « frontière » que par les canailles qu'a corrompues la civilisation affairiste du Nord et de l'Est.

Le mythe du Cavalier prend racine dans des figures bien réelles de la guerre. Il est un des personnages des plus pittoresques de la guerre civile dans lequel l'Amérique trouvera « le » modèle du cavalier par excellence : Nathan Bedford Forrest. « Nous parlons d'un homme d'exception à plus d'un titre. Forrest était un génie militaire à l'état pur. Quelqu'un a dit que c'était un soldat né, au même titre que John Keats était un poète né. Au premier coup d'œil, il savait comment exploiter le terrain à son avantage. Il avait un sens inné de la topographie. En observant les positions ennemies, il savait exactement où frapper (Shely Foote). » Forrest était l'homme le plus remarquable de toute la guerre civile déclarera plus tard William Sherman (si Forrest est ouvertement raciste, Sherman, libéral, le plus moderne chef militaire de l'Union, il invente effectivement la guerre totale et s'en prend délibérément aux civiles, n'en finit pas moins sa carrière dans les guerres indiennes). Fils d'un forgeron illettré, Forrest a fait fortune dans la spéculation foncière, dans le commerce du coton et le trafic d'esclaves.

En 1861, il s'engage comme simple soldat puis lève son propre bataillon de cavalerie qu'il équipe à ses frais. Il finira la guerre comme lieutenant général, accomplissant une ascension fulgurante, la plus exceptionnelle de la guerre civile. C'est le commandant de cavalerie le plus redouté des deux camps. Le « magicien à cheval », comme on le surnomme, sera blessé à quatre reprises et perdra un nombre impressionnant de montures au combat. « A trente reprises ses chevaux ont été abattus et il a tué trente et un hommes au corps à corps. Ce qui lui fera dire plus tard : « au bout du compte, j'avais un cheval d'avance. » Il n'a pas son pareil pour lancer une offensive éclairée et inverser le cours d'une bataille. Il combat en improvisant dit-il, et a la faculté d'anticiper les manœuvres de l'ennemi avec une précision surprenante. « Il n'a été pris au dépourvu qu'une seule fois lors d'une bataille à Parker's Cross Road dans le Tennessee. Alors qu'il était sur le point de venir à bout de l'ennemi, il a été pris à revers par des troupes dont il était persuadé qu'elles se trouvaient à plusieurs kilomètres du champ de bataille. Ses soldats étaient désorientés et lui ont demandé quels étaient ses ordres. Il leur a répondu « formez deux groupes et chargez dans les deux sens ! », et il s'en est tiré (Shely Foote). »



Au Sud le cavalier Nathan Bedford Forrest

Au mois de juin 1864, alors qu'il tente de couper le ravitaillement de Sherman à Brices Cross roads près de Tupelo dans le Mississippi, Forrest parvient même à se surpasser. L'armée de l'Union qui vient à sa rencontre est presque trois fois supérieure à la sienne. Mais Forrest ne se laisse pas impressionner. Il a la certitude que l'infanterie nordiste, ralentie par les routes bourbeuses et la chaleur accablante arrivera bien après la cavalerie. Ce qui lui laissera le temps de la « laminer », selon ses propres termes. Tout se passe exactement comme il l'a prédit. Aucune armée ne semble en mesure de l'arrêter. Il peut s'attaquer librement aux forces de Sherman et ralentir sa progression vers Atlanta. « Forrest doit être traqué et abattu, même si cela doit entraîner la mort de 10.000 soldats et conduire à la faillite le trésor fédéral (William Sherman). »¹²⁸ Forrest s'illustre très tôt, dès la bataille de Shiloh en avril 1862.

C'est à la fin de cette bataille que John Ford décide de poser la caméra de « La conquête de l'ouest » pour s'attarder sur les personnages de son épopée : Le fils de Linus Lawrence le montagnard (l'époux d'Eve voit finalement une dernière fois la bête sauvage à Shiloh), baptisé Zeb en hommage du grand-père mort dans les rapides du fleuve Ohio, ressemble plutôt à son père qui vient de tomber au champ d'honneur. Comme son père, il n'aime pas la terre du paysan sédentaire et lui préfère l'errance. La boucherie de Shiloh est la plus colossale de la guerre civile, les Etats-Unis y perdent autant d'hommes que durant toutes les guerres qu'elle a connu jusque-là. Shiloh signifie pourtant, en hébreu, « Havre de paix ». C'est là que Nathan Bedford Forrest décide de montrer de quelle trempe il est fait. « À la fin de la bataille, la couverture de la retraite des confédérés lui est confiée. Il décide de lancer une ultime charge de cavalerie contre les poursuivants. Il est allé directement là où se trouvaient le gros des troupes Nordistes. Il s'est retrouvé entouré d'ennemis. Un uniforme gris dans une mer bleue. On criait autour de lui "Tuez le ce maudit Rebel ! Jetez le à terre !". Un soldat a réussi à lui planter le canon de son fusil dans les côtes et à appuyer sur la gâchette. Forrest a fait un saut au-dessus de sa selle sous l'impact sans cesser de donner des coups de sabre. Son cheval ruait et tournait dans tous les sens. Il a réussi à se dégager de la mêlée et il est parti au galop sous les balles des nordistes. Au passage, il a attrapé un soldat de l'Union et l'a pris en croupe pour s'en servir de bouclier. Une fois hors de portée, il l'a jeté à terre, l'a abattu, et est reparti au galop rejoindre ses hommes. Ça a été le dernier coup de feu tiré à la bataille de Shiloh (Shely Foote). »¹²⁹

C'est un personnage particulièrement implacable, en même temps pétri de contradiction, qui sert de modèle à la nouvelle geste chevaleresque de l'Ouest. En 1867, il devient le premier grand sorcier du Ku Klux Klan. Quelques temps plus tard il quitte ses fonctions, l'organisation prenant une tournure trop violente à ses yeux. Voilà les contours du Cavalier et le contexte nouveau dans lequel il évolue. Le cow-boy solitaire et le hors-la-loi entrent en littérature, forment une légende d'autant plus forte qu'ils disparaîtront plutôt vite, peu de temps après l'effacement de la « frontière » qui se profile à l'horizon du Pacifique. Drôle de paix. Certains aventuriers, souvent d'anciens militaires du Nord ou du Sud traumatisés par la tournure absurde que finit par prendre le conflit fratricide de la guerre

¹²⁸ La guerre de sécession -7- Most Hallowed Ground (1864) : diffusé par Arte F © Ken Burns, 2008

¹²⁹ La guerre de sécession -2- A Very Bloody Affair (1862) : diffusé par Arte F © Ken Burns, 2008

civile, dégoûtés de leur séjour dans une société si violente, s'empresseront de se retirer sur la « frontière ». Avec eux, s'éteint le western pour une aube nouvelle. En fait, le néo-western est le reflet fidèle de la situation nouvelle du pays.

Quelques heures seulement avant la reddition de Lee, le lieutenant Dunbar¹³⁰ est l'un d'eux. Il réchappe de justesse d'une chevauchée inconsciente le long des lignes ennemies lors de ce qu'il ne s'imagine pas pouvoir être le dernier affrontement du Nord et du Sud. À la bataille d'Appomattox Court House, il s'offre en sacrifice sur l'autel d'une guerre qui tourne à l'absurde par cet acte suicidaire. Il est gravement blessé. Il échappe de peu à l'amputation. Une fois rétabli, dégoûté de la compagnie des hommes, compatriotes si peu civilisés, il décide de se faire muter sur la « frontière ». Il se présente devant son commandant pour se faire signifier son ordre de mission.

- Cdt Fambrough** Le lisant pour lui-même, le commandant prend connaissance du rapport concernant les états de service du lieutenant.
– « Lieutenant John J. Dunbar ? »
- Lt J. J. Dunbar** – « Oui, mon commandant. »
Cdt Fambrough Railleur, il répète la réponse du Lieutenant
– « Oui, mon commandant ? »... presque pour lui-même. Il poursuit « ...Combat avec les Indiens... »
- Lt J. J. Dunbar** – « Pardon ? »
Cdt Fambrough – « Ça dit que vous serez en poste à la *frontière*. La frontière est en pays indien. J'en ai déduit que vous combattiez les Indiens. Je n'ai pas atteint ce grade en étant stupide. »
- Lt J. J. Dunbar** – « Non, commandant »
Cdt Fambrough – « Non, commandant ? » le commandant continue son jeu moqueur marquant ainsi son ascendant hiérarchique, à moins qu'il ne manifeste par là une fêlure. Il répète ostensiblement, mais à voix basse, chaque réponse du lieutenant, tout en mangeant ...trop. L'homme s'empiffre. En d'autre temps, on aurait pu dire qu'il faisait ripaille.
– « Ça dit que vous avez été décoré. »
– « Oui, mon commandant »
– « Et on vous a envoyé en poste ici ? »
– « En fait, c'est moi qui ai demandé à venir. »
– « Vraiment ? Pourquoi ? »
– « J'ai voulu voir la *frontière*. »
– « Vous voulez voir la frontière ? »
– « Oui, mon commandant – Avant qu'elle disparaisse. »
- Cdt Fambrough** Le commandant esquisse un drôle de sourire, celui d'un enfant qui prépare un coup.
– « Un garçon si intelligent..., qui vient directement à moi. »
Il se saisit avec désinvolte de papier, renverse au passage une bouteille vide, et, tout en se la dictant à voix haute sur un ton et un rythme faussement solennels, il rédige à l'aide d'une plume d'oie anachronique : – « Monsieur... le Chevalier – votre mission sera digne d'un chevalier – ...Sous les ordres du capitaine Cargill, à l'avant poste le plus reculé du royaume, Fort Sedgewick – Mon sceau personnel vous assurera sécurité sur les nombreux kilomètres de contrées sauvages et hostiles »
Il plie ridiculement le billet un nombre considérable de fois et le tend au lieutenant qui s'en saisit quelque peu décontenancé, sans toutefois se démonter.
– « Je me demandais... »
– « Oui ? »
– « Comment vais-je m'y rendre ? »
– « Pensez-vous que je l'ignore ? »
– « Non. Je ne sais pas... »

¹³⁰ On reconnaîtra Le film de Kevin Costner (1990) *Danse avec les loups*.



Le commandant l'interpelle une dernière fois, il se lève et présente un pantalon débraillé. Son état est celui représentatif d'un monde qui réduira l'individu qui l'a créé à l'impuissance des rêves.

– « Monsieur le chevalier ? Je viens de me pisser dessus... et personne n'y peut rien. »

Cdt Fambrough – « Si c'est ce que vous croyez, tenez votre langue. Je suis d'humeur généreuse, je vais donc vous répondre... Vous voyez ce paysan dehors ? Il s'appelle Timmons. Il y part cet après-midi. Vous pourrez l'accompagner si vous voulez. Il connaît le chemin, Merci. Ce sera tout. »

Le lieutenant Dunbar salue dans la forme le commandant. Lui, garde les yeux baissés, le regard dans un certain vague. Il finit par rendre mollement un salut et par adresser à Dunbar une moue d'enfant boudeur, tout cela en esquissant un geste burlesque. Dunbar, atterré, quitte sa pose et se retire. Résigné et digne. Le commandant l'interpelle une dernière fois, il se lève et présente un pantalon débraillé. Son état est celui représentatif d'un monde qui réduira l'individu qui l'a créé à l'impuissance des rêves.

Cdt Fambrough – « Monsieur le chevalier ? Je viens de me pisser dessus... et personne n'y peut rien. » Dunbar le regarde un instant, puis se retire définitivement. Alors qu'il est dehors, il entend le commandant trinquer : « À votre périple ! ». Il insiste, frappant le carreau avec son verre « À votre périple ! ». Il vide son verre d'un coup. C'est troublé que Dunbar passe son chemin.

Le commandant sort dans le couloir, interpellant l'officier de garde, il a maintenant complètement perdu l'esprit – « Je voudrais ma couronne, à présent. » – « Pardon ? » – « Je voudrais ma couronne ! » – « Je suis désolé commandant ? » Décidément en colère et toujours son verre à la main – « vous êtes sourd, idiot ? J'ai dit que je voulais ma couronne tout de suite ! » Il fulmine maintenant, complètement excédé – « tout de suite ! ». Le commandant barre la porte à l'officier de garde qui vient vers lui d'un pas décidé et inquiet, avec l'idée de s'assurer de ce qui peut bien se passer. Ce dernier tente de laisser ouverte la porte que le commandant veut maintenant fermer, lui promettant pour cela sa couronne. Le commandant referme la porte, lui interdisant définitivement l'entrée. Psychologue, l'officier de garde prend alors une voix calme, il frappe délicatement à la porte, mais ses appels restent vains. Le commandant, lui, est à la fenêtre et regarde dans la direction de Dunbar qui s'éloigne avec Timmons.

Cdt Fambrough – « Le roi est mort. » il porte son arme de service à la tempe droite – « Vive le roi. »

Une détonation retentit qui fait se retourner un instant le lieutenant Dunbar. Quoiqu'un peu interdit, il regarde de nouveau devant lui, vers l'Ouest, dans le sens de ce qui est désormais celui de l'aventure qui vient. C'est en fait le chant du signe du western, s'est aussi celui de l'aventure individuelle tout court, dont le néo-western sera le récit de l'extinction. *L'Urbs* s'avance dans l'ombre.

Nous sommes maintenant en 1868. Quand le Nord et le Sud se déchiraient, l'Est et l'Ouest étaient reliés par le *Poney Express*, une incroyable ligne postal. 80 cavaliers en selle, jour et nuit. 40 vers l'Ouest, 40 vers l'Est, entre le fleuve Missouri et le Sacramento, portaient le courrier en quelques jours, sans armes, pour chevaucher légers. Le transport d'une lettre coûtait 5 dollars. Avec courage et habileté, ils affrontaient indiens, bandits, canicules et eaux torrentielles. Entre-temps, d'autres construisaient un autre moyen de communication, le télégraphe transcontinentale. Et les indiens s'amusèrent à écouter les musiques inconnues des fils électriques. Mais il n'en fut pas ainsi à l'arrivée du train, du « Cheval d'Acier » sur sa piste de fer. Ils le sentent, on n'arrête pas la civilisation... on ne saurait, comme l'avait fait Achille, se battre contre une rivière.



– « Le roi est mort. » il porte son arme de service à la tempe droite – « Vive le roi. »

Une détonation retentit qui fait se retourner un instant le lieutenant Dunbar. Quoiqu'un peu interdit, il regarde de nouveau devant lui, vers l'Ouest, dans le sens de ce qui est désormais celui de l'aventure qui vient. C'est en fait le chant du signe du western, s'est aussi celui de l'aventure individuelle tout court, dont le néo-western sera le récit de l'extinction.

L'Urbs s'avance dans l'ombre.





LE CREPUSCULE DU WESTERN

Quand, hauts sur leurs chevaux, ils aperçoivent le train, Zeb, le fils instable de Linus Lawrence, le montagnard mort à Shiloh, est interpellé à ce sujet par Jethro, un ami de son père à la mentalité plutôt transcendentaliste

Jethro – « Ah, ce sifflet de malheur sonne le glas de tout ce monde vierge, de toute cette belle nature. » -

Zeb – « Ma mère¹³¹ pensait au contraire que chaque homme doit creuser son sillon dans la Terre, et la laisser différente de ce qu'elle était avant. »

Jethro – « c'est vous qui avez dit aux Indiens : "vos terres seront respectées." J'ai été chassé peu à peu d'un territoire après l'autre par des milliers de gens qui venaient tuer le gibier, construire des villes..., et ça ne s'arrêtera jamais. Votre traité ne sera pas respecté et je ne veux pas voir ça. Je retourne sur la montagne où il n'y a personne. Pas encore. Les indiens disent que les arbres et les rochers n'ont aucune raison de se déplacer, pourquoi j'en aurais là-bas »

Zeb – « Je ne suis pas un Indien Jethro, mais je ne suis pas non plus un rocher ni un arbre. Chacun sa nature, qu'on l'aime ou pas. La place d'un homme est avec ses semblables qu'il les aime ou non ».

Il était dit que la route du train traverserait désormais les immenses barrières naturelles, les montagnes Rocheuses et les hautes Sierras, tout aussi décourageantes. Et rien, effectivement, ne pouvait arrêter sa course titanesque, surtout pas celle entre deux compagnies rivalisant pour poser le plus grand nombre de rails avant la jonction : la *Central Pacific*, vers l'Est de Sacramento à travers les sierras, et la *Union Pacific* progressant vers l'Ouest, des plaines aux montagnes Rocheuses. Le prix de la course était la terre, immense, pour chaque kilomètre de rails posé. Un jour elles vaudraient des millions.¹³² Dix ans plus tard, l'arrivée du train aura modifié les régions traversées. Plus il avançait, plus le pays changeait d'aspect. Les troupeaux furent conduits aux trains à destination de l'Est. On éleva des clôtures, on fit des barrières. Les pistes empruntées par le bétail furent barrées. Les vachers et les fermiers s'empoignèrent dans des querelles sanglantes. C'était la loi du plus fort, faite par celui qui tirait vite et juste, excepté en présence d'un représentant de la loi. Encore fallait-il qu'il fût résolu à défendre la justice.

¹³¹ Il s'agit d'Eve Lawrence, née Prescott que nous avons vu tout à l'heure, laissée à la construction de sa ferme, dans la dense forêt où il aura fallu d'abord ouvrir une clairière.

¹³² On pense tout de suite à un autre film, Le western le plus connu de Sergio Leone, *Il était une fois dans l'Ouest*. L'arrivée du train signe la fin d'une époque emblématique au moment où elle bascule, et avec elle la fin de ses héros individualistes : le cavalier solitaire (le bon, Harmonica), le mercenaire (la brute - Frank) dont le premier veut se venger, et le voleur (le truand - Cheyenne). Une femme (Jill McBain) tient dans ce film un rôle inhabituellement central. Le western Spaghetti impose le néo-western. On n'y voit jamais un indien. L'intrigue du film tourne autour de l'énigme que représente l'acquisition d'un terrain isolé dans les solitudes, dont Jill McBain se retrouve la propriétaire en même temps qu'on l'a faite veuve. On finit par comprendre que le train va bientôt passer là et son propriétaire devenir le propriétaire d'une ville entière qui s'étendra autour de la gare qu'il s'agit de construire pour que soit officialisée la concession du terrain. Harmonica le bon, bien que vainqueur de Frank la brute, est déjà mort en tant que personnage après avoir exécuté sa vengeance. Avec la disparition émouvante et tout en retenue de Cheyenne le truand, ce sont les derniers vrais hommes de l'Ouest qui nous quittent lors du final. Harmonica s'éloigne discrètement laissant la dépouille de Cheyenne derrière lui tandis que le train arrive enfin sur la voie fraîchement terminée, tout un symbole. La dernière image reviendra donc à Claudia Cardinale apportant à boire aux ouvriers, l'Histoire de l'Ouest s'achève et l'Amérique moderne commence.

Un berger et ses brebis passent pour une scène bucolique, idyllique, mais pas aux yeux d'un éleveur. Eux se moquent bien du paysage. Pour eux les moutons étaient des destructeurs d'herbage, des mangeurs de prairies qu'ils destinaient en pâturage au bétail. Précieuse, l'herbe devient chère. La vie d'un homme valait moins que l'herbe, Et celui qui mourrait serait victime d'une guerre et non d'un crime. Dans cette « petite guerre », le représentant de la loi, le représentant symbolique de l'autorité d'une jeune Union démocratique, était isolé, seul contre tous. Mais les jours étaient comptés pour ces cavaliers trop hardis, les desperados et les bandits à cheval qui ne connaissaient d'autre loi que leurs armes ; car les citoyens brandissaient la loi, exigeant que la justice soit respectée et étaient prêts à se battre pour elle.

Toutes les nouvelles petites villes qui naissaient dans l'Ouest se voulurent aussi raffinées que cet ancien repère de voyous installé sur la Golden Gate, la ville qu'était la « porte d'or », San Francisco, devenue respectable et sophistiquée, abritait de belles maisons. Avec l'avènement du citoyen, Le temps a passé des héros de l'Ouest, bons ou mauvais, de leurs pratiques vengeresses, le lynchage, la rixe et le duel d'homme à homme. Pour le bien commun, les héros doivent aussi disparaître. Ils peuvent bien entrer dans la légende.

La conquête de l'Ouest, à mesure qu'avance la civilisation, s'apparente de plus en plus à un processus d'urbanisation dont l'ampleur et la rapidité étonne encore aujourd'hui, autant qu'étonne la cécité actuelle vis à vis d'un phénomène aussi spectaculaire qu'on nous dit être toujours étranger au champ de l'esthétique : l'urbanisation n'aurait pas encore son paysage. C'est surtout étrange aux Etats-Unis où le processus a été assez rapide et désiré pour ne pas avoir pu passer inaperçu, où l'on trouve pourtant merveilleuses les immensités à présent, où l'on réserve les environnements sauvages qu'on élève peu à peu au rend de *paysage* après les avoir longtemps craints, un paysage américain qu'on invente, le *Wilderness*, signalant ce patrimoine comme l'emblème d'une identité nationale sur laquelle est fondé son unité, sa réconciliation.

Mais, aujourd'hui, on ne voit pas les villes comme le sens commun a pu les voir, même au moment où certains intellectuels cultivés inventaient les grands parcs nationaux¹³³, au sortir de la guerre civile. On ne voit pas les promesses dont la ville était pleine à ses yeux, ce que les villes apportaient pour lui : la civilisation et le décor de ses paysages hérités d'Europe, la perspective prochaine de ménager dans l'espace sauvage un peu de place pour des aménagements conformes à la mémoire culturelle de la campagne du vieux continent. Au même moment où l'on parque les Indiens qui ne seront bientôt plus visibles que dans des réserves, on

¹³³ Au lendemain de la guerre de Sécession qui déchira les Américains, la nation se réconcilie autour de la préservation du patrimoine naturel du pays. Trois personnages jouent alors un rôle majeur : le naturaliste John Muir, l'écrivain George Perkins Marsh et le philosophe Henry Thoreau. **Chronologie** : 1872 : création du premier parc naturel mondial au Yellowstone; 1890 : création du parc national de Yosemite; 1902 : création du parc national de Crater Lake; 1906 : création du parc national de Mesa Verde; 1916 : création du parc national de Glacier; 1916 : création du parc national volcanique de Lassen; 1919 : création du parc national de Zion; 1928 : création du parc national de Bryce Canyon; 1929 : création du parc national de Grand Teton; 1941 : création du parc national de Mammoth Cave; 1947 : création du parc national des Everglades; 1968 : création du parc national de Redwood; 1994 : création du parc national de la Vallée de la mort.

Quand, hauts sur leurs chevaux, ils aperçoivent le train, Zeb, le fils instable de Linus Lawrence, le montagnard mort à Shiloh, est interpellé par Jethro, un ami de son père à la mentalité plutôt transcendentaliste



«C'EST PROMIS...»



Jethro – « Ah, ce sifflet de malheur sonne le glas de tout ce monde vierge, de toute cette belle nature. » -
Zeb – « Ma mère pensait au contraire que chaque homme doit creuser son sillon dans la Terre, et la laisser différente de ce qu'elle était avant. »
Jethro – « c'est vous qui avez dit aux indiens : «vos terres seront respectées.» J'ai été chassé peu à peu d'un territoire après l'autre par des milliers de gens qui venaient tuer le gibier, construire des villes et ça ne s'arrêtera jamais.



HOW THE WEST WAS WON

Jethro – Votre traité ne sera pas respecté et je ne veux pas voir ça. Je re tourne sur la montagne où il n'y a personne. Pas encore. Les indiens disent que les arbres et les rochers n'ont aucune raison de se déplacer, pourquoi là bas j'en aurais »
Zeb – « Je ne suis pas un indien Jethro, mais je ne suis pas non plus un rocher ni un arbre. Chacun sa nature, qu'on l'aime ou pas. La place d'un homme est avec ses semblables qu'il les aime ou non ».



ALORS QUE LES TRAVAUX DU TRAIN EN SONT RENDUS AUX PORTES DE LA VILLE, FRANK ARRIVE A CHEVAL



ATTENDU PAR L'HARMONICA

UN MONDE S'EN VA -

La globalisation semble signifier un alignement des civilisations sur un modèle consumériste qui finit de structurer l'ensemble des valeurs du monde contemporain. La conversion à ce modèle économique, dont la nature des derniers conflits armés indique les dernières mais opiniâtres résistances, impliquerait donc l'adhésion à une certaine vision du monde. D'un côté on jugera ce phénomène « *ethnocidaire* », de l'autre on en appréciera les effets partiellement émancipateurs. Le consumérisme prospère en effet sur un fond de pensée libérale et d'idéal démocratique propice à libérer les peuples des oppressions séculaires. La globalisation semble donc tout à la fois fragiliser les cultures anthropologiques et promettre de nouvelles synthèses, intensifier les phénomènes de déplacement et ouvrir sur de nouvelles *Terrae Incognitae*, précipiter la fin d'un monde tout en annonçant le suivant. Non seulement l'échangisme est révolutionnaire mais il montre une capacité d'adaptation insoupçonnée apte à toutes les mutations spontanées qui assureront sa pérennisation, ce à quoi Gilles Deleuze et Félix Guattari ont conclu dans leur ouvrage fleuve *Capitalisme et schizophrénie*. Ce phénomène est un marqueur significatif de la Modernité. Un dialogue du film de 1969 de Sergio Leone, *Il était une fois dans l'ouest* décrit bien l'ambiance d'un monde crépusculaire dont les deux protagonistes seraient les derniers représentants d'une race bientôt éteinte, alors que le train arrive dans la ville et avec lui l'avènement d'un monde pionnier plié à la logique marchande.



DONT ILS SONT LES DERNIERS REPRESENTANTS: L'UN MOURRA AVEC LUI, L'AUTRE DANS SA MORT FATALE ANNONCE CE QUI SUIVRA

16

III - Mes Racines conceptuelles du déplacement généralisé



Frank : Morton m'a dit un jour que je ne serai jamais comme lui. Maintenant, je sais pourquoi : moi ça m'ennuie de te savoir vivant. Lui t'aurait ignoré.

Harmonica : En somme, tu viens de découvrir que tu n'es pas un homme d'affaires.



Frank : Un homme, c'est tout.



Harmonica : C'est une race très ancienne.

« ...l'échelle universelle qui est la référence originelle de la marchandise, référence que son mouvement pratique, rassemblant la Terre comme marché mondial, a vérifié. »

Guy Debord à la thèse 39 de la « société du spectacle »



Mais d'autres Morton viendront, qui essaieront de l'éteindre.



Frank : l'avenir ne nous intéresse plus... rien ne peut plus nous intéresser, ni la terre, ni la fortune, ni la femme... Je suis venu te voir car je sais maintenant que tu vas me dire ce



Harmonica : Alors juste avant de mourir



Frank : Oui, je sais



Un film de SERGIO LEONE
CLAUDIA CARDINALE
HENRY FONDA - JASON ROBARDS
CHARLES BRONSON
IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST
GABRIELE FERZETTI - WOODY STRODE



Un film de SERGIO LEONE
CLAUDIA CARDINALE
HENRY FONDA - JASON ROBARDS
CHARLES BRONSON
IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST
GABRIELE FERZETTI - WOODY STRODE



Dans le western de Sergio Leone (1968), *Il était une fois dans l'Ouest*. L'arrivée du train signe la fin d'une époque emblématique au moment où elle bascule, et avec elle la fin de ses héros individualistes : le cavalier solitaire (le bon, Harmonica), le mercenaire (la brute - Frank) duquel le premier veut se venger, et le voleur (le truand - Cheyenne). Une femme (Jill McBain) tient dans ce film un rôle inhabituellement central. Le western spaghetti impose le genre néo-western. On n'y voit jamais un indien. Il y a une exception dans ce film, quand des Indiens très peu fiers descendent du train, on peut entendre : « Les guerriers Peau-Rouge, vous n'êtes pas très réveillés ». L'intrigue du film tourne autour de l'énigme que représente l'acquisition d'un terrain isolé dans les solitudes, dont Jill McBain se retrouve la propriétaire en même temps qu'on l'a faite veuve. On finit par comprendre que le train va bientôt passer là et son propriétaire devenir le propriétaire d'une ville entière qui s'étendra autour de la gare qu'il s'agit de construire pour que soit officialisée la concession du terrain. Harmonica le bon, bien que vainqueur de Frank la brute, est déjà mort en tant que personnage après avoir exécuté sa vengeance. Avec la disparition émouvante et tout en retenue de Cheyenne le truand, ce sont les derniers vrais hommes de l'Ouest qui nous quittent lors du final. Harmonica s'éloigne discrètement laissant la dépouille de Cheyenne derrière lui tandis que le train arrive enfin sur la voie fraîchement terminée, tout un symbole. La dernière image reviendra donc à Claudia Cardinale apportant à boire aux ouvriers, l'Histoire de l'Ouest s'achève et l'Amérique moderne commence.

réserve pourtant les paysages sauvages dans des parcs. Peut être les américains ont-ils l'intuition que ces paysages, les villes sont en train de les tuer.

Le néo-western est le tout de cet entracte, une époque charnière où la civilisation a à moitié gagnée et s'imposera inéluctablement, où l'urbanisation a commencé d'avancer : le devenir de l'Ouest passe un point au-delà duquel il n'y aura plus de retour. Cette vision d'époque, c'est celle qu'exprime un personnage féminin de l'un des plus emblématiques films de John Ford, formulant dans un langage d'une beauté simple les bienfaits qu'apporte la civilisation : « Regarde ! C'était sauvage autrefois, aujourd'hui c'est un jardin. » Devons nous nous étonner si ce jardin est découvert depuis les fenêtres d'un train. Il y a encore quelque résonance biblique dans une telle réflexion, mais on sent que ces beautés doivent beaucoup à une loi des milieux : « les sociétés aménagent leur environnement en fonction de l'interprétation qu'elles en font ».

À l'homme de l'Est qu'elle a épousé, qui lui a apporté la culture, lui a appris à lire, et qui lui avait un jour demandé si elle avait jamais vu une vraie rose, elle avait répondu aussi simplement en 1875 : « Non, mais j'en verrai peut-être bientôt... S'il font un barrage sur la rivière, on pourra avoir beaucoup d'eau et toutes sortes de fleurs. » Ces beautés elle les a maintenant sous les yeux, seulement 35 années seulement ont passées. Ce qui apporte ces choses, ces beautés, c'est le processus de civilisation qui prend à l'Ouest un nouveau tournant : les territoires deviennent un à un des Etats. On prend d'ailleurs conscience de la vitesse de la conquête de l'Ouest Américain en étudiant les dates de conversion des Territoires en Etat¹³⁴.

Ce film, c'est *L'homme qui tua Liberty Valance*.¹³⁵ Cette femme de l'Ouest, c'est Hallie. Cet homme de l'Est qui apporte une loi qui n'est pas celle des armes, c'est Stoddard. Ce ne peut être le fait du hasard si l'intrigue prend pour décor le Colorado, précisément les rives du PicketWire qu'on désigne aujourd'hui comme étant « la rivière Purgatoire ». Il est a peine voilé que nous sommes dans un chant : il conte les aventures romanesques de héros mythiques. Il met tout entier en jeu les mécanismes d'un processus de civilisation : localisé dans une ville imaginaire sur un lieu réel et emblématique d'une époque charnière de l'histoire Américaine,

¹³⁴ Pour les 37 Etats ayant rejoint l'Union après le devenir Etat souverain des premières colonies dans la confédération Américaine entre 1787 et 1790, la date indiquée est simplement celle de leur admission en tant qu'Etat membre à part entière, souvent longtemps après leur colonisation par les pionniers ; Ces colonies ayant gardé longtemps le statut de « territoire » - c'est l'histoire de la Conquête de l'Ouest qui se précipite dans l'évocation de ces noms et de ces dates : 14 Vermont en 1791 - Partie de la province de New York et République de Vermont, 15 Kentucky en 1792 - Séparé de la Virginie, 16 Tennessee en 1796 - séparé de la Caroline du Nord, 17 Ohio 1803, 18 Louisiane 1812, 19 Indiana 1816, 20 Mississippi 1817, 21 Illinois 1818, 22 Alabama 1819, 23 Maine 1820 - séparé du Massachusetts, 24 Missouri 1821, 25 Arkansas 1836, 26 Michigan 1837, 27 Floride 1845, 28 Texas 1845 - ancienne république du Texas, 29 Iowa 1846, 30 Wisconsin 1848, 31 Californie 1850 - cédée par le Mexique, 32 Minnesota 1858, 33 Oregon 1859, 34 Kansas 1861, 35 Virginie-Occidentale 1863 - division de l'état de Virginie, 36 Nevada 1864, 37 Nebraska 1867, 38 Colorado 1876, 39 Dakota du Nord et 40 Dakota du Sud 1889, 41 Montana 1889, 42 Washington 1889, 43 Idaho 1890, 44 Wyoming 1890, 45 Utah 1896, 46 Oklahoma 1907, 48 Arizona 1912, 49 Alaska 1959, 50 Hawaï 1959.

¹³⁵ *L'Homme qui tua Liberty Valance* (*The Man Who Shot Liberty Valance*) est un film sorti en 1962 de John Ford, fondé sur le roman éponyme de Dorothy M. Johnson.

« Que la ville a bien changée, des églises, des écoles, des boutiques... »



« C'est le train qui est la cause de tout cela. Seul le Désert est resté pareil. »



Ici, c'est l'ouest !!!!!



juste avant qu'on n'abandonne le statut de territoire libre, juste avant l'arrivée du train, juste avant l'ultime essor.

Le film met en scène les forces d'un moment structurel du peuple américain au milieu des marches de l'Ouest ; ce lieu est transformé, lui aussi, en piedmont symbolique d'un Purgatoire dantesque. La ville des hommes de « l'Ouest sauvage » entre dans la métamorphose. La région devra pour cela passer du statut d'un territoire encore sauvage, en « open ranch », fait pour les vachers, à celui civilisé d'un Etat de l'Union mieux taillé pour des cultivateurs, mais encore tenus en tutelle par la poigne ferme de seulement quelques éleveurs de bétail qui voient là le contraire de leurs intérêts. Les éleveurs sont la digne engeance de Caïn - Caïn que l'Eternel de la Genèse assigne à l'errance pour avoir tué Abel simplement parce que ses présents à Dieu n'avaient pas été fêtés comme le fruit des efforts de son frère Abel, l'agriculteur, le sédentaire. La sédentarité et l'agriculture, la base essentielle à tout développement de la ville, cède dans la Bible à la figure errante de l'éleveur Caïn l'opportunité de la construire par le crime. Pourtant, dans l'esprit des éleveurs, ils seraient pour toujours errants, et pour cela prêts à tuer le cultivateur, celui qui creuse le sillon de l'enceinte de la ville en même temps qu'il sillonne ses champs. Pour rester libre dans l'égoïsme. Le statut de territoire est fait pour celui à qui plait l'errance, et cette errance, il est difficile à l'éleveur d'y renoncer, d'y mettre un terme.

La ville de l'Ouest devenant une cité, ce que promet ce rite légal de passage (au statut d'Etat), sera une récompense acquise chèrement dans la violence et par des sacrifices humains. Les peines endurées lors de ce rite légal de passage représente toute la difficulté de faire respecter les lois dans un pays qui ne connaît que la loi de l'Ouest, la force virile armée dans l'affrontement directe du bien et du mal. La cité promise est à cet instant et pour le moment l'équivalent de la *polis* grecque : la défense du citoyen, où qu'il se trouve. *L'Urbs* cache encore qu'elle est romaine. C'est par ce voyage, une Odyssée biblique en même temps qu'une Iliade Sainte, que d'un désert, l'Américain fait un Paradis. C'est le récit légendaire de ce voyage que Ford fait dans *L'Homme qui tua Liberty Valance*.

Le film commence, nous sommes en 1910, le sénateur Stoddard et sa femme Hallie, un couple âgé, reviennent après 35 ans à Shinbone, dans l'Ouest, pour l'enterrement de Tom Doniphon. Le journaliste local, intrigué par la présence d'un sénateur venu assister à l'enterrement d'un cow-boy inconnu, presse Stoddard de s'expliquer. Stoddard, d'abord réticent, finit par accepter. Il évoque l'époque où, fraîchement diplômé en droit, il débarqua avec l'idéal d'apporter la légalité dans l'Ouest¹³⁶. Peu avant son arrivée à Shinbone, la diligence est attaquée par une bande de hors-la-loi. Stoddard est dévalisé et sauvagement frappé par leur chef qui le laisse pour mort. Tom Doniphon, cow-boy de l'Ouest, le trouve, lui apprend le nom de son agresseur - Liberty Valance, un bandit de notoriété publique -, et le dépose dans le restaurant des parents de Hallie (que Tom voit à l'époque comme la fiancée qui lui est promise). Stoddard, encore faible, parle de faire arrêter Valance, ce qui provoque les sarcasmes de Doniphon. À Shinbone, c'est la loi des armes qui prévaut. Stoddard n'obtient pas plus le soutien du shérif, couard notoire.



¹³⁶ Approximativement en 1875, car le territoire du Colorado deviendra le 38^e Etat de l'Union un an plus tard en 1876.



En échange de son travail au restaurant, il est logé par Hallie. Lorsque Valance le provoque, c'est Doniphon aidé de Pompey¹³⁷ à eux deux qui le défendent, lui prouvant par là que seul le revolver peut protéger un homme. Stoddard refuse pourtant de renoncer à la voie légale. Il enseigne la lecture et l'écriture, donne des rudiments d'éducation civique aux enfants et s'entraîne secrètement au revolver. Stoddard est devenu l'ami de Duton Peabody, le journaliste de Shinbone, qui dénonce la volonté des grands propriétaires de bétail de maintenir le Colorado en parcouru ouvert, ce qui empêche le développement de la ville. Les grands propriétaires ont de plus engagé Liberty Valance, qui n'hésite pas à s'attaquer aux fermiers isolés pour servir leurs intérêts. La solution serait de faire entrer le Colorado dans l'Union et, justement, l'élection des représentants pour la Convention va avoir lieu.

Il s'avère que le nombre de électeurs a crû en ville dans le Sud du Picketwire. Ils sont assez nombreux pour défendre leurs intérêts par le vote face aux gros propriétaires du Nord. Le jour de l'élection, Doniphon refuse d'être candidat et, malgré les tentatives d'intimidation de Valance, ce sont Peabody et Stoddard qui sont élus aux dépens de Valance gardien des intérêts des éleveurs. Ce dernier, furieux, somme Stoddard de quitter la ville ou de l'affronter en duel le soir même. Peabody, qui vient de rédiger un article sur la défaite de Valance, est fouetté rudement par le bandit, non sans avoir défendu (vaillamment et verbalement) la liberté de la presse. Stoddard, pour qui trop c'est trop, refuse de quitter la ville comme tous l'y engagent. Il prend l'arme dont il s'est résigné à user et sort dans la rue pour attendre Valance. Ce dernier sort et, après un tir d'intimidation, blesse Stoddard au bras. Stoddard ramasse l'arme de la main gauche pendant que Valance le met en joue. Les deux hommes tirent en même temps et Valance s'écroule, mort. Stoddard retourne vers Hallie qui le soigne. Doniphon, témoins de la scène, pense avoir perdu Hallie et brûle la maison qu'il bâtissait dans la perspective de son mariage.

Peabody et Stoddard se rendent à la convention pour l'élection d'un représentant au congrès de Washington. L'honorable Major Cassius Starbuckle, soldat, juriste et grand éleveur propose qu'on élise un représentant au congrès qui soit favorable à ce qu'on ne change pas la constitution et que le Colorado garde le statut de territoire libre. Duton Peabody, rédacteur en chef, fondateur, propriétaire et éditeur du *Shinbone Star*, s'oppose au porte-parole des éleveurs pour qu'au contraire on élise un représentant au conseil national de Washington qui fasse du Colorado un Etat.

Son discours est éloquent : « Amis délégués, comme vous tous, j'ai écouté avec stupéfaction et admiration le brillant discours de l'honorable Major Cassius Starbuckle, porte-parole des éleveurs et spécialiste du meuglement. Mais, envoûté par son éloquence, j'ai pu voir une fois de plus les hordes de bisons et de Peaux-Rouges errer dans notre région... sans aucune loi pour les gêner, à part la loi de la survie, la loi du tomahawk, de l'arc et des flèches. Ensuite, lors de la marche vers l'Ouest de notre nation, sont arrivés les pionniers, et les aventuriers et les intrépides. Et les plus intrépides, les éleveurs, ont fait de ces vastes étendues en open ranch leur propriété privée et leur seule loi était la loi du fusil. C'est aujourd'hui l'époque du chemin de fer et du peuple. Aujourd'hui nous avons donc le chemin de fer, mais aussi une population, sérieuse, travailleuse, intelligente..., des fermiers, des

¹³⁷ Pompey est noir, dans ce film on ne verra pas d'indien. Il porte le nom d'un romain célèbre qui mena une campagne victorieuse contre les pirates en 67 avant J.C. Nous sommes à l'aube des Césars.



commerçants, des bâtisseurs de cité. Et il faut des routes pour relier les cités, des barrages pour utiliser l'eau du PicketWire, et notre reconnaissance en état de l'union pour protéger les droits de chacun, de chaque homme, de chaque femme, du plus grand au plus humble. Comment y parvenir ? En voici le moyen : nous n'avons qu'à voter massivement pour un seul homme, lequel messieurs homme est dans cette salle. Il n'est pas venu dans ce territoire une arme à la ceinture, il est venu dans ce territoire avec un code messieurs. Oui, car il est avocat, et professeur, le premier qui soit jamais venu ici, mais le plus important est que cet homme est devenu célèbre dans tout notre territoire grâce à un exploit qui en quelques jours en a fait le champion de la loi et de l'ordre. Messieurs, je vous propose donc d'envoyer comme délégué au congrès de Washington l'honorable Ransom Stoddard pour représenter le parti pro-Union. »

L'homme qui a tué Liberty Valance est perçu comme un héros, il a de fortes chances d'être élu. Mais Stoddard, écœuré, s'apprête à retourner dans l'est. L'engeance de Caïn, les éleveurs, de la bouche du major Cassius, le souille de la marque de Caïn qui signe le crime fondateur. Doniphon l'arrête alors, lui révélant qu'en réalité, c'est lui-même qui a tiré sur Valance et l'a tué au moment de l'échange de coups de feu. Stoddard, libéré du poids de la culpabilité, retourne se faire élire et entre dans la légende quand le héros, Doniphon, entre dans l'oubliette de l'Histoire avec le cortège de tous les hommes de l'Ouest, bons ou mauvais.

Ford propose, cela a été noté à de nombreuses reprises, une description métaphorique du processus de civilisation : L'opposition classique entre le voyou individualiste et sanguinaire (Liberty Valance – le mal) et le héros individualiste et honnête (Tom Doniphon – le bien), est biaisée par l'apparition du troisième personnage, anti-individualiste et légaliste (Ransom Stoddard). Tom Doniphon et Liberty Valance représentent la loi de l'Ouest – à Shinbone, la bourgade naissante où se déroule l'action, c'est la loi des armes qui prévaut – Ransom Stoddard représente la légalité, il serait plus juste de dire « le citoyen responsable au service de la communauté ». Les premiers s'effacent au profit du second. Les premiers sont les hommes des étendues sauvages, l'autre est civilisé, autrement dit urbain. Il vient de l'Est d'où il apporte ses compétences de juriste. Plus précisément, Valance représente le règne de la force brutale, Stoddard l'établissement de la loi, et Doniphon la nécessité de la force pour établir la loi. C'est dire que ni Stoddard ni Doniphon ne se suffisent à eux-mêmes dans l'accomplissement du processus historique. Stoddard succède à Doniphon grâce à son duel contre Valance, duel auquel Doniphon a participé de manière essentielle mais qui reste cachée : La carrière future de Stoddard, homme épris de justice, est fondée sur cette imposture. Cette imposture fonde non pas tant le mythe que la nécessité du mythe fondateur. Mais nous pouvons faire comme Tite-Live et ne pas donner plus d'importance qu'il n'en a au mythe, pour qu'au contraire l'intérêt se concentre sur le fait de civilisation lui-même en ce qu'il a déployé sa puissance matérielle sur l'ensemble d'un territoire : aux Etats-Unis, plus intensément que partout ailleurs, le processus de civilisation est un processus d'urbanisation qui commence à lacer les paysages dans l'enchevêtrement des premiers réseaux de communications. Même le schéma de la cité y est éphémère, nous nous hâtons très vite vers le règne de l'urbain.

Si les héros masculins de Ford sont inscrits sur le plan politique de l'Histoire, les personnages secondaires, le plus souvent féminins, le sont sur celui vécu du quotidien, le rapport sensible au milieu qu'on apprivoise, qu'on observe prendre ces « formes civilisées qui sont en nous ». Car quelle est l'événement qui fait



L'AUBE DU NEO-WESTERN

cette époque charnière dans l'histoire étasunienne ? Hallie nous désarme quand, fraîchement débarquée de la grande métropole pour assister à l'enterrement de Doniphon, elle s'extasie encore : « Que la ville a bien changée, des églises, des écoles, des boutiques... ». Elle les avait rêvés, ces marques de la civilisation sont là, matérialisées et épanouies comme les fleurs qu'un barrage promettait. Et l'ancien Marshall de la ville, qui le fut si peu dans son passé sauvage, que le manque évident de courage range dans le genre des femmes, de répondre simplement : « C'est le train qui est la cause de tout cela. Seul le Désert est resté pareil. »

Mais le Désert n'est pas resté sauvage, on en a d'abord exproprié les Indiens et, dans la présence rassurante de la ville, on n'en a oublié peu à peu le caractère fondamentalement inquiétant. Le *wilderness* américain n'était pas un paradis, il l'est devenu. Purgé du caractère personnel de la réflexion qu'on s'adresse à soit même, un personnage de L. Fiedler¹³⁸ réveille subtilement le souvenir du caractère profondément terrifiant que ces grands espaces ont pu représenter pour les premiers Américains : « Au soir, ils voyaient tout d'un œil neuf...Le paysage n'était plus, comme la première fois, une menace, mais le rappel, a demi effacé, d'un cauchemar qui l'avait autrefois hanté. » Pour renverser la formule d'Augustin Berque « la ville est une forme politique, elle l'est non moins (Gestalt) au plan morphologique ». Si la ville de l'Ouest, comme toute ville de fondation dans le Nouveau Monde, se détache contrastivement sur un fond, ce dernier a pour essence d'être sauvage. Mais, au bout du compte, même en dehors des sentiers battus par la civilisation dans la conquête de l'Ouest américain, le *wilderness* ne règne plus, le paysage sauvage est aujourd'hui un gouvernement de la sensibilité. La conquête de l'Ouest s'achève. Mais où sont les Indiens ?

Dans l'éclat incandescent d'une image

Le geste et la parole – la cité actuelle dans sa dissolution

Cette histoire, il nous faut nous même en combler les lacunes. Nous savons ce qu'elle a donné : l'Amérique actuelle, l'empire du simulacre et les premiers « objets-monde ». « L'Ouest des pionniers, des colons, des aventuriers, a disparu depuis longtemps, mais il est le leur pour toujours. Car ils ont laissé dans l'histoire des traces qui ne seront jamais effacées par le vent ni la pluie, ni les roues des tracteurs, ni le poids des années, ni la succession des siècles. De leur simplicité, de leur vitalité, de leurs espoirs et de leurs soucis, est née une tradition de courage, sont nées aussi les légendes qui inspireraient leur descendance. Du sol, plus justement de la terre fertilisée par leur sang, de leur fièvre d'explorer, de leur soif d'aventures et de création a surgis des lacs au milieu des déserts, la terre a livré ses richesses, des champs de blé, des vergers, des mines et de grandes scieries, toutes les richesses d'un pays en essor. De leurs campements grossiers, de leurs baraques de marchands, sont sorties des cités qui comptent parmi les plus belles, les plus grandes du monde. Tour l'héritage d'un peuple libre de rêver, libre d'agir, libre de façonner son destin. »

C'est sur ce discours que se clos *La conquête de l'Ouest*. Certes la foi aveugle en le progrès a fanée, mais cette dernière scène, qui dure peut être cinq minutes, brille d'un éclat incandescent, condense dans quelques images (elles referment l'histoire de quelques individus particuliers) qui ont le pouvoir d'exprimer toute la force du vouloir qui anime tout processus de civilisation dans l'Histoire des hommes. Ce vouloir illustré dans la fulgurance



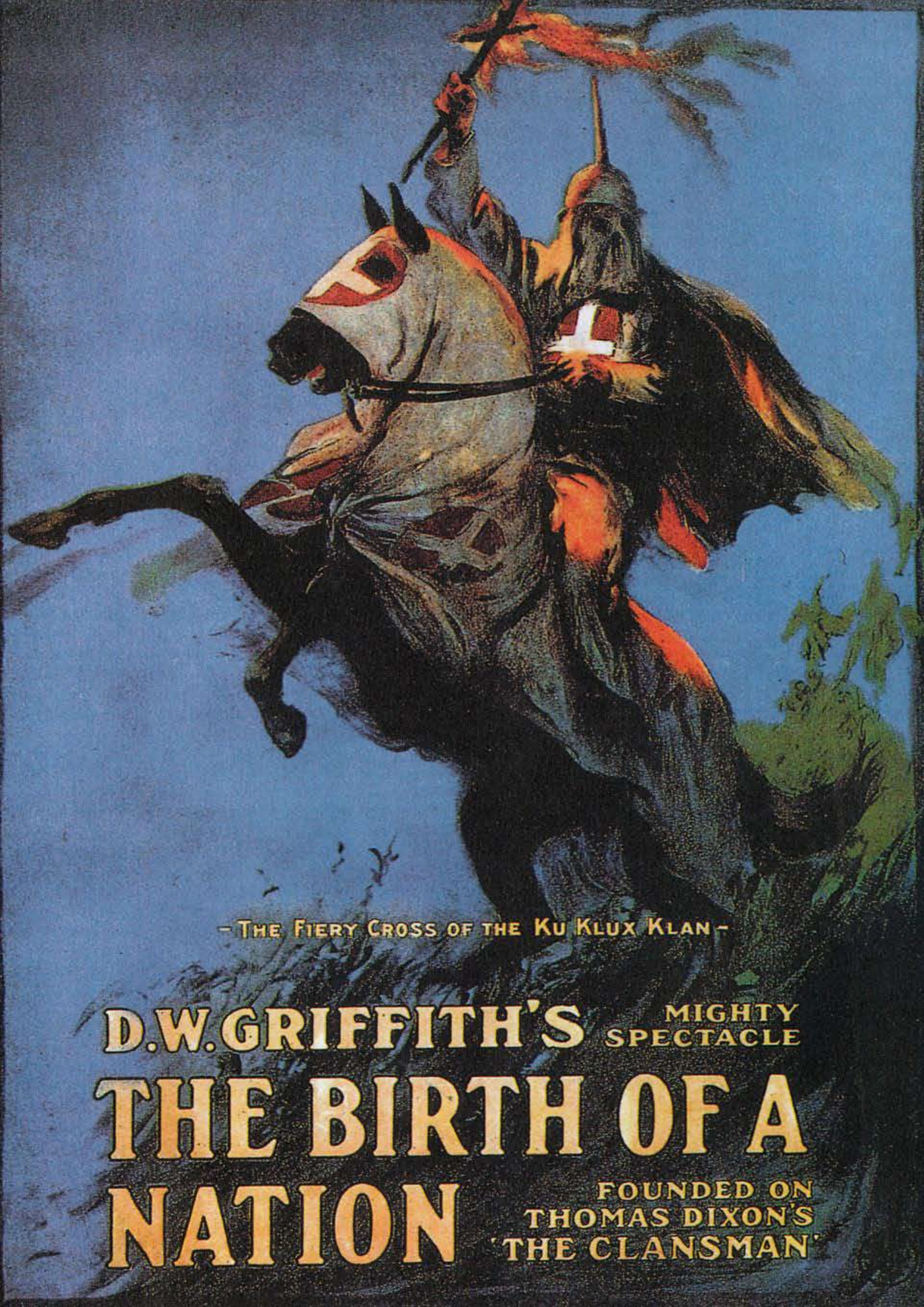
synthétique d'une histoire portée au cinéma, s'illustre dans la courte histoire de l'Amérique et ses résultats. On quitte Lilith se retirant sur la fin de sa vie en ses terres d'Arizona avec ce qu'elle a de famille, d'une branche qui n'est pas la sienne stérile comme on s'en doute. Ils avancent en attelage dans le décor typique des structures acinales de grès rouge caractéristique des hauts plateaux du Colorado, à quelques encablures de Monument valley. Ils chantent ce qui est maintenant leur chanson, ils chantent les rêves tels qu'ils les ont eu, puis réalisés, puis bientôt seront dépassés : « Au Loin, au Loin/ Tout là-bas vers l'Ouest ». Ils y sont. Ils sont dans l'Ouest.

La terre a tenu ses promesses. L'air de *Home in the Meadow* passe en fond musical, la caméra s'élève et nous nous élevons jusqu'à prendre notre envol. Nous stationnons momentanément en surplomb de ce paysage emblématique du western moderne, puis la caméra survole le Bryce Canyon qui deviendra un parc national en 1928. Nous survolons l'Ouest des Etats-Unis, les grandes étendues de paysage sont de moins en moins naturelles, il nous apparaît que c'est le pays actuel qui est filmé : nous sommes à Page, Arizona, là où le barrage de Glen Canyon forme le Lake Powell sur le Colorado ; puis nous survolons le Bingham Canyon en l'Utah où la grande mine de Cuivre de Kennecott s'impose au paysage qu'il éventre ; puis nous nous en allons vers la côte par les plaines cultivées de la vallée de la Colorado River de Californie où les fermes s'enchaînent à perte de vue, par les monts forestiers où les canyons arborés sont balafrés par de gigantesques centrales électriques. L'homme de l'Ouest aussi a vu dans la forêt du bois de construction. Ce sont maintenant d'extraordinaires paysages d'échangeurs qui s'offrent à la vue, un autre genre de canyon que domine l'artifice humain, tout entier fait de béton. Le fond musical change pour *How the west was won*, sont entonnées les paroles triomphales : « Promised land, promised land... » Nous sommes maintenant dans la baie de San Francisco, la « ville de la porte d'or » sur la Golden Gate river. Le sens de la marche s'inverse, la baie s'estompe peu à peu à l'horizon à mesure que la ville gagne toute l'image. L'horizon de la ville rejoint l'horizon de la Terre. L'urbanisme devient horizon. On sait aujourd'hui que cette ville s'étend continûment de là jusqu'à San Diego en passant par Los Angeles.

La conquête de l'Ouest, Ce film coréalisé par Henry Hathaway, John Ford et George Marshall, nous donne un panorama synthétique de toute une histoire, déjà en elle-même une synthèse historique, la récapitulation américaine d'un processus de civilisation qui nous ramènerait ailleurs à la préhistoire, tout cela ramassé dans un film d'à peine trois heures. Cette forme cinématographique condensée, elle concentre en un éclat l'épopée d'un siècle, avait déjà fait la beauté d'un autre film maintenant légendaire, lequel connaîtrait toujours un succès s'il avait été contemporain du cinéma parlant et non tourné au temps du muet.

Je pense à *Naissance d'une nation*, le film du raciste D. W. Griffith. L'affiche originale montre un chevalier blanc encagoulé de la confrérie occulte du Ku-Klux-Klan, brandissant son étendard, arc-bouté sur un destrier caparaçonné, cabré dans une ruade, à l'harnachement médiéval coordonné, la housse d'ornement frappée comme le reste au blason des armoiries du Klan : elle dit assez bien que nous sommes dans les âges du néo-western. Réalisé cinquante ans exactement après la guerre de sécession, ce film pourrait avoir été tourné par un auteur qui aurait fait cette guerre et l'aurait perdue aux côtés de ce célèbre cavalier, Nathan Bedford Forrest – ce chef de guerre romanesque qui s'était forgé tout seul dans les rends miliciens de la cause confédérée, s'y révélant un aussi excellent qu'audacieux tacticien.

¹³⁸ (1965) Leslie Fiedler, *Le chinois d'Amérique*, aux éditions du Seuil p.105.



- THE FIERY CROSS OF THE KU KLUX KLAN -

D.W. GRIFFITH'S MIGHTY SPECTACLE
THE BIRTH OF A NATION
 FOUNDED ON THOMAS DIXON'S 'THE CLANSMAN'

Le lieutenant général Nathan Bedford Forrest, avec son pendant nordiste George Armstrong Custer à la source du nouveau mythe du « cavalier », sera aussi le premier grand sorcier de l'organisation suprémaciste blanche protestante du Klan. Le cinéaste aurait donc pu être contemporain de cet homme malgré tout d'exception dont il porte complaisamment le fond historique des aventures à l'écran.

Naissance d'une nation est à l'histoire ce que *La conquête de l'Ouest* est à l'espace étasuniens. L'un commente les passions brûlantes d'une civilisation qui chavire et s'enfonce brusquement dans la mer du vouloir historique pour y resurgir à la fois neuve et cohérente. L'autre illustre un autre genre de vouloir cohérent qui fusionne processus de civilisation et urbanisation de l'espace. Ce vouloir obéit bien entendu à la nature humaine qui ne peut s'empêcher à la fois d'intensifier l'anthropisation de l'espace et de poursuivre l'humanisation de son espace-temps. *La conquête de l'Ouest* à en cela le pouvoir de nous procurer les émotions que procurent les beautés vertigineuses ; émotions que parfois procurent aussi les passages d'un livre où l'auteur s'arrête pour faire le point en quelques lignes. Ainsi André Leroi-Gourhan, avec son ouvrage phare *Le geste et la parole*, par là nous gifle jusqu'à nous donner la vision qu'il ne lui a pas été donné de conclure dans le courant pressé de sa rédaction. C'est un grand auteur. En trois paragraphes qu'il me faut citer *in extenso*, il retrace toute l'histoire dont l'exposé transposé à l'histoire américaine m'a demandé tant de pages. Je peux peut-être simplement remarquer ses pages parce que j'ai d'abord couché des miennes. Certes, je bougeais également quelques feuilles de son ouvrage pour y retrouver l'ordre du mien si bien accordé avec ma vision d'une histoire linéaire, linéarité qu'on retrouve exemplifiée dans la jeune et courte histoire anglo-américaine, laquelle est aussi celle de nos « objets-mondes ».

Sa beauté est aussi celle des progressions graduelles et inexorables, celles-là que connaissent nos ensembles construits vers un état de choses dont personne maintenant ne pourrait dire qu'il en est tant soit peut l'auteur ou l'acteur. Qui dira qu'il est le héros de cette histoire là. « La formule qui correspondrait idéalement à l'insertion heureuse dans le microcosme urbain est simple et a été retrouvée cent fois empiriquement par les urbanistes ; ce serait pour chaque cellule familiale un refuge autonome, au centre d'un territoire personnel constitué par un morceau de nature sauvage ou domestique, et des moyens de transport individuels assez rapides pour que le terrain de chasse, c'est-à-dire l'emploi, soit à portée de temps équivalent aux déplacements d'avant la révolution des transports. Concevable jusqu'à un certain niveau démographique, cette formule est devenue mondialement inapplicable, sauf pour les familles privilégiées, et il a fallu recourir à une transposition sommaire en construisant des cellules agglomérées dans des immeubles plantés au centre d'une bordure de gazon, à portée d'autobus. [...] C'est à partir du 18e siècle que l'intégration spatiale prend un caractère confus. L'humanisation de l'espace terrestre se produit à un rythme rapide sous l'effet de l'industrialisation. L'univers naturel est lacé dans un réseau de voies ferroviaires et routières qui détermine un mode de croissance particulier, comparable à celui de micro-organismes envahissant un tissu. La cité devient une « agglomération » de bâtiments utilitaires dans laquelle les artères sont tracées au gré des besoins. Ainsi se réalisent d'immenses espaces humanisés de manière inhumaine, dans lesquels les individus subissent le double effet de leur désintégration technique et spatiale [...] Il est seulement difficile d'admettre que la faucille soit le souvenir évanescant de merveilleuses moissonneuses-batteuses automatiques dont les

Atlantes¹³⁹ se seraient servis pour faucher leurs champs irrémédiablement engloutis [...] Il est hors de doute que l'urbanisme actuel dispose des données propres à la reconstitution d'un univers équilibré, il est même évident que, là où l'insoluble problème de loger une masse d'hommes en état de croissance exponentielle ne se pose pas avec trop d'acuité, l'urbanisme trouve des formules qui coïncident, sur un mode renouvelé, avec les impératifs biologiques de l'insertion dans l'espace et le temps. »

Nous apprenons que c'est maintenant en Chine que continue cette histoire de l'urbanisation par la conquête intensive d'un Occident intérieur¹⁴⁰. Cette urbanisation continuée en Asie exemplifie un futur où il est probable qu'on ne trouvera plus même une réserve du sauvage. Il y a eu du sauvage, il n'y en a plus. Nous ne serons plus régénérés par le sauvage ; seule demeure la sauvagerie de l'époque.

La sauvage n'est plus, nous ne serons plus régénérés par le sauvage

EXIT

¹³⁹ On sait maintenant que le mythe de l'Atlantide fait très certainement référence à l'engloutissement de la civilisation crétoise par de gigantesques tsunamis causés par l'éruption du volcan de Santorin. Il est intéressant de se pencher sur la légende d'Europe, d'origine crétoise, qui récite l'enlèvement divin d'*Europé*. Selon Hérodote, elle fut à l'origine de la dénomination d'un continent que, pourtant, elle n'abordera pas. En effet, *Europé* passa d'Asie Mineure en Crète, et de Crète en Lycie. Alors qu'il refusait le vieux mythe crétois, Hérodote considérait l'Europe, qu'il assimile de préférence à la Grèce, comme un prolongement en opposition avec la Libye, l'Afrique, et l'Asie. En plus de sa localisation, Hérodote soupçonne vigoureusement l'assignation au continent européen du nom d'une Phénicienne.

¹⁴⁰ « La Chine ne fait pas qu'occidentaliser son économie, viser ce marché extérieur. Des villes comme Chongqing, profitant de l'axe que dessine le barrage des Trois Gorges qui la relie à Shanghai, est maintenant la plus grande métropole du monde. Elle est devenue en 15 ans ce qui, ailleurs et en d'autres temps, avait réclaté 1 ou 2 siècles. Avec un système métropolitain de près de 32 millions d'habitants, en 2006 elle a doublé sa surface immobilière. Elle estime pouvoir rapidement accueillir 20 millions d'habitants supplémentaires. Les gens de Chongqing sont des pionniers dans la consommation : non seulement elle peut s'appuyer sur un marché intérieur grand comme l'Europe des 25, mais en plus elle donne le départ d'une conquête de l'Ouest, le centre pauvre de la Chine. » *Chongqing, la plus grande ville du monde* © LCP (2006)



« Regarde ! C'était sauvage autrefois, aujourd'hui c'est un jardin. »



« Come, Come
There's a wondrous land
Where I'll build you a home in the meadow...»

structures acinales de grès rouge, Arizona, hauts plateaux du Colorado, Monument valley

L'Ouest des pionniers, des colons, des aventuriers, a disparu depuis longtemps, mais il est le leur pour toujours. Car ils ont laissé dans l'histoire des traces qui ne seront jamais effacées par le vent ni la pluie, ni les roues des tracteurs, ni le poids des années, ni la succession des siècles.

Page, Arizona. Le barrage de Glen Canyon forme le Lake Powell sur le Colorado



« Come, Come
There's a wondrous land
For the hopeful heart, for the willing hand...»

HOW THE WEST WAS WON



De leur simplicité, de leur vitalité, de leurs espoirs et de leurs soucis, est née une tradition de courage, sont nées aussi les légendes qui inspireraient leur descendance.
Bingham Canyon, Utah. Mine de cuivre de Kennecott.



Du sol, plus justement de la terre fertilisée par leur sang, de leur fièvre d'explorer, de leur soif d'aventures et de création



a surgis des lacs au milieu des déserts, la terre a livré ses richesses, des champs de blé, des vergers, des mines et de grandes scieries, toutes les richesses d'un pays en essor.



De leurs campements grossiers, de leurs baraques de marchands, sont sorties des cités qui comptent parmi les plus belles, les plus grandes du monde. Tout l'héritage d'un peuple libre de rêver, libre d'agir, libre de façonner son destin.



(Promised land the land of plenty rich in gold / Here came dreamers with Bible fist and gun
Bound for land across the plains their wagons rolled /Hell bent for leather that's how the West was won)

(Stride by stride they tamed the savage prairie land / Nothing stopped them no wind nor rain nor sun
Side by side these pioneers from every land /All pulled together that's how the West was won)



« And they sang of the day when they would rest their boots
In a land where the still waters flow...»

« Where the dreams of a man and wife could put down roots
And their love and the seeds of love would grow ...»



(AND GROW WWWW, AND GROWWWWWW)

(Dream by dream they built a nation from this land
Forged in freedom for every mother's son
Here it is the beautiful the promised land
We won't forget them and how the West was won)

HOW THE WEST WAS WON

EXIT

UNE TELEOLOGIE DU PAYSAGE
COMME REPRESENTATION

PAR-

THE

02

Schopenhauer

LE VOULOIR-VIVRE L'ART ET LA SAGESSE

TEXTES CHOISIS PAR

ANDRÉ DEZ

*Professeur de Philosophie
au Lycée Lakanal à Sceaux*

L'ART OU LE MONDE CONTEMPLÉ

PREMIÈRE LIBÉRATION DU VOULOIR-VIVRE

I

L'ÉTAT DE PURE CONNAISSANCE

A) LA VUE DES CHOSES
« SELON CE QU'ELLES SONT
EN SOI ET PAR SOI »

I. LA CONTEMPLATION DÉSINTÉRESSÉE
ET L'IDÉE PLATONICIENNE

Lorsque, s'élevant par la force de l'intelligence, on renonce à considérer les choses de la façon vulgaire ; lorsqu'on cesse de rechercher à la lumière des différentes expressions du principe de raison les seules relations des objets entre eux, relations qui se réduisent toujours, en dernière analyse, à la relation des objets avec notre volonté propre, c'est-à-dire lorsqu'on ne considère plus ni le lieu, ni le temps, ni le pourquoi, ni l'à-quoi-bon des choses, mais purement et simplement leur nature ; lorsqu'en outre on ne permet plus ni à la pensée abstraite, ni aux principes de la raison, d'occuper la conscience, mais qu'au lieu de tout cela, on tourne toute la puissance de son esprit vers l'intuition ; lorsqu'on s'y engloutit tout entier et que l'on remplit toute sa conscience de la contemplation paisible d'un objet naturel actuellement présent, paysage, arbre, rocher, édifice ou tout autre ; du moment qu'on se perd dans cet objet, comme disent avec profondeur les Allemands, c'est-à-dire du moment qu'on oublie son individu, sa volonté et qu'on ne subsiste que comme sujet pur, comme clair miroir de l'objet, de telle façon que tout se passe comme si l'objet existait seul, sans personne qui le perçoive, qu'il soit impossible de distinguer le sujet de l'intuition elle-même et que celle-ci comme celui-là se confondent en un seul être, en une seule conscience entièrement occupée et remplie par une vision unique et intuitive ; lorsque enfin l'objet s'affranchit de toute relation avec ce qui n'est pas lui et le sujet, de toute relation avec la volonté : alors, ce qui est ainsi connu, ce n'est plus la chose particulière en tant que particulière, c'est l'Idée, la forme éternelle, l'objectivité immédiate de la volonté ; à ce degré par suite, celui qui est ravi dans cette contemplation n'est plus un individu (car l'individu s'est anéanti dans cette contemplation même), c'est le sujet connaissant pur, affranchi de la volonté, de la douleur et du temps. (*Monde*, I, 183-4.)

98

L'ART

In girum imus nocte et consumimur igni (1978) JUY DEBORD

L'appareillage d'une époque pour la froide histoire n'a rien apaisé, je dois le dire, de ces passions dont j'ai donné de si beaux et si tristes exemples.

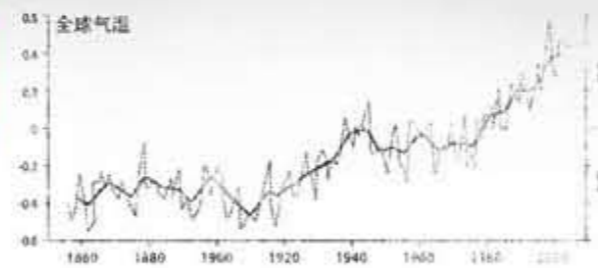
Comme le montrent encore ces dernières réflexions sur *Passées les dernières maisons du canal, on débouche sur une grande étendue* la violence, il n'y aura pour moi ni retour ni réconciliation. *d'eau vide.*

La sagesse ne viendra jamais.

LA SAGESSE

sous-titre : À reprendre depuis le début.

山穷水尽
地球资源被不断消耗
五十年后气温上升四度
冰川融化海平面上升
当人类不断毁灭地球
地球也将毁灭人类
保护环境善待自然



LA VILLE EST NOTRE PAYS - L'URBAIN DEVENU HORIZON - LA VILLE COMME MILIEU ET COMME PAYSAGE.

La ville comme milieu & comme paysage

De la représentation du vouloir

Au cours du 20^e siècle, la population mondiale a quadruplé pour atteindre 6,3 milliards de personnes et, depuis l'an 2000, augmenté de 700 millions, autant que pendant tout le 19^e siècle. Nous avons formulé l'hypothèse que le processus de civilisation tendait à se confondre avec le processus d'urbanisation, avec un phénomène de croissance – il s'intensifie ; cette conjonction est l'objectivation, « une » représentation du vouloir humain, une concrétisation de ce que l'*auctoritas* de Rome était déjà essentiellement : l'*Urbs* allant s'étalant continûment du centre jusqu'à la périphérie, elle peut maintenant occuper tout l'espace, toute l'étendue de son *imperium*, l'étendue totale des territoires compris dans son aire d'influence. C'est aussi la logique de « l'objet monde », « de l'artefact dont l'une des dimensions au moins, temps, espace, vitesse, énergie... atteint l'échelle du globe. »¹⁴¹ L'urbanisation mondiale actuelle suivrait la « voie romaine » de l'Occident – on pourrait aussi, le débarrassant d'abord de son sens trop exclusivement chrétien, reprendre le mot de Derrida et parler de « mondialatinisation »¹⁴². Mais cette logique est abstraite plus qu'elle est l'indice des valeurs d'une civilisation ou d'une culture particulière qui serait devenue hégémonique – c'est avant tout la victoire d'un vouloir avant d'être celle d'une vision du monde. La voie romaine chinoise n'implique à l'évidence pas la démocratie par exemple. En outre, ses barbares pourraient fort bien parler le Grec ou le Latin. Quelles sont les logiques de cette « voie romaine »¹⁴³ : Logique de croissance d'abord – expérience de l'espace et du temps portée vers l'avant, une manière de modernisme sans en être –, elle est l'opération successive de choix vitaux de nature relativement irréversible qui se traduit principalement par l'accroissement de la population. Logique d'un décolllement progressif de la terre ensuite – l'urbanisation tend à s'émanciper des déterminations d'ordre géographique, à échapper à l'enracinement dans un territoire (au début pourtant était l'enracinement du cultivateur, ce qui nous fait dire qu'on peut y voir également une étape de l'arrachement progressif de la nature, un second stade de la culture vers l'établissement d'un monde de plus en plus artificiel). Une logique d'intégration enfin – être la structure de transmission d'un contenu qui n'est pas le sien propre, voilà justement le véritable contenu du processus de civilisation contemporain par delà la diversité de ses expressions nationales.

Au bout du compte, le monde est soumis tout entier à la volonté. Comme l'écrit Schopenhauer s'appropriant Kant : La volonté est « une » comme *chose en soi*¹⁴⁴, « multiple » comme phénomène.

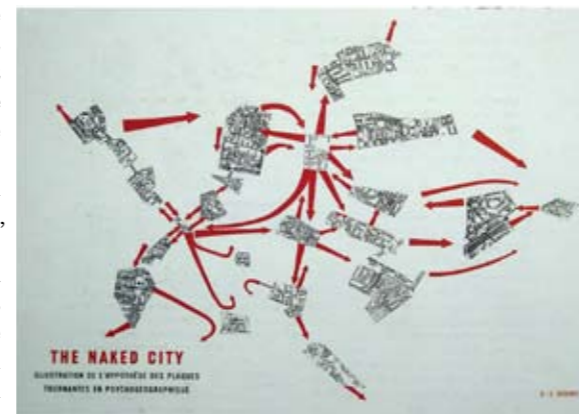
¹⁴¹ Michel Serres, *Le contrat naturel* p.34. La bombe atomique ou, maintenant, la ville.

¹⁴² Terme composé de « mondialisation » et de « latinisation » qui désigne pour Jacques Derrida « l'alliance étrange du christianisme, comme expérience de *la mort de Dieu*, et du capitalisme télé-techno-scientifique » (in J. Derrida, *Foi et Savoir*, Ed. du Seuil, 2001, p. 23.)

¹⁴³ Si nous considérons le vouloir, il y a forcément aussi quelque chose, dans cette notion Schopenhauerienne, de la voie bouddhique.

¹⁴⁴ La chose en soi (*Ding an sich*) est un concept kantien qui désigne la réalité indépendamment de toute expérience possible.

L'attitude romaine qui consiste à rattacher son origine à une non-autochtonie, à une fondation, à une transplantation dans un sol nouveau – qui consiste aussi à apporter l'ancien comme nouveau au sens latin de l'*auctoritas* (l'*auctoritas* romaine dit le fait d'être l'auteur, l'initiative qui enjambe le hiatus que l'innovation crée par rapport à l'ancien et qui garantit, ou ratifie, l'action d'un autre que soi) –, cette attitude signe notre modernité. Notre modernité, qui a fait éclater l'unité spatiale traditionnelle en la mêlant à la virtualité de la circulation de l'information, a contribué à rendre la cohérence géographique des références culturelles obsolètes (mais cette cohérence n'a-t-elle jamais été autrement qu'illusoire?), postproduit plus qu'elle ne produit la culture – habiter les formes déjà-là des cultures, c'est là le véritable contenu de la modernité la plus actuelle. La carte ci-contre, inspirée de celle de Guy Debord et Asger Jorn, *The Naked city*, retrace et poursuit la logique dérivante des capitales du Japon ancien jusqu'à Rome aujourd'hui. L'idée d'un survol rapide de longues histoires urbaines, résumées avec économie, constitue la manière d'un paysage historique, qu'on embrasse d'un seul regard et que l'imagination peut dès lors investir. Ici, la dérive hâte à travers les représentations diffusées des formes variées que prenaient des villes à travers leur évolution et au cours de l'histoire n'est pas sans évoquer la technique du passage hâtif à travers des ambiances urbaines contrastées qui définissait la dérive psychogéographique pratiquée à même le terrain de la ville par les situationnistes. La notion de paysage se déplace, Rome revient chez elle déplacée après un détour par l'Amérique prolongé en Asie. Ce que je croyais n'être qu'une intuition poétique, recouvre finalement des phénomènes actuels observables. >>>



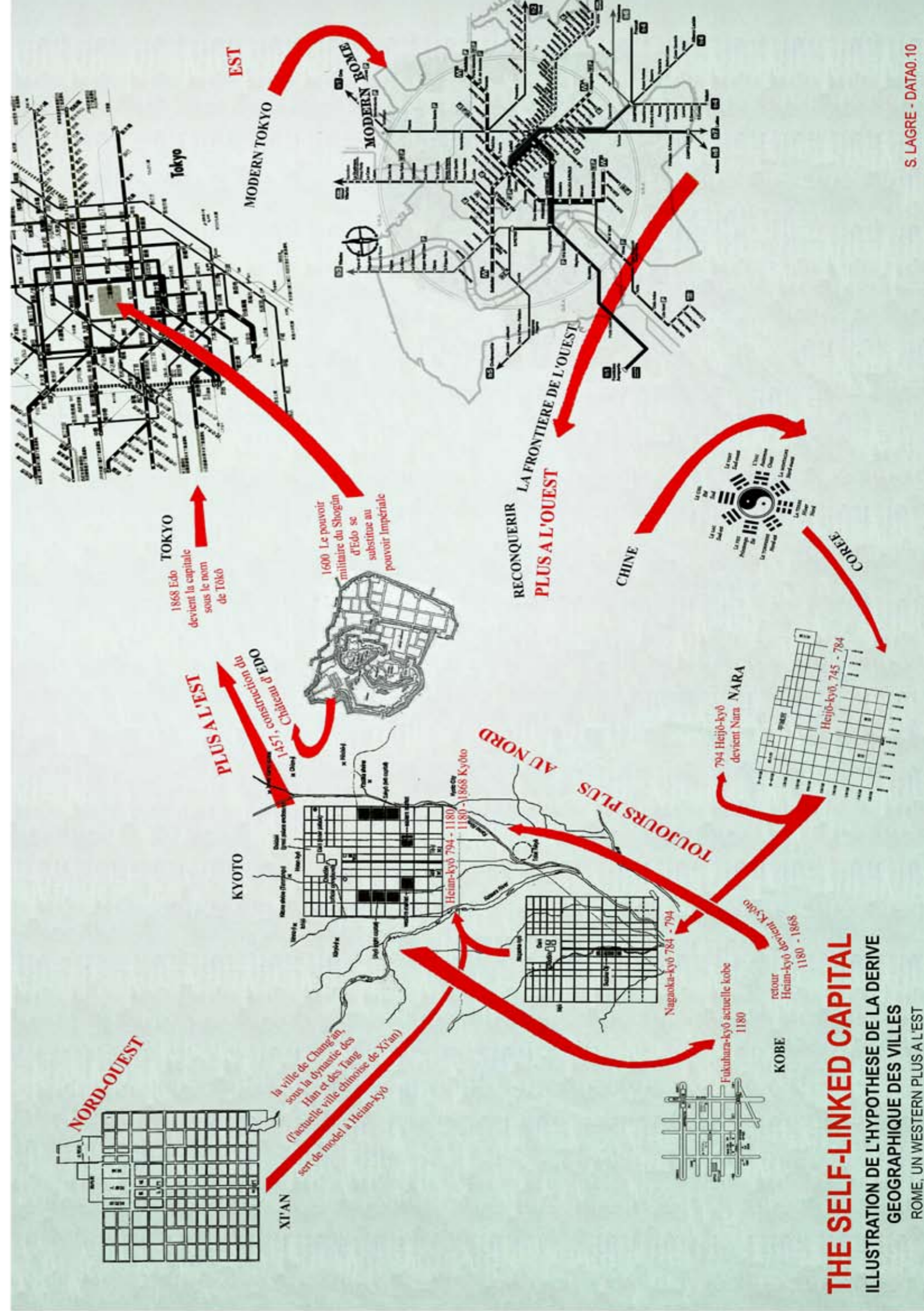
The Naked City - Illustration de l'hypothèse des plaques tournantes en psychogéographie, Métagraphie de Guy Debord & Asger Jorn, « Première exposition de psychogéographie », 1957

la projection sur la ville de la technique du montage cinématographique s'applique aujourd'hui à son histoire.

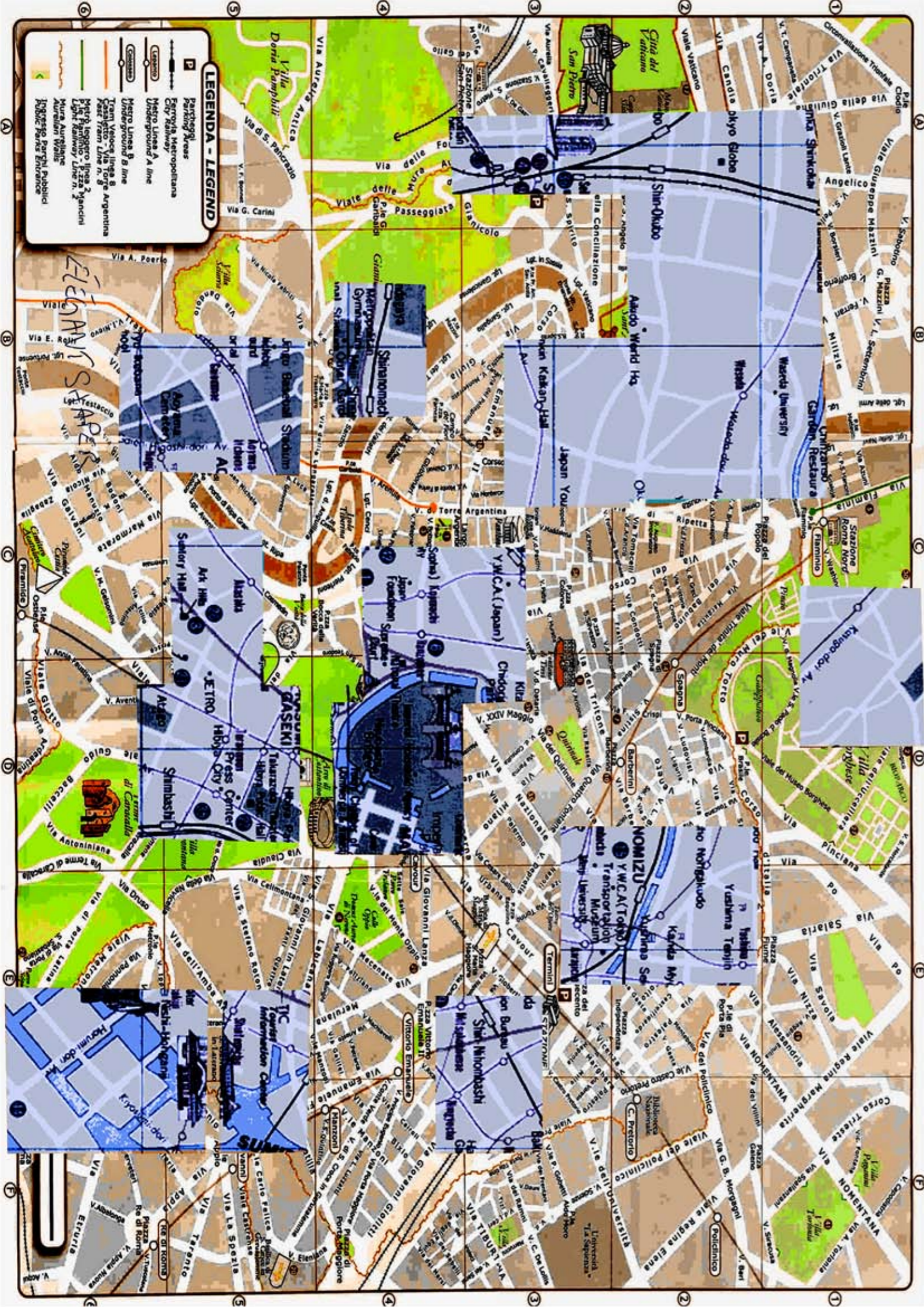
REMAKES

STEPHANE LAGRE - DATA0.10
APPREHENDER ROMÉ AVEC
UNE CARTE DE TOKYO
VILLA MEDICIS 2008

Cartographie de l'errance sur le sol nippon de la capitale dans l'histoire japonaise, prolongée à Rome – déplacement de Stéphane Lagré, 2008



THE SELF-LINKED CAPITAL ILLUSTRATION DE L'HYPOTHESE DE LA DERIVE GEOGRAPHIQUE DES VILLES ROME, UN WESTERN PLUS A L'EST



Sa logique est aveugle : il s'agit chaque fois de s'adapter à des conditions plus ou moins hasardeuses. Nous en restons aux lois qui sont celles de l'évolution décrites par Darwin. La volonté veut la vie, l'espèce veut accroître sa population. En même temps qu'elle s'est multipliée, l'humanité s'est aussi rassemblée dans des villes de plus en plus grandes. Depuis 2007, plus d'un être humain sur deux vit dans ce qu'on qualifiera encore de ville.

Aujourd'hui, on trouve les plus grandes aires métropolitaines en Asie : Tokyo, avec ses 35 millions d'habitants, est plus peuplée que des pays entiers. La plaine du Kantô est une étendue urbaine continue (rappelle-toi aussi San Francisco).

En Asie, la croissance urbaine peut atteindre un rythme stupéfiant : Dacca, capitale du Bangladesh, comptait 300.000 habitants en 1950, contre plus de 15 millions aujourd'hui – 50 fois plus en 50 ans. Avec plus de 22 millions d'habitants dans son aire métropolitaine, Séoul, la capitale de la Corée du Sud est l'une des plus grandes villes du monde. En 1955, après la guerre de Corée, seuls 24,4% de la population vivait en ville. En 2007, c'est 81,3%. En Chine, une ville comme Chongqing, profitant de sa situation sur l'axe qu'elle dessine via le barrage des Trois Gorges qui la relie à Shanghai, est maintenant la plus grande métropole du monde. Cette ville, l'une des principales villes de la province du Sichuan, dans l'intérieur de la Chine, est devenue en 15 ans ce qui, ailleurs et en d'autres temps, avait réclamé 1 ou 2 siècles. Avec un système métropolitain de près de 32 millions d'habitants, en 2006, elle a doublé sa surface immobilière. Son maire estime devoir rapidement accueillir 20 millions d'habitants supplémentaires. Le *Washington Post* annonce que d'ici 2015, la moitié de la surface bâtie dans le monde le sera en Chine. La croissance fulgurante de ces villes a bouleversé le tissu urbain ; les austères façades bétonnées des barres et des tours, pas si loin de ce que Speer, certainement en cela inspiré par le caractère pratique qu'avaient les grands boulevards pour Napoléon III, appelait de « simples habitations », constituent aujourd'hui l'essentiel de leur paysage urbain.

Déplacer une ville sur l'autre, dé-payer Rome, ouvrir la perspective d'un devenir occidental à l'Est qui réalise son passage - c'est l'actualité qui s'en chargeant.



La carte, ci-contre, est un remake de la *Métagraphie* du Lettriste Gilles Ivain, allias Ivan Tcheglov, celui qui changeait la ville simplement en la regardant - Mappemonde / Métropolitain (1952/53) : Le collage original qui m'inspire, était censé localiser les secteurs de la ville dont l'intérêt psychogéographique, c'est à dire dépaysant, était certain. Pour moi elle constitue la matrice d'un programme : Etudier Rome avec une carte de Tôkyô, constitue les prémisses de la Dé-paysation de la matière urbaine, en germe dans l'époque, qui réalisera cette prophétie: nous déplacerons bientôt des paysages urbains.



En Asie, plus qu'ailleurs dans le monde, l'urbain tend à devenir horizon. En Chine, plus qu'ailleurs en Asie, l'étendue urbaine tend à coïncider avec le paysage.

On comprend le malaise que doit ressentir une population devant de tels changements, l'atrocité parfois d'ensembles plus proches du bidon ville que de l'expression de la cité, en même temps que la fascination que cette métamorphose exerce certainement sur elle. Devons-nous parler d'une esthétique du sublime ? Yang Yongliang¹⁴⁵, un artiste qui a passé dix ans de sa jeunesse à étudier la peinture traditionnelle chinoise et la calligraphie, avec ces outils a su saisir l'ambivalence de cette fusion du paysage et du construit dans une série d'images qu'il a rassemblées sous le nom générique « Phantom Landscape ». Ce qui semble au premier abord n'être que de la peinture traditionnelle chinoise de paysage se révèle être la peinture d'un monde complètement urbanisé.

Ces compositions, réalisées selon la tradition millénaire *shanshui* (du chinois « 山水 », montagne-eau, la peinture de paysage), apparaissent effectivement d'abord comme des paysages naturels.

Déplacement de Stéphane Lagrè, Carte Romaine du Japon - Rome en Rom - Tôkyô map of Roma, 2007

¹⁴⁵ Cet artiste est diplômé du *China Fine Art Academy Institute*, section Communication visuelle. Il vit et travaille à Shanghai et donne des cours au *Shanghai Institute of Vision Art*. Il est représenté en France par la galerie *Paris-Beijing*.



Architecture of Density - Hong Kong © Michael Wolf



Comme ses maîtres, Yang Yongliang utilise la composition de l'image afin de masquer la dimension critique du contenu. Mais on découvre très vite que ce sont des *motifs* urbains (gratte-ciel, pylônes électriques) dont sont faites les montagnes et les plaines.

Il n'est pas étonnant qu'un européen, plutôt que la subtilité que renferme ces images, n'y voit d'abord et presque exclusivement qu'une charge critique contre le réel : pour lui, « la vision devient futuriste et vire au cauchemar »¹⁴⁶.

Aux *Rencontres Photographiques* de Arles en 2009, on pouvait découvrir le travail que Yang Yongliang a produit pour l'agence JWT de Shanghai. On comprend l'énorme coup de coeur des personnes plus préoccupées d'environnement que d'esthétique pour ce traitement graphique, à la fois inspiré des peintures traditionnelles chinoises et détaillé à l'extrême, des visuels de la campagne *Print* initiée par la *China Environment Protection Foundation*. A travers cette œuvre on est censé percevoir directement les trois grands axes que sont la pollution industrielle, le réchauffement planétaire et la pollution automobile, les avatars d'un monde artificiel, en cela pas vraiment réel, qui semble courir à sa perte, réelle celle-là. Quid de l'esthétique du monde tel qu'il est ?

La perception du peintre est pourtant moins caricaturale : « J'ai nommé la première création de *Phantom Landscape* « Eau de montagne », un élément symbolique chinois. Ce titre se réfère à deux choses, de manière littérale : d'une part la ville où je vis, de l'autre l'Eau de la montagne, ce qui représente en chinois le paysage. La ville est mon lieu d'habitation, un espace qui évolue avec moi et qui renferme mes souvenirs. Un mirage ou une ville fantôme est l'environnement vers lequel je tends mais qui n'existe que dans mon imagination. L'eau de la montagne (le paysage) suggère l'imitation de l'art traditionnel de mon enfance, qui disparaît au fur et à mesure de mon évolution personnelle et de celle de la ville. La naissance du Paysage fantôme n'est pas un accident. La Ville, le Paysage, je les aime et les hais en même temps. Si j'aime la ville pour son côté familial, je déteste d'autant plus la rapidité stupéfiante à laquelle elle grossit et englobe l'environnement. Si j'aime l'art traditionnel chinois pour sa profondeur et son caractère inclusif, je hais son attitude rétrograde. Les anciens exprimaient leur appréciation et leurs sentiments envers la nature à travers des peintures de paysages. Pour ma part, mon propre paysage sert à critiquer la réalité telle que je la vois. »¹⁴⁷ Encore un effort et il découvrirait le paysage construit en « tant que tel ».

Et c'est ce que nous y voyons : le glissement du paysage du naturel vers le construit, glissement qui n'est guidé que par « la réalité telle qu'on peut la voir »¹⁴⁸. La réalité est artificielle, l'artifice est réel. Sur le terrain du bouleversement contemporain de l'environnement aussi bien naturel qu'urbain en Chine, Yang Yongliang pourrait bien être l'inventeur de la fusion du paysage et du construit, à l'opposé de toute conception rétrograde aussi bien celle du paysage en général tel qu'il est apparu et s'est maintenu jusqu'à nos jours, que celui de l'invention particulière du paysage urbain tel qu'on le dit

¹⁴⁶ Revue AA, *Architecture d'Aujourd'hui* n°377, « Futur ? » - Rédacteur en chef invité « Rudy Ricciotti » p.82

¹⁴⁷ Yang Yongliang – communiqué de presse des *Rencontres Photographiques* de Arles « 40 ans de rencontres, 40 ans de ruptures ». 7 juillet au 13 septembre 2009.

¹⁴⁸ On ne s'arrêtera pas au sens le plus évident de cette phrase pour retenir un sens plus pertinent qu'éclaire ce qui a précédé.

émerger dans la vision culturaliste de la ville (pas autre chose qu'une vision spectaculaire de la ville, même si elle s'en défend).

Ce que cette œuvre nous révèle c'est l'ensemble de ce qui est actuellement bousculé en Chine : avant tout un certain sens des valeurs. Un monde disparaît et les contours du nouveau ne sont pas encore bien dessinés. Les schémas éthiques et esthétiques, des individus et des groupes, de la personne et de la société, y sont forcément en pleine recomposition. Ce monde nouveau n'a pas encore trouvé ses représentations compensatrices adéquates. Yang Yongliang en expérimente confusément une nouvelle dans le champ de l'esthétique. Elle n'a pas encore trouvé sa positivité. C'est le principe de toute conquête intérieure¹⁴⁹ que d'apporter, avec l'incertitude du devenir, de l'incertitude dans les valeurs en même temps qu'une justification et une compensation au niveau des représentations : aux Etats-Unis, l'effacement du sauvage et un processus d'urbanisation sans précédent qui objective la conquête ont été justifiés par la représentation d'un Paradis à bâtir, une sorte d'approche pragmatique chargée d'une esthétique païenne de ce qui était une vision radicalement métaphysique chez Saint Augustin, *La cité de Dieu* ; ses excès, destruction de la nature et coût humain, seront compensés par la création du patrimoine du *Wilderness*. Dans un monde où tout fait sens, chaque chose, chaque geste engage notre sensibilité et, partant, notre sens des valeurs, ainsi que les significations qui, dans notre esprit, s'organisent en grandes catégories : juste/faux, bon/mauvais, beau/laid, etc. Dissocier les choses de nos jugements éthiques et esthétiques, cela n'est possible que dans l'univers *démonstré* de la science. Le monde soumis au vouloir est aussi notre représentation.

Répetons que tout cela n'a de sens qu'en fonction d'une époque ou d'un milieu. On l'a vu, ce n'est par exemple qu'au 19^e siècle que les Américains du Nord se sont mis à trouver beau et bon l'espace sauvage du *Wilderness* (on a vu que s'était au prix du sang des frères, une consolation des pertes), et l'on peut dire que cette marque de la culture américaine n'a atteint sa pleine puissance qu'au 20^e siècle, avec les paysages du genre western au cinéma ; ça n'est qu'à partir du 18^e siècle que les Européens se sont mis à trouver la montagne belle et bonne, alors que les Chinois en avaient fait autant dès le 4^e siècle ; inversement, c'est à partir de l'Occident, via le Japon, qu'en ces dernières années du 20^e siècle les Chinois commencent à découvrir la notion de paysage urbain et ses implications pratiques. Avant ces effets de monde, les Américains maudissaient le *Wilderness*, les Européens ignoraient les plaisirs et les vertus de l'alpinisme, et les Chinois d'aujourd'hui ravagent allégrement leurs paysages urbains¹⁵⁰. Fallait-il que ce qui sauve soit placé sous le signe de « l'utopie dégénérée »¹⁵¹ dont l'Amérique s'est faite la spécialiste ?

¹⁴⁹ Je parle aussi bien d'une nation que d'un individu.

¹⁵⁰ Augustin Berque, *Etre humain sur la terre*, p. 94.

¹⁵¹ On doit l'expression à une analyse de Disneyland par Louis Marin dans son célèbre ouvrage *Utopiques Jeux d'espaces*. Pour lui, Disney Land est un jeu permanent sur « l'Utopie » _ une « Utopique » est une construction imaginaire ou réelle d'espaces dont la structure n'est pas pleinement cohérente selon les codes de lecture eux-mêmes que cette construction propose. Elle met en jeu l'espace. Ainsi sont structurés et distribués plusieurs mondes et le chemin qui mène de l'un à l'autre est un cheminement initiatique dont la fonction serait d'opérer un oubli tissé de la trame d'un récit de voyage vers une contrée mythique. Dans ses « thèses sur l'idéologie et l'utopie » Louis Marin nous rappelle que « l'utopie est une critique idéologique de l'idéologie », que « l'utopie est une critique de l'idéologie dominante dans la mesure où elle est une reconstruction de la société présente (contemporaine) par un déplacement et une projection de ses structures dans un discours de



Title: Global Warming



Title: Industrial Pollution
Headline Translation: Let the hills be hills and the rivers be rivers.

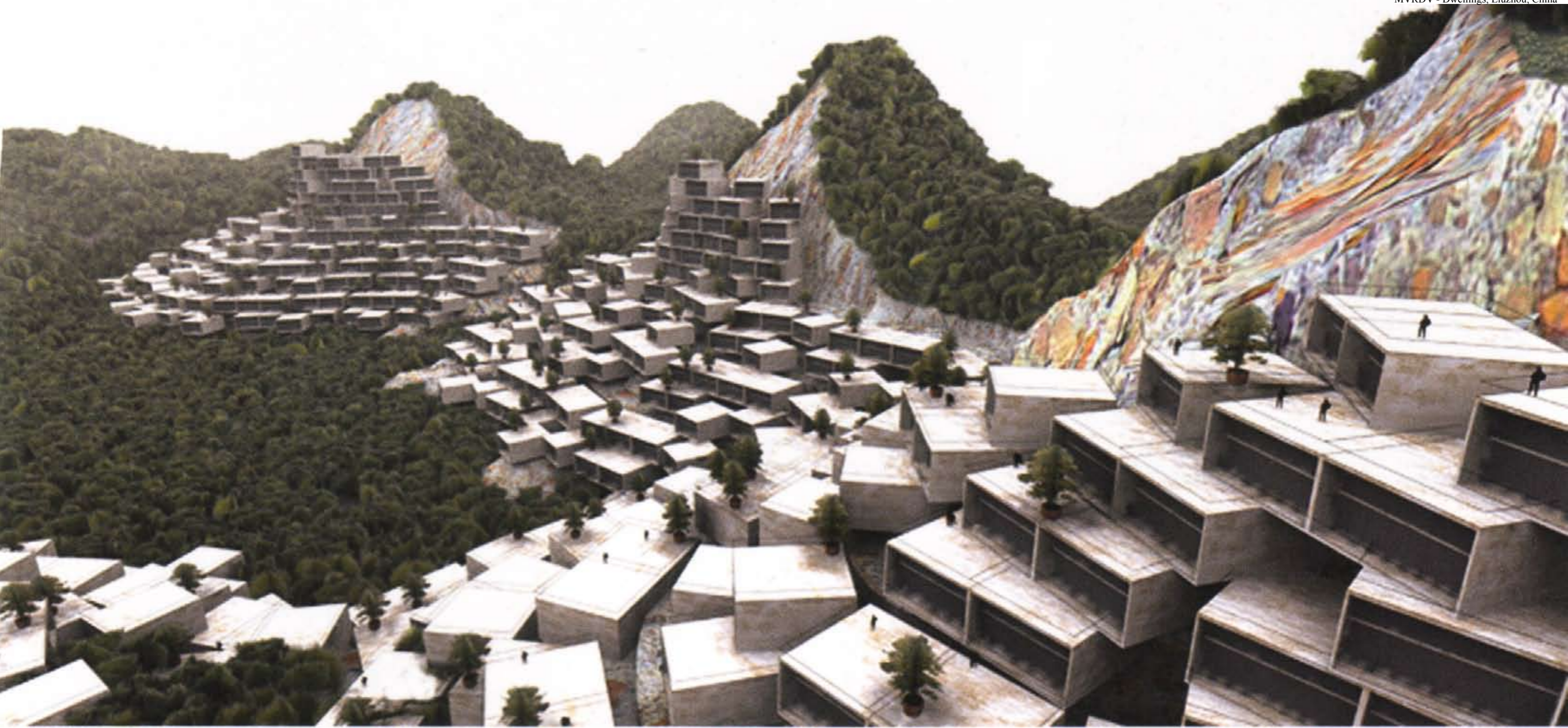


Title: Automotive Pollution
Headline Translation: Leave nature alone.

Aux Rencontres Photographiques de Arles en 2009, on pouvait découvrir le travail que Yang Yongliang a produit pour l'agence JWT de Shanghai. A travers les visuels de la campagne *Print* initiée par la *China Environment Protection Foundation*, nous sommes censés percevoir directement les trois grands axes que sont la pollution industrielle, le réchauffement planétaire et la pollution automobile.



MVRDV - Dwellings, Liuzhou, China





Barrio de Petare, Caracas, Venezuela

Image © 2008 DigitalGlobe

Google™

ur 10°29'30.55" N 66°47'59.14" O élév. 941 m

Mise au point ||||| 100%

Altitude 1.70 km



À Pékin, les hutongs¹⁵² qui entourent la Cité interdite sont détruites, remplacées par des tours, et, en guise de compensation sans doute, on en reconstruit de fausses, un peu plus loin, à l'attention des curieux, très certainement aussi, à l'attention des touristes. Mais les Chinois ne font pas que réduire leur propre patrimoine à un spectacle. C'est maintenant toute la ville qui devient un spectacle. En Chine on n'est plus colonisé par l'Occident, on lui dit *amen*. Des quartiers entiers sont des simulacres qui reprennent les références architecturales des villes européennes. Une manière, assez curieuse, de réécriture du dépaysement des villes des concessions étrangères et des quartiers de légations du 19^e siècle. Un art du pastiche qui n'est pas sans évoquer les boutiques style victorien de Disneyland Paris, l'idée qu'on peut se faire d'un centre ville à l'europpéenne.

François Ascher montre que cette vision largement mythique de la ville européenne et la défense culturelle d'une certaine vision du centre ville est revenue en Europe après un détour par l'Amérique où elle a servi à l'émergence de nouveaux concepts urbains [qu'on retrouve maintenant en Chine] : « cette Utopie réactionnaire... a connu en Floride deux réalisations concrètes assez célèbres : la ville de *Seaside* ; où a été tourné le film *The Truman Show* qui dépeint une petite ville où les faits et gestes du héros sont à son insu retransmis en direct à la télévision depuis sa naissance, avec la complicité de tous les habitants et de sa famille, faisant de lui l'acteur involontaire d'un incroyable feuilleton ; l'autre réalisation est la ville de *Celebration*, conçue, réalisée et gérée de toutes pièces par Disney qui expérimente là le passage du parc à thème conçu comme une petite ville structurée à partir de sa *main street*¹⁵³, à la ville comme parc à thème »¹⁵⁴. Cette tendance n'est pas nouvelle, encore récemment elle a été exhaustivement analysée à l'occasion de l'exposition *Dreamlands* qui s'est tenue à Paris en 2010 au Centre Pompidou¹⁵⁵. Ce qui est

fiction». Par là, Disney Land consisterait plus en une «utopie dégénérée» qui est définie comme «une idéologie réalisée sous la forme d'un mythe». 1 - L'idéologie est la représentation du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence. 2 - L'utopie est un lieu idéologique : l'utopie est une espèce du discours idéologique. 3 - L'utopie est un lieu idéologique où l'idéologie est mise en jeu : l'utopie est une scène de représentation de l'idéologie. 4 - Le mythe est un récit formulant structurellement la solution d'une contradiction sociale fondamentale. Louis Marin, *Utopiques jeux d'espaces*, pp.257-297 collection «critique » éditions de minuit, 1973

¹⁵² Un hutong (en chinois : 胡同 ; en pinyin : hùtong) est un ensemble constitué de passages étroits et de ruelles, principalement à Pékin en Chine. Hutong est un mot mongol (hottog à l'origine) qui signifie puits, parce que les résidents vivaient souvent près d'une source ou d'un puits. À Pékin, les hutongs sont constitués par des lignes de siheyuan, (habitations emmurées possédant une cour carrée). La plupart des quartiers de Pékin ont été formés en joignant un siheyuan à un autre, qui lui-même rejoignait un autre siheyuan, et ainsi de suite jusqu'à créer la ville entière. Dans la vieille Chine, la définition des rues et des ruelles était stricte, les largeurs étaient fixées par des règlements. Les hutongs faisaient rarement plus de 9 mètres de large, certains seulement 3 ou 4 mètres. De nos jours, les hutongs sont restés étroits et sillonnent encore la ville. Cependant, la ville est **victime d'un processus d'urbanisation** qui tend à faire disparaître les habitations traditionnelles au profit d'immeubles modernes. Les hutongs sont donc démolis à une vitesse rapide. (wikipedia)

¹⁵³ On a l'impression qu'il décrit Tokyo, moins cette touche locale apportées au *main streets* des divers quartiers de cette ville tous structurés de la même manière, une enfilade de cerisiers cycliquement en fleurs – « Sakuraaaaa, Sakuraaaaa... »

¹⁵⁴ François Hacher, *La société hypermoderne* p.159.

¹⁵⁵ *Dreamlands, des parcs d'attractions aux cités du futur* au Centre Pompidou – du 5 mai au 9 août 2010

nouveau c'est sa grande diffusion, sa généralisation. Nous pourrions pourtant en faire une critique autre que sa critique spectaculaire¹⁵⁶, nous allons le voir.

En ce qui nous concerne, l'exemple le plus déconcertant de simulacre est asiatique, il nous vient d'Hangzhou, dans la banlieue de Shanghai, où des urbanistes promoteurs sont en train de construire un quartier Haussmannien. Il s'ouvre ici une brèche spatiotemporelle dans laquelle trouvent déjà à se loger de nombreux habitants... Le "petit Paris" de Chine est ainsi construit pour que des chinois, encore assignés à résidence pour diverses raisons, puissent faire l'expérience de l'inaccessible "Paris original", qu'aucun d'eux n'ira jamais habiter. C'est si radical qu'on pourrait y entrevoir une promesse d'avenir. Nous découvrons que la Chine et l'Europe ne sont qu'une seule et même terre et que c'est simplement par ignorance qu'on les considère comme des Etats séparés.¹⁵⁷ Voilà réinventé le *mitate* japonais, cet ensemble de techniques de représentations jardinières visant à la transposition de paysages découverts d'abord par la lecture sensible de poèmes classiques chinois. Le *mitate* consiste avant tout en un « voir comme » des paysages pour l'essentiel chinois les environs naturels mis en scène par l'installation d'un jardin japonais. En Chine aujourd'hui, on traverse la Hollande, un morceau de France ou d'Angleterre comme on visite le mont Lushan (une montagne fameuse de la Chine centrale, dans le Jianqxi) au détour d'une allée du jardin Koishikawa Korakuen de Tokyo. D'un *mitate* à l'autre, on se promène ici et ailleurs, en Chine et au Japon, maintenant dans des paysages urbains d'Europe en Chine. Le jeu pourtant s'avérera moins un jeu de l'esprit qu'un jeu de signes dans la danse de l'équivalent généralisé.

En Chine, si on fait régulièrement appel à des références d'architecturales étrangères, on n'hésite pas non plus à s'adresser directement à des urbanistes étrangers. Au début des années 2000, plusieurs projets immobiliers sont rassemblés dans le double objectif de densifier et de culturaliser la banlieue de Shanghai. Le projet consiste à déplacer un million d'habitants du centre de la ville pour permettre la poursuite des opérations urbaines : une toute bête opération tiroir mais à grande échelle. C'est le projet "One City, Nine Towns"¹⁵⁸. Songjiang, autrement appelée Thames Town, la ville anglaise, et Anting¹⁵⁹, la ville allemande, sont les premières sorties de terre. Thames Town, ensemble conçu par le cabinet anglais

¹⁵⁶ Au sens débordien du terme.

¹⁵⁷ Pour reprendre ce mot de Debord qu'on trouve dans *Potlatch* p.69 – « La psychogéographie et la politique ».

¹⁵⁸ Le programme Shanghaien « One City, nine towns » puise largement aux registres culturels des villes chinoises et étrangères. Songjiang, Thames Town , British: Anting, Jiading District, German: Luodian, Baoshan District, Scandinavian ; Zhujiqiao, Qingpu District, south China water town; Fengjing, Jinshan District, Canadian ; Pujiang, Minhang District, Italian; Gaoqiao, Pudong District, Dutch ; Zhoupu, Nanhui District, USA ; Fengcheng, Fengxian District, Spanish ; Buzhen, Chongming District, China traditional

¹⁵⁹ L'Allemagne présente ici est d'avantage celle des reconstructions de l'après guerre : un quartier Vauban en béton et pas trop environnemental. La personnalité de son concepteur n'y est peut être pas pour rien : Albert Speer junior, né en 1934, via son bureau AS&P. Les Chinois n'auront pas vu d'objection à recruter le fils d'Albert Speer senior, l'architecte d'Hitler condamné à 20 ans de prison lors du procès de Nuremberg ; qui en son temps proposait que les villes du Reich comme Rignsbourg et Nuremberg s'engagent à parrainer les nouvelles villes fondées à l'Est. Face à Nuremberg, un autre Nuremberg. A Rignsbourg un autre Rignsbourg. Et continuer comme ça. Pour que les colons allemands se sentent partout chez eux. Proposant également de construire des ensembles distincts de simples logements pour les autochtones, si bien qu'en cas de trouble, ou d'émeute, on pourrait ainsi facilement les bombarder, les écraser.

Atkins, réalisée par *Henge Real Estate*, est dessinée sur le modèle des architectures des proches environs de Londres et mêle les styles Tudor et Gotique. On retrouve de pareilles approches partout en Chine bien qu'elles ne soient pas encore aussi généralisées sur le territoire ailleurs que dans les grands environs de Shanghai.

Tino Wan, un manager de *ERA Real Estate* de Shanghai, qui a travaillé sur les perspectives de développement du projet Thames Town, accepte le préconçu d'un style occidental, l'exotisme de ses architectures, associé actuellement en Chine à l'idée de bonheur, à la fortune, à l'opulence, ou à la richesse. Pour Wan, habiter là, c'est se différencier de la masse des gens, c'est arborer un signe extérieur de promotion sociale¹⁶⁰. La justification de l'urbanisation ne trouve plus ses fondements dans l'exhaustivité d'une vision du monde, éventuellement mythique ou religieuse, il lui suffit simplement d'être production directement en tant que signe, c'est maintenant le signe des temps¹⁶¹.

Mais ça n'est pas tant le biais de la critique dont les *Dreamlands* prêtent le flanc qui nous intéresse, que ce qui nous apparaît constituer « un devenir jardin d'agrément » de la ville dans une région qui pourrait bien être cette région, recentrée, à la fois l'Ouest ou la frange de l'Est, que cherchaient les premiers explorateurs de l'Amérique. Paradis étrange toutefois. Jérusalem cherche le ciel. Le lieu maintenant où s'organise la rencontre de l'Orient et de l'Occident autour d'une perception paysagère du phénomène urbain – là, la terre tremble plus fort qu'ailleurs, on redécouvre ce que Zong Bing pressentit voici plus de quinze siècles : dans la relation que nous entretenons à l'étendue que nous habitons, qui est le lieu du paysage, fut-il urbain, fut-il radicalement artificiel et non plus essentiellement naturel, la forme matérielle des choses de l'environnement tend vers l'esprit.

Il n'y a pas que la population et l'urbanisation qui croissent. Plus exactement, ces deux aspects d'un même phénomène ne croissent pas séparément. Ce croître-ensemble des gens et des choses, c'est lui qui fait justement que les choses ne se bornent pas à des objets matériels ; car au delà de cette limite, elles sont toujours aussi quelque peu un mythe, c'est-à-dire qu'elle atteignent un niveau de réalité qui ne nous touche pas seulement par les sens, mais également par le sens. L'espace ainsi déployé entre les choses et ce qu'elles veulent dire, dans sa contingence essentielle (car les mots relèvent de la liberté humaine), distingue ontologiquement la relation de l'humanité à l'étendue terrestre du fonctionnement écosystémique au sens le plus large. De par cette contingence, l'environnement n'existe en effet pour les sociétés humaines qu'en tant qu'elles lui confèrent un certain sens, propre à leur culture et à leur histoire (culture et histoire engagent le global autant que le local aujourd'hui) ; autrement dit, en tant que la biosphère devient sémiosphère. Ce niveau de réalité nous touche en tant qu'il veut dire quelque chose. Autrement dit, nous touche par l'esprit. Voilà le principe qu'énonçait le peintre Zong Bing, auteur, vers 440, du premier traité sur le paysage¹⁶² dans l'histoire de l'humanité :

¹⁶⁰ « "Many people in China today associate the exotic with wealth. They buy into these developments to differentiate themselves from ordinary people," said Tino Wan, a manager of ERA Real Estate in Shanghai. » Ariana Eunjung Cha, *The Washington Post*, avril 2007.

¹⁶¹ Dans le fil de la critique spectaculaire des sociétés modernes, Jean Beaudrillard, *pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard(1972). Tout spécialement le chapitre « Design et environnement ou l'escalade de l'économie politique. »

¹⁶² *Le Hua shanshui xu* (Introduction à la peinture de paysage).

PLUS A L'EST, LA MATIERE URBAINE PRISE DANS UN DEVENIR JARDIN.



Deux photos arrachées au Net montrent une Japonaise à deux moments de sa vie : d'abord jeune devant le « *Tower Bridge* » de Londres qu'elle s'apprête à visiter. Son blog nous apprend qu'il a été restauré à plusieurs reprises, la dernière fois lourdement à cause des dommages de la guerre, entre 1967 et 1972, et réouvert par *Queen Elizabeth II* en 1973. On la retrouve ensuite plus mature devant une reproduction miniature de ce même *Tower Bridge* dans la ville chinoise de *Shenzhen* à la frontière Nord de *Hong Kong* - la blogueuse en signale une autre à *Taiwan* - il en existe une dans « *the World* », un parc d'attraction d'architectures miniaturisées mais imposantes tout de même, de la *banlieue de Pékin* dite aussi *Beijing*.

« L'éloignement de la réalité dans la représentation esquisse un retour possible, décalé dans la fiction à la réalité, après un détour par le cerveau dans la main qui crée. Chaque fois, les dimensions de la réalité se retrouvent augmentées - c'est ce que l'on peut entendre par « *construction d'un état culturel de la matière* », cet état c'est une **MEMOIRE** - Ainsi le paysage est paradoxalement fondé sur au moins un dépaysement initial : le jardin c'est la nature en miniature, une réalité objective objectivement déplaçable (portable). La nature, elle-même, est d'abord modifiée par le regard éduqué qui déplace - comme le peintre déplace dans l'univers éthéré de sa peinture ce que le paysan avait préalablement construit, ne le trouvant pas à l'état naturel, dominant toujours plus le milieu qu'il s'appropriait. La nature ne sera plus jamais elle-même, évidente et monstrueuse puisqu'elle n'est fondamentalement pas bonne, mais polie, livrée en pâture à l'imagination qui détourne et rassure, même quand elle s'amuse à se faire peur, mais ne peut plus apercevoir l'évidence de la matière réduite à son aura - un rapport immédiat à la matière est devenu sinon impossible, du moins très difficile. Je dirai avec Alain Rogé que « *notre regard, même quand nous le croyons pauvre, est riche, et comme saturé d'une profusion de modèles, latents, invétérés, et donc insoupçonnés: picturaux, littéraires, cinématographiques, télévisuels, etc., qui oeuvrent en silence pour, à chaque instant, modeler notre expérience, perceptive ou non. Nous sommes, à notre insu, une intense forgerie artistique et nous serions stupéfaits si l'on nous révélait tout ce qui, en nous, provient de l'art. il en va ainsi du paysage.* » Nous sommes comme hantés par nos créations, celles-ci sont animées elles-mêmes d'une vie qui leur est propre et n'ignorent pas la hantise.

Il est remarquable d'observer combien la réalité tend à n'être plus qu'une image, le lien réel à un prototype perdu - la domination de la nature est un mouvement culturel de caractère anthropologique qui tend au déni géographique - la cohérence géographique se perd dans le déplacement, toujours plus tendu vers l'abstraction. La cartographie est plus que jamais géographie mentale, construite peu à peu au mépris des exigences du milieu, du contexte : la réalité tend à s'irréaliser. Après la nature, il s'agit d'appliquer à l'urbanisme les possibilités poétiques qui se dégagent de cette tendance circulaire qu'a la civilisation d'abstraire des images de la réalité objective pour les y réinjecter à nouveau en les déplaçant. Cette réalité matérielle qui nous environne, où l'homme se retrouve partout, mais où également la réalité ne touche plus vraiment terre - pour dire autrement les choses la culture se libère en coupant ses racines, ainsi elle peut en faire ailleurs sur des territoires toujours plus pénétrés de fictions. C'est alors que j'ai vu ces événements extraordinaires - des villes, préalablement séparées de leurs fondations, se déplaçaient vraiment et réalisaient cette prophétie : « *Nous déplacerons bientôt des paysages urbains* ».

la culture coupée à la racine est la condition préalable de la possibilité d'un déplacement.

C'EST MAINTENANT L'ENSEMBLE DE LA REALITE QUI SE RETROUVE DE-PAYSEE.

Vue semi-aérienne depuis les toits de Paris sur la tour Eiffel. Au premier plan le pastiche d'une architecture haussmannienne.

Vue semi-aérienne depuis les toits de Little Paris sur la tour Eiffel à l'échelle un tiers. Reconstruction du Paris haussmannien dans la banlieue d'Hangzhou, une ville nouvelle satellite de Shaghai.



REMAKES
STEPHANE LAGRE - DATA.10
APPREHENDER ROME AVEC
UNE CARTE DE TOKYO
VILLA MEDICIS 2008

>>

Le château de Maisons-Laffitte, à l'origine château de Maisons, est un château situé à Maisons-Laffitte dans les Yvelines, chef-d'œuvre de l'architecture civile française du XVIII^e siècle, qui constitue une référence majeure dans l'histoire de l'architecture. Le château de Maisons-Laffitte, de style Louis XIII, est un bâtiment attribué à l'architecte François Mansart.

Un « clone » du château de Maisons-Laffitte a été construit à trente kilomètres de Pékin (Chine) sur un domaine de 300 hectares, par le milliardaire chinois Zhang Yuchen. Il est utilisé comme hôtel et centre de séminaires sous le nom de Zhang-Laffitte, le propriétaire s'étant toutefois réservé plusieurs pièces pour son usage personnel. La construction du bâtiment a nécessité un budget de 40 millions d'euros et l'intervention de mille ouvriers, sur trois ans de travaux. Il a été inauguré en 2004. C'est un rêve qui s'est concrétisé, un mythe qui a pris corps dans l'arrondissement de Changping.

Le château de Franconville à Saint-Martin-du-Tertre (Val-d'Oise), construit par Gabriel-Hippolyte Destailleur pour le duc de Massa en 1876, est étroitement inspiré du château de Maisons-Laffitte

Au détour d'une rue l'apparition d'un château d'inspiration Louis XIII, que l'on pourrait dire dessiné de la main de Mansart, c'est le restaurant TAILLEVENT/ROBUCHON construit à l'initiative d'une grande marque de bière nipponne sur Ebisu Garden place de Meguro-ku à Tôkyô.



*Zhi yu shanshui, zhi you er qu ling*¹⁶³

(Quant au paysage, tout en ayant substance, il tend vers l'esprit)

C'est en Chine que semble vouloir se rencontrer aujourd'hui les civilisations de l'Orient et de l'Occident, dont il faut tout de même rappeler qu'elles sont les deux grandes civilisations paysagères¹⁶⁴, les premières en même temps que les dernières à avoir eu une perception singulière du paysage : on imagine qu'avec la mondialisation et l'essor des nouvelles technologies de l'information et de la communication, celui du tourisme, le mécanisme de la perception paysagère s'est aujourd'hui plus ou moins uniformisé – ; et c'est la modernité qui semble l'emporter, la *weltanschauung* occidentale moderne, quoi qu'on en dise, finit d'acculturer le monde.

La tradition paysagère chinoise est la plus ancienne, ça a également été la plus stable : la civilisation chinoise, avant tout parce qu'elle a été d'essence irréductiblement traditionnelle, et s'est maintenue telle longtemps, n'a pas créé, en même temps qu'elle déployait sa sensibilité paysagère, les conditions de la mort du paysage avec ses paysages. C'était vrai, du moins, jusqu'au moment où, après le Japon et la Corée, elle s'est engagée profondément sur les mêmes rails économiques que l'Occident, maintenant qu'elle a également absorbé et s'est largement approprié la vision occidentale du monde.

Bien que symbolisant l'émergence du monde moderne, le paysage à l'europpéenne en revanche comportait en germe, dès l'origine, une incompatibilité fatale avec la modernité. Aussi bien, le développement de celle-ci devait-il aboutir, au 20^e siècle, à la disparition du paysage image dans la peinture des avant-gardes, et à un tel ravage des paysages grandeur nature que l'on a pu parler de « mort du paysage ». En somme, le paysage à l'europpéenne est né avec la modernité, mais celle-ci aurait fini par le tuer. C'est dans cette voie moderne que la Chine est très largement engagée aujourd'hui.

Maintenant que, sur la major partie de la planète, c'est l'ensemble de la réalité qui est dépaycée, complètement à l'Ouest même dans l'Est, l'Occident et la Chine peuvent se retrouver, et le paysage retrouver la voie du sens, à cette différence près que le milieu n'a plus rien de naturel : l'artifice du paysage ne peut plus servir que le paysage de l'artifice radical. Nous nous plaçons ici plus sur le terrain de la perception esthétique du milieu que sur celui de la critique de l'idéologie. Guy Debord, dans sa thèse n°5 de *La société du spectacle* nous prévenait que le monde spectaculaire moderne « ne peut être compris comme l'abus d'un monde de la vision, le produit des techniques de diffusion massive des images. Il est bien plutôt une *weltanschauung* devenue effective, matériellement traduite. C'est une vision du monde qui s'est objectivée. » Cette idéologie accomplirait une unification qui ne serait rien d'autre que le langage de la séparation généralisée. Si c'est le cas, alors, le paysage renouvelé, mais peut-être était-ce déjà le cas avant que le paysage ne se soit mis à glisser du naturel vers le construit en même temps que le milieu, s'impose comme une esthétique de la séparation dans un monde de la séparation. Le paysage est justiciable d'être une justification-compensation qui prend le relais du mythe et de la légende. Et il semblerait que cette esthétique fasse maintenant l'économie du récit.

¹⁶³ Reproduit dans PAN Yungao (dir.) *Han Wei Liu-Chao shu hua lun* (Traité de calligraphie et de peinture des époques Han, Wei et des Six-Dynasties), Changsha, Hunan sheng meishu chubanshe, 1997, p. 288.

¹⁶⁴ « Une civilisation est dite paysagère quand elle possède la notion de paysage, et le représentant comme tel verbalement, littérairement, picturalement, jardinièrement » Augustin Berque, *les enjeux du paysage* p.324.

On peut goûter là les joies d'un karaoké tel qu'il aurait pu être à la renaissance.



Château Zhang-Laffitte, dans la banlieue de Pékin

SUBVERSION DES ECHELLES, SUBVERSION DE L'UNITÉ DE LIEU, SUBVERSION DE L'UNITÉ D'ESPACE, SUBVERSION DE L'UNITÉ DE TEMPS - LA COHÉRENCE GÉOGRAPHIQUE DES RÉFÉRENCES CULTURELLES EST PERDUE. D'ABORD RÉFUGIÉE DANS L'ART, L'ARCHITECTURE REVIENT RÉFUGIÉE URBAINE DANS LA RÉALITÉ DES VILLES NOUVELLES CONTEMPORAINES - LA VILLE EST PRISE MAINTENANT DANS UN DEVENIR JARDIN, C'EST UNE NOUVELLE ÉTAPE FRANCHIE D'UN DEVENIR PAYSAGE URBAIN QUI ANNONCE L'AVENIR PROCHAIN D'UN DÉPLACEMENT GÉNÉRALISÉ DE LA MATIÈRE CULTURELLE DES VILLES, SA DÉ-PAYSATION. **ROME** OÙ ES-TU? OÙ VAS-TU?



BERTRAND LAVIER, *Photo relief*, 1997



BERTRAND LAVIER, *pilone-chat*, 1997



JULIA FULLERTON-BATTEN *Teenage Stories*, *red dress in city*



JULIA FULLERTON-BATTEN *Teenage Stories*, *Broken Eggs*, 2005



NICOLAS MOULIN, *Model du Ryungyong hotel*, 2006



NICOLAS MOULIN, *Askiatower*, 2006, *le Ryungyong hotel déterritorialisé*



MICHAEL ELMGREEN & INGAR DRAGSET *Prada Marfa*, Texas, USA 2005



MAISONS-LAFFITTE, situé dans les Yvelines, est attribué à François Mansart.



ZHANG-LAFFITTE, en est un clone situé dans la banlieue de Pékin.



THE WORLD, un parc d'architectures européennes miniaturisées de la banlieue de Pékin, sert de décor à un film éponyme.



THE WORLD réalise des collages improbables, même dans la cohérence géographique de Paris



TAILLEVENT&ROBUCHON, Ebisu Garden, Tôkyô



LAS VEGAS, un devenir accumulation des images produit l'identité d'une ville.



TIANDUCHNG, Banlieue d'Hangzhou, l'impression d'une ville déracinée

Les Effets du bon ou du mauvais gouvernement.

L'invention du paysage à l'Européenne par les peintres flamands du 16^e Siècle est tardive. Cependant, la ville et le paysage, depuis ses signes précurseurs dans l'Italie du 14^e Siècle, ont toujours eu partie liée, comme la ville a depuis toujours eu partie liée avec son bon ou son mauvais gouvernement dont elle est un effet – on pourrait dire autrement, une représentation du vouloir. *Les Effets du bon et du mauvais gouvernement (Allegorie ed effetti del Buono e Cattivo Governo)*, c'est d'ailleurs le nom d'une série de fresques d'Ambrogio Lorenzetti placées sur les murs de la *Sala dei Nove* (la salle des Neuf) ou *Sala della Pace* (salle de la Paix) du Palazzo Pubblico de Sienne. C'est dans cette salle, entre 1287 et 1355, que se réunit un conseil de 9 citoyens « gouverneurs et défenseurs de la commune et du peuple ». Ils faisaient le serment d'utiliser « tous les moyens possibles » pour « la conservation, l'augmentation et la magnificence du régime en place ». On voit dans cette série de fresques le moment précurseur, bien qu'isolé, de l'invention du paysage à l'européenne. Nous ferons au passage également remarquer que cette œuvre fait directement allusion à l'*Auctoritas* : l'idée (il est vrai temporairement brouillée par la croyance religieuse en un Créateur, l'autorité transcendante de Dieu) d'être l'auteur, soit à l'initiative de la croissance d'un monde fabriqué au centre duquel on place la ville. Si cette série de fresques du *Quattrocento* comporte une représentation du bon gouvernement, elle comporte aussi les deux pendants de ses effets : ils sont le reflet d'une civilisation qui se pense de plus en plus urbaine mais demeure à dominante agricole : les effets du gouvernement à la campagne, mais aussi les effets du gouvernement dans la ville. La morphologie urbaine à cette époque, la relation étroite que la ville entretient avec sa campagne, que ces fresques dépeignent, en font une œuvre emblématique du schème de la cité (la ville médiévale évoluée de son modèle antique), qui imprègne fortement, encore de nos jours, le regard occidental porté sur les paysages campagnards – et cela même si la vision idéalisée de la campagne est toujours dominée pas un schème de vision arcadien. Le paradoxe veut en effet que la vision pastorale d'une nature inviolée soit une fiction qui résiste à l'épreuve de la réalité agricole, la campagne travaillée par le paysan et placée sous l'autorité d'une ville. Le paysage arcadien est comme ce songe néoclassique que peindra Nicolas Poussin près de trois siècles plus tard : la réminiscence de l'héritage hellénique, celle d'un lieu harmonieux rêvé dont serait gardé le souvenir comme inscrit dans la mémoire mythique de ses gènes, en fait le lieu de prédilection d'une géographie spirituelle, *Et in Arcadia ego*, le souvenir d'être allé, un jour qui n'a pourtant jamais pu être, dans cette Arcadie intemporelle dont le fantasme connaît cependant une relative éclipse à la période du Moyen-Âge chrétien de Lorenzetti. L'homme du Moyen-Âge sait-il qu'une nature laissée à elle-même retourne très vite au sauvage, la campagne à la forêt, non aux paysages bucoliques classiques de l'Arcadie pastorale, l'Arcadie imaginaire des *Bucoliques* de Virgile ? La pandémie de peste blanche qui avait ouvert le premier millénaire en avait déjà produit la triste démonstration : Les vastes étendues emblavées d'Europe, jusqu'alors cultivées par les esclaves, étaient alors revenues à la forêt d'où elles avaient été tirées par les légions. Après une baisse significative de la population, la forêt avait regagné 15% du territoire. En effet, il suffit au règne végétal de 30 à 40 ans pour reprendre ce qu'il avait dû concéder à notre espèce (Vicari), le paysage classique d'une ville contrastant sur le fond uni par la campagne passer à celui d'une place forte entourée d'une couronne de terres cultivables de quelques dizaines d'hectares seulement immédiatement enchâssée dans la forêt hostile. On s'accorde à dire que la réaction de défense, face à la pandémie, consistant en un tel repli autarcique, a sensiblement contribué à la modélisation d'une ville féodale, de son système basé sur le servage, en rupture avec le

modèle hérité de l'antiquité (lequel s'était construit sur la mobilité mais favorisait également les épidémies).

Il faudra toute l'énergie des moines cisterciens pour regagner le terrain reconquis par la forêt. Ce qui apparaît étrange maintenant, c'est la postérité qu'ont connue les représentations naturalistes du paysage en regard de la complète cécité dans laquelle nous sommes restés vis-à-vis de sa dimension construite, à plus forte raison vis-à-vis de cet univers complètement artificiel qu'est la ville.

C'est cette interrogation qui pointe dans la description que nous faisons d'un processus de civilisation comme volonté imposant l'urbanisation partout où l'on trouvait la nature, phénomène mis en évidence dans l'apothéose finale (du déroulement historique aussi bien que du film) de la conquête de l'Ouest. Dans sa soif de faire reculer le sauvage, l'homme imposait la campagne. La campagne n'a rien de naturel, elle est une construction de l'homme, un aménagement humain, une anthropisation de la nature. Ce premier déplacement de la nature vers l'artifice par la culture du sol (il anticipe le paysage *in situ*), au sens le plus primitif qui soit, est doublé par la représentation picturale qui déplaçait cette fois-ci la nature sur le terrain de la culture (au plus au degré dans le paysage intact, *in visu*) telle que cette notion se comprend de soi-même aujourd'hui. Si nous comprenons la ville comme un organisme naturel également dirigé, on comprend assez mal pourquoi on ne l'a pas spontanément associée au paysage. Le paysage est demeuré cette mise en valeur du pays qui environne la ville. Cependant, la ville couvre aujourd'hui le pays comme la carte le territoire. Tous les schèmes de visions sont par terre. Et c'est avoir une étrange conception du paysage que de réduire le « voir en tant que » paysage à des formes que le paysage aura pu prendre dans la représentation d'un monde qui n'est plus, c'est-à-dire en dehors de toute actualité. Ce qui nous apparaît clair, c'est que le paysage, dans le contexte urbain généralisé que nous connaissons par endroit et se généralisera tant que la population connaîtra la croissance qu'on lui connaît, ne peut se maintenir que si l'on accepte que cette notion - elle recouvre une émotion spécifique, une esthétique particulière -, n'est pas chevillée au paysage naturel.

C'est pour nous la leçon de Lorenzetti et de sa fresque des *Effets du bon et du mauvais gouvernement*. Il invente le paysage, et le paysage comprend d'emblée la ville et sa campagne, toutes deux prises dans le même vouloir ; seulement, on n'a pas compris tout de suite que le processus de civilisation (le paysage n'est il pas dit une création de « l'homme urbanisé du Nord¹⁶⁵ »), pourrait un jour faire l'économie de la campagne, et par conséquent de la ville telle qu'on la concevait alors comme ne pouvant que lui être associée. On sait aujourd'hui qu'on se trompait. C'est le réel qui est notre guide. Il plait à l'homme tragique. La sensibilité paysagère, prisonnière on le comprend des premières formes qu'elle a pu prendre, aujourd'hui rétrogrades, a-t-elle pour autant disparue ? Les schèmes de vision du paysage ne peuvent-ils pas être réactualisés ? Nous n'en doutons pas. Pour nous, la lecture que nous faisons de l'œuvre de Yang Yongliang répond, mais dans la distance de la métamorphose qu'a connu le monde durant les sept siècles qui les séparent, à celle de Lorenzetti : « la » partie du vieux tableau, la représentation d'une cité dans un coin de nature, « est » effectivement devenue « le » tout : les Effets du bon ou du mauvais gouvernement ne produisent plus qu'une représentation unique, ni l'en-dedans de la ville, ni l'en-dehors de la campagne.

¹⁶⁵ Voir Roland Recht, *La Lettre de Humboldt*, Paris, Bourgois, 1985, pp. 52-53. Cette thèse serait d'origine italienne et remonterait au 16^e siècle (Paolo Pini, 1545).

Et in Arcadia ego (deuxième version), 1637-1638
Huile sur toile de Nicolas Poussin 85 × 121 cm
Musée du Louvre



Et in Arcadia ego est une expression latine rendue célèbre par plusieurs tableaux, dont deux toiles de Nicolas Poussin (1594-1665). Ce sont des peintures pastorales représentant des bergers idéalisés de l'Antiquité classique, rassemblés autour d'une tombe austère. La première version se trouve en Angleterre, à Chatsworth House, dans le Derbyshire. La seconde, la plus connue, se trouve au Louvre, à Paris, et porte également pour titre *Les Bergers d'Arcadie*. L'œuvre a eu une très grande influence sur l'histoire de l'art.

L'expression est un *memento mori* (locution latine qui signifie «Souviens-toi que tu mourras»), qu'on traduit habituellement par «Même en Arcadie, j'existe» ou «Je suis aussi en Arcadie», comme si c'était la Mort personnifiée qui parlait. Pour sa part, André Félibien, le biographe de Poussin, l'interprétait comme « la personne enterrée dans cette tombe a vécu en Arcadie ». Autrement dit, elle aussi avait profité des plaisirs de la vie sur terre. La première interprétation est généralement considérée comme la plus probable.

La logique interne des *Bergers d'Arcadie* n'est pas seulement dans l'énigme de l'inscription latine du tableau, *Et in Arcadia ego*, phrase inachevée dont personne à ce jour n'a pu découvrir l'origine textuelle précise, même si l'origine théorique ne fait aucun doute, car c'est l'Arcadie imaginaire des *Bucoliques* de Virgile, lieu de prédilection d'une géographie spirituelle qui magnifie les artistes comme étant les vrais Arcadiens. L'inscription latine est assurément le *sujet*, mais pas le *thème* du tableau, qui est, comme l'interprète Charles Dempsey, la beauté immortelle face à la fuite du temps.



Les Effets du bon et du mauvais gouvernement
(en italien Allegorie ed effetti del Buono e Cattivo Governo)
est une série de fresques d'Ambrogio Lorenzetti placées sur les murs de la Sala dei Nove
(la salle des Neuf) ou Sala della Pace (salle de la Paix) du Palazzo Pubblico de Sienne.

Allégorie du Bon Gouvernement

Au sommet d'un arbre, la Sagesse tient ouvert le livre biblique ; l'arbre supporte soutenu par deux de ses branches les plateaux de la Justice, l'un couronne le juste, l'autre décapite le réprouvé. Une corde passant par le plateau du juste, passe ensuite entre les mains de la Concorde, équipée d'un rabot pour aplanir les disputes, passe ensuite entre les mains des membres du gouvernement des Vingt-Quatre, pour finir entre les mains d'un grand vieillard barbu vêtu des couleurs de la ville (noir et blanc), le Bien commun. Situées de part et d'autre de celui-ci pour le guider, ses conseillères et les Vertus théologiques (Foi, Charité et Espérance) qui planent au-dessus de lui, et des quatre Vertus cardinales (Force, Prudence, Tempérance et Justice) assises à côté de lui avec la Paix, vêtue de blanc, allongée sur un lit posé sur un amoncellement d'armes, le front ceint d'une couronne d'olivier et avec un rameau d'olivier dans la main, ses symboles. À son côté est assise la Force, armée d'une massue et d'un bouclier, pour la fermeté des soldats et fantassins que l'on trouve à ses pieds. Des hommes en armes protègent les citoyens et un groupe de prisonniers ligotés montre l'action des lois et de la justice. Deux nobles à genoux offrent leurs châteaux à la Commune, en faveur de l'état siennois.



Effets du Bon Gouvernement dans la ville

Une ville magnifique en maçonnerie de pierres et de briques, remplie de tours, de palais, d'habitations, d'églises et de magasins de style typiquement siennois. Une chronique du XIVe siècle de la vie quotidienne qui s'expose en toute harmonie : sur les toits les maçons œuvrant, un tailleur vu de dos cousant, l'atelier d'un orfèvre, un marchand consultant son livre de comptes, des gentilshommes à cheval, les activités de production et de commerce avec le teinturier, l'orfèvre, les ouvriers sur les échafaudages, la leçon universitaire, la halte dans la taverne, des éleveurs avec leurs bêtes. Travail et réjouissances aussi, avec un chœur de neuf jeunes filles dansant une ronde, la dixième joue du tambourin, pour souligner l'harmonie et la concorde qui règnent dans la ville.



Effets du Bon Gouvernement à la campagne

Des champs bien cultivés, le transport des marchandises, le fauconnier qui part pour la chasse, des routes qui sillonnent les champs et collines, le va-et-vient incessant des hommes et des animaux. Une compagnie à cheval part en route pour la chasse, qui s'arrête auprès d'un aveugle qui demande la charité.

La perte et la destruction contemporaine de nos paysages naturalistes, immergés que nous sommes, maintenant pris dans le devenir « objet-monde » de nos ensembles construits, est une situation nouvelle. La ville, « dans » laquelle nous sommes, n'est plus le foyer de l'optique du regard qui est le nôtre porté « sur » la campagne ; nous, sujets urbains, surplombant l'objet paysage qui était naturel. Naturel, il ne l'était pas puisque cultivé, aujourd'hui, il peut être totalement artificiel, entièrement construit. Paradoxalement, l'urbain partout signifie qu'il n'y a plus strictement de dedans de la ville. Donnez-nous un point de vue sur l'étendue des choses, ce ne sera plus qu'un point de vue sur l'étendue de la ville. C'est l'ère de l'urbain. C'est pourquoi, il nous est difficile de valider la distinction pratiquée par les théoriciens du paysage entre ces deux notions : le paysage en général tel qu'il est apparu et s'est maintenu jusqu'à nos jours, et l'invention particulière du paysage urbain tel qu'on le dit émerger et « qu'on se gardera bien de confondre avec le paysage en général »¹⁶⁶. Pour la bonne raison que les deux paysages nous semblent n'en avoir jamais formé qu'un seul, c'est étrangement devenu évident maintenant qu'on pleure la disparition, dans leur fusion synthétique, de la ville et de la campagne. Voici venu le temps des métropoles. Zarathoustra descend de la montagne pour lui dire « oui ». Il s'agit toujours du même dispositif de paysage, celui qui nécessite un point de vue et un horizon. Si, du dedans, il n'y a pas de paysage, alors l'époque a fait son œuvre sur la ville, l'œuvre du temps l'a fait objectivement sortir du dedans pour l'étendre à tout ce qui était jusque-là son dehors. C'est ce qui nous fait dire que la sensibilité paysagère au construit ne pouvait que provenir d'un extérieur, puis de là irradier nos milieux artificiels, c'est-à-dire que ce qui semblait ne pouvoir être appliqué qu'au paysage naturel, avait à l'origine été expérimenté à partir de ce que l'on considérait être la seule contemplation de la nature, s'applique maintenant au paysage construit dès lors qu'on ne peut plus expérimenter que lui, maintenant qu'il est devenu le paysage. A ce titre aussi, « l'urbain » est devenu « horizon ».

De ce point de vue, nous ne pouvons que postuler une solution de continuité historique du paysage, du naturel vers le construit. Pour l'Occident, la notion de paysage, apparue à un moment de la civilisation, l'époque moderne, se maintient quand son sens évolue et se déplace avec les paysages urbains de la modernité. Ainsi conçue la dynamique du paysage, les « critères empiriques de comparaison objectifs des civilisations paysagères » restent ceux, corrigés par l'époque, qu'on appliquera à la civilisation qui voit le paysage s'accomplir dans une relation à la fois phénoménale et physique à l'espace construit « en tant que tel ». En un mot, à la nôtre.

L'approche paysagère du construit et les critères empiriques d'évaluation objectifs des civilisations paysagères.

La civilisation que nous connaissons tend à être unifiée à l'échelle de la planète par le modèle capitaliste, les modes de vie et la subjectivité que ce modèle véhicule. Cette civilisation est très fortement paysagère – il semble que l'approche occidentale du paysage fasse maintenant référence¹⁶⁷ ; [les enjeux du paysage sont importants si nous considérons que « dans l'effet de monde propre à la culture qui est aujourd'hui devenue prédominante, c'est en tant

¹⁶⁶ Augustin Berque, *Les raisons du paysage* p.134

¹⁶⁷ On peut se dire que l'entrée de la Chine dans le jeu mondial de l'économie régénérera certainement la vision du paysage qui s'universalise et participera d'un retour de la subjectivité qu'elle contribuera à réinjecter dans cette esthétique – à réinjecter de la Chine dans le paysage (juste retour des choses).

que paysage que l'environnement nous apparaît »¹⁶⁸.] Il s'agit de reprendre ici les six critères¹⁶⁹ de comparaison objectifs des sociétés paysagères sans la complétion desquels parler de paysage est un abus — les six critères qu'Augustin Berque a fini par adopter — afin de voir s'ils restent opératoires dans le glissement de la sensibilité paysagère du naturel au construit. Nous les reprenons par ordre de discrimination croissante dans la perspective de les soumettre à l'examen rapide d'une approche paysagère du construit :

1 - DES REPRESENTATIONS LITTÉRAIRES - Il faut que le paysage suscite une littérature, orale ou écrite, qui témoigne que l'on en apprécie les agréments ; ainsi les *Odes* d'Horace (-65+8) ; une littérature décrivant des paysages ou chantant leur beauté, chantant la beauté des lieux ; ce qui comprend la toponymie (en français par exemple : Bellevue, Mirabeau, Beloeil¹⁷⁰, etc.).

Dans la perspective du construit :

Qu'on pense à Rimbaud, aux surréalistes et en particulier à André Breton avec son livre *Nadja*. Qu'on pense au situationniste Guy Debord, un des inventeurs de la dérive urbaine et de la *psychogéographie*¹⁷¹, pour qui la ville a toujours été un personnage de sa littérature (chant nostalgique de son Paris qui n'est plus, dans lequel il replace la figure errante, celle de Gilles Ivain, alias Ivan Chtchegloff, le Lettriste Héroïque, l'enfant perdu qui n'a jamais pu intégrer l'Internationale Situationniste mais y est partout visible dans la poursuite des aventures, celui qui changeait la ville simplement en la regardant — ; Venise qu'il chante, - « ...C'est une ville qui par son urbanisme a une vie propre qui dépérit sous l'action de l'eau et du temps. C'est la ville qui est elle-même vivante » — ; Florence dont il mêle intimement l'histoire à la sienne), la ville ne peut être pour ces auteurs que le milieu dans lequel ils se réalisent. Pour eux, « La ville est

LE VIEUX PARIS N'EST PLUS (LA FORME D'UNE VILLE CHANGE PLUS VITE, HÉLAS, QUE LE CŒUR D'UN MORTEL).

nel momento più grande delle nostre avventure: Roi Tre

IN GIRUM IMUS NOCTE 249

« règle. » Et Baltasar Gracian : « Il faut traverser la vaste Custer, resté seul debout, jette ses revolvers vides, prend son sabre

carrière du temps pour arriver au centre de l'occasion. » *fiché en terre devant lui, et attend le choc des vainqueurs.*

Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le plus grand moment de nos aventures; celui qui, en ces jours

incertains, ouvrit une route nouvelle et y avança si vite, *Bande dessinée : chevauchées de Prince Vaillant en quête*

choisissant ceux qui viendraient; car personne d'autre ne d'aventures; « il avance vers la lueur mystérieuse qui luit là où nul être humain

le valait, cette année-là? On eût dit qu'en regardant ne devrait se trouver ».

seulement la ville et la vie, il les changeait. Il découvrit *Panoramique*

en un an des sujets de revendications pour un siècle; les sur un palais, de nuit. L'ombre d'un personnage absent se profile au crois-

profondeurs et les mystères de l'espace urbain furent sa *ment de deux rues.*

conquête. *« Le Troisième homme - aperçu un instant, sur un seuil.*

Bande dessinée: Prince Vaillant et un autre, déguisés. « À l'intérieur de la

cité pèse le lourd silence d'un peuple malheureux. Les deux amis se dirigent

¹⁶⁸ Augustin Berque, *Le dictionnaire des sciences humaines* (dir. S.Mesure, P. Savidan) - **Paysage**, éd. PUF, 2006, p.107

¹⁶⁹ Généalogie des critères empiriques d'évaluation objectifs des civilisations paysagères dans la bibliographie d'Augustin Berque :

- Augustin Berque, *Cinq propositions pour une théorie du paysage.*

Paysage, Milieu, Histoire, éd. Champ Vallon, 1994 - p.16 (CRT. 2, 4, 1, 5)

- Augustin Berque, *Les Raisons du paysage. De la chine antique aux*

environnements de synthèse, éd. Hazan, 1995, p.34 (CRT. 5, 1, 4, 2)

- Alain Roger, *Court traité du paysage*, éd. Gallimard, 1997 - p.48 (CRT.

2, 4, 1, 5)

- Augustin Berque, *Ecoumène, Introduction à l'étude des milieux*

humains, éd. Belin, 2000 - p.160 (CRT. 1, 2, 4, 5, 6)

- Augustin Berque, *Mouvance, cinquante mots pour le paysage – entr.*

Cosmophonie, éd.de la Villette, 1999 - p.53 (CRT. 5, 4, 1, 2)

- Augustin Berque, *Mouvance II, soixante-dix mots pour le paysage –*

entr. Cosmophonie, éd.de la Villette, 2006 - p.38 (CRT. 2, 1, 5, 4, 6)

- Augustin Berque, *Le dictionnaire des sciences humaines* (dir. S.Mesure,

P. Savidan) - **Paysage**, éd. PUF, 2006 - pp. 856-857 (CRT. 6, 5, 4, 1, 2)

- Augustin Berque, *La pensée paysagère. Les témoins de la naissance du*

paysage, éd. Archibook, 2008 - p.47 (CRT. 1, 2, 3, 4, 5, 6)

¹⁷⁰ Ces noms sont très certainement ceux que pourraient donner la

promotion immobilière pour vendre ses projets et justifier la plus value

d'une vue superbe sur un quartier de Paris, ou sur la tour Eiffel :

Résidence Bellevue, Pont Mirabeau, Hôtel Beloeil, etc...

¹⁷¹ « La *psychogéographie* est, si l'on veut, une sorte de « science-fiction »,

mais science-fiction d'un morceau de la vie immédiate, et dont toutes les

propositions sont destinées à une application pratique, directement pour

nous. » Guy E. Debord

stimulante quand la campagne incline à l'ennui », « l'air des ville émancipe », elle est le lieu d'un « anonymat salutaire en regard de la surveillance mesquine qui règne dans le village ». Qu'on pense simplement à des genres littéraires comme le roman noir, ou le roman policier, la ville apparaît très vite le milieu privilégié par la littérature contemporaine — on ne mord pas la main qui nous nourrit. Le genre « roman » est un genre strictement urbain. Il n'est que de citer le petit ouvrage de Georg Simmel, *Rome, Florence, Venise*, dans lequel Rome est décrit avec l'appareillage conceptuel de la *Stimmung* du paysage appliqué en l'occurrence par le philosophe à la perception de la ville pour nous convaincre qu'il a placé le construit au cœur des considérations esthétiques. On pense également à la *Forme d'une ville*, l'ouvrage que Julien Gracq dédie à une ville — Cette « ville idéale qui resurgit spontanément de mes songeries, reste, à l'image du Nantes des Cours, une ville évacuée quand plus rien n'adoucit les angles coupants des rues, quand la brume humaine qui masque son arrogance minérale s'est dissipée. » La ville évacuée est pour nous la métaphore centrale du paysage construit en « tant que tel ». La ville est l'objet d'appréciations esthétiques à n'en pas douter. Nous n'épuiserons pas ici toutes les références à la ville dans la littérature moderne la plus contemporaine.

2 - DES REPRESENTATIONS JARDINIÈRES - traduisant une appréciation esthétique de la nature (il ne s'agit donc point de jardins de subsistance) - des jardins d'agrément ; **Il faut que les beautés de la nature soient représentées par des jardins d'agrément, comme la « nature enclose » avestique, prairie daeza (ce que les Grecs entendirent paradeisos, d'où le français paradis) : parc, lieu planté d'arbres où l'on entretient des animaux.**

Dans la perspective du construit :

Nous partons de l'acquis que l'artifice est au principe du paysage, que c'est par l'artifice que le paysage rejoint la nature. Il est une cécité particulière de la pensée paysagiste qui consiste à occulter sensiblement l'aspect matériel, construit, du dispositif paysager : On verra le jardin paradisiaque mais on ne verra pas la clôture ou l'enceinte d'un château qui posent les limites du jeu, on verra la campagne mais on manquera la ville qui en sera le contraste, dans le tapis on verra la métaphore naturaliste mais on oubliera la matérialité de l'artefact, dans le mitage urbain on verra la destruction de la campagne mais pas qu'elle est une affirmation renouvelée de la ville, etc. L'aménagement du jardin en lui-même possède déjà une dimension éminemment constructiviste. Ce qui nous fait dire que la ville est par destination un jardin qui finit par s'imposer par sa seule dimension construite. La ville s'impose principalement par le construit. Ne va-t-on pas à Venise parce qu'elle nous inspire des sentiments ? Y marchant comme on se promène dans un parc, bien qu'à Venise, à l'évidence, on ne trouve pas d'arbre. Affirmer que le paysage urbain n'existe pas — ramenant sa consistance paysagère à ce qu'il peut rester de nature dans la géographie d'une ville¹⁷² —, c'est pratiquement ne

¹⁷² Pascal Aubry, *Mouvance II, soixante-dix mots pour le paysage*, entrée **Paysage urbain** p.79 : « Le paysage urbain n'existe pas encore... mais on peut inventer des paysages en ville. Une photo prise du pont de Solferino, s'agit-il d'un paysage urbain ? Je soutiendrai qu'il s'agit d'un paysage fluvial en ville. » Pascal Aubry n'a pas vécu à Nantes. Dans cette ville,

En règle général, on occulte l'aspect matériel du dispositif paysager

Meurtrière (Dolomites) © Nicolas Milhé
Pin, medium, papier peint
200 x 300 x 25 cm
2009

Production Buy-Sellf



Vue de l'exposition Casus Belli
Frac Aquitaine
Bordeaux
2009

REPRESENTATION DU MONDE

Meurtrière (Dolomites) © Nicolas Milhé
 Pin, medium, papier peint
 200 x 300 x 25 cm
 2009

Production Buy-Sellf



© Jean-Christophe Garcia

Vue de l'exposition Casus Belli
 Frac Aquitaine
 Bordeaux
 2009

OBJECTIVATION DE LA VOLONTE

concéder la valeur d'un paysage à Venise que dans sa version verte en marais Poitevin ; c'est finalement refuser à la cité des Doges ce qu'elle est, un produit des artifices qui l'arrachaient d'abord à la plaine du Pô, la technique humaine courbant la nature sauvage de la lagune pour lui conférer à la fin l'équivalent de ce que serait l'aménité de la campagne dans le contexte continental, la sérénité d'un jardin. Si bien qu'on a très tôt prêté à l'œuvre paradisiaque des bâtisseurs vénitiens le pouvoir d'inspirer à la personne de ses habitants les plus illustres la noblesse de sentiments qui en empreignent la richesse sensible de l'ambiance jusqu'à confondre la sérénité des lieux et la gravité de ses sérénissimes familles. La *Sérénissime* fut ainsi le titre donné à une ville, la République de Venise, comme le caractère qu'on ne prête habituellement qu'aux princes.

Tout à l'heure, par une interprétation particulière du devenir parc d'attractions de la ville, nous indiquions la possibilité d'un « devenir jardin » de la ville, nettement moins sophistiqué, plus un jeu de signes vides que l'épaisseur d'une herméneutique savante et complexe. L'idée que la ville se réduise au décor d'une promenade d'agrément apparaît clairement comme la motivation de beaucoup d'aménagements urbains contemporains. Cette tendance fusionne presque littéralement le jardin d'agrément avec les parcs d'architectures miniatures dont la fonction est ramenée à la seule contemplation de la représentation du construit.

On peut aussi interroger un usage particulier du décor urbain qui se rapproche singulièrement d'une des fonctions originales du jardin d'agrément, fonction qu'on assignait aux jardins, labyrinthes et parcs privés du 18^e siècle notamment : favoriser la rencontre amoureuse. La ville a pu être, on pense à nouveau aux surréalistes et au situationnistes dont la littérature a avant tout eu pour vocation d'être la retranscription d'une pratique réelle, le reflet d'une vie poétique réellement vécue, pratique du dépaysement dans la ville par exemple, mais le lieu aussi d'une exploration de la « carte du tendre », la géographie ludique de ses amours : Au siècle dernier, la ville a été le décor privilégié des jeux amoureux d'une jeunesse libertaire. Lieux urbains que cette jeunesse préférera souvent aux parcs et jardins dérivés de l'usage privés qu'en faisaient précédemment les classes supérieures, agencés non seulement dans les règles de l'art et des conventions mais aussi pour favoriser la rencontre amoureuse arrangée, pour assurer cette fonction piègeuse des amours de classe. Dans les milieux aristocratiques puis bourgeois, ces lieux étaient avant tout conçus dans la perspective d'arranger la rencontre, de forger des amours propres à maintenir par alliances le niveau social qui fait la consistance de la classe dominante. La ville constitue le décor alternatif à cette pratique de « la carte du tendre » en rupture totale avec cette fonction de classe, plus dans l'esprit de l'amour libre d'un imaginaire prolétaire.

on a eu le bon goût de combler les bras de la Loire et l'Erdre, si bien que le paysage fluvial prend pour nous qui y habitons une couleur toute particulière, étrangement urbaine. Julien Gracq, déjà, se promenait en ville comme on se promène dans un parc.

3 – DES DISPOSITIFS ARCHITECTURAUX, une architecture aménagée pour jouir d'une belle vue - Ce critère qu'Augustin Berque a adopté en dernier, l'a été après la lecture de Javier Maderuelo, qui c'est attaché au côté architectural de la « réflexion paysagère » (les travaux de Toriumi Motoki sur l'invention du balcon à Paris, lors de la Renaissance, l'avaient déjà alerté sur ce sujet);

Dans la perspective du construit :

Il se comprend de soi-même que « jouir d'une belle vue » n'implique pas, dans le contexte urbain, une vue privilégiée sur un coin de nature. On pressent que cette fonction paysagère a pu être récupérée par la promotion immobilière dans le but d'augmenter sa plus-value - *vends très cher appartement avec vue imprenable sur la Tour Eiffel*. En outre, la multiplication des étages panoramiques au sommet des tours qui parsèment les grandes métropoles actuelles est l'indice d'un engouement populaire pour les points de vue paysagers qui se multiplient sur la ville. Il est également à souligner la multiplication des projets d'architectures qui prennent la forme de fausses montagnes, sorte de géographies artificielles, qu'il est possible de performer à pied, sur lesquelles on peut monter. Beaucoup de ces projets ont la fonction principalement esthétique de s'intégrer dans un paysage, voire d'intégrer le paysage, ce qui est déjà une approche paysagère de l'architecture, mais qui demeure circonscrite dans le domaine traditionnel du paysage. Mais certains d'entre ces projets ont été conçus en dehors du contexte montagnard¹⁷³. On peut y voir la création de topographies qui offrent des points de vue panoramiques sur l'environnement urbain. On sait que la construction de certains ponts – ça a été le cas du pont de Cheviré à Nantes que je connais bien, ville dans laquelle on ne trouve pas

¹⁷³ L'agence Herzog & De Meuron a fait le projet d'une montagne architecturale pour la *Tate modern Gallery* de Londres, mais on s'approche de l'idée de donner des points de vue sur la ville avec leur projet *Pyramid* pour la ville de Paris. Vicente Guallart est un architecte qui développe systématiquement des *Geologies*, ce qui est assez proche de l'idée qu'on pourrait se faire d'une approche paysagère du construit. Son projet du *Denia Cultural Park* d'Alicante, la couverture d'un bâtiment en forme de topographie praticable qui conserve l'aspect montagneux du promontoire que surmonte le Château de Santa Barbara est un cas particulièrement convaincant de fausse montagne sur laquelle on peut monter pour admirer le paysage. Son projet pour le Wrocław expo 2012 est intéressant dans la mesure où il propose une dérive du signe vers l'architecture : Le « Matterhorn Bobsleds », construit en 1959 au Disneyland de Los Angeles était une transposition du Mont Cervin qu'on trouve dans les Alpes Suisse. La réécriture de la montagne « Matterhorn Bobsleds » pour le *Wrocław expo* nous fait échapper à la métaphore de la montagne. On peut encore évoquer la « Silicon Hill » et le « Gwanggyo Power Centre » de MVRDV ; l'architecture de l'agence Bjarke Ingels Group (BIG) en général, son projet *Mountain* en particulier ; plusieurs projets non réalisés de Jean Nouvel dont le projet pour un *Musée de l'évolution humaine* à Burgos en Espagne, celui du *Performing arts center* de Séoul et enfin le projet du *Tokyo Guggenheim* ; On signalera le projet de François Roche conçu pour *Ordos*, un parc d'architectures contemporaines remarquables qu'il est prévu de réaliser en Mongolie ; On peut encore citer des approches plus anciennes comme Les étoiles de Givors de Jean Renaudie, son ensemble d'Ivry sur seine et d'autres... Les projets de fausses montagnes se multiplient, on n'en épuisera pas la liste, ni le sens, ici.

tant de points hauts depuis lesquels il serait possible de dominer et d'embrasser très largement la ville du regard (exception faite de l'incroyable Tour de Bretagne plantée solitaire au milieu de la ville) – la construction de certains ponts donc, surtout ceux, très hauts, qu'on a l'habitude de construire dans les estuaires des grands fleuves, a souvent été l'occasion pour la population de ses habitants de découvrir un point de vue privilégié sur le paysage urbain et fluvial.

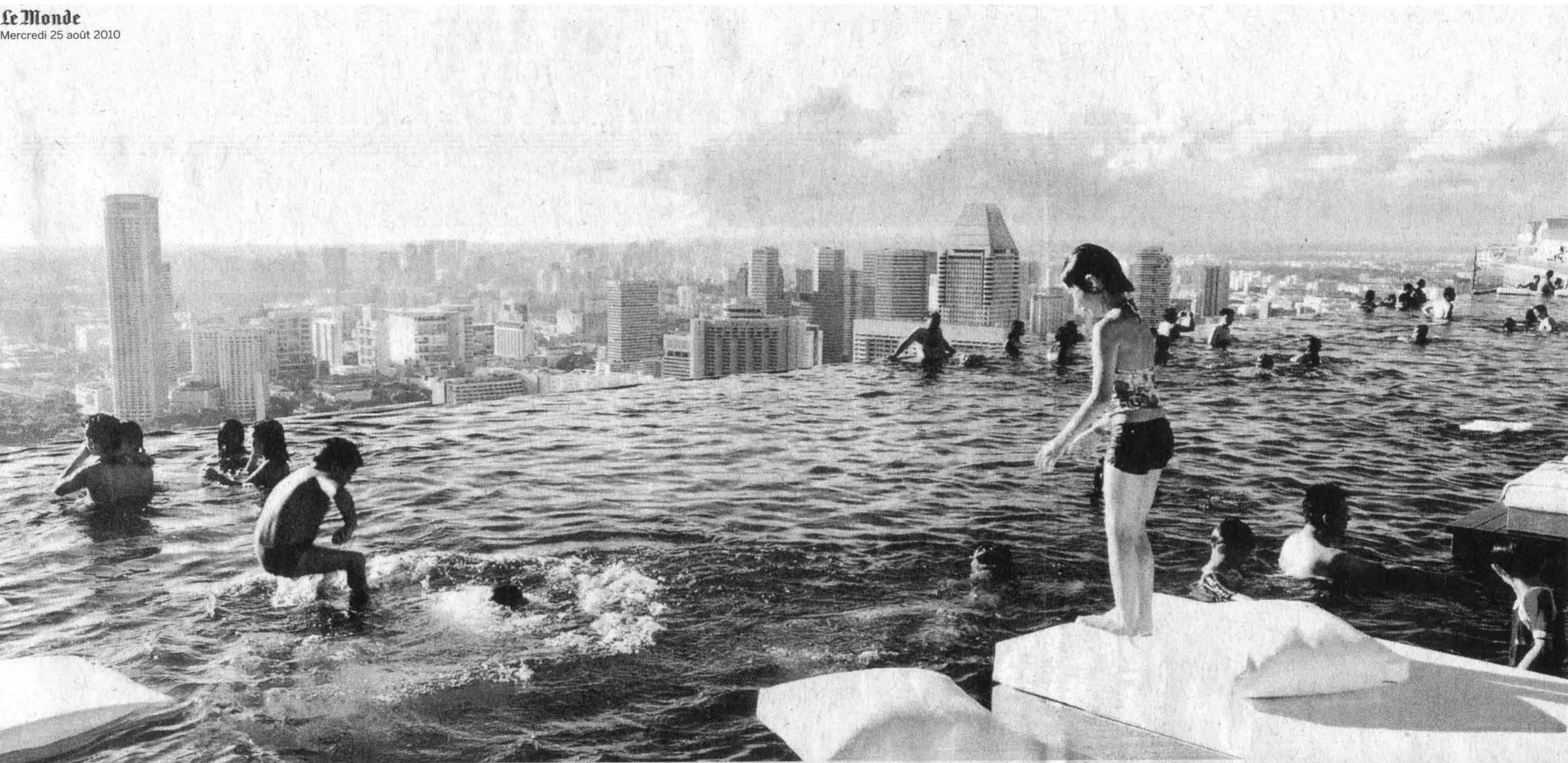
4 - DES REPRESENTATIONS PICTURALES ayant pour thème le paysage - des représentations picturales de paysages, des peintures représentant l'environnement : **Il faut qu'il soit représenté par des peintures de paysage, comme *Les effets du bon gouvernement* d'Ambrogio Lorenzetti (1290-1348)** - Cas précurseur mais isolé. C'est en Flandre, un siècle plus tard, que le paysage a été véritablement découvert par le regard des peintres européens. Le cas de Lorenzetti semble conforter l'hypothèse, soutenue par certains chercheurs, que des peintures chinoises (aujourd'hui perdues) aient pu parvenir en Europe, à la faveur de l'unification de l'Asie par les Mongols, et y influencer des peintres locaux.

Dans la perspective du construit :

Nous avons déjà évoqué ce que nous pensons des montages photographiques, la série *Phantom Landscape*, de Yang Yongliang, et comment nous pouvons mettre en perspective ce travail contemporain avec les premières peintures de paysage d'un Lorenzetti sept siècles plus tôt. Dans le chapitre qui va suivre, nous évoquerons d'autres artistes qui ont également privilégié le médium photographique. Le travail intentionnel du japonais Masataka Nakano¹⁷⁴, à lui seul, parce que ce photographe contemporain s'est appliqué à prendre des vues urbaines vidées de toute présence humaine, en s'interdisant toute retouche, est la preuve que la ville est devenue un motif autonome dans la photographie sans pour autant qu'y soit projeté une critique négative de la ville. Dans l'œuvre de Nakano, l'environnement urbain a la même physionomie tranquille qu'aurait un paysage de collines au détour d'un sentier. Il me semble que ce photographe va plus loin qu'un peintre de l'urbain comme Edward Hopper¹⁷⁵. Hopper, limité en l'occurrence par son naturalisme, faisait des peintures de la vie sociale, et une critique en creux de la déréliction qui régnait dans la ville moderne. Sans devoir rentrer dans les considérations qui furent celles de Walter

¹⁷⁴ Masataka Nakano, *Tokyo Nobody*.

¹⁷⁵ Edward Hopper (22 juillet 1882 - 15 mai 1967) est un peintre et graveur américain, qui exerça essentiellement son art à New York, où il avait son atelier. Il est considéré comme l'un des représentants du naturalisme ou de la scène américaine, parce qu'il peignait la vie quotidienne des classes moyennes. Au début de sa carrière, il représenta des scènes parisiennes avant de se consacrer aux paysages américains et de devenir un témoin attentif des mutations sociales aux États-Unis. Il produisit beaucoup d'huiles sur toile, mais travailla également sur des affiches, des gravures en eau-forte et des aquarelles. Une grande partie de l'œuvre de Hopper exprime la nostalgie d'une Amérique passée, ainsi que le conflit entre nature et monde moderne. Ses personnages sont le plus souvent esseulés et mélancoliques.



Moshe Safdie architecte - Marina-Bay-Sands Hotel, Singapour

Une vue privilégiée sur le paysage

Benjamin au sujet de *l'œuvre d'art à l'heure de sa reproductibilité technique*, on peut souligner l'importance qu'a eue le médium photographique dans l'affirmation du paysage et peut être aussi l'éclipse que le genre a connue :

La photographie validait une vision scientifique du paysage à l'euro-péenne qui a tendu à saisir dans le paysage l'enveloppe matérielle des étants, plutôt qu'à donner du champ à un déploiement d'ordre plus symbolique. L'usage de la perspective est particulièrement significatif de cette parenté avec la science moderne, l'idée qu'il sous-tend d'un sujet moderne¹⁷⁶ en retrait d'un monde objectivé. Par là, en effet, la peinture européenne s'était rigoureusement astreinte à saisir les étants dans les proportions exactes de leur apparence, en fonction de leur distance métrique et non du sens qu'ils peuvent avoir dans le paysage. Cette exactitude a été, comme on le sait, vérifiée par la photographie ; c'est-à-dire au moyen d'un appareillage physico-chimique et sans le moindre rapport avec la sémantique. On peut voir dans l'usage de l'appareil photographique et la diffusion à grande échelle des images une forte contribution au désenchantement du monde. A contrario, l'idée de montage photographique serait plutôt une invitation à l'imaginaire, à un retour du symbolique et de la subjectivité. Une manière de réintroduire de la Chine dans le paysage. Ce qui nous ramène directement aux montages photographique de Yang Yongliang, au fait aussi, peut être pas innocent, que cet individu est chinois – pour la raison qu'il peut référer à une tradition culturelle autant

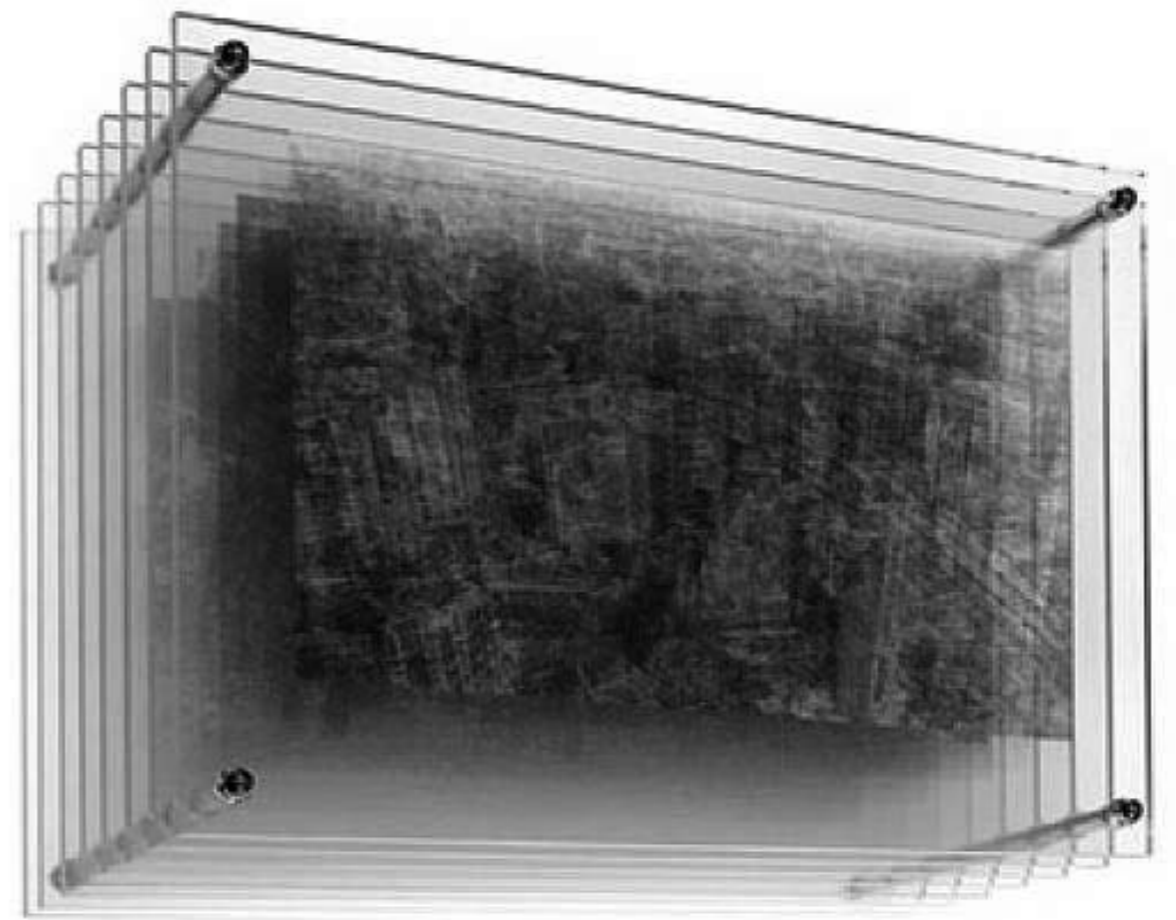
Michael Najjar, nasdaq_80-09
from the *high altitude series* (2008/2009)

que par le fait de vivre et de travailler dans cette zone du monde où le rythme de l'urbanisation est particulièrement débridé.

Dans la perspective qui est la nôtre, on peut distinguer deux catégories d'approches paysagères par la photographie ou le photo montage : d'une part les artistes qui font glisser le paysage vers le construit, par là jouent un rôle d'intercesseurs mais restent dans le domaine traditionnel du paysage qu'il déplacent ; d'autre part les paysagistes qui explorent directement les potentialités paysagères du construit. Souvent ces deux approches font l'objet d'une même recherche, sont le fait d'un même artiste. Nicolas moulin par exemple, avec "Askiatower", 2006, est de la première catégorie quand il déplace le Ryugyong Hotel dans un paysage d'Island. Par là, il identifie ce tripode pyramidal de dimensions pharaoniques resté à l'état de gros œuvre dans un quartier de Pyongyang à l'impassibilité d'une montagne ; en même temps que le paysage minéral de l'Island finit par être apparenté à l'artificialité du paysage lunaire des régions minières - l'échelle du paysage donnant la mesure les dimensions que ces régions minières ont pu atteindre dans les pays de l'Est. A contrario, avec son « ViderParis », il fait directement glisser la matière urbaine dans une fiction non narrative qui est l'amorce d'une contemplation possible de l'environnement urbain comme paysage.

¹⁷⁶ On renvoie généralement à la thèse d'Erwin Panofsky rédigée en 1927, *La perspective comme forme symbolique*, soulignant l'influence énorme que ce texte a eu dans l'histoire de l'art.





Michael Najjar, *netropolis / Shanghai* from the *netropolis series* (2003/2006)



Nicolas Moulin , *Askiatower*; le Ryungyong hotel, Pyongyang, Corée du Nord, déterritorialisé dans un paysage d'Island (2006)
Inspiré par la science-fiction, Nicolas Moulin s'intéresse à la vidéo et à la photographie. De 1990 à 2000, il expose de nombreuses oeuvres collectives dont « 109 », à l'Ecole nationale d'art de Cergy-Pontoise, « Pôle », à la galerie Chez Valentin ou en 2000, à l'occasion de la Semaine internationale de l'image, « Les Trahisons du modèle », à la galerie de l'Ecole des beaux-arts du Havre. « Visiover » est une de ses expositions personnelles. Installé à Berlin, Nicolas Moulin continue de créer des oeuvres, comme « Métane », marquées par un mélange de fiction et de réel



in, *Askiatower*, 2006
chez Valentin



Nicolas Moulin, *ViderParis* (2006)



TOKYO NOBODY

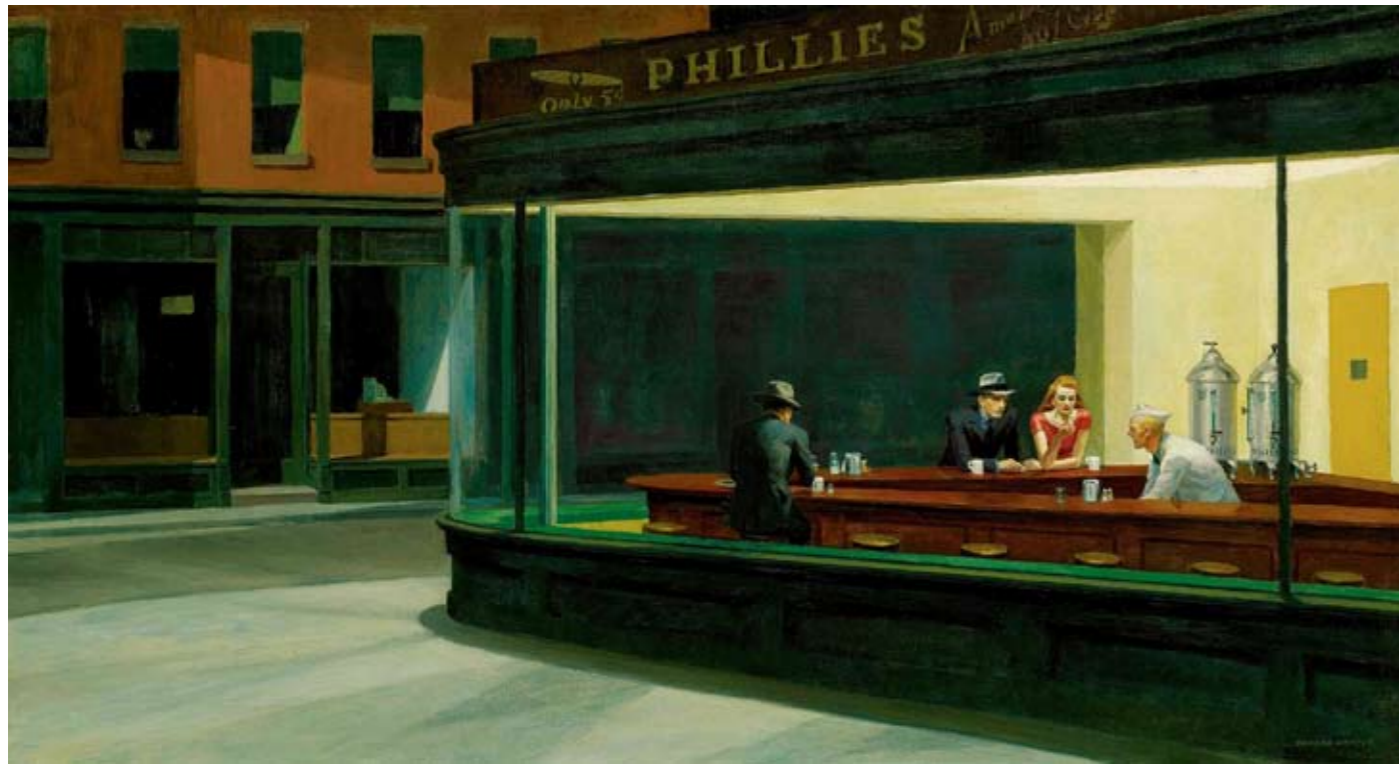
MASATAKA NAKANO



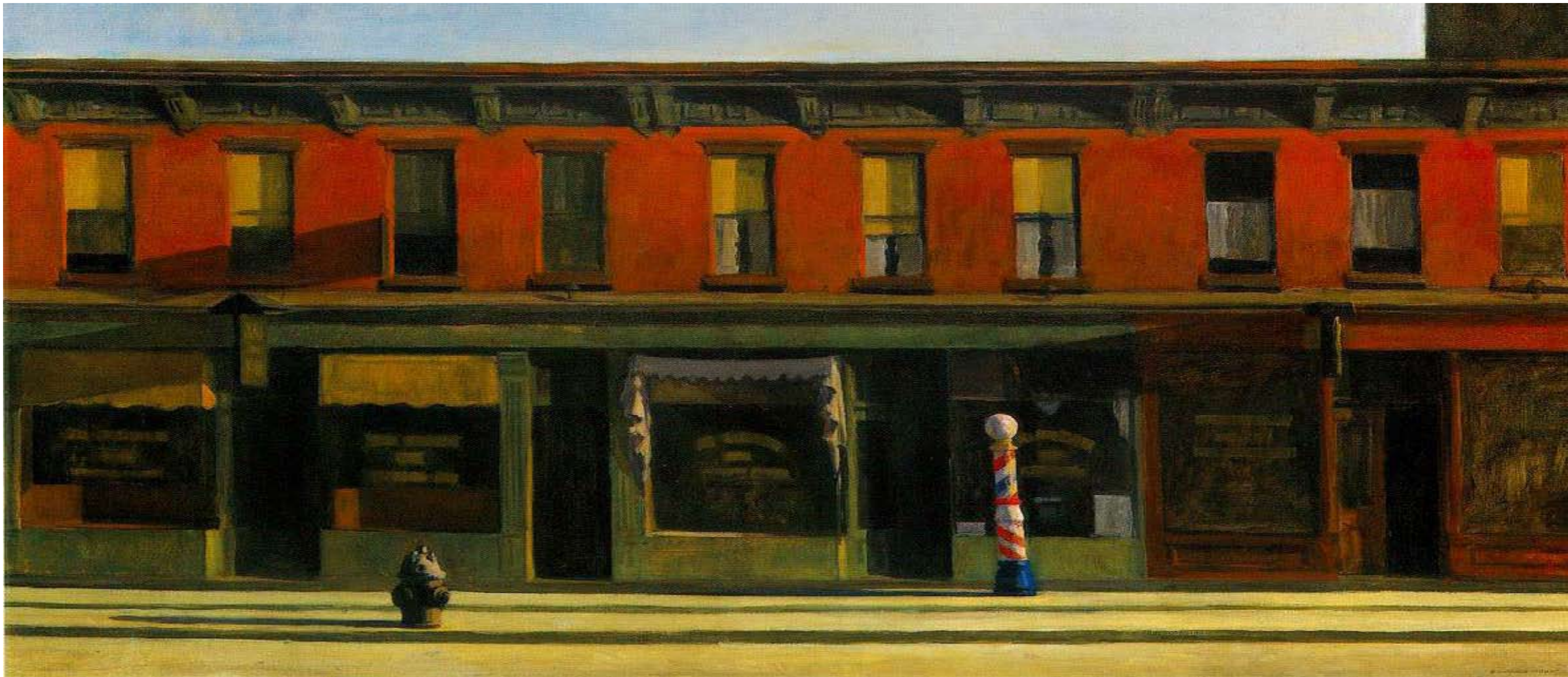
Masataka Nakano, *Tokyo Nobody* (1990/2000)







Edward Hopper (22 juillet 1882 - 15 mai 1967) est un peintre et graveur américain, qui exerça essentiellement son art à New York, où il avait son atelier. Il est considéré comme l'un des représentants du naturalisme ou de la scène américaine, parce qu'il peignait la vie quotidienne des classes moyennes. Au début de sa carrière, il représenta des scènes parisiennes avant de se consacrer aux paysages américains et de devenir un témoin attentif des mutations sociales aux États-Unis. Il produisit beaucoup d'huiles sur toile, mais travailla également sur des affiches, des gravures en eau-forte et des aquarelles. Une grande partie de l'œuvre de Hopper exprime la nostalgie d'une Amérique passée, ainsi que le conflit entre nature et monde moderne. Ses personnages sont le plus souvent esseulés et mélancoliques.



Dans le même esprit, Quand Michael Najjar, avec sa série *Hight Altitude*, recyclant les nombreux clichés qu'il a pris depuis le sommet du Mont Aconcagua dans la cordillère des Andes, illustre l'évolution des principaux indices du marché boursier mondial depuis 20 ou 30 ans par des montages photographiques qui les transposent en paysage de montagne de l'Argentine, il les sublime en même temps qu'il *artificialise* l'un des paysages réputé les plus pur qui soit. Il insinue également que le monde virtuel, rien d'autre qu'une représentation parmi d'autres du vouloir humain, exige sa propre incarnation dans le réel. Mais il entre dans la deuxième catégorie avec sa série *Netropolis* : Elles représentent des vues semi aériennes de la ville qu'il transforme en paysage. Pour cela, il opère la fusion numérique des vues panoramiques de la ville prises aux quatre points cardinaux depuis le sommet d'une tour. Ces travaux traduisent l'importance prise par les flux d'information de l'Internet et de la télévision, lesquels sont les premiers vecteurs aujourd'hui de la matière diffusée des villes. Cette diffusion large contribue à consolider l'universalité de la consistance paysagère des villes les plus emblématiques.

5 - DES REPRESENTATIONS LINGUISTIQUE - usage d'un ou plusieurs mots pour dire «paysage». **Il faut qu'existe un mot pour dire «paysage». En français par exemple, ce mot apparaît au 16e siècle** - (sur l'histoire de ces mots en Europe, v. Catherine Franceschi, «Du mot *paysage* et de ses équivalents dans cinq langues européennes», p.75/111 dans Michel Collot (dir.) *Les Enjeux du paysage*, Bruxelles, Ousia, 1997; en Chine cf. «le Banquet de Lanting» donné par Wang Xizhi, l'immortel calligraphe (303-361), dans sa villa, *le Pavillon des orchidées*, sous les Jin de l'est, le troisième jour du troisième mois lunaire de Yonghe IX (353).

Dans la perspective du construit :

Ce critère est particulièrement discriminant pour conclure à l'existence d'une pensée paysagère. La sensibilité paysagère, le paysage, s'étant maintenant imposés à peu près partout sur la planète, notre propos ne sera donc pas de savoir si la notion existe ou non, ici ou là. Par contre, dans l'expression «paysage urbain», l'apposition du mot «urbain» au mot «paysage» semble devoir constituer une appréciation singulière de la ville qui n'est pas la nôtre. Nous faisons le constat que le «paysage urbain» est une limitation du paysage, la création d'un champ limité de l'esthétique, qui n'a pas lieu d'être, ou qui sert une vision culturaliste de la ville que nous refusons. Pour nous, l'environnement de la ville est devenu cet autre pays qu'on peut continuer à voir «en tant que» paysage. L'urbanisation se confondant avec le paysage, le paysage ne peut qu'évoluer, se déplacer vers une appréciation positive du construit pour lui-même. Pour nous, le «paysage urbain» n'existe pas puisqu'il s'agit toujours «du» paysage, évolué vers le construit «en tant que tel». L'usage du mot reste le même, son contenu se déplace.

Nous n'avons pas les mêmes scrupules qu'Augustin Berque pour qui « Certes, on représente graphiquement des villes depuis très longtemps ; et la présence de villes dans les tableaux de paysage est à peu près aussi ancienne que la notion même de paysage. Il n'est pas difficile d'admettre qu'une ville puisse faire partie de cette « étendue de pays que l'on voit d'un seul aspect » qu'est le paysage selon le *Littre*, même si, toujours selon le *Littre*, le paysage est en peinture un « genre (...) qui a pour objet la représentation de sites champêtres ». Le problème, c'est qu'en parlant de « paysage urbain », l'on fait de la ville l'unique élément de la représentation, picturale ou mentale. La partie devient alors le tout. » Pour lui, tout « cela ne va pas de soit » ; Quant à nous, nous ne pouvons que plier nos représentations à la réalité de l'environnement qui est maintenant le nôtre. Dans cet environnement la nature coïncide avec l'artifice. La partie y est devenue le tout en le recouvrant.

6 – UN CORPUS THEORIQUE - une réflexion explicite sur le «paysage» - ce critère, le plus discriminant de tous, est rempli vers 440 avec l'*Introduction à la peinture de paysage (Hua shanshui xu)*, de Zong Bing (375-443). **Il faut que la chose désignée par ce mot fasse l'objet d'une réflexion comme celle de Zong Bing.**

Dans la perspective du construit :

Notre hypothèse postule une solution de continuité historique du paysage, du naturel vers le construit. Pour nous, la sensibilité à l'espace construit « en tant que tel » est l'héritière de la pensée du paysage. Avec « philosophie du paysage », un chapitre de *La tragédie de la culture*, un essai de 1912, Georg Simmel est le premier à avoir proposé une réflexion proprement philosophique sur la notion de paysage en Occident. Il ne peut être oublié que l'une de ses thèses cardinales, la *Stimmung* du paysage, est appliquée par Georg Simmel lui-même à une description de la ville, la ville de Rome en particulier, qu'on trouve dans un petit carnet de voyage encore récemment réédité chez Allia : *Rome, Florence, Venise*.

Romain Laurent *Décathlon*
08_01_2010



Romain Laurent Nissan



POUR CONCLURE

– retour au début

Perte de l'expérience, expérience de la perte – Paysage

La fin des sauvages - langage et milieu

– Que devient le paysage quand le sens de la nature reléguée au-delà de l'horizon s'est perdu ?

« Dans le passé, les Penans, dernière tribu nomade de chasseurs-cueilleurs au monde, étaient chez eux dans toute la forêt tropicale, puis les grandes compagnies forestières sont arrivées... et tout a changé. Depuis vingt ans, elles abattent d'énormes quantités d'arbres, modifiant totalement le visage de la forêt si important dans l'imaginaire des Penans... Les seuls arbres anciens qui ont échappés à la déforestation, ce qui reste de la forêt primaire, sont aujourd'hui dans des parcs naturels, mais même là leur préservation n'est pas garantie ; dans le parc national de Mulu à Bornéo en Malaisie, sorte de réserve tribale par défaut, Ian McKenzie procède à une expérience linguistique : il délimite une zone précise dans la forêt, il dessine un rectangle de 100 m de long sur 10 m de large puis demande à un ami Penan d'identifier toutes les plantes dans cette zone. La langue Penan est liée à chacun de ces végétaux qui constituent le cadre de vie de ces nomades depuis des milliers de générations. L'anthropologue-linguiste savait que la connaissance de la forêt était très importante dans leur culture, mais n'en a vraiment pris conscience que ces derniers mois. Et aujourd'hui encore plus. Il interroge son ami Penan pendant que ce dernier nomme et décrit les plantes une à une : « - tu connais cette plante ? - c'est une liane – quel type de liane ? – une liane rouge – et cette plante ? – c'est un arbre qu'on appelle « l'arbre à sorts » - l'arbre à sorts ? – oui, quand il donne des fruits, c'est que l'année sera bonne... Mais on ne mange pas ses fruits, seuls les oiseaux les mangent... etc. » On n'est qu'au début de l'étude, on travaille depuis seulement une heure et on a déjà 28 espèces différentes de plantes, s'étonne le chercheur. Le plus incroyable c'est que notre ami Penan les a toutes nommées sans aucune hésitation. Il connaît chaque espèce : huit d'entre elles ont des vertus curatives, quatre sont comestibles, deux sont toxiques, deux sont des plantes grimpantes utilisées pour confectionner des paniers, enfin... il y a une plante qui éveille la nostalgie des anciens, car elle ne pousse que dans la forêt primaire qui a presque totalement disparu. Ian McKenzie attendait beaucoup de cette étude, mais ne s'attendait pas à de tels résultats. Il est vraiment surpris. L'univers des Penans, ce sont des arbres immenses et une canopée protectrice. Cela se reflète dans leur langage et dans leur identité. Avec la disparition de la forêt primaire, il est très difficile de maintenir une activité de chasseur-cueilleur ; le sujet Penan de l'expérience linguistique de Ian n'est déjà plus nomade depuis plus de dix ans. »

Aventuriers, les derniers nomades – 2008, Arte F © Andrew Gregg

« D'innombrables fois, il nous arrive d'aller à travers la nature et de percevoir, avec les degrés d'attention les plus divers, arbres et eaux, collines et maisons, et les mille transformations en tous genres de la lumière et des nuages - mais remarquer tel détail, ou même contempler simultanément ceci et cela, ne suffit pas encore à nous donner conscience de voir un "paysage". » Ainsi, commence « philosophie du paysage », le chapitre d'un essai de Georg Simmel de 1912. Cet auteur est le premier, dans ce court essai, à avoir proposé une réflexion proprement philosophique sur la notion de paysage. Ses thèses cardinales ? Le sentiment du paysage comme invention de l'époque moderne ; le paysage comme oeuvre d'art « arrachée » au « sentiment unitaire de la grande nature » ; la *Stimmung* du paysage.

On retiendra d'abord que le paysage suppose un certain recul, une certaine « reculture » s'est plu à écrire Alain Roger : ce mouvement initial d'abstraction nous paraît constituer la condition d'une perception esthétique d'essence paysagère, qui pourrait s'avérer être la manifestation d'une séparation plus radicale. Un stade avancé de la séparation d'avec la nature. Avec l'expression « aller à travers la nature et percevoir »,

Simmel semble bien exposer le cœur de la problématique du paysage. Pour voir du paysage, quelque part, on ne doit plus voir les détails, perdre le sens du détail, perdre l'épaisseur de la perception du milieu.

Si le terme de nature est rendu flou par l'épaisseur des sens qu'il recouvre, en revanche le plus souvent, on se représente la nature comme allant de soit – elle existe partout et toujours indépendamment du regard porté sur elle – oubliant, peut-être un peu vite, que la perception est pleine de subtilités métaphysiques, et qu'on peut fort bien perdre le sens de la nature. Nous croyons la voir, la connaître, la toucher alors que nous sommes en retrait de la nature. La bande-annonce d'« Enquêtes extraordinaires », une émission, qui joue sur le sensationnel de l'irrationnel, diffusée récemment sur M6, n'arguait-elle pas qu'« après le tsunami de 2004, les secouristes trouvèrent de nombreuses victimes humaines, mais pratiquement aucune victime animale »¹⁷⁷ ? Il n'est pas pour autant nécessaire de succomber aux sirènes du paranormal, de spéculer de l'existence d'un *sixième sens des animaux*, pour se convaincre que « *le sens de la nature est un sens qui se perd* ». Par ailleurs, la proximité du chasseur-cueilleur du néolithique avec la nature prodigue ne l'avait pas pour autant sauvé du *Déluge*.

Comment cette perte de sens se mesure elle ? Au plan du langage avant tout, par l'appauvrissement du vocabulaire qu'on trouve à sa disposition pour dire les choses de la nature. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à regarder cette espèce d'hommes en voie d'extinction complète, le chasseur-cueilleur nomade. Quand le milieu naturel qu'exprime la langue d'un peuple est en voie de disparition, la question est tranchée de l'avenir de ce peuple, il n'en a pas. On se pose maintenant la question de son patrimoine linguistique. Il faut le sauver, il devient urgent d'en préserver la trace écrite avant que les derniers à parler cet *archéolangue* ne disparaissent avec leur milieu. Ce milieu n'évoquera rien à celui qui en est totalement étranger, il ne trouvera pas les mots dans sa langue pour en parler, c'est tout juste s'il pourra le voir autrement que globalement, purgé de tout l'encombrant de ses détails, c'est-à-dire bientôt comme un paysage. D'ailleurs, si l'étranger (le touriste, le voyageur ou le passant) est là, placé devant ce milieu pour le voir, le contempler, c'est probablement parce qu'il sera venu expressément pour ça, parce qu'on lui en aura vanté la beauté, ou simplement parce qu'il se sera figuré qu'il est beau et se sera arrêté pour le coup d'oeil, l'inventant en tant que paysage dans l'instant de la découverte.

Dans son court essai *Défense et illustration de la novlangue française*, Jaime Semprun demande s'il existe dans l'archéolangue une force de conservation propre à empêcher l'instauration de la novlangue. L'archéolangue, on s'en doute bien, est celle-là même que l'homme forge dans l'expérience immédiate et subtile qu'il fait de son environnement, d'abord de son environnement naturel, pour en décrire toutes les variations, l'étendue des sensations qu'il procure. La novlangue est un terme forgé à partir du roman d'Orwell : à vocation universelle, de mauvaises langues diront totalitaire, elle est riche surtout en concepts abstraits et techniques - on ne saurait mieux définir l'essence de la novlangue qu'en disant qu'elle est « *la langue*

naturelle d'un monde toujours plus artificiel, accordée au système si bien agencé de nos commodités techniques »¹⁷⁸.

Coupée de l'expérience concrète d'un milieu, la langue qui lui est appropriée ne saurait se maintenir. Ainsi, « Les Eskimos conserveraient-ils bien longtemps les si nombreux mots qu'ils ont pour désigner les différents états de la neige, ou les Kabyles pour distinguer chaque degré de mûrissement des figues, s'ils étaient brusquement transportés, les premiers en Kabylie, les seconds au Groenland ? »¹⁷⁹ ... « La force de conservation de l'archéolangue, malgré quelques apparences contraires, est égale à celle de tant d'autres créations humaines condamnées quoique tout aussi chargées d'histoire, et à ce titre vénérables. C'est-à-dire qu'elle est à peu près nulle. Quel besoin aurions nous de conserver tous ces mots liés à des activités, des sensations, des mœurs désormais abolies ? »¹⁸⁰ La Novlangue ne se maintiendrait pas plus longtemps si on la déconnectait de son milieu approprié. Cette novlangue est la langue des sociétés modernes, « la Grande Transformation, comme on l'a appelée (la substitution du quantitatif au qualitatif, opérée par un sujet posé devant son objet, qui séparera ce qui jusque là était uni), a commencé il y a bien longtemps, mais elle ne s'est précipitée vers son terme qu'au cours des deux ou trois dernières décennies »¹⁸¹ ... de la sorte, « L'étonnant n'est donc pas que nous parlions de plus en plus une langue nouvelle, il serait, au contraire, que dans un monde si transformé nous continuions à parler la même langue. »¹⁸² A la différence de l'abstraction que constitue tout langage - l'archéolangue n'est elle pas également la représentation de ce qui n'est pas forcément présent ? -, la Novlangue est le langage de l'abstraction. L'abstraction est au cœur du paysage.

On part donc de ce constat qu'une culture, aujourd'hui dominante, à le pouvoir de niveler à terme les différences à l'échelle de la planète. D'abord sa machine de guerre économique commence par détruire les milieux traditionnels. C'est un phénomène, inédit au moins par l'ampleur des moyens techniques qu'elle trouve à se soumettre, et dont on prend à peine la mesure. Le monde change, et c'est la diversité des cultures qui semble devoir en faire les frais. À ce titre, les témoignages des anthropologues sont de première main. Claude Lévi-Strauss est de ces hérauts dont le goût du message est l'amertume : « L'humanité s'installe dans la mono-culture ; elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave. Son ordinaire ne comportera plus que ce plat »¹⁸³. Ces mots ne seront pourtant pas assez durs pour atteindre l'efficace d'une arme de persuasion : la culture Nambikwara disparaîtra, d'une manière ou d'une autre, tout comme a déjà virtuellement disparu la culture Yawalapiti dont on semble ne devoir plus la présence en forêt qu'à la présence photogénique à l'écran, à la curiosité des journalistes, à la nécessité que ces derniers ont de trouver des contenus pour leurs programmes ethnographiques.

Le numéro d'« *Haute définition* » du 17 mai 2010, une émission de reportage de Tf1 au titre d'un tapageur d'actualité, « Le monde d'Avatar en vrai... », nous entraîne à la découverte des Yawalapitis justement, aux confins du Brésil. Le teaser

¹⁷⁷ *Enquêtes extraordinaires*, sur M6, le 27 mai 2010 : « le sixième sens des animaux. » - « Lors du tsunami en 2004 les éléphants se sont éloignés du rivage et il y'avait beaucoup de victimes humaines, mais très peu d'animaux... par exemple très peu de chiens morts ont été retrouvés ».

¹⁷⁸ Jaime Semprun, *Défense et illustration de la novlangue française*, Paris, 2005 p.22 © Editions de l'encyclopédie des nuisances.

¹⁷⁹ *ibid.* p.15

¹⁸⁰ *ibid.* p.17

¹⁸¹ *ibid.* p.15

¹⁸² *ibid.* p.18

¹⁸³ Citations de Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques* (1955)

annonce : « Dans un parc Indien de la région du haut-Xingu, Etat fédéral du Mato Grosso, au cœur de l'Amazonie, terre farouche longtemps inexplorée, on trouve encore un village de Yawalapitis, Indiens tout droit sortis de nos livres d'enfant. Ils vivent coupés du monde des blancs mais ils le connaissent assez pour s'en méfier. Il y a 40 ans, lors de leurs premiers contacts avec la civilisation, ils ont contractés la rougeole. Ils sont morts par centaines, sept ont survécus. Pour reconstituer le village, les femmes se sont mariées avec des hommes d'autres tribus. Mais ces hommes premiers, environ deux cents individus qui vivent nus et chassent encore le poisson à l'arc, comme les créatures du film de James Cameron, ne doivent leur subsistance qu'aux ressources de la nature et sont menacés de disparaître, attaqués de toutes parts par les chercheurs d'or, les bûcherons, les éleveurs, par la déforestation et un projet de barrage¹⁸⁴. Les yawalapitis, une tribu d'hier qui a peur de demain. »

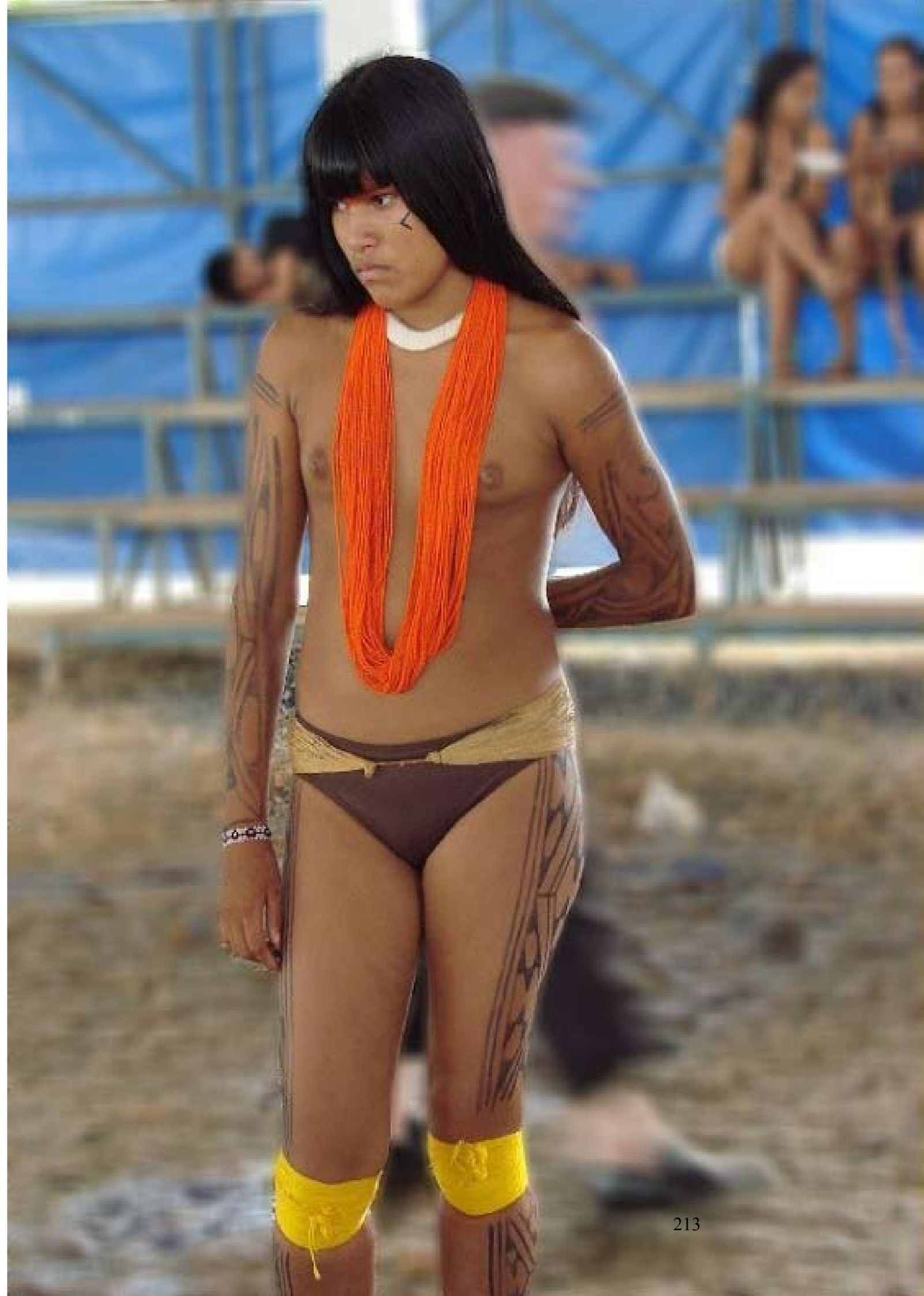
Mais les femmes portent des slips quand elles vont en ville, cachent leur sexe avec une pudeur qu'elles ne se connaissent pas dans la tribu ; la jeunesse écoute Michael Jackson sur des *iPods*. On est revenu à la pêche traditionnelle à l'arc, seulement c'est après avoir un temps pratiqué la pêche aux explosifs. Cette perméabilité à la culture occidentale suggère, si ce n'est sa disparition imminente, que la consistance de cette société sera ramenée bientôt à celle d'une attraction pour touriste : le Yawalapiti commençant d'abord par contempler le spectacle de sa propre vie. On observe déjà un glissement de l'existence quotidienne vers la fiction. C'est la fiction qui a de l'avenir, parlerait-elle d'une époque qui n'est plus.

Claude Lévi-Strauss faisait déjà, à propos des cultures particulières, ce constat désespéré – mais la dynamique culturelle normale ne se fonde-t-elle pas au contraire sur l'échange ? – que « pour qu'elles persistent dans leur diversité, il faut qu'il existe entre elles une certaine imperméabilité. »¹⁸⁵ Question de la diversité que les effets de la mondialisation rendent chaque jour plus vaine ; mondialisation que l'on interprètera, plus que comme un phénomène d'unification économique, comme un modèle culturel unificateur œuvrant maintenant à l'échelle de la planète ; d'abord la production de masse, puis la consommation de masse vont de pair avec la culture de masse sur laquelle ces deux logiques prospèrent en même temps qu'elles l'inventent et la suscitent. En cela la modernité a quelque chose de naturel : elle s'autogénère.

Les anthropologues sont les premiers témoins ; si bien qu'ils sont à même de poser la question de la préservation de la diversité culturelle – peut être déjà dérisoire, dans l'urgence qu'impose la violence et la rapidité des métamorphoses contemporaines –, mais aussi de repérer les contours de ce que sera la communauté humaine qui vient, est déjà présente par bien des aspects. Mais la position de témoin direct d'une disparition n'est elle pas la plus partielle pour juger de ce qui vient et peut pour lui n'être que mauvais ? Il n'est pas vraiment raisonnable d'en douter. Les derniers nomades disparaîtront. Il y a des raisons à cette disparition qui s'explique avant tout par l'anthropisation planétaire, par la planétarisation de l'infrastructure matérielle des sociétés contemporaines (Ô Amérique), mais surtout par la puissance du vouloir humain qui

¹⁸⁴ Ce que le personnage d'Hallie espère de la civilisation dans *L'homme qui tua Liberty Valance*. C'est comme le train derrière la colline, et qui va bientôt arriver.

¹⁸⁵ Citation de Claude Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*



Deux avions de ligne percutent les tours du World Trade Center le 11 septembre 2001

Sous-titre : Les êtres se diversifient et se complexifient, sans rien perdre de leur
O. Lamm : “Monolith” ou “Hello Spiral.”
Sweet shine, Sonic Youth, Experimental jet set

nature première. A partir d’un certain niveau de conscience, se produit un cri. La

poésie en dérive. Le langage articulé, également. ¹

« Et maintenant messieurs, je vous présente notre dernière conquête sur l’ennemi…

venue d’Allemagne… venue d’outre-rhin² … »

Je voudrais insister sur un point qui me tient à cœur. Si il y
Une jeune prisonnière allemande est introduite devant les soldats…

a un racisme traditionnel, de type biologique, il y en a

aussi un culturel. On érige en absolu les différences et

l'incommunicabilité entre les cultures. Les conséquences

sont que cela crée des barrières artificielles entre les êtres

humains et conduits souvent à refuser aux habitants des

«autres cultures» les bienfaits de la science, de la

modernité ou des Lumières.

« Et voici messieurs, une petite perle que le flux de la guerre a fait échouer ici. »

Monsieur Royal fait dire bonjour à la jeune fille : « guten Tag » La soldatesque se

moque d'abord de la terreur qu’éprouve la jeune fille. « Hé ! Tu pourrais parler une

langue civilisée ! »

Je ne veux en aucun cas faire

« Hélas, la demoiselle à des dons… plutôt limités

accepter les idées scientifiques sur une base politique,
Alors ! Pour ne rien vous cacher, elle n’a absolument aucun talent !

mais l'insistance que je mets sur l'universalité de la nature
Excepté, comment dire…un petit talent naturel

humaine a le mérite de couper les ailes à ce racisme
La demoiselle ne sait ni danser, ni raconter d’histoire drôle,

culturel. Les êtres humains sont bien plus proches les uns
ni faire tenir en équilibre des balles sur le petit bout de son nez…

des autres que le relativisme culturel ne le laisse penser³.
mais elle chante comme à l’opéra, elle a un gosier en or.



Et maintenant messieurs, je vous présente notre dernière conquête sur l’ennemi… venue d’Allemagne… venue d’outre-rhin… une petite perle que le flux de la guerre a fait échouer ici



Monsieur Royal fait dire bonjour à la jeune fille : « guten Tag » La soldatesque se moque d'abord de la terreur de la jeune fille. « Hé ! Tu pourrais parler une langue civilisée ! »



Alors! Pour ne rien vous cacher, elle n’a absolument aucun talent! Excepté, comment dire…un petit talent naturel…mais elle chante comme à l’opéra, elle a un gosier en or.

Allez, vas-y, chante nous quelque chose, allez, vas-y chante ! Alors t’y vas oui ! »

C’est étrange comme le spectacle de l’aliénation du voisin
Elle commence à chanter mais on ne l’entend pas, elle est couverte par le brouhaha.

fait sourire celui qui passe à côté de la sienne. Le chrétien
« Plus fort »

qui mange du poisson le vendredi sourit du musulman qui
« Plus fort »

refuse la viande de port - qui moque le juif récusant les
La charmante et timide enfant, les yeux mouillés par des larmes chante une rengaine

crustacés… Le loubavitch qui dodeline devant le mur des
bien connue outre-Rhin⁴ : der treuer Husar (le fidèle hussard). Là, on entend :

Lamentations regarde avec étonnement le chrétien
« Ein ganzes Jahr und noch viel mehr - Die Liebe hat kein Ende mehr »
« Toute une année, et bien plus encore - L’amour n’a plus de fin »

agenouillé sur un prie-dieu, pendant que le musulman
Les moqueries font place au silence et à une émotion intense. Les soldats se mettent à

installe son tapis de prière en direction de La Mecque⁵.
chanter avec la jeune fille.

Il n'y a pas que des différences. On a récemment fait des

expériences disons transculturelles, sur l'expression des

émotions - on montre des photos aux interrogés, et chacun

(quelle que soit sa propre culture, qu'il provienne de

Polynésie, d'Afrique centrale ou du Poitou) reconnaît sans

problème la perplexité, la joie, la tristesse… Or les

mécanismes mis en jeu dans une telle reconnaissance sont

très complexes (essayez de programmer un ordinateur qui

accomplisse une telle tâche). Néanmoins, ces observations

suggèrent que ces mécanismes sont en grande partie innés

et universels⁶.

"Remarque c'est partout pareil, j'ai vu ça dans tous les pays"⁷



La charmante et timide enfant, les yeux mouillés par des larmes chante une rengaine bien connue outre-Rhin : der treuer Husar (le fidèle hussard)

« Ein ganzes Jahr und noch viel mehr - Die Liebe hat kein Ende mehr »
(Toute une année, et bien plus encore - L’amour n’a plus de fin)



Les moqueries font place au silence et à une émotion intense. Les soldats se mettent à chanter avec la jeune fille.



« Remarque c’est partout pareil, j’ai vu ça dans tous les pays ».

A trop nier qu'il y ait une nature dans l'homme, la même
Des membres de la tribu Yawalapiti sont rassemblés dans la longue maison du village.

pour tous les hommes, on risque de tomber dans un
Un lent travelling passe en revue des visages peints sur lesquels l'émotion est très

culturalisme excluant toute possibilité de communion,
clairement perceptible.

voire de communication, entre les hommes qui
Les indiens premiers écoutent recueillis Maria Callas interprétant la Norma, l'opéra de Bellini.

appartiennent à des cultures différentes⁸...

Bellini⁹.

Cette jeunesse écoute Michael Jackson sur des iPods. On observe un glissement de

l'existence quotidienne vers la fiction. C'est la fiction qui a de l'avenir, parlerait-

elle d'une époque qui n'est plus.



Les indiens premiers écoutent recueillis Maria Callas interprétant la Norma, l'opéra de Bellini.



Cette jeunesse écoute Michael Jackson sur des iPods. On observe un glissement de l'existence quotidienne vers la fiction. C'est la fiction qui a de l'avenir, parlerait-elle d'une époque qui n'est plus.



¹ M. Houellebecq (*Rester vivant, 1998*)

² Scène finale du film - *Les sentiers de la gloire (Paths of Glory)*, (1957) de Stanley Kubrick - *Les caporaux de Souain* : fait réel dont s'inspire librement Kubrick dans son film longtemps autocensuré en France, jusqu'en 1974 - tiré d'un roman canadien de Humphrey Cobb "*Paths of Glory*". La scène semble détournée d'un film de guerre de Georg Wilhelm Pabst sorti en 1930 - *quatre de l'infanterie (Westfront 1918) (1930)* réalisé à partir de l'œuvre de Ernst Johannsen - *Quatre de l'infanterie. Front Est 1918*. Traduction française de Emile Storz et Victor Méric. Paris, *Editions de l'Epi*, 1929. Le souci réaliste de la vie au front fait que le film se rapproche des documentaires, d'autant que les acteurs sont d'anciens combattants et qu'ils parlent leur propre langue. Mais la stupide censure exige que le français soit la seule langue adoptée ! En 1939 il est totalement interdit.

³ Jean Bricmont - *Marx? Plutôt Russel et Bakounine!* – *Un entretien avec Jean Bricmont p.37*

⁴ *The faithful hussar* une chanson universellement connue sur le front, présumée de 1825 - (*Le fidèle Hussard (Fr.) / Der treue Husar (Ger.)*) - Non moins invraisemblablement que le fait de daigner écouter une représentante de l'ennemi, invisible pourtant, tout au long du film, nos troupiers reprennent en chœur, bouche fermée : « *es war einmal - ein treuer Husar - Der liebt ein Mädle - ein ganzen Jahr...* » « *Il était une fois un fidèle hussard, il aima une jeune fille une années entière* »...Si j'insiste sur cette chanson, c'est qu'elle finit par passer dans l'armée française, mais bien plus tard, pas avant les années 50, sous le nom de *Marjolaine*: "*Un inconnu sur sa guitare...*" Cette reprise de Francis Lemarque, ce fut la Lily Marlène de la Guerre d'Algérie ..."

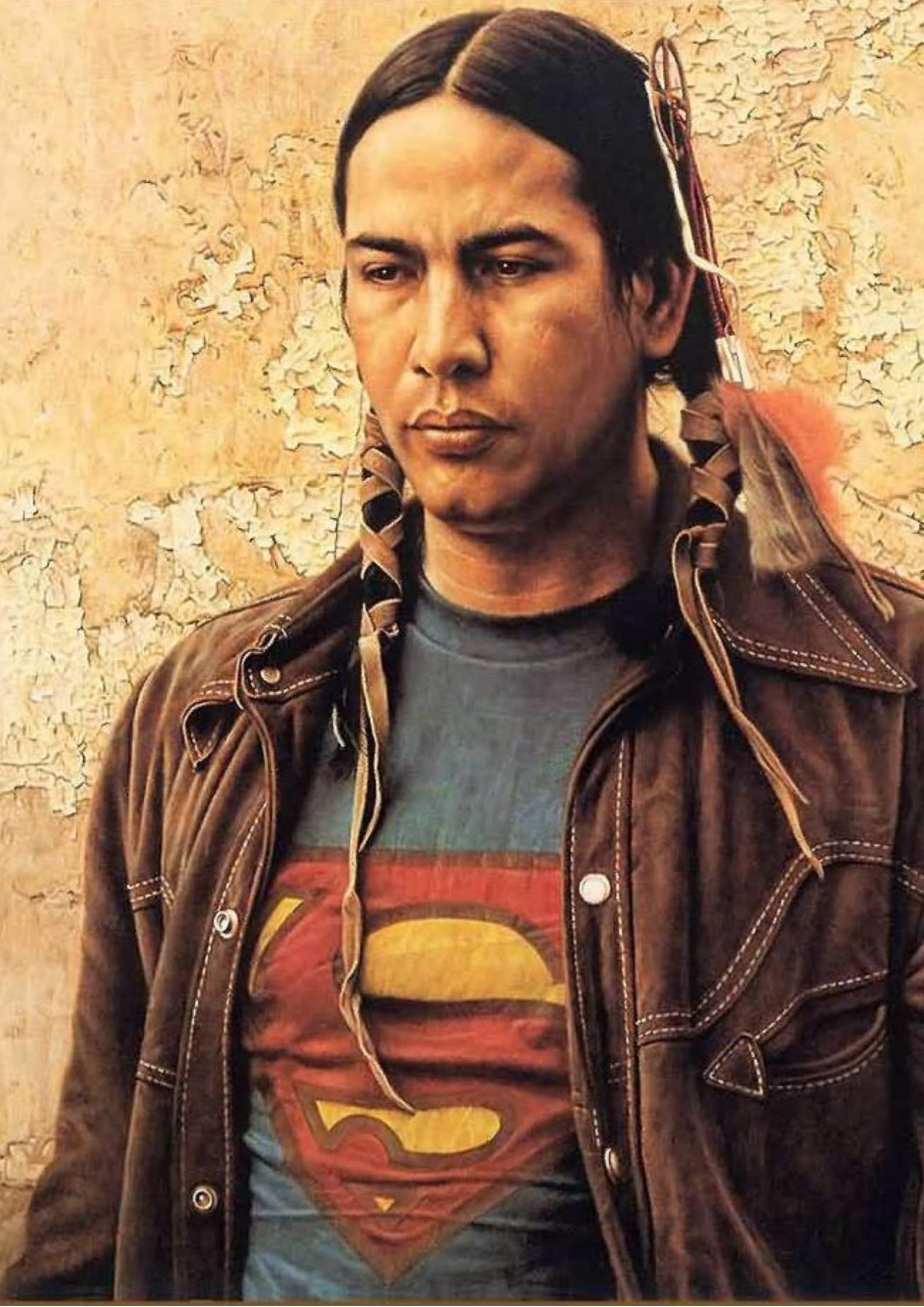
⁵ Michel Onfray - *traité d'athéologie* – p.28

⁶ Jean Bricmont - *Marx? Plutôt Russel et bakounine!* – *Un entretien avec Jean Bricmont p.32*

⁷ *Pour une poignée de dollars* : remake américain de *Yojimbo*, film japonais d'Akira Kurosawa sorti en 1961 - (*A fistful of dollars - Magnifico straniero*) (1964) western de Sergio Leone

⁸ Danger que dénonce l'ethnologue Irenäus Eibl-Eibesfeldt dans M. VON CRANACH et al., *Human Ethnology. Claims and limits of a new discipline*, Cambridge University Press et Editions de la Maison des sciences humaines, Paris, 1979, p.764

⁹ « *Haute tension* » une émission de reportage de Tfl diffusée le 17 mai 2010 – *Le monde d'Avater en vrai...* –, nous entraîne à la rencontre du peuple Yawalapiti aux confins du Brésil « dans un Parc Indien de la région du haut-Xingu, Etat fédéral du Mato Grosso, au cœur de l'Amazonie,



Ian McKenzie nous parle de la fierté d'un peuple, fierté du nomade que l'homme moderne ne pourra pas retrouver : « La dernière fois que je les ai vus, c'était un peuple fier ; ils ne cultivaient pas, le mot cultiver était presque une insulte ; mais ils ont du rendre les armes, et, aujourd'hui, ils se sont installés, et ils cultivent la terre. Nous assistons à l'agonie de l'ancien style de vie nomade, c'est la fin... »

In *Les derniers nomades* - Arte, 2008.

En 2008, en effet, c'est la fin de la préhistoire. Derniers véritables Chasseurs-cueilleurs, les Penans étaient libres de l'emploi de leur temps ; cette civilisation n'est plus, et avec elle s'éteint peut être un choix de vie possible pour l'homme. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'homme sans domicile fixe, l'homme errant des grandes villes, lui n'est pas fier.

pousse toujours plus vers un achèvement l'effacement du sauvage – on le reconnaît le processus de civilisation.

A Bornéo, l'anthropologue et linguiste canadien Ian McKenzie assiste à l'agonie de l'ancien mode de vie nomade des Penans ; avec sa disparition, c'est la fin des derniers chasseurs-cueilleurs sur terre, de la dernière société de chasseurs-cueilleurs dont on connaît l'existence, à laquelle nous assistons. Ce qui met fin de manière définitive à un million d'années de préhistoire, que 6000 ans d'histoire n'avaient pas suffi à stopper. L'anthropologue pose pour nous les questions : « Qu'est-ce que l'esprit humain ? Quelle est toute la gamme du comportement humain ? On ne peut le découvrir qu'en observant les cultures vivantes, les manifestations de ces cultures. Quand on perd sa culture, on ne sait plus vraiment qui on est : un peuple comme les Penans, avec sa conception du monde si différente de la nôtre, définit la limite des possibilités de l'expérience humaine. Un jour, on vivra tous dans une seule et même grande culture – ce sera une culture extraordinairement riche, c'est vrai, et où régnera le culte de l'individu, on a déjà ça aujourd'hui ; les gens auront toujours des hobbies, des intérêts différents, mais tout cela ne formera qu'une seule culture, une grande rivière qui coulera à travers l'histoire. A l'heure actuelle, il y a encore de nombreux petits affluents... mais ils vont tous finir par s'assécher. »¹⁸⁶

Le reportage d'Arte nous conduit dans la forêt, le long des rives qui surplombent la rivière Ubong, les Penans peuvent encore y trouver les produits de base que leur offre la forêt tropicale : Le sagoutier, un palmier tropical, est particulièrement apprécié pour la fécule qu'on extrait de sa moelle. Pour Ian McKenzie « c'est la métaphore du mode de vie du chasseur-cueilleur, qui existait déjà au début des temps et depuis les quatre millions d'années de l'histoire humaine. Dans ce mode de vie on n'a jamais besoin de prévoir, Quand on est agriculteur, on doit prévoir ses cultures au moins un an à l'avance. Ici, si un Penan se lève le matin, qu'il a faim et n'a plus de nourriture, il part chercher un sagoutier sur une colline voisine, il sait où trouver ces palmiers... En une journée de travail, une famille obtient de quoi se nourrir une semaine. Avec la disparition de la forêt, les Penans perdent les références matérielles à la base de leur culture : par exemple leur vocabulaire est lié à la forêt, à des actions qu'on fait dans la forêt. S'ils ne peuvent plus faire ces actions, comment pourraient-ils les transmettre aux générations suivantes. Chaque portion de forêt qui disparaît est un coup porté à l'héritage culturel de ce peuple. Après cela, c'est leur innocence tranquille qui disparaîtra à son tour. »

Mais notre existence moderne n'a-t-elle pas son air d'innocence ? Notre environnement n'est-il pas un nouveau milieu, une nouvelle terre qui réclame son langage, un langage approprié ? Les villes aussi ont leurs chasseurs-cueilleurs, leurs nomades, certes ils ne sont pas fiers. Mais l'urbanisation détruira la forêt primaire. Sauf peut-être un carré, concession faite à quelque temple. Ce processus devrait-il s'inverser, ce serait la victoire définitive de la forêt, la fin de l'histoire¹⁸⁷. Aucun perdant n'aime l'histoire, dit-on. L'histoire deviendrait-elle l'ennemi à abattre ?

¹⁸⁶ Citation du documentaire Arte, *Aventuriers, les derniers nomades* - samedi 29 novembre 2008, ARTE © Andrew Gregg suit L'anthropologue linguiste canadien Ian McKenzie à la rencontres des nomades Penan de Bornéo, des derniers chasseurs cueilleurs de l'histoire.

¹⁸⁷ L'écologiste, comme tous les perdants d'une guerre, n'aime pas l'histoire.

Le sauvage ne pouvait être que dépossédé, et tout d'abord d'une partie de lui-même, d'un rapport authentique et identitaire à sa terre. C'est une vision du monde qui s'impose partout et qui débarque en Amérique dans le sillage du *Mayflower* puis de l'*Arabella* sur les rivages du territoire Massachusetts. Une Indienne, interviewée dans le cadre du reportage de Chris Eyre, *Terres indiennes – Au temps du Mayflower*, exprime la chose avec simplicité : « Pendant des générations, les gens se sont dit : "C'est ma terre. Ma terre, c'est moi, et je suis elle." Parce qu'on vient d'elle et que c'est elle qui nous nourrit. Ce qui meurt retourne à la terre, et nous mangeons ce qu'elle produit. Dans la langue algonquine, quand on parle de la terre on dit *arki*. Mais quand je parle de ma propre terre, je dois dire *natarkin*. C'est-à-dire "je suis physiquement la terre, et elle est physiquement moi." Environ soixante dix ans après l'arrivée des Européens sur nos terres, les gens se sont mis à écrire *natarki*. C'est vraiment triste, ça veut dire : "Je ne fais plus forcément partie de la terre. Ma terre et moi pouvons être séparés." » Les Indiens ne connaissaient pas la voie romaine du capital. Ils feront l'expérience d'une certaine abstraction, celle qui rend possible des visions, par exemple celle d'un paysage. On trouve beau ce dont on a d'abord été séparé. Jusque là on ne voit que le pays.

Il nous revient à l'esprit les gens de l'Ouest, et un devenir Indien de l'homme blanc, du trappeur, du Cow-boy, qui perdure dans la contre-culture américaine : on pense au devenir Indien du Beatnik, un standard des années 60/70. Il y a quelque chose de tragique dans ces nouvelles mythologies qui s'étale sur les écrans à grand renfort de pop-corn. La vie vécue comme fiction d'un passé révolu, tout comme certaines conceptions du paysage, a quelque chose de nostalgique, de rétrograde. La civilisation avance, nos représentations, elles, pas forcément aussi vite. Pour paraphraser Baudelaire, *la forme d'un pays change plus vite, Hélas, que le cœur d'un paysage*. On peut comprendre qu'un processus de civilisation avancé aussi vite qu'aux Etats-Unis, comme le raconte *La conquête de l'Ouest*, ait pu construire des motifs contradictoires, dans l'esprit de certains individus, en contradiction frontale avec la réalité.

Il est un merveilleux film. Dans la scène qui l'inaugure – un cheval dessellé s'ébroue –, la caméra passe en revue les détails de ce qui semble être un bivouac : Un feu de camps, une conserve éventrée, les bottes d'un cow-boy, puis le cow-boy tout entier étendu sur sa couverture, son chapeau Stetson lui couvrant le visage, c'est un western, c'est sûr. Un bruit étrange se précise, anachronique, l'homme porte la main à son couvre-chef et le soulève pour scruter le ciel. Trois avions de chasse passent en balafant le ciel sans nuage de leur traînée de vapeur d'eau. Nous sommes au début de *Seuls sont les indomptés* (*Lonely are the brave*), un film de 1962 réalisé par David Miller avec Kirk Douglas dans le rôle de « Jack » John W. Burns. Il chevauche à travers les plaines, coupant au passage tous les barbelés des clôtures qui lui font obstacles. Il arrive bientôt aux abords de la ville. Il passe le canyon d'une rivière, puis c'est un autre genre de canyon, moins aisé à franchir celui-là, au fond duquel les voitures passent en deux sens à toute vitesse sur la voie rapide. La scène la plus emblématique du film est certainement celle du cheval en ruade, *aperçu dans le rétroviseur d'un camion*, au milieu de la voie rapide qui sépare le cavalier et sa monture de la ville.

Comme son nom l'indique, *Burns*, l'homme brûle, il brûle de passions qui ne sont pas de son temps. Il fait encore le bouvier, il

conduit des troupeaux, il fait le cow-boy. Plus que cela, il « est » cow-boy, il est l'incarnation d'une mythologie dans la fiction de laquelle il se réalise en tant qu'homme. Comme nos Indiens Yawalapitis de tout à l'heure, il est menacé de devenir une attraction pour touriste. « Vous savez, si vous continuez vous finirez dans un ranch pour touristes » prévient Jerri Bondi (Gena Rowlands) la femme de cet ami menacé d'aller en prison que « Jack » vient, résolu, tirer d'affaire. Paul est en prison deux ans pour avoir aidé des Mexicains à traverser la frontière. Jack a le projet romanesque, au demeurant insensé, de se faire mettre en prison pour faire évader son ami. Jerri ne comprends pas cet homme. Dans l'esprit de notre « homme de l'Ouest », avec lequel la civilisation américaine croyait pourtant en avoir définitivement terminé au début du siècle, pour ce qui est du comportement, elle est restée une fille d'un pays de l'Est. « Un occidental aime la liberté. Il n'aime pas les barrières et plus il y en a, plus il a soif de liberté. Avez-vous remarqué les pancartes qui se dressent devant nous et ce qu'elles disent : « Défense de chasser, de passer, de pénétrer et défense d'entrer », propriété privée », ne pas stationner », défense de klaxonner, de fumer. » Il n'y a plus qu'à se laisser enfermer. Il y en a aussi des tas qui veulent dire : « », de ce côté-ci, c'est la prison », de ce côté-là, c'est la rue, ou », ici c'est l'Arizona », ici le Nevada », là c'est chez nous et là c'est le Mexique. » Et si la frontière, entre ici et le Mexique, a causé à mon ami Paul quelques petits ennuis, il n'y a attaché aucune espèce d'importance, et ça, je le comprends. Il a agi comme si elle n'existait pas, et quand des hommes l'ont franchie en fraude, il n'a vu que des hommes comme lui et il les a aidés. »

Jerri se fâche, elle dénonce la mythologie de Jack : « je vais vous dire quelque chose. Le monde dans lequel vous vivez, Paul et vous, n'existe pas. Il n'a peut-être jamais existé. Ici, c'est un monde réel et il existe de vraies frontières et de vraies barrières, de vraies lois et de vrais drames. Vous devez vous conformer au règlement ou bien vous perdez. Et dans ce cas vous perdez tout. »

Mais Jack s'obstine à croire qu'on « peut toujours sauver quelque chose. Qu'elle parle de la condamnation de Paul comme si elle parlait d'une autre femme avec laquelle il serait parti. Peut être d'ailleurs avait-il besoin de fleureter avec elle avant qu'il ne devienne un vieil homme aux cheveux blancs. Quelle fille ? Une fille avec laquelle ils ont grandi. Un sorte de grande fille sauvage de la montagne qu'on appelle "fais ce qu'il te plaît de faire et au diable le reste de l'humanité". Probablement une Indienne, elles ont toutes des noms dans ce genre là. »

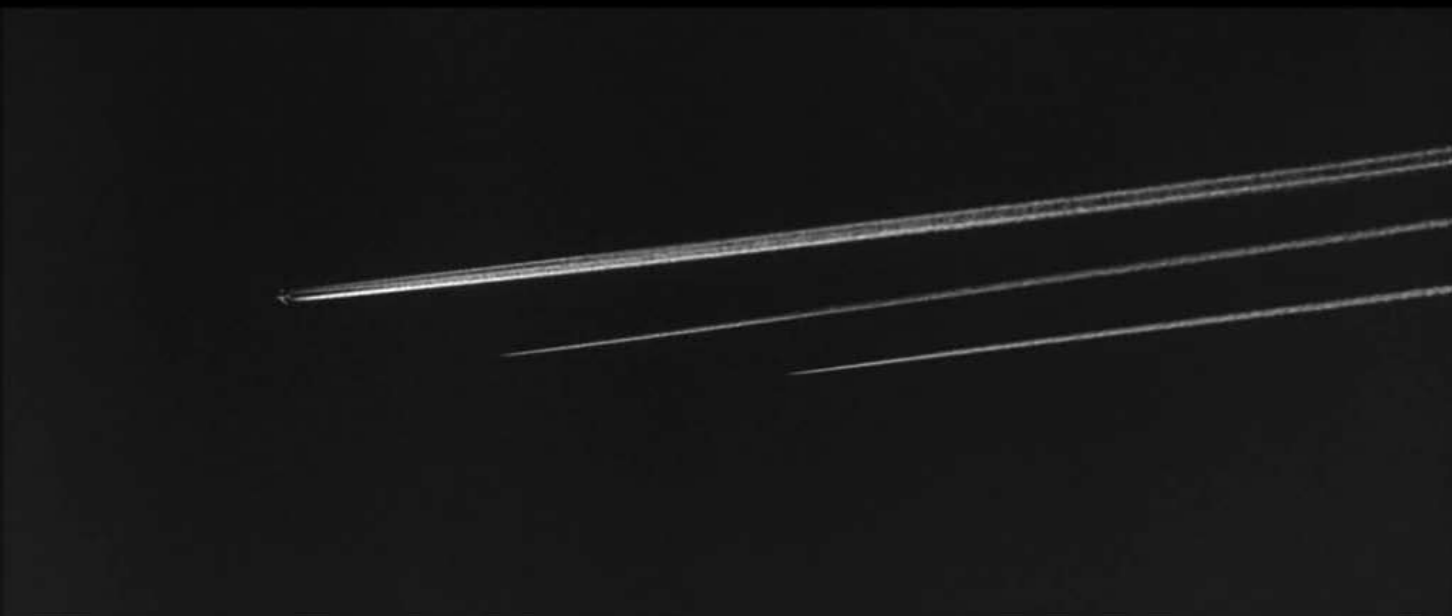
Le film est le récit des aventures, de l'héroïsme individuel d'un homme enfermé dans le monde de fiction qu'il s'est lui-même choisi autant que la fiction l'a choisi, il est déterminé par la fiction. Il obéit à ses propres motifs. Le dénouement de l'histoire sera évidemment tragique, il sera renversé par un semi-remorque de livraison, au franchissement ultime et fatal de ce genre de canyon qui fait la modernité des villes à l'ère de l'urbain. Ce cow-boy est à l'Amérique contemporaine ce que le Yawalapiti est à son mode de vie d'aujourd'hui dans la jungle : ne voulant pas se résoudre à la volonté d'un monde, ils sont condamnés à se retirer dans un monde de fiction ou bien à souffrir. Ne faisant plus forcément partie de la terre, leur terre, leur nomadisme ou leur errance, ils peuvent en être séparés. Cette possibilité de la fiction, son mécanisme, c'est ce que découvriraient les Indiens Massachusetts au tournant du 18^e siècle.



**KIRK
DOUGLAS**



**LONELY
are THE
BRAVE**



DIRECTED BY DAVID MILLER





Aujourd'hui, tout devient fiction. Nous nous sommes avancés si loin dans le territoire de l'abstraction que nous ne sommes même pas sûr de pouvoir comprendre en quoi aurait pu consister le sentiment d'appartenance à la terre, et encore moins le déchirement d'être arraché de sa terre. Nous ne saurions ressentir une telle unité avec la nature, seulement en faire un argument idéologique, c'est tout : exprimer par les concepts la nostalgie d'une sensation qui nous sera à jamais étrangère. Dans l'écologie, il est fréquent d'observer ce mariage contre-nature entre une tentation prémoderne, la pulsion régressive d'un retour, il va sans dire impossible au regard de l'inertie culturelle propre à une société marquée par la modernité, à l'archaïsme magique, au monde des forces obscures qui irriguent la nature dans l'animisme et le panthéisme d'une part, et d'autre part la compréhension résolument moderne de la nature, et de ses lois, fondée sur les sciences. La contradiction est là : par la réduction dualiste à l'objectivité, la science défaisait les illusions fondamentales de la pensée primitive. Paradoxalement, ce qui fonde l'existence d'une science de la nature, par conséquent celle d'un champ disciplinaire de l'écologie, est aussi ce qui nous éloigne de la nature, nous prive à jamais d'un retour à l'unité que l'écologie ne peut plus que fantasmer. Le mouvement qui rend la nature connaissable se paie au prix d'un désenchantement du monde, signifie la perte d'une unité dont la nostalgie est en l'occurrence en partie compensée par l'idéologie et les produits de l'industrie culturelle, mais le fossé de la séparation ne sera jamais comblé. Qui pourrait bien désirer l'Apocalypse ? Alors un reportage sur une peuplade primitive artificiellement entretenue dans son milieu ok, un western ok, le Glamping¹⁸⁸ quelques jours par an au bord de la mer ok, la bière à portée de main et nous dans l'orbite d'une glacière fonctionnant au solaire, où les bières sont au frais ok. Mais ça n'est pas notre pays, c'est un des domaines du paysage dominé par un passéisme de loisir, l'illusion d'un retour réservé pour les vacances. Et il se pourrait bien que l'abstraction du paysage gagne nos villes. Nous entrerions alors dans l'ère du paysage généralisé.

Au commencement, on comprend que, du point de vue des milieux humains, d'un côté « la "nature" est entendue comme ce qui, dans le monde, n'a de sens ni par l'homme ni pour l'homme. La nature, c'est ce qui ne suppose pas l'homme, et qui pourtant est en lui et autour de lui »¹⁸⁹ ... Mais également que cette définition doit être complétée en en recouvrant la dimension poétique de l'habiter : « la nature n'a certes pas de sens par et pour l'homme (en tant qu'être conscient), mais elle a un sens dans l'homme et autour de l'homme (en tant qu'être vivant, faisant partie d'un certain milieu). »¹⁹⁰ Le milieu, évidemment, est à la fois naturel et culturel, il est l'entité à travers laquelle s'opère un pontage entre nature et culture. « Du moment que la nature se traduit ou est traduite, métaphoriquement, dans les termes d'une culture, elle accède ainsi à l'existence culturelle ; par là, elle agit sur la culture à titre de détermination culturelle. »¹⁹¹ En dernière instance, on comprend aussi que si les civilisations sont mortelles on sait combien elles fondent leur pérennité sur un milieu particulier ; tous deux sont également impermanents, sont pareillement contingents comme sont contingents tous les phénomènes culturels. Un milieu disparaît

¹⁸⁸ Voir note 54

¹⁸⁹ Augustin Berque, (1986, 1997) *Le Sauvage et l'Artifice*. Les japonais devant la nature. Paris, Gallimard - P.130

¹⁹⁰ Ibid, - P.131

¹⁹¹ Ibid, - P.131

rarement sans entraîner la disparition de sa civilisation et réciproquement. A nouveau milieu, nouvelle civilisation. On comprend la symbiose à l'œuvre entre les deux. La question « Que devient le paysage quand le sens de la nature reléguée au-delà de l'horizon s'est perdu ? », reçoit logiquement sa réponse.

Une campagne d'affichage – elle est destinée en ce moment à sensibiliser les parisiens aux gestes citoyens qui garantiraient la propreté de la ville –, figure des situations de dégradations courantes en ville, mais déplacées dans des paysages naturels : « Des débris abandonnés sur la banquise, c'est inacceptable, à Paris aussi ; Une décharge sauvage dans la forêt du parc naturel de Yosemite, c'est scandaleux, à Paris aussi ; un étron en colombin sur une plage paradisiaque du pacifique, c'est dégoûtant, à Paris aussi. Paris est notre environnement, protégeons-le ! »

Il est remarquable qu'on ait dû recourir à des paysages naturalistes pour montrer que la ville, devenue notre horizon, est aussi devenue notre environnement, notre milieu, notre pays. C'est comme s'il manquait à l'environnement urbain d'être devenu un paysage pour qu'on cessât enfin de le dégrader. La ville est nue, elle est sans voile. C'est pourtant un genre nouveau de film qu'il nous faudrait pour la montrer telle qu'elle est, la ville. Pour le commun, la ville n'a pas encore pris de sens réellement artistique. Pour le commun, la ville « en tant que telle » ne peut exister que transposée dans des paysages naturalistes. Peut-être que Jules Dassin le pressent quand il introduit son film de 1948, justement nommé *Naked City* (*La cité sans voiles*). Nous voulons davantage voir ce problème dans l'introduction de ce film, que la réclame faite au procédé nouveau qui consiste à faire descendre le cinéma dans la rue, anticipant quelque peu la Nouvelle Vague, quand il est annoncé : « Le film que vous allez voir a pour titre *La Cité sans voiles*. Franchement, il est un peu différent des films que vous avez pu voir. Comme vous voyez, nous survolons une île, une ville, une ville bien particulière (nous survolons Manhattan). Voici l'histoire de plusieurs personnes et aussi l'histoire de la ville elle-même. Ce film n'a pas été tourné en studio. Au contraire. Les autres acteurs ont joué leur rôle dans les rues, les immeubles, les gratte-ciel de New York. Avec eux, des milliers de New-yorkais ont joué leur propre rôle. C'est la ville telle qu'elle est. Les trottoirs brûlants, les enfants qui jouent, les maisons en pierre de taille, les gens sans maquillage. Voici le visage de New York endormi. On a chassé ce soir sur Wall Street. Pas le taureau, ni l'ours, ni l'agneau. »¹⁹² On a commis un crime.

Pour qu'un public comprenne que la ville est son nouveau milieu, on use des métaphores des espaces sauvages. Pour faire comprendre à un public que la ville est un paysage, on la survole d'abord : à l'évidence, Manhattan c'est des montagnes et des vallées, des fjords et des canyons.

Un écrivain comme Julien Gracq pouvait être sensible à la beauté de « la forme d'une ville », à la matière urbaine pour elle-même :

« la ville idéale qui resurgit spontanément de mes songeries, reste, à l'image du Nantes des Cours, une ville évacuée quand



¹⁹² (1948) *La cité sans voiles* (*The naked city*) – écrit par Albert Maltz et Malvin Wald, photographié par William Daniels et réalisé par Jules Dassin.

Scandaleux ? A Paris aussi !

Les encombrants représentent une pollution.
Les abandonner sur la voie publique est passible
d'une amende de 183 €.

Paris est notre environnement, protégeons-le !

www.proprete.paris.fr

Dégoûtant ? A Paris aussi !

Les déjections canines représentent une pollution.
Ne pas les ramasser est passible d'une amende de 183 €.

Paris est notre environnement, protégeons-le !

www.proprete.paris.fr

« Le film que vous allez voir a pour titre *La Cité sans voiles*. Franchement, il est un peu différent des films que vous avez pu voir. Comme vous voyez, nous survolons une île, une ville, une ville bien particulière. Voici l'histoire de plusieurs personnes et aussi l'histoire de la ville elle-même. Ce film n'a pas été tourné en studio. Au contraire. Les autres acteurs ont joué leur rôle dans les rues, les immeubles, les gratte-ciel de New York. Avec eux, des milliers de New-yorkais ont joué leur propre rôle. C'est la ville telle qu'elle est. Les trottoirs brûlants, les enfants qui jouent, les maisons en pierre de taille, les gens sans maquillage. »

LES GENS SANS MAQUILLAGE.

Naked City (La cité sans voiles), un film de 1948 réalisé par Jules Dassin.

« Voici le visage de New York endormi. On a chassé ce soir sur Wall Street. Pas le taureau, ni l'ours, ni l'agneau. »

ON A COMMIS UN CRIME.



plus rien n'adoucit les angles coupants des rues, quand la brume humaine qui masque son arrogance minérale s'est dissipée. »

Ainsi, en art, ceux qui ont voulu nous sensibiliser à la consistance plastique de la ville ont-ils dû commencer par la vider. On pense d'abord à Giorgio De Chirico, mais nous voulons voir en sa peinture autre chose qu'un jeu sur les illusions que la mémoire nous donne.

On pense aux photographies d'Eugène Atget, la vision d'un Paris complètement vide. On sait maintenant que cette idée est, en partie, une invention surréaliste¹⁹³ opérée sur la base d'un choix pertinent de certaines de ses photos. Il n'empêche que la sensation est saisissante devant son travail : « vides les fortifs à la Porte d'Arcueil, vides les fastueux escaliers, vides aussi les cours, vides les terrasses des cafés, vide, comme il convient, la place du Tertre (...) La ville est vidée comme un logement qui n'a pas encore trouvé de nouveau locataire. Dans des œuvres comme celles-là la photographie surréaliste prépare ce salutaire mouvement par lequel l'homme et le monde ambiant deviennent l'un et l'autre étrangers. » écrira Walter Benjamin¹⁹⁴.

On retrouve intact, mais réactualisée, cette sensation dans le travail du photographe Japonais Masataka Nakano quand il fait, sur une durée de près de 10 ans, une série de photographies de la ville de Tokyo, vide. *Tokyo Nobody* (1992/2000), comme son nom l'indique, montre les rues de Tokyo désertes. On n'y trouve pas âme qui vive. Il est assez impressionnant de voir ces rues, généralement grouillantes de monde, comme à *Shibuya station*, celle de *Ginza street* et bien d'autres, complètement dépeuplées... comme si quelque catastrophe venait d'arriver. Ainsi, l'on recherche dans chacune des images une présence humaine, ce petit quelque chose qui nous manque... en regardant cette série de photos, nos sentiments se trouvent bouleversés et c'est là ce qui fait de l'œuvre de Masataka Nakano quelque chose de vraiment unique et magnifique.

Ces photographies font référence pour nous à autant de films de fictions post apocalyptiques. Dans *Le monde, la chair et le diable*, Un film de 1959 réalisé par Ranald MacDougall, Après un éboulement au fond d'une mine en Pennsylvanie, Ralph Burton (Harry Belafonte) attend des secours qui n'arrivent pas et finit par se libérer seul des décombres. De retour à la surface, il découvre que toute trace de vie humaine semble avoir disparue après le passage d'un nuage radioactif. En route pour New York, il traverse des avenues désertes, s'organise et récupère ce dont il a besoin dans les magasins, tirant derrière lui un chariot au pied des gratte-ciel abandonnés. Il nous importe peu de savoir si cet homme est vraiment le seul survivant de l'humanité ? Ce que

¹⁹³ Quelques années avant sa mort, Adget rencontra des surréalistes, en particulier le peintre Man Ray. Les artistes et écrivains de cette avant-garde regardèrent ses photographies d'une manière tout à fait particulière, leur trouvant une dimension que lui-même n'avait évidemment pas recherchée (une absence totale de référence aux conventions traditionnelles du cadrage et de composition, et un intérêt peu commun pour des sujets à priori non "artistiques"). Ils en publièrent quelques unes en 1926, dans leur revue *La révolution Surréaliste*, pour accompagner leur réflexions, mais sans mentionner son nom, comme il l'avait lui-même demandé, par crainte sans doute de se voir associé à leur mouvement. Certains de ses clichés se prêtaient, semble-t-il, aux exercices de la pensée surréaliste, et après 1927, des expositions des photographies surréalistes présentèrent ses œuvres nommément. (Françoise Reynaud, *Pièces à conviction*)

¹⁹⁴ Walter Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*.

nous voyons révélé, c'est un environnement construit qui, par la disparition des hommes, est pratiquement devenu un paysage. Ce paysage pénètre l'œil du spectateur.

Quand Nicolas Moulin, en 2001, produit une série de photomontages qu'il nomme *ViderParis*, montrant Paris rendu à sa minéralité architecturale. Il déplace un peu plus le curseur vers le paysage en s'interdisant toute narrativité. Il vide Paris, mais il mure aussi les soubassements par des banchages en béton. Cette ville « installée », où toute trace de vie a disparu, où les immeubles sont devenus inaccessibles, où seuls demeurent la pierre et le béton, ne nous renseigne pas sur les événements qui auraient pu nous conduire à cette situation.

Tout est fiction aujourd'hui, l'économie pouvant être faite de la narrativité, la forme seule de la ville embraye l'émotion – de la sorte, la plasticité de la ville et les émotions qu'elle nous procure, de nature esthétique, c'est une forme d'accomplissement du paysage glissé du naturel vers le construit. Que restera-t-il de nos utopies urbaines, une fois que le temps et l'histoire auront fait leur œuvre ? « Des paysages de terre et de béton d'une troublante beauté, débarrassés de toute présence humaine », répond l'artiste. C'est aussi loin que cela où nous entraîne le processus global de civilisation, à la contemplation de ces beautés dépeuplées même au milieu de la foule.

Et maintenant.

Maintenant que nous cernons mieux la force du vouloir qui anime le processus de civilisation, lequel nous a entraîné si loin au cœur de nos villes et des territoires de l'abstraction, nous pouvons, portant là-dessus un regard qui se voudrait à la fois désabusé et serein, légitimement nous poser les questions : le paysage ne signifie-t-il pas plus notre séparation d'avec la nature que le lien qui nous unissait à elle ? La notion de paysage doit elle nécessairement référer à la nature, questionner le sens de notre rapport à la nature, signifier la permanence de ce qui serait un lien ontologique fort, une « reliance », entre l'homme et la nature ? Dès l'origine, la notion de paysage, en ce qu'elle recouvre et porte la réalisation d'une part importante de « l'être de l'humain », n'impliquait-elle pas au contraire la séparation d'avec la nature ? L'homme en effet, avec une volonté farouche, a opiniâtement cherché à s'émanciper de l'emprise de la nature, notamment par les moyens instrumentaux de la technique jusqu'à la constitution tardive de l'arsenal conceptuel de la science. Cette « volonté » d'émancipation, presque au sens d'une expression du primat du vouloir-vivre¹⁹⁵ sur l'intellect envisagé par Schopenhauer,

¹⁹⁵ Ou, comme l'écrit Augustin Berque à la page 138 de son ouvrage *Le sauvage et l'artifice*, ce qui devient, passé au crible structuraliste d'un Claude Lévi-Strauss, dans *Le regard éloigné* (Paris, Plon, 1983), « un vouloir obscur » de structuration et de cohésion qui serait commun à l'esprit et à la matière, un ordre général subordonnant déterminisme naturel et déterminisme culturel. Mais nous nous soucions aussi peu de dégager des invariants anthropologiques que de suggérer, avec un « finalisme du paysage », l'équivalent de ce que la tradition marxiste aura pu voir dans le concept hégélien de « fin de l'histoire », un horizon eschatologiques de nature apocalyptique. S'il nous faut, comme chez Hegel, considérer une orientation des fins, un sens de l'Histoire, une « fin du paysage », il ne pourra s'agir que d'une représentation provisoire de ce « vouloir aller au-delà de la nature » qui nous semble donner sa nature à l'être humain. La téléologie du paysage ne peut-être à nos yeux que la fiction d'une fin. Elle s'impose comme se sont imposés les mythes originels dans les cosmologies primitives. Les représentations sont de nature compensatoire. Il ne s'agit en fait que de la compréhension illusoire de cette force universelle effectivement obscure, présente à chaque instant dans le processus de civilisation, processus qui ne

n'imprime-t-elle pas son mouvement à l'évolution des sociétés humaines dans leurs rapports spécifiques au milieu, pour constituer finalement un trait universel, la force qui pousse l'être humain à aller au-delà de la nature ? *Aller au-delà de la nature, c'est ce que nous appelons culture ou civilisation.* Depuis toujours, l'homme travaille donc à dominer la nature, à maîtriser son environnement – c'est sa nature d'être humain, il ne peut échapper à son vouloir excepté peut-être dans la contemplation de ses œuvres. Le paysage est cette consolation sur le terrain de la séparation. L'émergence de la perception du paysage ne s'inscrit-elle pas dans ce long processus historique qui signale la volonté humaine de s'affranchir de la nature, signifiant tout autant la sortie de l'état de nature (Condition de l'homme avant la culture) que, si nous filons la logique de rupture que représente l'émergence de la civilisation paysagère à son ultime conséquence - de la perception par l'homme de la nature dans l'artifice à la réalisation par l'artifice de sa nature d'être humain -, l'horizon d'une séparation radicale d'avec la nature, sa forclusion à terme ? Cette nature là qui signerait sa victoire sur la civilisation en reprenant ses droits, par l'engloutissement des cités dans la forêt, cette nature là nous ne voulions plus la voir, nous l'avons culturalisée, et bientôt nous ne la verrons plus. La nature ne sera bientôt plus remarquée.

À l'opposé du pôle primitif de l'« état de nature », la modalité d'une relation exclusivement polarisée sur la culture d'une société à « l'espace construit », la constitution d'un certain monde dominé essentiellement par l'artifice, et la civilisation que cela implique, pourrait s'avérer effectivement être l'horizon téléologique du paysage, ou ce sentiment : l'arrachement contemplatif de l'homme à son milieu fut-il le plus artificiel. Une manière pour lui d'échapper au vouloir ? Une sensibilité au paysage urbain, alors, ne serait-elle pas une esquisse de cet horizon du paysage qui l'instaurerait à la fin comme « fait culturel brut » débarrassé de toute visée, de tout contenu naturaliste ?

On l'a déjà observé dans l'art moderne, au plus haut degré chez Malevitch, un long processus de décomposition des arts dépréciait les reproductions de morceaux de nature pour atteindre l'autonomie de l'expression de la forme, de l'objet, du son, du rythme ou de la couleur « en tant que tel ». Le paysage s'inscrirait tardivement dans ce processus, le paysage naturaliste passant finalement au paysage construit.

connaît pas lui-même de terme final, n'a pas de sens. Les objectivations successives du vouloir humain semblent toutefois suivre une logique linéaire de développement. Elle ne l'est que par l'effet que chaque étape du processus de civilisation a quelque chose d'irréversible sinon à se renier lui-même. Par exemple, l'agriculture permet de nourrir plus de monde, et passer à l'agriculture implique mécaniquement qu'on ne puisse plus revenir en arrière sinon en acceptant de condamner la part excédentaire de sa population. L'horizon du paysage construit « en tant que tel » n'est qu'une représentation historiquement déterminée, comme « l'urbain devenu horizon » n'est qu'une objectivation historiquement déterminée, un moment de civilisation, dans le cours héraclitéen du fleuve de la civilisation, son propre vouloir. Le vouloir n'a pas de sens en soi. La forclusion totale de la nature est la représentation d'un terme que l'humanité ne connaîtra jamais mais vers quoi il lui semble que le vouloir qui l'anime est tendu, ça n'est qu'une fiction de sa fin. Le passage du paysage naturel au paysage construit est en continuité la négation de la nature, encore doit-on rappeler que la négation de la nature représente tout à fait autre chose que l'idée de sa destruction ; ce qui ne veut pas dire non plus que l'homme n'a jamais attenté à la nature dans l'expression du vouloir qui l'anime. La notion de Vouloir comprise comme force aveugle, les formes prises par cette force, et la notion de Volonté, comme action volontaire et consciente, ne sauraient être confondues.

De ce point de vue, l'émergence du paysage urbain, si nous la comprenons comme la forme indicible d'un déplacement décisif du « naturel aménagé » au construit « en tant que tel », s'inscrirait non pas en rupture, à la manière d'un nouvel objet dans le champ du paysage, mais dans la continuité de la sensibilité paysagère. Les mécanismes ontologiques qui sont à l'œuvre dans la motivation paysagère, la notion de paysage étant comprise comme cette relation spécifique de couplage des constructions mentales, des représentations subjectives d'un sujet, individuel ou collectif, à la forme d'un environnement, tel que celui-ci est concrètement vécu, perçu et conçu par une certaine société, ne trouverait-ils pas un parfait achèvement dans l'espace construit, tel un « penser le paysage » arrivé à maturité ? Il s'agirait tout bonnement de la sensibilité naturelle d'un monde toujours plus artificiel, accordée au système si bien agencé de nos commodités techniques : ce qu'y deviennent nos paysages.

On pose ainsi le passage d'une forme primitive du paysage à sa forme achevée dans le sens d'un héritage, l'expression devenue naturelle du paysage conçue jusque-là dans les termes d'un naturalisme. Ce que nous pouvons définir comme l'ensemble des motivations spéciale « d'agir dans l'espace construit », **au plus haut degré dans la ville**, s'inscrirait désormais dans la filiation de ce que furent, à l'époque précédente, les motivations d'une manière nouvelle d'« agir dans le pays », de « faire advenir l'espace », une dimension praxéologique qui peut être détectée dans l'étymologie du mot paysage dérivée du flamand et de l'allemand (*Land-schaft* : *schaffen* = créer, produire) le suffixe *-age* de pays-*age* exprimant quelque chose d'une action¹⁹⁶, celle de *payser* suggère Augustin Berque, de donner de l'unité à se qui est de provenances diverses. Oblitérant progressivement le lien originel à la nature, cette motivation paysagère qui nous pousse sensiblement vers l'espace construit « en tant que tel » est envisagée ici comme l'ultime conséquence d'un « penser le paysage » et non comme l'émergence d'une sensibilité nouvelle : depuis les raisons universelles autant qu'invétérées de maîtriser la nature jusqu'à sa forclusion.

Pour l'occident, la notion de paysage, apparue à un moment de la civilisation, celui de nos sociétés modernes, se maintient quand son sens évolue. Ainsi conçue une dynamique du paysage, les « critères empiriques de comparaison objectifs des civilisations paysagères » restent ceux, corrigés par l'époque, qu'on appliquera à notre civilisation qui voit le paysage s'accomplir dans une relation à la fois phénoménale et physique à l'espace construit « en tant que tel », la flèche du processus de civilisation (du moins l'illusion de cette flèche que la progression réelle de la civilisation, et tant qu'elle n'est pas contrariée, nous donne) pointant à terme la forclusion de la nature par la culture.

La théorie du paysage intègre et implique d'emblée la potentielle forclusion de la nature au profit de l'espace construit « en tant que tel » : cet horizon du paysage cependant, elle l'annonçait sans le voir. On ne voit pas ce qui fait horreur.

¹⁹⁶ Pierre Donadieu, « Pour une conservation inventive des paysages », in *La théorie du paysage en France (1974-1994)*, Sous la direction d'Alain Roger - pays/paysages aux Editions Champ Vallon (1995) – p.419. L'auteur évoque le néologisme créé par Augustin Berque (in *Le sauvage et l'Artifice*, 1986) et qui signifie la reproduction dans l'espace de figures topologiques singulières - *Payser*, Développer en extension la dimension *chorétique* du milieu, implique la dimension d'une production dont Alain Roger investie son concept double d'*artialisaton In visu et in Situ*.

XAVIER DELORY - *Photostream HABITAT* (2008)

Formé en architecture d'intérieur à l'Institut des Beaux-Arts Saint-Luc de Liège et en photographie à l'Académie d'Ixelles à Bruxelles (2003), Xavier Delory développe son travail photographique vis-à-vis du design et de l'architecture tout d'abord, puis l'envisage peu à peu comme finalité, médium et art à part entière. Actuellement, l'objet de sa recherche photographique porte sur le paysage en mutation et les dérives de l'homme moderne. Il a exposé en 2008 au Designers open doors, à l'Atelier Bihain à Bruxelles et autour des Rencontres d'Arles, au Festival international de l'Image environnementale à Paris et à la Biennale internationale des arts visuels de Liège.



FILIP DUJARDINné en 1971, Filip Dujardin a étudié l'histoire de l'art à l'Université de Gand et la photographie à la Koninklijke Academie voor Schone Kunsten de Gand. Il a travaillé deux ans auprès de Carl De Keyser et a été, de 2000 à 2006, associé à Frederik Verduyven. Ensemble, ils ont construit leur réputation de photographes d'architecture, publiant dans des revues nationales et internationales. En 2008, il expose « IMAGE/CONSTRUCTION » au Palais des Beaux-Arts (BOZAR) à Bruxelles, une série de photomontages d'architecture, présentée pour la première fois au public.

- BOZAR ARCHITECTURE - *IMAGE / CONSTRUCTION*, (2008)

LONG SECTION
MARK #16/2008



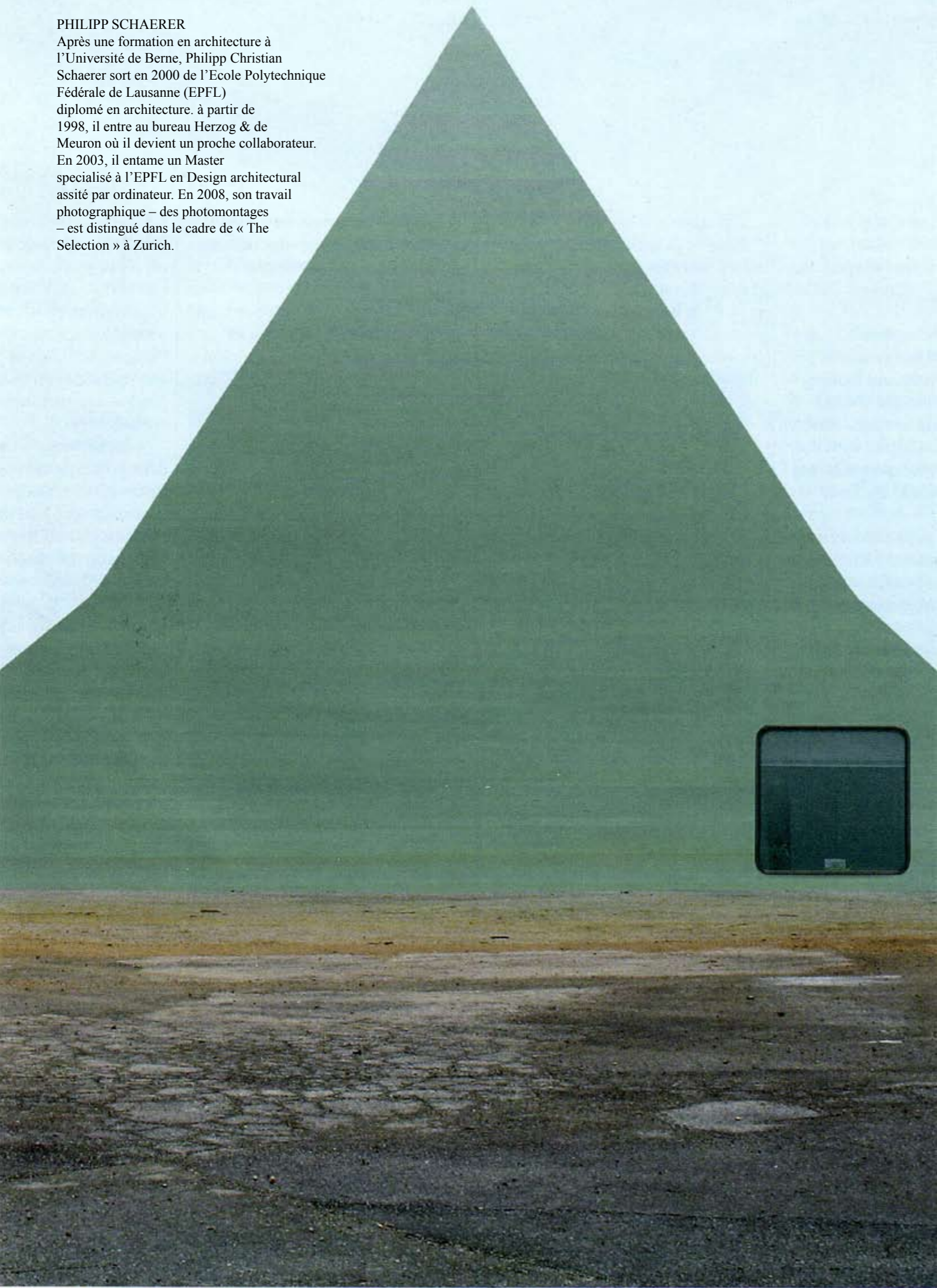


SIMON BOUDVIN -
Né le 15 décembre 1979 au Mans , Simon Boudvin vit et travaille en Ile-de-France depuis 1998. Après une formation à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Paris et à l'Ecole d'architecture de Paris-Malaquais et un passage à la School of visual arts à New York, il enseigne à l'Ecole spéciale d'architecture de Paris. Il a participé en 2008 à l'exposition « mineralism », Formcontent, à Londres, sous le commissariat de Caroline Soyez-Petithomme, et à la Galerie West, à La Haye, pour l'exposition collective « Faire et défaire, c'est toujours travailler » et pour « Lieux de vie », à l'Abbaye de Saint-André à Meymac.



PHILIPP SCHAERER

Après une formation en architecture à l'Université de Berne, Philipp Christian Schaerer sort en 2000 de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL) diplômé en architecture. à partir de 1998, il entre au bureau Herzog & de Meuron où il devient un proche collaborateur. En 2003, il entame un Master spécialisé à l'EPFL en Design architectural assisté par ordinateur. En 2008, son travail photographique – des photomontages – est distingué dans le cadre de « The Selection » à Zurich.



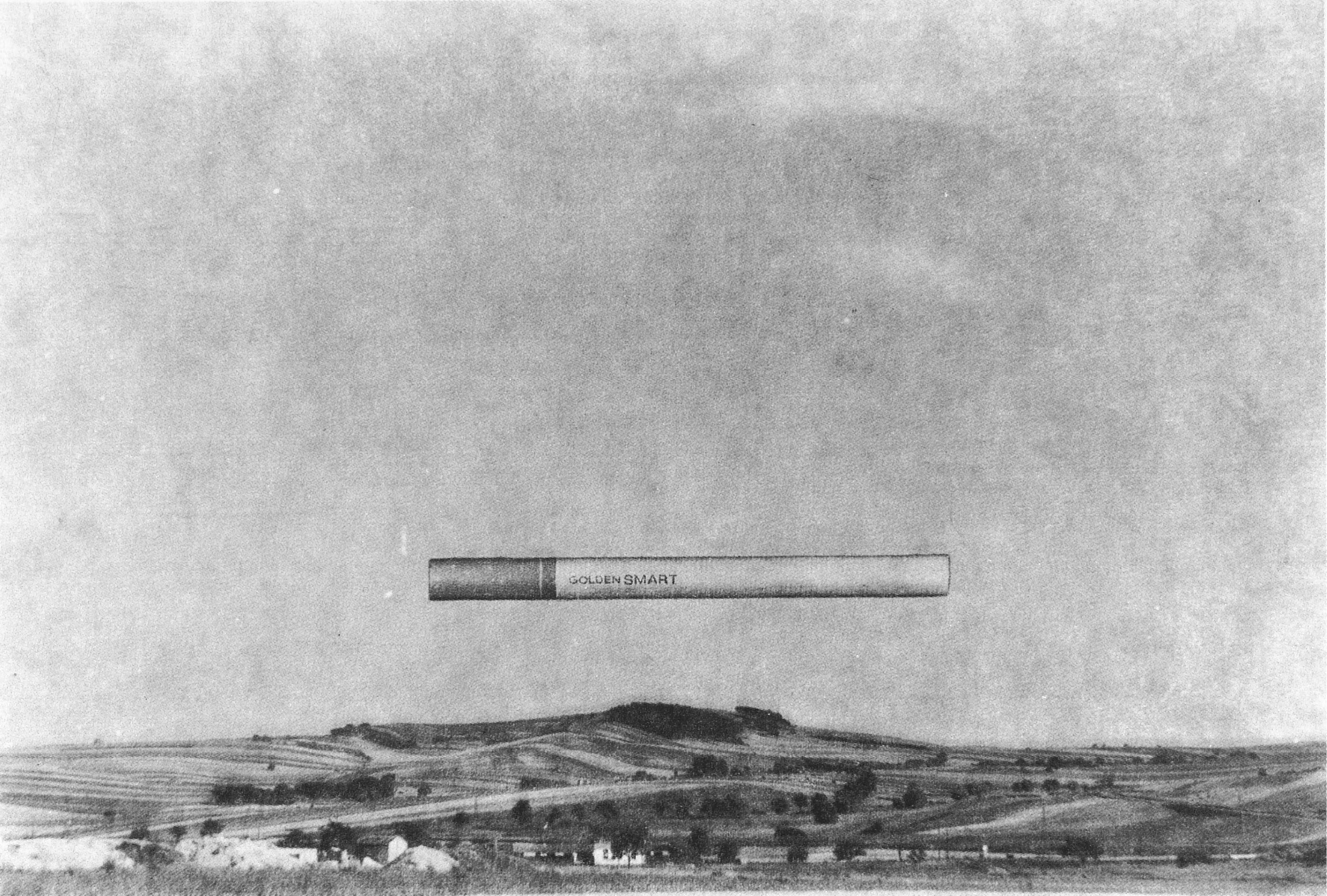


FIG.109 : H. Hollein, *Golden Smart*, 1968

Table des matières :

COLLAGE > Nature, Culture et paysage. Fascisme vert – Lutte des classes – Une dérive du paysage
Un nouveau soleil levant sur la terre. **p.007**

INTRODUCTION – Le processus de civilisation comme volonté – dans le champ de la représentation, une téléologie du paysage **p.010**

Avant-propos

CRITIQUE DE LA SEPARATION - L'urbanisation devant la nature **p.017**

1ère Partie

LE PROCESSUS DE CIVILISATION COMME VOLONTE

DE L'IRREVERSIBILITE DU PROCESSUS DE CIVILISATION

Chronique du Déluge - la lente montée des eaux des passions brûlantes de l'humanité.
De la source des édifications mythiques, filer la métaphore de l'eau pour atteindre le sens du phénomène urbain.

1- L'eau et le feu du vouloir humain **p.028**

2- Processus de civilisation – citoyens de « l'objet-monde », nos ensembles urbains montés du monstre à la mer **p.031**

3- Des Atlantide de nos aires de pierre

La lise de Serres – Du vouloir **p.041**

Les grandes inondations Mythiques – les conditions du mésolithique **p.043**

D'un changement de climat à l'autre **p.048**

La Genèse – une haine biblique des villes ou une haine anti-biblique du vouloir humain ? **p.053**

4- *Urbs goes west* – du mythe de la *Genèse* dans le Néo-western * Au début, on croyait qu'il n'y avait que la nature **p.058**

« Un Nouveau Monde »

PROLOGUE: L'ACTE DE NAISSANCE DU WESTERN

L'étrange Paradis

ou comment ils trouvèrent une page vierge de toutes les civilisations englouties ? **p.059**

Un monde sans Ouest dans la géographie du Déluge **p.066**

Ils effaceront le sauvage...au mitan de l'histoire du processus américain de civilisation **p.077**

- Un occident régénéré par le sauvage

La conquête de l'Ouest – le Paradis n'existe pas, il faut bâtir le Paradis. **p.089**

- Les fondements d'une Nouvelle-Rome. Elle se réalisera dans la quête d'une terre promise de l'Ouest.

« La conquête de l'Ouest »

OVERTURE: LE CREPUSCULE DU WESTERN **p.083**

ENTR'ACTE : L'AUBE DU NEO-WESTERN **p.105**

Dans l'éclat incandescent d'une image

Le geste et la parole – la cité actuelle dans sa dissolution **pp.130 - 142**

EXIT – Il y a eu du sauvage, il n'y en a plus. Nous ne serons plus régénérés par le sauvage

—

—

2ème Partie

UNE TELEOLOGIE DU PAYSAGE ?

La ville est notre pays – L'urbanisme devenu horizon – La ville comme milieu et comme paysage.

5- La ville comme milieu et comme paysage.

De la représentation du vouloir **p.150**

Les Effets du bon ou du mauvais gouvernement. Systématicité de la présence de la ville dans le paysage. **p.174**

L'approche paysagère du construit et les critères empiriques d'évaluation objectifs des civilisations paysagères. **p.178**

1 – des représentations littéraires

2 – des représentations jardinières – devenir jardin de la ville

3 – des dispositifs architecturaux

4 – des représentations picturales – de la peinture au photomontage

5 – des représentations linguistiques – seulement le paysage

6– une réflexion explicite sur le « paysage ».

POUR CONCLURE – retour au début

6- Perte de l'expérience, expérience de la perte – Paysage

La fin des sauvages - langage et milieu

Que devient le paysage quand le sens de la nature reléguée au-delà de l'horizon s'est perdu ? **p.209**

Et maintenant **p.235**

Quelques artistes

Relevé des différents sites de pillage

Bibliographie :

Augustin Berque

(1986, 1997) *Le Sauvage et l'Artifice. Les japonais devant la nature*. Paris © Gallimard.
(1990, 2000) *Médiance. De milieux en paysages*. Paris © Belin.
(1993) *Du Geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*. Paris © Gallimard.
(1994, dir.) *Cinq propositions pour une théorie du paysage* © Seyssel, Champ Vallon.
(1995) *Les Raisons du paysage, de la Chine antique aux environnements de synthèse*. Paris © Hazan.
(1996) *Être humains sur la Terre. Principes d'éthique de l'écoumène*. Paris © Gallimard, 1996.
(2000) *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris © Belin.
(2008) *La pensée paysagère*. Paris © Archibooks / Crossborder

(2006) *Mouvance II, soixante-dix mots pour le paysage*, Paris © Editions de La Villette · Sous la direction de A. Berque

Alain Roger

(1978) *Nus et paysages. Essai sur la fonction de l'art*, Paris © Aubier. Nouvelle édition, revue et augmentée d'une seconde préface, Paris, Aubier 2001.
(1982) « Ut pictura hortus. Introduction à l'art des jardins », *Mort du paysage ?* © sous la direction de François Dagognet, Seyssel, Champ Vallon.
(1991b, dir., avec François Guéry) *Maitres et protecteurs de la nature* © Seyssel, Champ Vallon.
(1994b) « Histoire d'une passion théorique, ou Comment on devient un Raboliot du paysage », dans *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, sous la direction d'Augustin Berque © Seyssel, Champ Vallon.
(1995, dir.) *La Théorie du paysage en France, 1974-1994* © Seyssel, Champ Vallon.
(1997a MII) *Court traité du paysage* © Paris, Gallimard.

Divers :

Tite-Live, *Histoire romaine, Livres I à V, De la fondation de Rome à l'invasion Gauloise* © GF Flammarion
Virgile, *Énéide* © Edition de Jacques Perret, folio classique
(1818/1859) Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation* © PUF, Quadrige
(1912) Georg Simmel (1858-1918), *Philosophie du paysage* (1912), in *Jardins et Paysages: une anthologie – textes colligés par Jean-Pierre Le Dantec* © Editions de La Villette, coll. Penser l'espace, 1996, 2003 / SOURCE / Georg Simmel, *la Tragédie de la culture et autres essais*, chap. : « Philosophie du paysage », traduction de S. Comille et P. Ivernel, © édit. Rivages, Paris et Marseille, 1988.
(1945-1973) André Leroi-Gourhan, *Milieu et Technique* © Coll. Sciences d'aujourd'hui, Albin Michel.
(1965) André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole* © Coll. Sciences d'aujourd'hui, bibliothèque Albin Michel Sciences.
(1968) Leslie A. Fiedler, *Le retour du peau-rouge* © aux éditions du Seuil
(1972) Jean Baudrillard, « Design et environnement / environnement et cybernétique : stade achevé de l'économie politique », *Pour une critique de l'économie politique du signe* © nrf, Guallimard.
(1983) Michel Serres, *Rome, Le livre des fondations* © Grasset
(1989/2007) Anne Cauquelin, *L'invention du paysage* © Puf, Quadrige essais
(1990) Michel Serres, *Le contrat naturel* © Champs essais, Flammarion
(1995) Rémi Brague, *Europe, la voie romaine* © Edition Critérior, folio essais
(2005) François Ascher, « Chapitre 1. Le processus d'individualisation et la « prise de distance » constitutive de l'individu », *La société hypermoderne ou Ces événement nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs* © Editions de l'Aube/essai.
(2005) Jaime Semprun, « Chapitre II · S'il existe dans l'archéolangue une force de conservation propre à empêcher l'instauration de la novlangue », « Chapitre VI – En quoi la novlangue réalise le programme des Lumières et de la révolution française », *Défense et illustration de la novlangue française*, Paris, 2005 © Editions de l'encyclopédie des nuisances.
(2006) Catherine Larrère, *Éthiques de l'environnement*. (© *Multitudes* n°24)
(2007) Jean Claude Bilheran, *Sous l'écorce de Guy Debord, le rudéral* © Sens&Tonka
(2007) Jacques Vicari, *Ecologie urbaine – entre la ville et la mort* © illico, infolio

Tv :

L'Atlantide de l'âge de Pierre : France5 © Tim Lambert, Wall to wall media LTD – 2010
L'odyssée de l'espèce : France 2 © Jacques Malaterre, 2003
Homo sapiens : France 2 © Jacques Malaterre, 2005
Le sacre de l'homme : France 2 © Jacques Malaterre, 2007
Dans les coulisses de l'histoire : France 2 © Jacques Malaterre, 2009
Le fantôme D'uruk, à la recherche du roi Gilgamesh : Arte F © Peter Moers & Frank Papenbroock · 2009
Le Déluge en mer noire ? : Science 2 © Igor et Grichka Bogdanoff, samedi 09 mai 2009.
Sur les traces du déluge : Cahiers de Science et Vie · n° 72 · Décembre 2002
Ascension vers le Ras Dashan · Les montagnes du monde : Arte F © François Chayé · 2009
Aventuriers, les derniers nomades : Arte F © Andrew Gregg – 2008
Le supervolcan de Toba : Arte F © Ben Fox, 2009
1492, Le clasch des continents : Arte F © Cristina Trebbi, 2010
Energie : le futur à contre-courant · Coproduction : Arte F, La Huit © Marie Hellouin et Claude Lahr · 2009
Terres indiennes – Au temps du Mayflower : Arte F © Chris Eyre, 2008
La conquête de l'Amérique – John Smith et Pocahontas : Arte F, ZDF © Wolf Truchsess von Wetzhausen, 2009
La conquête de l'Amérique – Le Mayflower et les pères Pèlerins : Arte F, ZDF © Wolf Truchsess von Wetzhausen,2009
La fin de la Nouvelle France ·Arte F © Brian Mc Kenna, Olivier Julien, 2009
La mort noire / La mort noire et ses successeurs : Arte F © Peter Nicholson, 2009
Les rois mages – Sur les traces du mythe : Arte F © Stéphane Bégoïn, 2008
La guerre de sécession : diffusé par Arte F © Ken Burns, 2008

Radio :

Les radicalités existentielles – La philosophie de l'hédonisme / saison 2007-2008 : Radio France © Michel Onfray
10 · Schopenhauer, construction d'un pessimiste ; 11 · Schizophrénie du philosophe ; 12 · Une ontologie noire ;
13 · Contre la philosophie des professeurs ; 14 · La logique du pire ; 15 · L'optimisme d'un pessimiste ;
16 · La sagesse pratique

Cinéma :

Naissance d'une nation, 1915 © D. W. Griffith
L'homme qui tua Liberty Valance, 1962 © John Ford
La conquête de l'ouest, 1962 © Henry Hathaway, John Ford et George Marshall,
Seuls sont les indomptés, 1962 © David Miller
Il était une fois dans l'ouest, 1968 © Sergio Leone
Danse avec les loups, 1991 © Kevin Costner
1492 : Christophe Colomb, 1992 © Ridley Scott

Date : 27/09/2010 12:01

Pour : Chris Younes et Jacques Boulet – DPEA architecture & philosophie.

« On apprivoise la nature et on appelle ça un parc.

On apprivoise l'homme et on appelle ça une nation. »

Rodrigo Garcia

(J'ai acheté une pelle chez Ikea pour creuser ma tombe - 2003)

La thèse d'une solution de continuité historique du paysage glissant du naturel au construit à été très fortement critiquée, voire même rejetée – solution qui exprimerait pourtant bien l'actualité d'une sensibilité plastique envisagée simplement cohérente avec l'expérience des milieux les plus urbanisés, avec ce qui peut être maintenant considéré comme une immersion intégrale dans l'artifice, pris que nous sommes dans cet univers artificiel qu'est la ville, à plus forte raison quand la ville est devenue ce qu'elle est maintenant dans de nombreux et vastes endroits, ce qu'on en a fait à l'ère de l'urbain, la *métropole* – la *ville-mère*, engence romaine. L'expérience du milieu urbain, surtout quand il devient un milieu intégral, là où il arrive à coloniser tout l'espace, ne peut que déterminer la conscience : par exemple, c'est un trait de la civilisation, il est indéniable que ce qu'hier on allait chercher dans la nature, conscient au minimum qu'il fallait la cultiver pour en obtenir certains fruits, on va aujourd'hui le chercher spontanément dans les circuits de distribution, la plupart du temps aveugles au fait que toute chose doit nécessairement provenir de la nature. Le phénomène n'est pas nouveau, il se radicalise. Il est suggéré qu'un certain artificialisme s'installe dans les mentalités : moins la tendance à croire que les phénomènes naturels sont l'œuvre de l'homme, comme c'est le cas à un stade du développement de l'enfant, que la croyance selon laquelle toute chose est désormais fabriquée artificiellement. Ce monde est dans l'enfance – l'enfance ? Mais c'est ici ; nous n'en sortons pas. Ces milieux très fortement urbanisés sont maintenant le cadre de vie d'une major partie de la population qui n'aura jamais rien connu d'autre, n'aura en outre pas pu, voire même pas voulu, côtoyer ce que l'on se sera jusque-là représenté être la nature : les visions bucoliques de coins de nature, animaux et plantes, ce domaine qu'on suggère épargné par la main de l'homme – l'idée d'une nature encore intacte est pourtant un leurre, il ne peut évidemment plus s'agir aujourd'hui que d'une fiction, bien plus sûrement que d'un mythe ; traditionnellement du regard porté sur une campagne envisagée à contre sens, par un effet de monde, comme un environnement naturel, *et in Arcadia ego*, forclusion faite du travail paysan, de l'action humaine sur le monde naturel et les métamorphoses qu'il a subi. Si, dans l'effet de monde propre à la culture qui est aujourd'hui devenue prédominante, c'est en tant que paysage que l'environnement nous apparaît¹, ou bien alors l'urbain accède au paysage, ou bien l'émotion paysagère est condamnée. L'urbain devenu horizon signe la mort synthétique de la ville et de la campagne. On semble accepter l'éloignement de ce que l'on se représentait être la nature au-delà de cet horizon. L'idée en revanche qu'il puisse s'opérer à terme une *forclusion* des représentations de la nature avec laquelle on n'a plus de relation vous paraît effroyable, pour vous la thèse est inacceptable : la nature demeure pourtant conforme à son propre vouloir, il ne s'agit pas, pour moi, d'attenter à la nature plus que mes contemporains. Il s'agit du fait de ne plus voir la nature, non pas de la faire disparaître. Cette idée passe pour une provocation, cette conception ferait de moi quelque'un de doctrinal. Je me place avant tout sur le plan de l'esthétique du paysage : que notre regard se déplace à mesure que nos représentations s'alignent sur l'expérience objective d'un milieu toujours plus artificiel me paraît tout à fait pensable, sans pour autant qu'on puisse me taxer d'antinaturaliste doctrinal. La vision est tragique. Le monde est tel qu'il est, je n'ai pas vraiment de prise individuelle sur lui, sinon qu'il est aussi ma représentation, il est avant tout la matière brute de ma réflexion, évidemment l'objet d'une contemplation, le réel qu'on saisit par le sens : il offre de nouvelles prises, il est riche de nouveaux potentiels que je peux accueillir. Cette réflexion n'est ni politique, ni sociologique, elle est à la rigueur anthropologique, elle est avant tout plastique, elle nous place sur ce terrain précis de la culture. Il me semble indéniable que le monde est toujours plus anthropisé, humanisé. Le milieu humain, toujours plus omniprésent dans son artificialité, porte en lui l'accomplissement de la notion de paysage comme relation à la fois phénoménale et physique à l'espace construit « en tant que tel » : l'autonomie acquise, en quelque sorte, de la matérialité du dispositif paysager par rapport à sa fonction métaphorique (glissement de la métaphore naturaliste vers la fiction non narrative). Je me défends pourtant d'une téléologie du paysage : il ne peut s'agir que de l'illusion d'une téléologie fondée sur l'apparence d'un progrès de l'urbanisation, le progrès de son apparence. Comme le progrès indéniable de l'urbanisation porte en lui l'illusion du progrès de la civilisation, il porte en lui également l'illusion de l'accomplissement d'un dessein, son paysage. La sensibilité paysagère demeure, bien qu'elle ne soit plus forcément connotée comme représentation de la nature, sinon des « objets-mondes » comme nouvelle nature, nouveau monde. Ce monde est là, présent dans sa métamorphose. Fut-il urbain, réfère-t-il radicalement à l'artifice et non plus au seul registre de la nature, ce monde, la saisie de sa forme matérielle, tend vers l'esprit ; il est le support matériel objectif d'une émotion déplacée, actualisée, de la sensibilité paysagère. Le saccage des anciens paysages ne signifie pas la mort du paysage. Rome, plus à l'Est, trouve son passage.

Cordialement, Stéphane Lagré.

¹ Augustin Berque, *Le dictionnaire des sciences humaines* (dir. S.Mesure, P. Savidan) ; entrée - **Paysage**, éd. PUF, 2006, p.107



Stéphane Lagré, *Tôkyô Visions*
« Nous déplacerons bientôt
des paysages urbains »
in *Tôkyô Fictions*
de Manuel Tardits, 2011
Éditeur, monographik édition
© Stéphane Lagré

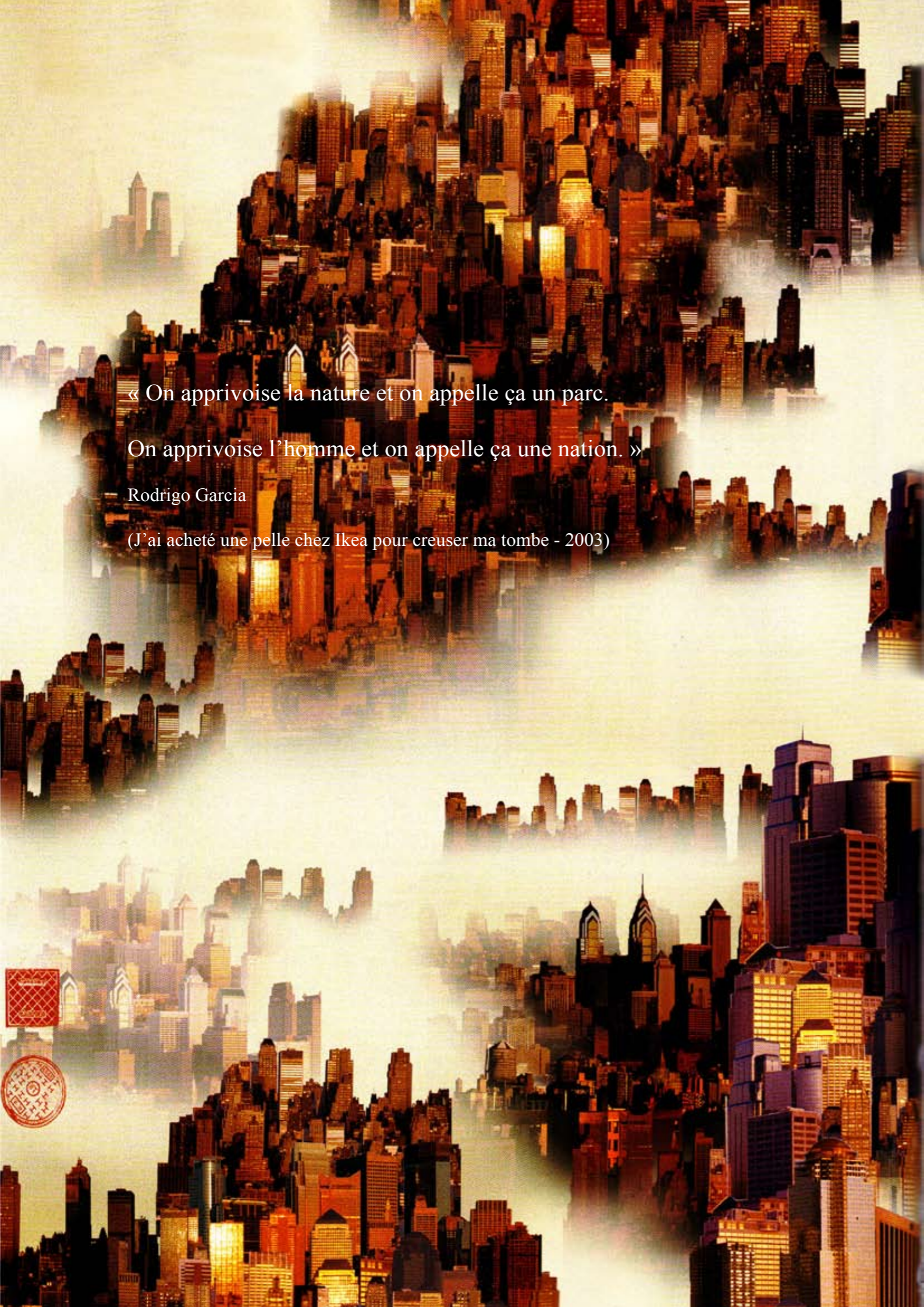
Présent à l'exposition :
VILLE DESSINÉE, VILLE RÉVÉE

CEPENDANT UN VAGABOND AU
VISAGE HAGARD S'APPROCHE
DE LA TAVERNE PORTEUR DE
NOUVELLES STUPÉFIANTES.
LA SEMAINE PROCHAINE :
ROME EST TOMBÉE.



« Un devenir occidental, un WESTERN, plus à l'Est »
en Time new ROMAN Itali... « Ici commence ailleurs »

ROME PLUS A L'EST TROUVE SON PASSAGE



« On apprivoise la nature et on appelle ça un parc.

On apprivoise l'homme et on appelle ça une nation. »

Rodrigo Garcia

(J'ai acheté une pelle chez Ikea pour creuser ma tombe - 2003)

L'URBANISATION DEVANT LA NATURE _ LE PROCESSUS DE CIVILISATION COMME VOLONTE _ UNE TELEOLOGIE DU PAYSAGE COMME REPRESENTATION

L'URBANISATION DEVANT LA NATURE PROPEDEUTIQUE AU DEPLACEMENT DES PAYSAGES



MÉMOIRES D'UN D.P.E.A. © STÉPHANE LAGRÉ - 2010